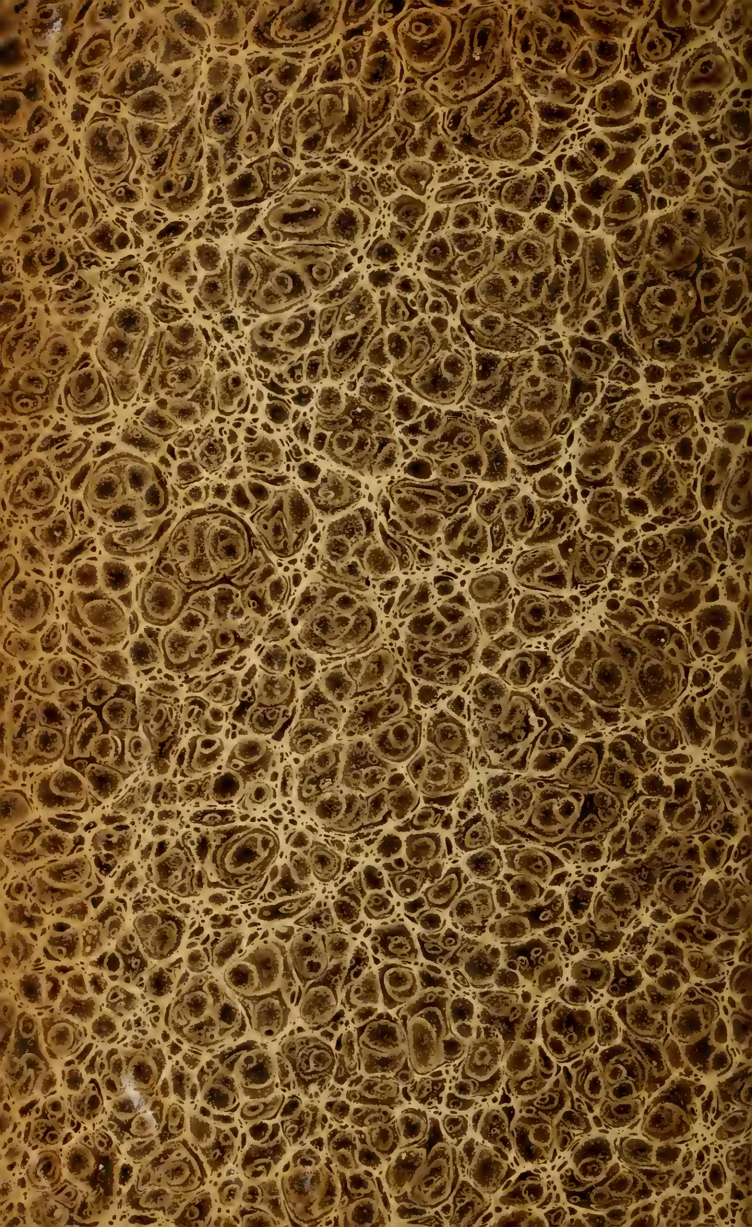
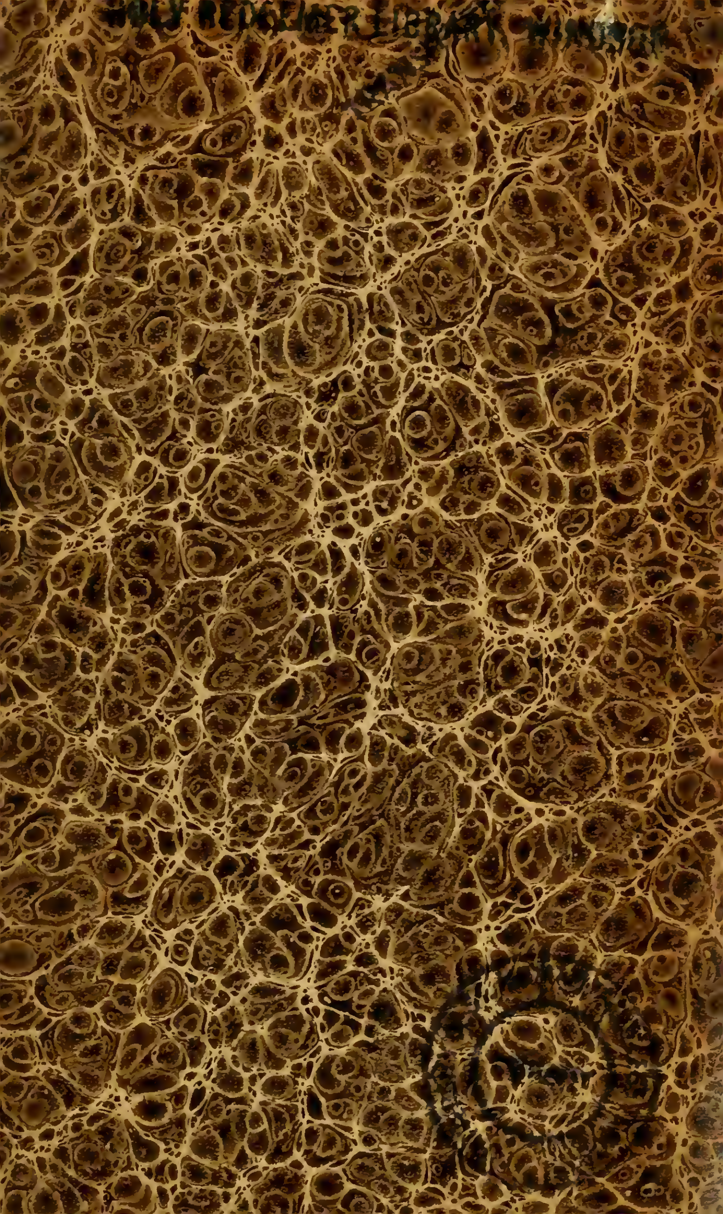

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 05001696 3





Fioretti ou petites Fleurs de saint Francois d'Assise.





ioretti ou petites Fleurs de saint Francois d'Assise

LÉGENDES DU MOYEN AGE

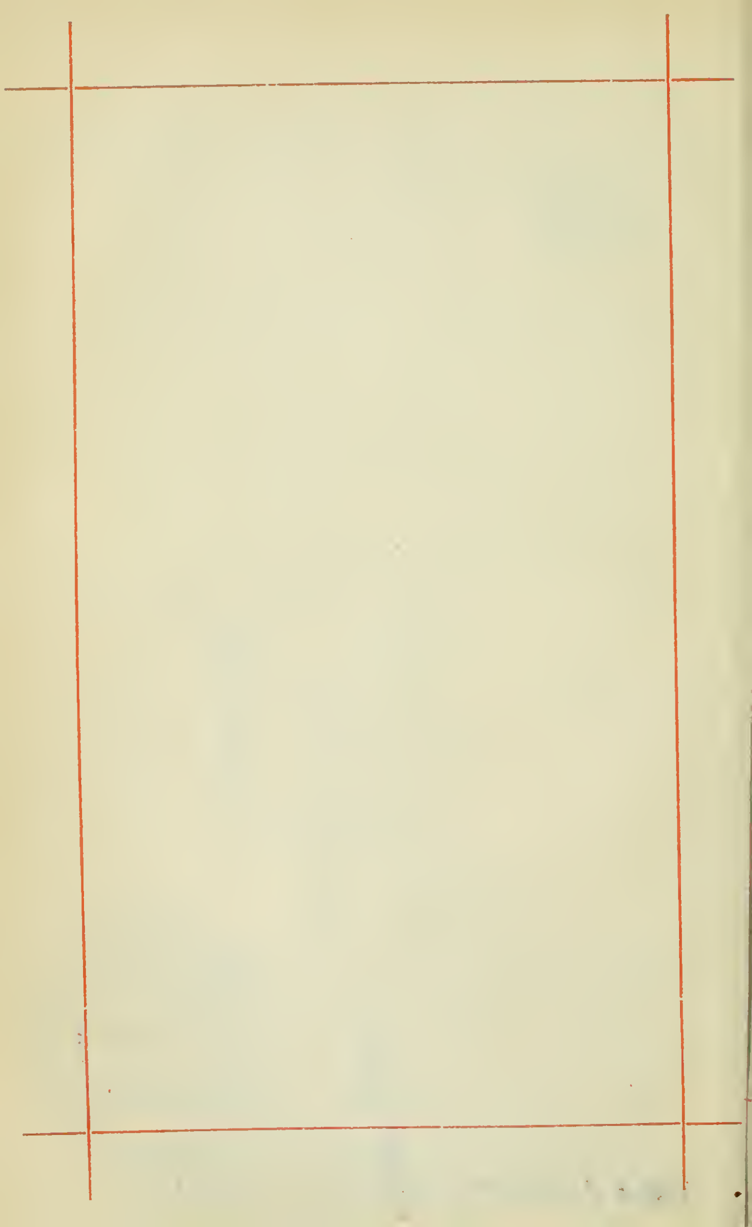
traduites de l'italien, pour la première fois, par

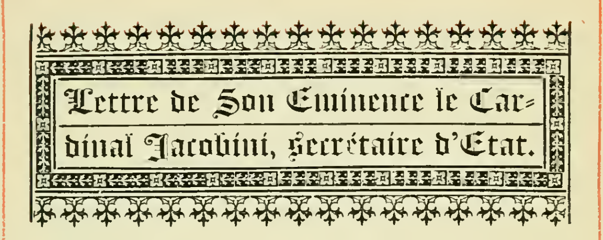
M. l'abbé A. RICHE, prêtre de St-Sulpice.

Sixième édition, revue et augmentée d'une Étude sur les Monuments franciscains d'Assise.



Bray et Retaux, libraires-éditeurs,
Paris, 82, rue Bonaparte, 82. — 1883.





Lettre de Son Eminence le Cardinal Jacobini, Secrétaire d'Etat.

A Monsieur AUGUSTE RICHE, *Prêtre de Saint-Sulpice, à Paris.*

RÉVÉREND MONSIEUR,

MONSEIGNEUR le Nonce Apostolique à Paris a fait parvenir à Rome les seize volumes que vous désiriez offrir au Saint-Père comme hommage filial, en même temps que la lettre profondément respectueuse qui les accompagnait.

Ces volumes et cette lettre, c'est moi qui les ai remis aux mains vénérées de Sa Sainteté, et je me réjouis de vous faire connaître que l'auguste Pontife a daigné agréer ce témoignage de votre vénération particulière envers sa personne sacrée avec une vive satisfaction. Il l'a exprimée dans les termes d'une bienveillance toute paternelle pour l'infatigable auteur de tant d'ouvrages scientifiques et religieux, qui ont obtenu déjà un si grand succès de propagande, non seulement dans leur langue originale, mais encore dans plusieurs traductions.

Il m'est très agréable de vous notifier l'accueil fait à votre offre par le Chef de l'Église ; bien assuré que cette bienveillance, avec la bénédiction de Sa Sainteté vous seront d'un grand encouragement, dans les conditions où vous vous trouvez, après de longues années passées dans l'exercice du saint ministère et dans les fatigues occasionnées par vos œuvres.

C'est dans cette assurance que je me félicite d'avoir à vous exprimer les sentiments d'estime distinguée avec lesquels je suis, Révérend Monsieur, votre très affectueux dans le Seigneur.

L. Cardinal JACOBINI.

Rome, le 21 février 1883.



Introduction.



IL y a près de six cents ans, lorsque l'Europe presque tout entière redisait avec admiration les vertus et les prodiges de saint François d'Assise, un religieux de son Ordre conçut le projet de les recueillir pour l'édification de ses frères. C'était un travail bien doux et bien facile pour lui : il y avait à peine un demi-siècle que son bienheureux Père avait quitté la terre pour aller recevoir sa couronne dans les cieux; et, des frères qui avaient eu le bonheur de vivre en sa compagnie, dans ses dernières années, racontaient encore avec attendrissement tout ce qu'ils savaient de sa vie merveilleuse. Aussi bien, le bon frère avait reçu de Dieu les dispositions les plus propres pour exécuter heureusement son dessein : une grande facilité dans l'expression, une sensibilité exquise, une simplicité de colombe, et par-dessus tout une piété vraiment angélique. Il se mit donc à l'œuvre. Et d'abord, il se représenta la vie de saint François et de ses premiers compagnons comme un vaste jardin tout émaillé de fleurs. Il y entra, cueillit une à une chacune des vertus, chacun des prodiges qui se présentaient à ses yeux, puis il en fit un bouquet qu'il appela gracieusement FIORETTI ou PETITES FLEURS de saint François.

Mais il était une fleur qui l'emportait sur toutes les autres par son odeur et par sa beauté; c'eût été lui faire perdre de son éclat que de la confondre avec les autres; il fallait la cueillir séparément et la présenter seule avec tous ses charmes. Le pieux Franciscain le comprit, et la seconde partie de son

livre fut intitulée: *Considérations sur les sacrés et saints Stigmates de saint François.*

Deux compagnons du Bienheureux fixèrent ensuite son attention. Le caractère sous lequel ils se présentaient l'avait plus vivement frappé; il résolut de tracer au moins les principaux traits de leur vie. Il commença par Frère Junipère; c'était bien la biographie la plus singulière qu'il entreprenait là. Il voulut sans doute que la forme qu'il lui donnerait répondît au fond, et vraiment il était difficile de mieux réussir. Vous arrivez au premier chapitre de la vie du Frère Junipère, vous vous attendez à trouver des détails sur son origine, sa vocation... rien de tout cela, voici que le titre vous annonce tout d'abord une histoire, mais une histoire si bizarre, que vous ne pouvez revenir de votre surprise. Nous l'avouerons, nous nous trouvions entièrement déconcerté en arrivant à cette partie des *Fioretti;* nous cherchions à nous rendre compte de tous les détails de cette vie par des principes tirés de la foi; et toujours il nous semblait qu'il y avait là quelque chose de plus que la folie de la croix. Enfin, nous avons trouvé l'unique et véritable raison de cette singularité, qui s'explique fort naturellement. On lit, dans le chapitre troisième de la vie de Frère Junipère, qu'il fut cruellement tourmenté par les ordres d'un seigneur nommé Nicolas; or, nous apprenons, par l'auteur des *Conformités de saint François*, que le pauvre frère eut alors la tête si rudement martelée, qu'elle ne se retrouva jamais parfaitement saine [1]. Il faut avouer cependant, qu'il y a, dans la vie du bon frère, des exemples de vertus capables de confondre les sages qui s'en moqueraient; et, quand on connaît la raison des pieux excès de son

1. Propter quod deinceps nunquam fuit capite sanus. Folio 62.

zèle, on est enchanté de les trouver racontés avec tant d'enjouement et tant de simplicité.

La vie de Frère Junipère est suivie de celle du Frère Égide. On y reconnaît sans peine le disciple formé par les soins de saint François, et l'on admire qu'il ait su retracer si fidèlement les vertus de celui qu'il avait choisi pour son modèle. Enfin les *Fioretti* sont terminées par la *Doctrine de Frère Égide.* Ce ne sont pas des dissertations savantes, ni des théories abstraites sur les vertus; le saint frère croyait, avec raison, qu'il valait beaucoup mieux disserter un peu moins et pratiquer un peu plus. Sa doctrine, c'est la vie de saint François et de ses premiers compagnons réduite en principes de vertus pratiques; rien de plus. Il semble que l'auteur des *Petites Fleurs* ait voulu nous dire, en finissant ainsi: Vous avez admiré les Saints dont je vous ai raconté les prodiges; mais ce n'est pas assez; il faut, avant tout, imiter leurs vertus; or, voici celles à la pratique desquelles ils s'attachaient spécialement, et la manière dont ils s'y conformaient dans leur conduite. Puis, il expose simplement les fruits qu'on peut retirer de ces vertus, l'aveuglement de ceux qui les négligent; et c'est ainsi que finissent les PETITES FLEURS *à la louange de* JÉSUS-CHRIST *et de saint François, son petit pauvre.*

On ne regrette qu'une chose en parcourant ces intéressantes légendes, c'est de ne pas en connaître l'auteur ([1]); on aimerait savoir à qui l'on est redevable du plaisir qu'on éprouve, afin de l'en remercier dans son cœur et de répéter son nom devant Dieu. Pourquoi donc a-t-il voulu se dérober à la reconnaissance? Nous pouvons conclure certainement, d'après les *Fioretti*, que c'était un moine Franciscain

1. Voyez, à la suite de cette Introduction, la note 1re.

qui vivait vers la fin du treizième siècle; mais les longues recherches que nous avons faites pour découvrir son nom ne nous ont conduit à rien de certain. Ah! sans doute, le bon frère voulait bien de l'immortalité cependant, mais au ciel, avec son bienheureux Père saint François. Voyageur étranger sur terre, que lui faisait à lui de laisser, en passant, son nom à la postérité?

Quand on est sincèrement chrétien, quand on sent dans son cœur un vif amour de Dieu, quand surtout on n'a pas peur des saintes et généreuses folies de la croix, en vérité, c'est un bonheur que de rencontrer, après plus de cinq siècles, ces gracieuses pages, de pouvoir reposer ses yeux fatigués sur ces petites fleurs, et de savourer le délicieux parfum qu'elles exhalent. Il y a là une piété si tendre, une si douce poésie! Aussi l'Italie a-t-elle mis au nombre de ses monuments littéraires les plus précieux cette antique production de sa langue, qu'elle ne s'est pas encore lassée d'admirer et d'aimer. Mais pourquoi donc ce petit chef-d'œuvre est-il demeuré caché pour nous jusqu'à ce jour? On fouille péniblement dans le passé pour en extraire tout ce qui peut exciter l'intérêt et la curiosité de notre époque, comment donc se fait-il que les *Fioretti* soient restées dans l'oubli et que personne n'ait entrepris encore de nous en révéler les beautés (1)? Telles étaient les réflexions qui nous occupaient lorsque, pour la première fois, nous parcourions les Légendes Franciscaines; nous aurions voulu partager avec nos amis le plaisir qu'elles nous avaient procuré, et nous nous proposions, dès lors, d'en entreprendre nous-même la traduction, sitôt que nous en aurions le loisir.

Mais, dira-t-on, publier actuellement une traduc-

1. Voyez la note 2e, à la suite de l'Introduction.

tion des *Fioretti*, n'est-ce pas aller contre les idées généralement admises de nos jours? Nous ne le pensons pas. Malgré les ravages de l'incrédulité, Dieu conserve encore, parmi nous, un petit troupeau d'âmes privilégiées qui l'adorent en esprit et en vérité; ces âmes, nous n'en doutons pas, sauront apprécier et goûter les charmes des *Petites Fleurs* de saint François. Et puis, parmi ceux mêmes chez qui le sentiment religieux est presque éteint, il en est beaucoup qui commencent à se lasser de ce qu'ils entendent et de ce qu'ils voient. Nous ne voulons pas dire qu'il y ait encore réaction; les voies de Dieu sont impénétrables et les mystères de sa miséricorde sont connus de lui seul; mais n'est-il pas vrai, néanmoins, que bien des hommes se sentent mal à l'aise dans l'atmosphère qu'ils respirent? N'est-il pas vrai que plusieurs, après avoir déjà fourni une longue carrière, s'arrêtent, jettent un regard en arrière et se demandent avec anxiété s'il n'y aurait pas un moyen de revenir sur leurs pas? N'est-il pas vrai enfin que beaucoup seraient chrétiens, et sincèrement chrétiens, si la peur, si l'amour-propre, si l'intérêt surtout ne refoulaient la pensée du ciel qui surgit dans leur âme? Eh bien! nous le croyons, si un livre tel que les *Fioretti* venait à tomber entre leurs mains, ces hommes le liraient avec intérêt; et s'ils ne comprenaient pas tout ce qu'il renferme, au moins seraient-ils sensibles à la naïveté, à la gracieuse simplicité, à la fraîcheur de poésie qu'ils y trouveraient; et qui sait s'ils n'en recueilleraient pas une de ces impressions de la grâce dont ils ne pourraient pas bien se rendre compte alors, mais qui produirait cependant ses fruits en son temps? Les âmes pures et droites devant Dieu, les âmes désenchantées des illusions du siècle et qui sentent le besoin de s'attacher à quelque chose de plus constant

et de plus vrai, voilà donc celles auxquelles nous adressons spécialement nos *Petites Fleurs*. Maintenant surtout que ce petit ouvrage, imprimé pour la première fois en 1848, a traversé les temps les plus orageux d'une grande révolution, c'est avec une confiance toute nouvelle que nous le représentons au public dans cette sixième édition. Le sentiment religieux qui s'est réveillé dans les esprits, depuis quelques années, n'a certainement pas diminué, il s'en faut bien; et, si les leçons de la Providence n'ont pas changé tous les cœurs ni calmé toutes les passions, on peut assurer néanmoins, qu'un bon nombre d'esprits les ont comprises, pour s'en servir dans la pratique.

Et puis, il est un noble encouragement, une bénédiction précieuse qui a porté bonheur à la deuxième édition des *Petites Fleurs* de saint François d'Assise, et qui les accompagnera, nous l'espérons, dans les publications suivantes. Quelques mois avant de les représenter, pour la seconde fois, au lecteur chrétien, le traducteur avait l'honneur de les déposer, avec d'autres ouvrages, aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, et le saint Père daignait l'encourager dans ses travaux, lui donner ses avis, et le bénir avec toute la bonté d'un père.

Mais, nous le sentons, une tâche nous reste à remplir; nous n'aurions rien fait sans cela. Ce livre ressemble si peu à ce qui se publie de nos jours; il est si étranger à nos mœurs, à nos manières de voir, qu'il lui faut, pour ainsi dire, une clef qui en donne l'intelligence. Essayons donc ce travail préliminaire, et commençons d'abord par jeter un rapide coup d'œil sur l'ensemble de la vie de saint François.

« Entre le Tupino et l'eau qui descend de la « colline choisie pour sa demeure par le bienheu-« reux Ubald, sur la côte fertile qui s'abaisse de

« cette haute montagne... naquit au monde (1182), « dit Dante, un soleil comparable au nôtre [1], » un soleil qui devait réjouir l'Église par l'éclat de ses vertus. Une étable et un peu de paille reçurent François Bernardone, « le plus ardent, le plus transporté, et, si j'ose ainsi parler, le plus désespéré amateur de la pauvreté qui ait peut-être été dans l'Église [2]. » Comme autrefois, au jour de la Nativité du Sauveur, des hymnes célestes retentirent autour de son berceau et présagèrent la haute mission que devait remplir un jour le nouveau-né. D'heureuses dispositions se manifestèrent de bonne heure dans le jeune François: une douceur attrayante, de la vivacité, du jugement, du courage, et surtout une forte inclination à donner au delà même de ce qu'il possédait. Jaloux de posséder cette âme privilégiée, l'esprit de séduction redoubla d'efforts pour la captiver par ses artifices. François se laissa d'abord éblouir, des projets de grandeur et de gloire l'occupèrent dans ses premières années; mais une longue maladie, jointe à des angoisses spirituelles, l'arrachèrent définitivement au monde pour le donner à Dieu sans partage. Un jour, après un repas somptueux, la troupe joyeuse et turbulente de la jeunesse d'Assise parcourait la ville en chantant; François, contre son habitude, s'était retiré seul à l'écart et il marchait tout pensif. Ses compagnons s'en aperçurent et lui demandèrent, en riant, le sujet d'une si profonde rêverie. — « Je songeais à prendre une épouse, répondit François, mais une épouse si noble, si riche et si belle qu'il n'y en a point de semblable au monde. » C'en était fait, l'esprit de Jésus-Christ crucifié venait de descendre sur lui:

---

1. *Paradis*, chant XXI.
2. Bossuet. *Panégyrique de S. François d'Assise.*

et, dès ce moment, l'amour de la croix, du détachement des créatures, et de la pauvreté, devenait sa grande et unique passion.

Cependant Bernardone ne voyait pas avec plaisir les pieuses largesses de son fils; il alla même jusqu'à le citer devant l'évêque d'Assise, dont il était justiciable, en l'accusant de détourner, au profit des pauvres, le fruit de son négoce. Vico de Secundi reçut François avec bonté, et, loin de le condamner, il l'encouragea dans ses projets en l'exhortant à mettre en Dieu son seul espoir et sa confiance. Alors, comme s'il eût été soudainement inspiré, le jeune homme se lève, se dépouille de ses vêtements et les jette aux pieds du pontife, en disant: Jusqu'à présent, j'ai appelé Pierre Bernardone mon père; désormais, je puis dire hardiment: Notre Père, qui êtes aux cieux. « O Dieu éternel! s'écrie ici le grand Bossuet, que vous inspirez de belles réponses à vos serviteurs, quand ils se laissent conduire à votre Esprit-Saint! Quelle éloquence assez forte, quels raisonnements assez magnifiques pourraient égaler la majesté de cette parole? Oh! la belle banqueroute que fait aujourd'hui ce marchand! ô homme, autant incapable d'avoir des richesses que digne de n'en avoir pas assez! digne d'être écrit dans le livre des pauvres évangéliques et de vivre dorénavant sur les fonds de la Providence [1]! »

François avait vingt-quatre ans lorsqu'il fit au monde cet adieu solennel. Entré dès lors, selon son désir, dans la vraie liberté des enfants de Dieu, il embrassa plus étroitement encore la sainte pauvreté: « Ma chère pauvreté, s'écriait-il souvent, je ne puis m'empêcher de t'estimer, depuis que mon Maître t'a épousée. » Une caverne solitaire devint son lieu

1. *Panégyrique de S. François.*

de retraite et de prière. De temps en temps, dans la journée, il la quittait pour aller servir les lépreux, panser leurs plaies et baiser amoureusement *ces chers pauvres du bon Dieu*, comme on les appelait alors. Et puis, quand le soir était venu, il allait, de porte en porte, demandant son pain au nom de Jésus. « C'est ainsi que tu dois vivre, se disait-il à lui-même, pour l'amour de Celui qui est né pauvre, qui a vécu pauvrement, que l'on a attaché nu sur la croix, et qui, après sa mort, a été mis dans un tombeau étranger. »

Ainsi se préparait, dans le silence et la mortification, celui que le ciel destinait à de si grandes choses. Mais voici que le temps est venu où Dieu veut le manifester au monde ; c'est en vain qu'il cherche à s'enfoncer de plus en plus dans l'oubli ; une main puissante va le soulever et le pousser, comme malgré lui, dans la vaste carrière qu'il doit parcourir.

Un jour que François assistait à la Messe dans l'église de Sainte-Marie-des-Anges, il entendit ces paroles de l'Évangile : « Ne portez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans votre bourse ; ni sac, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton. » Ce précepte du Sauveur à ses disciples pénétra vivement dans son cœur. Voilà ce que je cherche, s'écria-t-il aussitôt, voilà ce que je souhaite de toute l'ardeur de mon âme. Et sur-le-champ, jetant sa bourse et son bâton et quittant ses souliers, il prend une tunique rude et grossière, se ceint d'une corde, et se met en marche pour aller prêcher la pénitence à ses concitoyens. Cette haute sainteté, ce complet détachement, cette humilité sincère et cette rigoureuse imitation de la vie du Sauveur excitèrent le respect et l'admiration de plusieurs ; et l'on vit bientôt des hommes considérés par leur naissance et leur fortune

se réunir au fils de Bernardone, pour entrer avec lui dans la voie de la mortification et nouer l'humble cordon.

Le Seigneur bénit et multiplia cette précieuse semence, et François vit sa petite troupe prendre un tel accroissement, qu'il pensa bientôt à lui donner une constitution. Il réalisa ce projet, en prescrivant, outre les trois vœux ordinaires, une renonciation expresse à toute possession et l'engagement de vivre d'aumônes. Ensuite, il se dirigea vers Rome pour solliciter l'autorisation du Pontife, dont les vertus et les talents illustraient alors la chaire de Pierre. Étonné d'une entreprise si hardie, Innocent III lui demanda quelles étaient les ressources sur lesquelles il comptait? — « J'ai mis ma confiance dans mon Seigneur Jésus-Christ, répondit François; celui qui nous promet la gloire et la vie éternelle ne nous refusera pas la nourriture du corps. » — « Allez donc avec Dieu, cher fils, reprit le Pontife; et, à mesure qu'il vous éclairera, prêchez à tous la pénitence. » Dès ce moment, François envahit le monde avec sa petite troupe. De l'humble chapelle de Notre-Dame-des-Anges, dont il a fait comme le Capitole de la pauvreté, il lance ces nouveaux chevaliers de Jésus à la conquête des âmes. « Allez, leur disait-il au moment du départ; voyagez toujours deux à deux. Louez Dieu dans le silence de vos cœurs jusqu'à la troisième heure, alors seulement vous pourrez parler. Que votre parole soit humble, simple et de nature à faire honorer le Seigneur par celui qui vous écoutera. Annoncez partout la paix, mais commencez par la garder dans votre propre cœur. » Ensuite, il leur parlait de la pauvreté, de cette chère pauvreté qu'il appelait l'amie et la fiancée du Christ. Après avoir reçu ces paternelles recommandations, les fervents missionnaires s'en

allaient par le monde, cherchant à lui communiquer, par leurs enseignements, et plus encore par leurs exemples, cette paix qu'ils goûtaient eux-mêmes avec tant de délices. Puis, quelque temps après, accompagnés des nouveaux frères qu'ils avaient gagnés aux ignominies de la croix, ils revenaient se reposer dans l'humble Portiuncule des fatigues de la mission, en écoutant avec amour et respect les touchantes instructions de leur Père. Oh! sans doute, ils étaient bien doux les embrassements de cette réunion où tous se racontaient avec simplicité les travaux et les succès de leur mission. Ce qu'ils disaient surtout alors avec un incroyable plaisir, c'étaient les insultes et les mauvais traitements qu'ils avaient endurés. C'était un si grand bonheur pour eux que de souffrir comme leur bon Maître !

Cependant l'Italie ne suffisait plus à l'activité du zèle ardent de François ; son cœur, aussi grand que le monde, était dévoré du désir de soumettre toute la terre à son Dieu. Gonfalonier du Christ, il court, l'étendard de la croix à la main, par toutes les bourgades, disant à tous : « O vous, qui désirez l'unique perle de l'Évangile (il entendait la pauvreté volontaire), venez, associons-nous : vendez vos biens, donnez-les aux pauvres : venez avec moi, libres de tout soin terrestre ; venez, nous ferons pénitence ; venez, nous louerons Dieu en simplicité et en pauvreté. » L'Italie, la France, l'Espagne, la Navarre, les côtes barbares du Nil et du Jourdain entendent François redisant l'amour de Dieu pour les hommes. On le vit, avec son habit pauvre et déchiré, avec son extérieur chétif et son visage défait, on le vit évangélisant de toute l'ardeur de sa foi et de son amour ; prêchant partout avec une sainte hardiesse l'abnégation et le renoncement absolu. Vous l'eussiez rencontré chantant le long des

routes des cantiques en français ([1]) et disant à tous ceux qu'il rencontrait, que lui et ses frères n'étaient que les musiciens du bon Dieu, ne voulant d'autre salaire que la pénitence des pécheurs. A cette voix toute brûlante de charité, les peuples accouraient en foule pour entendre et voir cet homme dont on racontait des choses si merveilleuses. Telle est l'autorité de sa parole, que les sectateurs du Prophète de la Mecque ne sont point indignés des reproches véhéments qu'il leur adresse et de ses invectives contre Mahomet ; ils ne peuvent s'empêcher d'admirer le zèle, la fermeté et l'abnégation de l'intrépide missionnaire ; et, dans leur admiration, ils le comblent d'honneurs. La nature elle-même obéit à sa voix. On vit les animaux entrer avec lui dans des rapports familiers, et lui devenir soumis, comme autrefois, suivant les traditions antiques, ils obéissaient à l'homme avant sa chute. Souvent aussi, des apparitions de la Divinité, des extases, venaient rafraîchir cette âme enflammée de l'amour de Dieu ; et d'ineffables communications s'établissaient entre JÉSUS et ce pauvre moine, « dont la vie admirable, s'écrie Dante, se chanterait mieux parmi les gloires du ciel ([2]). »

Un matin, vers la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, pendant que François priait sur l'Alverne, rocher âpre et sauvage, où souvent il allait se reposer des fatigues de l'apostolat, un Séraphin, qui avait six ailes ardentes et lumineuses, descendit vers lui d'un vol rapide. Quand il fut proche, le Saint vit entre ses ailes la figure d'un homme, dont les mains et les pieds étaient attachés à une croix. Cette vision le jeta dans l'étonnement ; il se sentit saisi

1. Voyez la note 3e, à la suite de l'Introduction.
2. *Paradis*, chant XXI.

d'une joie mêlée de tristesse, et il comprit que ce n'était pas par le martyre du corps, mais par l'ardeur de la charité, qu'il devait être transformé en la ressemblance de JÉSUS-CHRIST crucifié. La vision disparut, et saint François en ressentit aussitôt les merveilleux effets ; car, dès lors, une fournaise d'amour s'enflamma dans son âme, et son corps fut honoré des sacrés et saints Stigmates (1). Cette stigmatisation, cette passion sur le mont Alverne, est le point culminant de la vie de saint François ; c'est aussi son couronnement et sa perfection ici-bas. Aussi dès ce jour, notre Bienheureux n'appartient plus à la terre que par des liens extérieurs que l'amour dissout de plus en plus, et qui finissent enfin par se briser entièrement pour laisser son âme s'envoler vers les cieux (1226).

Il nous est facile maintenant de comprendre le rang distingué que saint François occupe dans les annales de l'Église. Cette vaste influence sur son siècle, la fondation d'un Ordre si répandu, si puissant et si utile l'ont mis à juste titre, au nombre des hommes vraiment providentiels. Cependant, son amour pour la pauvreté, sa profonde abnégation, sa puissance sur la nature sensible et ses communications avec Dieu, n'ont point échappé à la sévère critique de l'incrédulité. La grâce s'y montrait avec trop de splendeur ; l'Évangile de la croix et sa folie sacrée s'y présentaient avec trop de rudesse, pour ne pas heurter les idées du monde et s'attirer ses sarcasmes. Aussi les outrages ont-ils été poussés jusqu'à l'excès, et le pauvre disciple a plus d'une fois été cloué, comme son Maître, au gibet de la risée publique. Il en sera toujours ainsi, tant que l'on n'étudiera la vie des Saints qu'avec les seules

1. Voyez la note 4e, à la suite de l'Introduction.

lumières de la sagesse humaine. Ce n'est qu'au flambeau de la foi que les ténèbres se dissipent et que le jour se fait.

Notre intention n'est pas de réfuter ici les paradoxes de l'incrédulité ; la question que nous proposons d'examiner n'est pas non plus de savoir, en général, si les faits merveilleux sont possibles en eux-mêmes. Dieu peut-il faire un miracle ? « Cette question sérieusement traitée, dit le Philosophe de Genève lui-même, serait impie si elle n'était absurde ; ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir, il suffirait de l'enfermer (1). » La voix unanime et constante des peuples pour reconnaître l'intervention immédiate de la Divinité dans les actions humaines prouve évidemment sa possibilité. D'ailleurs le merveilleux de la vie des Saints a toujours passé pour indubitable dans l'Église. A chaque page, ses annales réclament la croyance aux miracles et à la communication réelle entre les êtres spirituels et l'homme. Quant aux *principaux* faits merveilleux qui se trouvent relatés, en particulier, dans les *Fioretti*, il est impossible aux vrais catholiques de les révoquer en doute, puisqu'ils sont consignés dans le procès de la canonisation de saint François, et que l'Église en a reconnu solennellement l'authenticité. Nous dirons plus, un homme sage et sans préjugés ne saurait logiquement les rejeter sans tomber dans un scepticisme exagéré ; car nous défions de citer une seule histoire des temps anciens qui soit composée par des hommes plus dignes de confiance, et confirmée par des témoignages plus nombreux et plus imposants (2). Mais, encore une fois, l'examen de ces

1. *Lettres écrites de la Montagne*, n. 104, 1793, Paris.
2. Voyez la Préface de la *Vie de saint François d'Assise* du P. Chalippe.

questions générales n'est point ici notre but ; nous n'essaierons qu'une seule chose : donner la raison particulière de la vie de saint François, montrer le dessein de Dieu sur lui, la mission à laquelle il le destinait.

Les Saints proposés à notre vénération n'ont obtenu le culte que nous leur rendons que par l'application qu'ils ont apportée, pendant leur vie, à se rendre conformes à Jésus-Christ, leur type primitif ; c'est une vérité incontestable. Plus cette conformité s'est trouvée parfaite en eux, plus aussi leur gloire a jeté d'éclat, plus leur couronne immortelle a été précieuse. Mais, en étudiant attentivement la vie des plus grands Saints, on reconnaît bientôt que cette conformité avec le Sauveur s'est manifestée plus spécialement en un point, qui est comme le centre où se résument toutes les autres vertus. C'est ainsi que, dans ces derniers siècles, saint François de Sales fit paraître la douceur chrétienne avec tous ses charmes ; et saint Vincent de Paul, la charité la plus ardente et la plus universelle. Les prétendus sages du monde s'imaginent avoir fait beaucoup quand, mesurant ces grands hommes à leurs misérables proportions, ils affirment avoir trouvé la raison de leurs prodiges dans leur caractère ou leur tempérament ; mais Dieu, qui façonne toutes les natures comme il lui plaît, en juge bien autrement, et il sait bien que ses immuables desseins sur les élus sont la première raison des merveilles qu'ils opèrent. Saint François d'Assise avait donc, lui aussi, sa grande mission à remplir ; Dieu avait donc sur lui un dessein spécial. Or, cette mission, ce dessein, il n'est pas difficile de les découvrir : saint François fut certainement suscité de Dieu pour rendre sensible au monde le mystère de la Rédemption, le mystère de la Croix, en le reproduisant dans sa personne.

La croix ! voilà la lettre qui tue, selon l'énergique expression des Livres Saints ; la croix ! mais c'est là ce qui faisait le scandale des Juifs, et ce qui paraissait une folie aux Gentils. « N'importe, s'écriait le grand Apôtre, pour moi, à Dieu ne plaise que jamais je me glorifie, si ce n'est en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Dieu nous garde, nous aussi, de dépouiller saint François d'Assise de ce caractère d'extravagance qui blesse le sens humain, de cette folie de la croix. En faire un sage selon le monde, ce serait lui ravir sa plus belle couronne, ce serait mentir à l'histoire, ce serait ignorer profondément l'esprit de l'Évangile dont il fut le plus glorieux insensé. Aussi bien, pourquoi donc aurait-il rougi de la croix, et pourquoi serions-nous assez lâches pour en rougir nous-mêmes ? N'est-ce pas la croix, avec toute sa folie, qui a sauvé le monde ? Les hommes n'avaient pas voulu reconnaître Dieu dans les œuvres de sa sagesse ; et Dieu indigné contre la raison humaine, dit Bossuet ([1]), ne veut plus désormais qu'il y ait de salut pour elle que par la folie. C'est pourquoi il ne garde plus aucune mesure. Non content de se montrer à sa créature, il vient s'unir à elle ; il ne s'avance plus que par des démarches insensées ; il saute les montagnes et les collines ; du ciel à la crèche ; de la crèche, par divers bonds, sur la croix ; de la croix au tombeau et au fond des enfers, et de là au plus haut des cieux. Voilà cette illustre, cette généreuse, cette sage, cette triomphante folie du Christianisme qui dompte tout ce qui s'oppose à la science de Dieu, qui rend humble et qui renverse invinciblement la raison humaine, en remportant toujours sur elle une glorieuse victoire. Ainsi comprise, la croix n'est plus

1. *Panégyrique de S. François.*

la lettre qui tue, c'est l'esprit qui vivifie, c'est le flambeau divin qui éclaire l'âme en échauffant le cœur. Développons donc cette sublime doctrine, et voyons son application dans la personne de saint François d'Assise.

Dieu, dit un sage, est toujours un dans ses œuvres, parce qu'il aime la beauté, et que la beauté se résume dans l'unité. Soit qu'il agisse comme créateur du monde physique, soit qu'il gouverne comme régulateur du monde moral, il est toujours le même; ses œuvres sont toujours d'accord et toujours elles tendent à un but unique et constant. Quel est donc ce but et cette fin de toutes les opérations de Dieu sur la terre ? Les disciples du Sauveur le publient, leurs successeurs le répètent après eux, l'Église de tous les siècles le confirme, et l'univers entier le proclame : c'est JÉSUS-CHRIST, et JÉSUS-CHRIST lui seul. « La fin de la loi, dit le Livre sacré, c'est le CHRIST ([1]). » Deux mille ans de prodiges précéderont son avènement sur la terre, et l'on n'en verra pas un seul qui ne se rapporte à lui comme à son terme. Dix-huit cents ans se sont écoulés depuis qu'il est remonté vers son Père ; et sur la terre encore, tout s'incline au nom de JÉSUS, aussi bien qu'au ciel et dans les enfers. Oui, le Sauveur est vraiment la base solide et inébranlable de l'humanité tout entière, et quiconque oserait entreprendre de construire sur un autre fondement verrait bientôt son frêle édifice s'écrouler et devenir le jouet des vents. JÉSUS-CHRIST, dit saint Paul, c'est celui que le Seigneur « a constitué souverain sur toutes les créatures, et qu'il a donné pour chef à toute l'Église qui est son corps (2). » Aussi, voyons-nous que

1. *Epist. ad Rom.*, cap. x, 4.
2. *Epist. ad Ephes.*, cap. I.

tout, ici-bas, nous rappelle ce bien-aimé Sauveur. Voyageurs étrangers sur la terre, nous n'avons qu'à lever les yeux et nous trouvons, à chaque pas, sur notre route, des créatures qui publient ses merveilles.

Disons plus, c'est JÉSUS-CHRIST crucifié que Dieu le Père a pris pour terme de ses œuvres. Tout est disposé pour ce grand dessein. Le Sauveur apparaît sur la terre revêtu des marques de la royauté, mais c'est sur le Golgotha qu'est élevé son trône ; il n'a pas d'autre pourpre que le sang qui coule de ses membres déchirés ; pas d'autre sceptre que la croix. « Nous voyons JÉSUS couronné d'honneur et de gloire, mais c'est qu'auparavant il a goûté la mort pour tous (1). » Il est tombé de la croix dans le tombeau, et, par un merveilleux contrecoup, tous les peuples sont tombés à ses pieds. « Il a vaincu, non par le fer, mais par le bois (2). » Il fallait que le Sauveur fût l'homme pénitent par excellence ; il fallait que, partout et toujours, le nouvel Adam se trouvât en opposition avec l'ancien; il fallait qu'il rachetât le monde en détruisant d'abord ce qui l'avait perdu. « Et puis, dit encore Bossuet (3), le Seigneur avait résolu de renverser Satan par ce qu'il dédaignait le plus. Il s'était élevé contre Dieu de toute sa force ; Dieu descend contre lui armé seulement de faiblesse. Il avait voulu se faire le Dieu de l'homme ; un homme est établi son Dieu. Il avait amené la mort sur la terre, et voici que la mort va ruiner ses desseins. Il avait fondé sa puissance en attachant les hommes aux honneurs, aux plaisirs et aux richesses ; et les opprobres, la pauvreté, la croix en un mot, vont détruire son empire de fond

1. *Epist. ad Hæbr.*, II, 9.
2. S. Augustin in *Psalm* LIV, n. 12.
3. *Sermon sur l'Exaltation de la sainte Croix.*

en comble. Enfin, Satan avait pensé tromper l'homme en lui promettant, avec ironie, qu'il deviendrait semblable à Dieu ; et voici que le Sauveur, en se faisant homme comme nous et en mourant pour nous, nous rend en effet participants à la divinité. O merveilleuse puissance de la croix de Jésus ! »

Jésus-Christ crucifié, voilà donc le terme de toutes les œuvres de Dieu. Mais Jésus-Christ, dit l'Apôtre, c'est le *Verbe abrégé ;* il faut le développer, le commenter : or, c'est à l'Église qu'est confiée cette mission, et c'est par le moyen de ses saints qu'elle y parvient. Une foule d'intelligences sont arrêtées en présence de ces développements et de ces commentaires ; dans l'impuissance où elles se voient de les pénétrer, elles blasphèment ce qu'elles ignorent, elles accusent d'incohérence et d'absurdité les choses les plus dignes de leur respect ; mais c'est qu'elles n'ont pas étudié d'abord le texte fondamental, elles ne l'ont pas compris, et le reste n'est pour elles qu'une énigme impénétrable. Pour ceux, au contraire, qui sont allés demander humblement la lumière au pied de la croix, un rayon d'en haut descend sur eux, et tout leur paraît esprit et vie. C'est donc à cette clarté que nous devons étudier en particulier la vie de saint François d'Assise ; et c'est alors seulement que nous nous reposerons avec amour et vénération dans la douce contemplation des vertus et des prodiges qu'elle nous présente.

C'était un dessein manifeste de la divine Providence de n'accomplir ses œuvres ici-bas que graduellement et avec mesure. Dieu pouvait d'un seul mot, d'un seul signe, d'un seul acte de sa volonté, faire éclore l'univers tout entier du néant ; il y met six jours, et il se repose le septième. Aussi bien, pouvait-il donner tout d'abord à son Église sa plus vive splendeur ; mais il veut encore suivre ici

le plan général qu'il s'est tracé, et l'Église, elle aussi, n'atteindra sa perfection et sa maturité, qu'après avoir passé d'abord et successivement par les différentes phases que traversent les autres sociétés humaines. L'Église a commencé par l'enfance ; et, pendant trois siècles, elle a vu son berceau nager dans le sang ; puis, elle a déployé librement son radieux étendard, et la croix a brillé sur le front des souverains. Au treizième siècle, cette fille du ciel en était à son adolescence. Sans doute, elle avait toujours ses promesses d'immortalité ; mais le vaisseau qui la portait sur l'Océan du monde n'était pas à l'abri des tempêtes, et les vagues plus agitées qui le pressaient semblaient présager une violente secousse. Au milieu des élans et des transports d'une vie surabondante, les hommes qui composaient alors la société chrétienne allaient peut-être oublier leur sublime origine. Possesseurs assurés d'une indépendance qui leur avait coûté si cher dans les premiers temps, ils semblaient s'y complaire ; ils étaient impatients d'en faire usage et d'en jouir dans toute sa plénitude. Déjà le travail s'opérait en eux, on les voyait tressaillir et s'agiter...Mais non, Dieu voulait épargner cette épreuve à son Église ; voici que les Bernard, les François d'Assise et les Dominique se lèvent au milieu des peuples; des milliers de prodiges attestent leur sainteté ; leur voix puissante retentit par tout le monde ; et le vaisseau de l'Église vogue plus majestueux que jamais ; et dans son sein, la justice et la paix se confondent plus étroitement encore dans leurs mutuels embrassements.

Parmi les hommes que Dieu daigna susciter alors pour opérer cette réaction, saint François d'Assise apparaît chargé d'une mission plus spéciale et plus imposante : c'était lui qui devait renouveler avec éclat, à la face du monde, le mystère de sa rédemp-

tion ; et voilà la raison et l'explication de tous ses prodiges. Et, en effet, que voyons-nous dans sa vie ainsi que dans celle de ses premiers compagnons ? Ce que le monde avait vu, onze siècles auparavant, dans la personne de Jésus-Christ et de ses Apôtres : l'homme affranchi des liens de la nature, l'homme pénétrant dans les secrets mystérieux de la nature, l'homme, enfin, dominant la nature et la ramenant à Dieu ; et tout cela, par le seul moyen de la croix.

François d'Assise a saisi dans ses bras la croix de son Maître ; il la presse amoureusement sur son cœur et ne veut pas d'autre partage ; dès lors, tout le reste lui devient étranger. Il voit autour de lui la foule insensée des voluptueux qui s'enivrent à la coupe des plaisirs sensuels, et qui ne trouvent au fond que la déception et le remords ; il voit des hommes avides qui s'épuisent pour amasser des richesses dont ils se font les esclaves quand ils ont pu se les procurer ; il voit enfin les ambitieux qui poursuivent, avec une incroyable activité, un fantôme de gloire qui leur échappe dès qu'ils croient l'avoir saisi. A ce spectacle, il lève les yeux et jette un regard sur sa croix ; il voit Jésus-Christ devenu le Rédempteur du monde par l'effusion de son sang ; il voit un Dieu pauvre, triomphant de tous les riches de la terre ; il voit le Sauveur couronné d'épines, abreuvé de moqueries et d'outrages ; et lui-même aussitôt renonce à tous les plaisirs, pour châtier et dompter par l'esprit sa chair infirme et rebelle ; il foule aux pieds tous les trésors, et prend la pauvreté pour son unique héritage ; il serre plus vivement encore sa croix chérie ; et, comme l'Apôtre, il ne veut plus mettre ailleurs sa gloire, sa sagesse et sa puissance. Heureux sectateur de la croix qui trouve aux pieds du Christ une si belle et si complète indépendance !

La philosophie nous vante bien haut sa liberté, elle prend en pitié les misérables esclaves de la croix ; qu'elle essaie donc de former des hommes aussi vraiment indépendants que saint François d'Assise. O le noble et glorieux vassal qui ne relève plus que de Dieu !

Par la croix, avons-nous dit encore, l'homme possède l'intelligence de la nature. Quand une fois, en effet, on a bien compris la fin générale de toutes les œuvres de Dieu ; quand on ne voit plus, dans tous les êtres créés, que des moyens établis pour arriver à cette fin, tout alors, dans la nature, se coordonne et s'harmonise dans un ensemble merveilleux, tout s'explique, et la moindre créature devient un emblème et porte sa signification. Aussi, voyez François d'Assise, cet amant passionné de la croix ; c'est JÉSUS, son bien-aimé JÉSUS, qu'il voit partout et toujours. Il s'en va parcourant les forêts, il l'appelle, il le demande aux arbres eux-mêmes, en les serrant dans ses bras. Et puis, rien n'est plus étranger pour lui dans la nature ; les oiseaux, ce sont ses petits frères ; le soleil, c'est son frère aussi. Et certes il disait vrai, cet homme de Dieu, car enfin, c'est bien aussi pour glorifier le Maître du monde que les animaux et les astres ont été tirés du néant ; et, malgré l'infériorité de leur nature sur celle de l'homme, ils n'en sont pas moins associés à lui pour former, en l'honneur de leur commun Auteur, un concert d'adoration et d'amour.

Enfin, un troisième privilège que saint François d'Assise trouva dans la croix, c'est la domination sur la nature. Lorsque JÉSUS, pendant sa vie, commandait aux éléments, enchaînait les tempêtes, affermissait les flots sous ses pas, et qu'il voyait ses disciples demeurer saisis d'étonnement, il leur reprochait leur peu de foi et les assurait qu'ils n'avaient qu'à croire

en lui pour opérer des choses plus merveilleuses encore. Et, en effet, voici qu'après plus de onze cents ans, un pauvre moine s'abandonne à lui sans partage, ne recherchant, comme lui, que les souffrances et les ignominies de la croix; et la nature lui devient soumise. Il avait dit au Seigneur avec le Psalmiste : « Me voici, mon Dieu, pour faire votre volonté [1] ; » et Dieu lui donne le change; il se met lui-même à son service, lui promettant de faire la volonté de ceux qui le craignent [2], et lui disant avec une bonté toute paternelle : « Mon fils, vous avez toujours été avec moi, tout ce qui est à moi vous appartient [3]. » Qu'on ne cherche pas ailleurs le secret de la puissance merveilleuse de saint François sur les créatures : l'arme puissante, la seule arme dont il se soit servi pour dompter la nature, c'est la croix ; et, pour que personne ne s'y méprenne, c'est presque toujours en vertu du signe de la croix qu'il opère ses prodiges.

Et maintenant, pour ceux que ces raisons ne convaincraient pas encore, il nous reste une dernière réponse, un dernier mot, et ce mot devrait être compris, car il s'adresse au cœur. Vous me demandez la raison de cet attrait excessif pour l'abnégation et la pauvreté, de ces épanchements affectueux à la vue des beautés de la nature, et de cette domination sur les êtres créés ; et moi je vous réponds qu'elle se trouve dans l'amour divin qui dominait le cœur de saint François d'Assise. L'amour divin, ah ! nos âmes froides et languissantes sont loin de comprendre tout ce qu'il a de puissant et de suave ; mais ils le sentaient bien, ces hommes qui pensaient voir les

1. *Ps.* XXXIX, 8 et 9.
2. *Ps.* CXLIV, 19.
3. S. Luc, XV, 31.

liens de leur corps se dissoudre par l'ardeur et l'impétuosité des flammes qui les consumaient. C'était cet amour qui faisait oublier à notre Bienheureux les souffrances auxquelles il s'astreignait; car il n'y a plus de peine quand on aime. « Sitôt que quelque rayon de cette première beauté commence à paraître sur nous, dit saint Basile, notre esprit, transporté par une ravissante douceur, perd aussitôt la mémoire de toutes ses autres préoccupations; il oublie toutes les nécessités de la vie. Nous aimons tellement cet amour bienheureux et céleste, que nous ne pouvons plus sentir d'autres flammes [1]. » C'était sous l'influence de cet amour divin, que saint François exerçait sur les créatures un commandement absolu, et qu'elles semblaient forcées, par une vertu secrète, de faire sa volonté. C'était, sous son impulsion, qu'il se portait jusqu'aux extrémités de l'héroïsme et du dévoûment chrétien. Dans l'ivresse de cet amour surnaturel, il ne se possédait plus lui-même; c'était l'esprit de Dieu qui l'entraînait, c'était comme une sainte et ardente passion qui l'absorbait tout entier. Uni à Dieu par la plus étroite charité, il était lui-même comme un Dieu, ne formant plus, selon l'expression de l'Apôtre, qu'un même esprit avec lui (2).

La croix et l'amour, voilà donc, en deux mots, ce qui explique toute la vie de saint François d'Assise. Après cela, s'il est encore de ces hommes qui se ferment les yeux pour ne pas voir et les oreilles pour ne pas entendre; s'il en est encore qui s'obstinent à ne voir, dans les entretiens de saint François avec les esprits célestes, que le produit d'une imagination surexcitée; dans sa puissance sur la nature, que l'effet naturel d'une espèce de fascination magnétique; et dans ses rudes macérations, qu'un misé-

1. *In Psal.* XLIV, nº 6.
2. *Corint.*, *VI*, *17*.

rable fanatisme, nous ne les condamnerons pas, mais nous les plaindrons dans la sincérité de notre cœur, nous prierons pour eux, et nous bénirons Dieu de nous avoir donné plus d'intelligence et plus de foi sur les choses merveilleuses qu'il opère par ses saints.

Nousne dironsrien de notre traduction, des soins que nous avons apportés pour y conserver, autant que possible, la simplicité et la naïveté d'expression qui se trouvent dans l'original ([1]); nous ne dirons rien non plus des nombreuses difficultésque présentait un pareil travail ; elles ne pourront être justement appréciées que par ceux qui connaissent le texte italien. Mais, nous l'avouons, ces difficultés nous ont été douces à surmonter. Nous n'avons travaillé aux *Fioretti*, que pendant les loisirs que nous laissaient des études plus importantes et plus sérieuses ; c'est là que nous allions chercher nos délassements, et ce repos nous a toujours été délicieux. Oui, nous nous rappellerons longtemps encore ces jours où nous nous retirions dans un bois solitaire, pour y traduire *les merveilleuses prédications de François à ses petits frères et à ses petites sœurs les oiseaux*. Environné nous-même d'une nature qui se présentait avec tous ses charmes, nous n'avions pas de peine à nous identifier avec ses sentiments, et jamais poésie ne nous avait paru plus suave.

1. Nous avons eu l'avantage d'avoir à notre disposition quatre éditions différentes des *Fioretti*, et deux manuscrits très anciens et très précieux de cet ouvrage qui se trouvent à la Bibliothèque Royale. Mais nous nous sommes attaché spécialement à l'édition de Vérone (1828), qui a servi de type à toutes celles qui ont été faites, depuis, en Italie ; nous ne nous en sommes écarté que lorsque les variantes des manuscrits nous paraissaient évidemment préférables. — Nous avons adopté, dans les titres, la formule des anciens légendaires français : *Comment saint François*, etc., elle n'est, du reste, que la traduction littérale du texte italien : *Come san Francesco*, etc.

O saint François d'Assise ! je vous rends grâces pour les consolations que m'a procurées la méditation de votre admirable vie et de vos sublimes vertus. Puissé-je devenir, comme vous, humble et pauvre sur la terre, et recevoir ensuite avec vous, dans les cieux, la couronne de la bienheureuse immortalité !



Notes du Traducteur.



REMIÈRE NOTE. Page III. — D'après Wadding, l'auteur des *Fioretti* serait un contemporain de saint François, nommé Ugolin de Mont-Sainte-Marie. Mais, en le faisant en même temps l'historien contemporain du bienheureux Jean Firmin, le célèbre annaliste nous donne lieu lui-même de le soupçonner d'inexactitude, puisque dans cette hypothèse Ugolin n'aurait pu commencer son histoire du bienheureux Firmin, qu'à l'âge de plus de cent ans.

« Si tout l'effort du mysticisme est de faire que l'homme s'oublie devant Dieu, dit Ozanam, dans les *Poètes Franciscains*, il ne faut pas s'étonner que l'auteur de *l'Imitation* ait voulu rester ignoré, ni que toute la poésie Franciscaine vienne aboutir à une œuvre charmante, mais anonyme : ce sont *les Petites Fleurs de saint François*. Elles ressemblent vraiment aux fleurs, qui ne publient pas le nom de leur jardinier, mais qui annoncent leur saison. Tout dans ce livre respire la foi, la naïveté du moyen âge : des indices incontestables y font reconnaître la première moitié du quatorzième siècle ; mais on n'a que de faibles conjectures pour y soupçonner la main de Jean de Saint-Laurent, de la noble famille Florentine de Marignolles, que son savoir et sa vertu firent élever, en 1354, au siège épiscopal de Bisignano. A vrai dire, un livre pareil n'a pas d'auteur : il se fait peu à peu et comme par le travail de tout un siècle. »

DEUXIÈME NOTE. Page IV. — Quelques jours seulement après la publication de ma première édition des *Fioretti*, une circonstance assez singulière m'apprenait que la pensée de traduire cet ouvrage avait mis à l'œuvre une plume beaucoup plus exercée que la mienne.

Frédéric Ozanam m'avait rendu de si précieux services dans le cours de mes précédentes études, que je me fis un plaisir d'aller lui présenter moi-même un hommage de mon livre. Contre son habitude, je le trouvai soucieux et embarrassé, et comme je lui en fai-

sais tout simplement l'observation, il m'en donna la raison avec la même simplicité. Lui-même, alors, venait de terminer la traduction des *Fioretti ;* ce travail avait intéressé vivement sa piété et sa curiosité littéraire, et il était sur le point de le publier. J'arrivais donc dans les circonstances les plus inopportunes. Quelques jours après, M. Ozanam avait lu mon livre, et il me déclarait que le sien devenait inutile, puisque j'avais rendu sa pensée sur les *Fioretti.* Il se contenta plus tard, de donner dans ses *Poètes Franciscains*, un choix de trente-trois chapitres pris dans la première partie ; et il voulut bien alors rendre public le témoignage particulier qu'il m'avait exprimé déjà, en déclarant, dans une note, que les *Fioretti* avaient été complètement traduites par M. l'abbé Riche, et que sa traduction est « intelligente et bien écrite (1). »

En 1853, j'étais en Italie, lorsque Dieu enleva au monde catholique cet homme jeune encore, qui venait d'être une de ses gloires. C'est moi qui en donnai la première nouvelle au saint Père, Pie IX, dans une audience que j'eus l'honneur d'obtenir alors ; et Sa Sainteté qui connaissait le mérite, les services et les vertus de Frédéric Ozanam, me laissa voir tout le regret qu'Elle éprouvait de cette perte vraiment douloureuse.

Note troisième. Page X. — En la dix-huitième année de sa pénitence, saint François, ayant passé quarante nuits dans les veilles, eut une extase à la suite de laquelle il ordonna à Frère Léon de prendre une plume et d'écrire. Alors il entonna le cantique du Soleil. Et, après qu'il l'eut improvisé, il chargea Frère Pacifique, qui dans le siècle avait été poète, de réduire les paroles à un rythme plus exact, et il ordonna que les frères les apprissent par cœur pour les réciter chaque jour. Les paroles du cantique étaient celles-ci :

« Très haut, tout-puissant et bon Seigneur, à vous « appartiennent les louanges, la gloire et toute béné- « diction. On ne les doit qu'à vous, et nul homme n'est « digne de vous nommer.

1. Les *Poètes Franciscains* en Italie, 426.

« Loué soit Dieu, mon Sauveur, à cause de toutes
« les créatures, et singulièrement pour notre frère
« messire le Soleil, qui nous donne le jour et la lumière !
« Il est beau et rayonnant d'une grande splendeur, et
« il rend témoignage de vous, ô mon Dieu.

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre sœur
« la lune et pour les étoiles ! vous les avez formées dans
« les cieux claires et belles !

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour mon frère
« le vent, pour l'air et le nuage, et la sérénité et tous
« les temps, quels qu'ils soient ! car c'est par eux que
« vous soutenez toutes les créatures.

« Loué soit mon Seigneur pour notre sœur l'eau, qui
« est très utile, humble, précieuse et chaste !

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre frère
« le feu ! par lui vous illuminez la nuit, il est beau et
« agréable à voir, indomptable et fort.

« Loué soit mon Seigneur pour notre mère la terre,
« qui nous soutient, nous nourrit, et qui produit toute
« sorte de fruits, les fleurs diaprées et les herbes ! »

Saint François ayant appris que l'union était brisée entre l'évêque d'Assise et les magistrats de cette ville, ajouta ces paroles à son cantique :

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, à cause de ceux
« qui pardonnent pour l'amour de vous, et qui soutien-
« nent patiemment l'infirmité et la tribulation ! Heureux
« ceux qui persévèrent dans la paix ! car c'est le Très-
« Haut qui les couronnera. »

Plus tard, François ayant été conduit à Foligno, pour y rétablir par le changement d'air sa santé altérée, il éprouva quelque adoucissement à ses douleurs. Mais bientôt il apprit par révélation qu'il souffrirait encore deux ans, après quoi il entrerait en possession du repos éternel ; et ravi de joie, il composa le verset suivant, par lequel il termina le cantique.

« Soyez loué, mon Seigneur, à cause de notre sœur
« la mort corporelle à qui nul homme vivant ne peut
« échapper ! Malheur à celui qui meurt en péché mor-
« tel ! Heureux ceux qui, à l'heure de la mort se trou-
« vent conformes à votre très sainte volonté ! car la
« seconde mort ne pourra leur nuire.

« Louez et bénissez mon Seigneur, rendez-lui grâces, « et servez-le avec une grande humilité [1]. »

Cette façon de composer peu à peu, selon l'inspiration du cœur et le besoin du moment, dit Ozanam, rappelle tout à fait la manière des grands poètes, comme Dante, comme Camoëns, portant dans leurs voyages et leurs exils l'œuvre qu'ils avaient conçue, et y ajoutant au jour le jour l'expression toute brûlante de leurs douleurs ou de leurs espérances. Le poème de saint François est bien court, et cependant on y trouve toute son âme : sa fraternelle amitié pour les créatures ; la charité qui poussait cet homme humble et timide à travers les querelles publiques ; cet amour infini qui, après avoir cherché Dieu dans la nature et l'avoir servi dans l'humanité souffrante, n'aspirait plus qu'à le trouver dans la mort. On y sent comme un souffle de ce paradis terrestre de l'Ombrie, où le ciel est si doré et la terre si chargée de fleurs. Le langage a toute la naïveté d'un idiome naissant ; le rythme toute l'inexpérience d'une poésie peu exercée, et qui contente à peu de frais des oreilles encore indulgentes. Les délicats auront quelque peine à y reconnaître les conditions régulières d'une composition lyrique. Ce n'est qu'un cri ; mais c'est le premier cri d'une poésie naissante, qui grandira et qui saura se faire entendre de toute la terre [2].

Nous avons remarqué que saint François chantait souvent en français ; c'est qu'en effet l'éducation littéraire du saint Patriarche s'était faite moins par les études classiques, auxquelles il donna peu de temps, que par la langue française, déjà considérée en Italie comme la plus délectable de toutes, et la gardienne des traditions chevaleresques qui polissaient la rudesse du moyen âge. Il avait un secret penchant pour le pays de France, auquel il devait son nom ; il en aimait la

1. Le texte du poème présente une sorte de prose rimée qu'on peut écrire ainsi :

Altissimo, omnipotente, bon Signore ;
Tue son le laude, la gloria, lo honore ;
E ogni benedizione...
Lodato sia mio Signore per suora luna, e per le stelle,
Il qual in cielo le hai formate chire e belle.....

2. *Poètes Franciscains*, 91 et 92.

langue, bien qu'il s'y exprimât avec difficulté, il la parlait avec ses frères. Il faisait retentir de cantiques français les forêts voisines ; on le voit, dans les premiers temps de sa pénitence, mendiant en français sur l'escalier de Saint-Pierre de Rome, ou, tandis qu'il travaillait à la reconstruction de l'église de Saint-Damien, s'adressant en français aux habitants et aux passants, pour les inviter à relever la maison de Dieu.

NOTE QUATRIÈME. Page X. — On a donné aux plaies de saint François le nom de *Stigmates*, qui est le terme dont saint Paul se sert pour exprimer les marques et les cicatrices des coups et des blessures qu'il avait reçus pour la gloire de son Maître. Ce terme est pris de l'usage des anciens qui imprimaient certains caractères sur le corps des esclaves et des soldats nouvellement enrôlés. L'apôtre mettait sa gloire dans ses cicatrices comme dans des marques royales, dit saint Chrysostôme ; et ces Stigmates, en le rendant conforme à JÉSUS-CHRIST, attestaient tout à la fois qu'il était son serviteur et son soldat, et qu'il en avait bien rempli les fonctions.

Grégoire IX écrivit trois lettres apostoliques pour confirmer la vérité des Stigmates de saint François ; elles furent adressées en 1237, la première à tous les fidèles d'Allemagne, la seconde à l'évêque d'Olmutz, et la troisième aux Supérieurs de l'Ordre des Frères Prêcheurs. La vérité de ces Stigmates étant d'une notoriété incontestable, et autorisée de Dieu par des miracles sensibles, le pape Benoît XI voulut, en 1304, que l'on en célébrât la fête tous les ans, avec un office double. L'an 1337, sous le pontificat de Benoît XII, il fut ordonné au Chapitre général des Frères Mineurs qui se tenait à Cahors, que cette fête serait célébrée solennellement dans tout l'Ordre, et on pria Gérard Odon, ministre général, d'en composer un office propre, qui est celui que l'on récite encore maintenant.

Toutefois, le témoignage authentique par excellence est le mont Alverne lui-même. Oublié dans l'histoire jusqu'alors, il devient aussitôt après le miracle des Stigmates, un lieu important et sacré aux yeux des puissances de la terre et des simples fidèles.

La montagne d'Alverne est sur les confins de la Toscane, assez près de Camaldoli et de Vallombreuse : elle fait partie de la chaîne Apennine, mais elle s'en détache et la domine ; et, à plusieurs milles, on voit son imposante masse de rochers couronnés de grands hêtres. Après quatre heures de montée dans les chemins raides, étroits, bordés de précipices profonds ou de quelques champs dont la glèbe blanchâtre atteste l'infécondité, on arrive sur le plateau incliné du sommet. Le couvent qui s'y trouve est irrégulier comme le sol ; la porte, basse et massive, posée sur des rocs, rappelle la porte des manoirs féodaux. Vous êtes dans une petite cour carrée ; en face est un portique soutenu de deux colonnes : c'est l'entrée de l'église mineure, le plus ancien monument de l'Alverne. Sur la porte à plein ceintre est un bas-relief antique représentant la stigmatisation de saint François ; de chaque côté sont les armes du comte Orlando, une croix et trois fleurs de lis, glorieux souvenirs pour un Français. A droite est la porte du couvent, surmontée des armes de Florence, du pape Eugène IV, et de cette puissante confrérie des artisans en laine, berceau des Médicis. Dans une partie du couvent sont les hospices des nombreux pèlerins qui, chaque jour, viennent vénérer la mémoire de la grande merveille des Stigmates. Personne n'a frappé à la porte sans être reçu. Noble et généreuse hospitalité, où l'on partage les aumônes des Frères, où l'on est servi par des mains sacerdotales avec un dévouement qu'il est impossible de reconnaître.

L'église mineure est basse, simple, divisée en trois parties par une fort belle grille en fer. Le maître-autel est décoré d'une magnifique assomption du célèbre André della Robbia. On entre de là dans l'église principale, qui remonte au milieu de quatorzième siècle. Elle est éclairée, spacieuse, flanquée d'une belle tour, et entourée d'un portique d'où l'on découvre le plus immense paysage dont il soit possible de se faire une idée. D'un côté, ce portique se prolonge jusqu'à l'église des Stigmates, dont la voûte est tout azurée avec des étoiles d'or. Au milieu, sous une grille, est le lieu à jamais béni, où François était agenouillé pendant la

stigmatisation. Tous les jours après Complies et toutes les nuits après Matines, les religieux vont en procession de l'église principale à l'église des Stigmates.

On reste profondément ému quand on voit ces religieux, avec leurs grands manteaux bruns, défiler deux à deux sous les arceaux du portique, chantant des hymnes entrecoupées de repos pendant lesquels on n'entend que le bruit des pas sur les dalles, le son de la cloche et le murmure du vent dans le feuillage des hêtres. Pendant l'office, lorsqu'on entend les divines harmonies de l'orgue, l'âme monte vers Dieu ; les bruits de la terre se taisent, et il n'y a plus que le retentissement infini de ces concerts angéliques qui consolaient et réjouissaient François dans sa solitude. Chaque partie de la montagne est consacrée par une tradition vénérable. Là priait et méditait saint Bonaventure ; là, dans la petite chapelle de Saint-Sébastien, le démon voulait précipiter François dans l'abîme ; là est l'oratoire où le bienheureux Jean d'Alverne conversait familièrement avec JÉSUS ; là sont des hêtres contemporains de saint François ; il aimait à se retirer dans cette grotte pour y contempler les adorables grandeurs du CHRIST... Pieux et touchants souvenirs ! — Voyez la description plus détaillée de l'Alverne, dans l'*Histoire de saint François d'Assise*, par M. Chavin de Malan, chap. XIV.

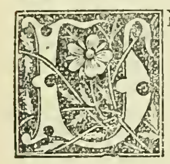






Chapitre premier.

Au nom de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST crucifié et de sa Mère, la Vierge Marie. Ce livre contient, comme autant de petites fleurs, les miracles et les pieux exemples du glorieux petit pauvre du CHRIST, saint François, et de quelques-uns de ses compagnons. A la louange de JÉSUS-CHRIST. Amen.



NE considération que nous devons faire en commençant, c'est que le glorieux saint François se trouva conforme au CHRIST béni, dans toutes les actions de sa vie. Le Sauveur, lorsqu'il commença le cours de ses prédications, choisit douze Apôtres, auxquels il apprit à mépriser tout ce qui tient au monde, pour le suivre ensuite dans les voies de la pauvreté et des autres vertus. Saint François, lui aussi, au commencement de la fondation de son Ordre, fit choix de douze compagnons, possesseurs de la sublime pauvreté. L'un des douze Apôtres du CHRIST fut réprouvé de Dieu, et mit fin à ses jours en se pendant lui-même; saint François eut aussi un de ses compagnons, Frère Jean de la Chapelle, qui devint apostat, et finit par se pendre. Exemple bien

frappant pour les élus, et qui doit leur inspirer des sentiments d'humilité et de crainte, lorsqu'ils verront par là que personne n'est assuré de persévérer jusqu'à la fin dans la grâce de Dieu. Les saints Apôtres du CHRIST étonnèrent le monde par la sainteté et l'humilité de leur vie, et ils furent remplis de l'Esprit-Saint ; de même aussi les pieux compagnons de saint François firent éclater de si hautes vertus, que, depuis les Apôtres, jamais on n'avait rencontré des exemples de sainteté et d'humilité aussi merveilleux. L'un d'eux, Frère Égide, fut, comme saint Paul, ravi jusqu'au troisième ciel ; un autre, Frère Philippe le Long, comme autrefois le prophète Isaïe, sentit ses lèvres purifiées par le charbon de l'Ange ; un troisième, Frère Silvestre, comme un autre Moïse, s'entretenait familièrement avec Dieu, comme un ami avec son ami ; un autre encore, le très humble Frère Bernard, qui expliquait avec tant de profondeur la sainte Écriture, semblable à saint Jean, cet aigle de l'Évangile, s'élançait par la subtilité de son intelligence, jusqu'à la lumière de la science divine ; un autre, enfin, et c'était Frère Rufin, gentilhomme d'Assise, fut sanctifié de Dieu, et dès son vivant canonisé dans le ciel. Et c'est ainsi, comme nous le verrons dans la suite, que les premiers disciples de saint François se virent tous favorisés des privilèges de sainteté les plus signalés (1).

1. Les douze premiers compagnons de saint François furent : Bernard de Quintavalle, Pierre de Catane, Égide (appelé aussi Gilles dans les anciens auteurs français), Sabatiani, Morico, Jean de la Chapelle, Philippe le Long, Jean de Saint-Constance, Barbari, Bernard de Viridant ou Vigilance, le prêtre Silvestre et Ange de Tancrède. Nous verrons souvent reparaître les plus connus d'entre eux.

(Cette note et toutes celles qui suivent sont du Traducteur.)



Chapitre ij. — Du Frère Bernard de Quintavalle, premier compagnon de saint François.

E premier compagnon de saint François fut Frère Bernard d'Assise, qui se convertit de la manière que nous allons raconter. Saint François portait encore l'habit de séculier, bien qu'il professât déjà le mépris du monde, l'abnégation et la pénitence ; déjà plusieurs le regardaient comme un insensé, et il se voyait bafoué, chassé à coups de pierres, et accablé d'insultes par ses parents et par des étrangers. Mais tant d'outrages ne pouvaient ébranler sa patience ; il recevait tout avec l'insensibilité d'un sourd et d'un muet. Une abnégation si constante et si héroïque frappa vivement Bernard d'Assise, citoyen remarquable par sa noblesse, sa fortune et son savoir. Il fit de sérieuses réflexions sur le genre de vie de saint François ; il considéra que, depuis deux ans déjà, abhorré et méprisé par tout le monde, sa patience était néanmoins demeurée inébranlable. Alors il se dit en lui-même : « Il est impossible que cet homme ne reçoive pas de Dieu de grandes grâces. » Et ce soir même il l'invita à prendre chez lui son repas et son logement. Saint François accepta. Alors Bernard se promit dans son cœur de contempler la sainteté de son hôte : il lui fit préparer un lit dans sa propre chambre, où une lampe brûlait toute la nuit. Mais le Saint, pour cacher sa sainteté, se coucha dès qu'il fut entré, et fit semblant de dormir. Bernard en fit autant et se mit à ronfler comme un homme qui aurait dormi

du plus profond sommeil. Trompé par cette ruse, saint François croyant que Bernard dormait réellement quitta bientôt son lit pour se mettre en prière; il levait les yeux et les mains au ciel, et, plein d'une sainte ferveur, il s'écriait: Mon Dieu! mon Dieu! Il demeura ainsi prosterné jusqu'au matin ne répétant que ces seules paroles, et il versait un torrent de larmes. Ces sentiments lui étaient inspirés par la contemplation et l'admiration de l'excellence de la divine Majesté; il voyait qu'Elle daignait prendre pitié du monde qui périssait; il voyait aussi que, par le moyen de son pauvre serviteur, Dieu, tout en procurant le salut de son âme, allait aussi remédier à celui de tant d'autres; et c'est pourquoi, éclairé par l'Esprit-Saint qui est un esprit prophétique, entrevoyant déjà les grandes choses que Dieu devait opérer par lui et par tout son ordre, et considérant ensuite son insuffisance et son peu de vertu, il priait le Seigneur, par cette miséricorde et cette toute-puissance, sans lesquelles la fragilité humaine ne peut rien, qu'il voulût bien l'aider dans l'exécution d'une œuvre qu'il se sentait incapable d'accomplir par lui-même.

Cependant, voyant à la lumière de la lampe, avec quelle dévotion priait saint François, et prêtant une pieuse attention aux paroles qu'il prononçait, Bernard se sentit lui-même touché et pressé par l'Esprit-Saint de changer de vie. Dans cette disposition, le matin, il appela son hôte et lui dit: « Frère François, je suis entièrement résolu de renoncer au monde, et je veux dès aujourd'hui suivre la voie que vous me tracerez. » Le Saint, plein de joie, lui

répondit : « Bernard, le dessein que vous formez est d'une grande importance ; il faut consulter Dieu, le prier de nous faire connaître en cela sa volonté, et de nous inspirer les moyens de mettre ce projet en exécution. Allons donc ensemble à l'évêché ; là se trouve un saint prêtre que nous prierons de dire la messe à notre intention, et, après l'avoir entendue, nous continuerons à prier jusqu'à l'heure de Tierce, et nous demanderons à Dieu qu'en ouvrant trois fois le Missel, il nous découvre la voie que nous devons suivre pour lui plaire. » Bernard accepta la proposition et suivit saint François à l'évêché ; là ils entendirent la messe et se tinrent en oraison jusqu'à Tierce. Alors le prêtre, à la prière du Saint, prit le Missel, puis, ayant fait le signe de la croix il l'ouvrit trois fois au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. A la première ouverture du livre, il trouva ces paroles que le Christ, dans l'Évangile, adresse au jeune homme qui lui demande la voie de la perfection [1]: « Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres et suivez-moi. » A la seconde ouverture, le prêtre lut ces autres paroles de Jésus-Christ aux Apôtres, quand il les envoya prêcher l'Évangile : « Ne portez rien en voyage, ni bâton, ni bourse, ni chaussure, ni argent [2] ; » voulant leur montrer par cet avertissement qu'ils devaient mettre toute leur espérance en Dieu, et s'appliquer uniquement à la prédication de l'Évangile. Enfin, à la troisième ouverture du Missel, on trouva ces paroles du Christ : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il

1. S. Matthieu, chap. XVI. — 2. S. Marc, chap. VI.

renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive ([1]). » Alors saint François s'adressant à Bernard : « Voilà, lui dit-il, le conseil que nous donne le CHRIST ; allez donc, pratiquez ce que vous venez d'entendre, et que béni soit Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, qui a daigné nous montrer sa voie évangélique. » Bernard était fort riche ; cependant, dès lors, il prit la résolution de vendre tout ce qu'il possédait, et il le fit au plus tôt. Ensuite, aidé de saint François, il s'empressa de distribuer le prix de ses biens aux veuves, aux orphelins, aux religieux, aux malades et aux pèlerins.

Un homme, appelé Silvestre, voyant que saint François faisait distribuer et distribuait lui-même, avec tant de libéralité, l'argent aux pauvres, s'en vint le trouver, et, pressé par une cupidité, lui dit : « Vous ne m'avez pas entièrement payé les pierres que vous m'avez achetées pour la réparation de l'église ([2]), vous le savez ; maintenant donc que vous avez de l'argent, payez-moi. » Saint François demeura surpris d'une telle avarice ; il ne voulut cependant pas contester avec cet homme ; mais, en véritable observateur de l'Évangile, il met aussitôt la main dans la bourse de Bernard, et prenant une poignée d'argent, il la donne à Silvestre, et lui dit : « Si cela ne vous suffit pas, vous en aurez encore. » Enchanté d'une si grande générosité, Silvestre n'en demanda pas davantage ; il retourna chez lui. Cependant, réfléchissant le soir sur ce qu'il avait fait,

1. S. Matthieu, chap. XVI.
2. L'église de Saint-Damien que saint François avait fait réparer à ses propres frais.

pensant à la ferveur de Bernard et à la sainteté de saint François, un remords secret vint le tourmenter. Trois nuits de suite il eut de Dieu cette vision : de la bouche du Saint sortait une croix d'or dont le haut touchait le ciel, et les bras s'étendaient de l'Orient jusqu'à l'Occident. Touché de cette vision, Silvestre, à son tour, donna lui-même tout ce qu'il possédait pour l'amour de Dieu, et se fit Frère Mineur, et dans la suite sa sainteté et les grâces qu'il recevait dans l'Ordre s'accrurent à tel point, qu'il en vint à s'entretenir familièrement avec Dieu, comme un ami avec son ami. Saint François attesta lui-même plusieurs fois ce prodige, et nous aurons occasion d'en parler plus tard.

Bernard, lui aussi, reçut des faveurs extraordinaires ; souvent Dieu le ravissait en extase, et saint François disait de lui qu'il méritait la plus grande vénération et qu'il était le fondateur de l'Ordre. C'était lui en effet qui, le premier avait quitté le monde sans aucune réserve, et donné aux pauvres du Christ tout ce qu'il possédait ; c'était lui qui, après avoir commencé à professer la pauvreté évangélique, s'était jeté, dépouillé de tout, entre les bras du Crucifié, lequel soit à jamais béni dans les siècles des siècles. Amen.





Chapitre iij. — Comment saint François, pour se punir d'un mauvais soupçon qu'il avait eu de Frère Bernard, lui commanda de lui marcher par trois fois sur la gorge et sur la bouche.



LE très dévot serviteur du Crucifié, saint François, par suite de ses macérations, de ses prières et de ses larmes, était devenu presque aveugle et ne voyait plus qu'à peine. Désirant un jour s'entretenir des choses de Dieu avec Frère Bernard, il alla le trouver ; mais il arriva dans un moment où ce frère, en prière dans le bois [1], était ravi en extase et intimement uni à Dieu. Le Saint se dirige vers lui et l'appelle : « Venez, lui dit il, venez-vous entretenir avec le pauvre aveugle qui vous demande. » Frère Bernard, qui était un homme de haute contemplation, et dont l'âme était alors comme élevée et suspendue vers Dieu, ne répondit pas. Saint François savait bien qu'il avait la grâce singulière de communiquer avec le Sauveur ; plusieurs fois il s'en était convaincu ; néanmoins, comme il souhaitait vivement s'entretenir avec lui, il attend quelques instants, puis il l'appelle une seconde et une troisième fois de la même manière ; mais Frère Bernard, qui ne l'entendit pas encore, ne put lui répondre, ni aller le trouver. Alors saint François

1. Le *bois* est souvent désigné dans les *Petites Fleurs*, comme un endroit connu. Il paraît que les premiers disciples de saint François choisissaient pour leurs couvents, les lieux voisins d'un bois. Entièrement séparés du monde, environnés des beautés de la nature, c'est là qu'ils allaient goûter les douceurs d'une complète solitude, et retremper leur âme dans la prière et la contemplation des choses du ciel.

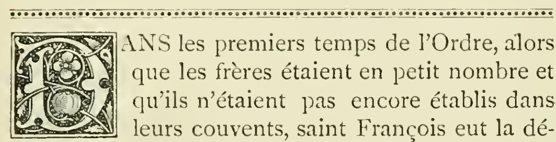
se retire un peu triste, s'étonnant et se plaignant en lui-même que Frère Bernard, appelé trois fois par lui, ne lui eût cependant pas répondu. Il s'éloignait dans cette pensée; un instant après, il s'arrête, et, ordonnant à son compagnon de l'attendre, il se dirige vers un lieu solitaire qui se trouvait non loin de là, et supplie Dieu de lui faire connaître la cause pour laquelle Frère Bernard ne lui avait pas répondu. Il priait encore, quand tout à coup une voie divine se fit entendre, et lui dit : « O pauvre petit homme, de quoi donc es-tu troublé ? Est-il juste de laisser Dieu pour la créature ? Frère Bernard, quand tu l'appelais, s'entretenait avec moi, et c'est pourquoi il ne pouvait ni aller te trouver, ni te répondre ; ne t'étonne donc plus de son silence, car il était alors ravi en extase, et aucune de tes paroles n'arrivait jusqu'à lui. » A cette réponse de Dieu, saint François retourne promptement vers Frère Bernard pour s'accuser avec humilité du mauvais soupçon qu'il avait eu de lui. Le frère, dès qu'il l'aperçoit, se dirige à sa rencontre et se jette à ses pieds ; mais saint François le relève, lui raconte, avec une humilité profonde, et sa mauvaise pensée et le trouble qu'il en avait éprouvé ; puis, après lui avoir rapporté la réponse qu'il avait reçue de Dieu, il ajoute : Je vous ordonne, en vertu de la sainte obéissance, d'accomplir ce que je vais vous imposer. » Frère Bernard, craignant que, dans cette circonstance, le Saint ne lui prescrivît, à son ordinaire, quelque obligation très difficile à remplir, chercha poliment à s'excuser, et répondit : « Je suis prêt à obéir, mais à la condition que vous me promettrez de faire ensuite

vous-même ce que je vous ordonnerai ; » et sur la promesse de saint François : « Eh bien ! maintenant, Père, ajouta-t-il, que souhaitez-vous de moi ? » Et le Saint lui répondit : Voici l'ordre que je vous impose en vertu de la sainte obéissance, et pour me punir de ma présomption et de la témérité de mon cœur ; je vais m'étendre à terre, et alors vous me poserez un pied sur la gorge et l'autre sur la bouche, et vous me passerez ainsi trois fois sur le corps en m'accablant de honte et de mépris, et en me disant surtout : « Resre là étendu, misérable fils de Pierre Bernadone (1) ; d'où te vient tant d'orgueil, à toi, la plus vile des créatures ? » Frère Bernard éprouvait une vive répugnance à se soumettre à une telle injonction. Cependant, pressé par la sainte obéissance, il remplit le plus convenablement qu'il lui fut possible, ce qu'il avait promis d'exécuter. Alors saint François lui dit : « Exposez maintenant ce que vous exigez de moi, car moi aussi j'ai promis d'obéir. » Frère Bernard lui dit : Toutes les fois que nous serons ensemble, je vous ordonne, en vertu de la sainte obéissance, de me reprendre et de me corriger sévèrement de mes défauts. » Le Saint fut très surpris de l'ordre qui lui était imposé, car Frère Bernard était d'une si haute sainteté qu'il l'avait en grande vénération, et il le croyait complètement irrépréhensible. C'est pourquoi, dès ce jour, il s'abstenait de demeurer longtemps avec lui, dans l'embarras où il se trouvait d'adresser aucune parole de

1. Ottavio, évêque d'Assise, rapporte que c'était pour se mépriser que saint François s'appelait le fils de Bernadone. Bernadone n'était qu'un surnom de son père, dont le véritable nom était Moriconi. Voyez *Luni Serafici di Portiuncula*, Venise, 1701.

réprimande à un homme dont il connaissait l'éminente sainteté ; et si parfois il avait le désir de le voir et de l'entendre parler de Dieu, il le quittait le plus tôt possible. Et c'était avec une grande édification que l'on admirait la charité, le respect et l'humilité de saint François, père de l'Ordre, dans ses rapports avec Frère Bernard, son fils premier-né. A la louange et à la gloire de JÉSUS-CHRIST et de saint François, son petit pauvre. Amen.

Chapitre iv. — Comment l'Ange de Dieu proposa une question à Frère Élie, gardien d'un couvent du Val de Spolète, et comment, sur la réponse hautaine de ce frère, il se retira et se rendit sur le chemin de Saint-Jacques où il trouva Frère Bernard auquel il raconta ce qui venait de se passer.



ANS les premiers temps de l'Ordre, alors que les frères étaient en petit nombre et qu'ils n'étaient pas encore établis dans leurs couvents, saint François eut la dévotion de faire un pèlerinage de Saint-Jacques en Galice, et il y conduisit avec lui quelques-uns de ses compagnons, parmi lesquels se trouvait Frère Bernard. Comme ils étaient en chemin, le Saint vit un pauvre malade dont le triste sort le toucha de compassion ; il dit à Frère Bernard : « Mon fils, je vous ordonne de rester ici au service de cet infirme. » Le frère s'agenouillant et inclinant la tête, reçut humblement l'ordre du Père vénéré et le laissa poursuivre sa route avec ses autres compa-

gnons. Lorsque les pèlerins furent arrivés à Saint-Jacques, une nuit qu'ils étaient en oraison dans l'église, saint François eut révélation de Dieu qu'il devait établir un grand nombre de couvents par le monde, parce que son Ordre devait s'accroître, et le nombre des frères se multiplier : et dès lors, il jeta lui-même les fondements d'un de ces couvents dans le pays où il se trouvait ([1]). Reprenant ensuite le chemin par lequel il était venu, il retrouva Frère Bernard et son malade, qui était alors parfaitement guéri ; il promit au frère la permission d'aller, l'année suivante, au pèlerinage de Saint-Jacques, puis il poursuivit sa route pour la vallée de Spolète. C'est là qu'il demeurait, dans un lieu solitaire. Les Frères Massée, Élie et les autres qui restaient avec lui, évitaient avec un grand soin de le troubler et de le détourner de ses prières : car ils avaient pour lui une extrême vénération, et ils savaient que Dieu lui révélait de grandes choses dans l'oraison.

Un jour, pendant que saint François était en prière dans le bois, un jeune homme, d'une figure

1. Tourmenté du désir d'aller porter aux infidèles la bonne nouvelle de l'Évangile, François se rendit en Espagne avec Bernard de Quintavalle et quelques autres frères, dans l'espoir de pousser de là jusqu'au Maroc ; mais cette première tentative ne réussit pas. Au moment où François se disposait à passer en Afrique, une violente maladie l'arrêta et il dut se décider à retourner en Italie. Toutefois, avant de partir, il alla trouver à Burgos, Alphonse IX, de Castille, père de la reine Blanche, et lui demanda l'autorisation d'établir son Ordre dans ses États. Alphonse lui fit donner, près de Burgos, une petite église de Saint-Michel où il mit quelques frères ; puis il alla fonder un autre couvent dans la vieille Castille. Les Espagnols, toujours prêts à toute espèce de dévoûment, entrèrent en foule dans l'Ordre, et les couvents se multiplièrent.

agréable, et en costume de voyageur, se présente à la porte du couvent, et frappe avec tant de précipitation, si vigoureusement et pendant si longtemps, que les frères étaient tout surpris d'une manière de s'annoncer aussi extraordinaire. Frère Massée court ouvrir, et dit au jeune homme : « D'où venez-vous donc, mon fils ? A la manière dont vous frappez, il paraît bien que vous êtes étranger dans ce pays. » — « Comment faut-il donc frapper ? » demanda le jeune homme. « On frappe trois fois, » répondit le frère, « en laissant un petit intervalle entre chaque coup, puis on attend que le frère portier ait eu le temps de dire le *Pater noster* et d'arriver ; si, après quelques instants, il ne se présente pas, alors seulement on frappe de nouveau. » — « Je suis très pressé, » répliqua le jeune étranger, « et c'est pourquoi j'ai frappé si brusquement, j'ai une longue route à faire, et j'étais venu ici pour m'entretenir avec le Frère François ; mais je sais qu'il est maintenant en contemplation dans le bois, et je ne veux pas le distraire. Cependant veuillez demander, à sa place, Frère Élie. J'ai appris qu'il était fort savant, et je voudrais lui proposer une question. » Frère Massée alla prier aussitôt Frère Élie de venir trouver l'étranger ; mais le frère reçut mal cette invitation et refusa de s'y rendre. Ce refus embarrassa fort Frère Massée ; il ne savait que faire, ni que répondre. Dire au jeune homme que Frère Élie ne pouvait venir le trouver, c'était mentir ; lui rapporter que ce frère refusait de le voir, c'était s'exposer à donner le mauvais exemple. Pendant que Frère Massée pensait ainsi à ce qu'il aurait à répondre, l'étranger, im-

patienté, frappe de nouveau et comme la première fois. Aussitôt le frère se hâte de revenir vers lui : « Jeune homme, lui dit-il, vous avez oublié ma recommandation. » — « Je sais le refus de Frère « Élie, » répondit l'étranger ; allez donc, et dites à « Frère François que je suis venu pour lui parler, « mais que, ne voulant pas le détourner de son orai- « son, je le prie de m'envoyer Frère Élie. » Frère Massée obéit et se rendit vers le Saint, qui, les yeux levés vers le ciel, se tenait alors en prière dans le bois ; il lui fit part de la commission du jeune homme et de la réponse de Frère Élie. Or, le jeune étranger qui se présentait au couvent était un Ange de Dieu, sous une forme humaine.

Frère François reçut Frère Massée sans quitter l'endroit où il était en oraison, sans changer d'attitude ; il lui dit seulement : « Retournez au couvent et dites à Frère Élie d'aller sur-le-champ, en vertu de la sainte obéissance, trouver l'étranger qui le demande. » Sur cet ordre du Saint, Frère Élie, mécontent, se rend cependant à la porte, l'ouvre brusquement et avec bruit : « Que me voulez-vous donc ? » dit-il au jeune homme. « Frère, répondit celui-ci, prenez garde à l'émotion qui trouble maintenant votre esprit, car la colère entrave l'âme et l'empêche de discerner la vérité. » — « Exposez-moi donc, » reprit Frère Élie avec impatience, « ce que vous désirez de moi. » — « Je vous demanderai, dit le jeune homme, si ceux qui font profession d'observer l'Évangile ne peuvent pas manger de ce qu'on leur présente comme Jésus-Christ l'a marqué, et si quelqu'un peut prescrire le contraire légitimement. »

Frère Élie répondit avec fierté : « Je sais tout cela, mais je n'ai pas de réponse à vous faire ; passez votre chemin. » — « Eh bien ! » répliqua l'étranger, « sachez que je puis mieux que vous résoudre cette question. » Ces paroles choquèrent Frère Élie ; il poussa la porte avec colère et se retira. Cependant, lorsqu'il fut tranquille dans sa cellule, il fit réflexion sur ce qui venait de se passer et sur ce qu'il y aurait de solide à répondre à la question qui lui avait été faite ; et il hésitait en lui-même, ne sachant comment la résoudre.

Il faut savoir que Frère Élie était alors vicaire de l'Ordre ; lui-même avait ordonné et réglé, en dehors de l'esprit de l'Évangile et de la règle de saint François, qu'aucun frère dans l'Ordre, ne pourrait manger de viande, et c'est ainsi que la question proposée se dirigeait directement contre lui.

Se trouvant dans cet embarras, et pensant d'ailleurs à la modestie du jeune homme et à la réponse qu'il lui avait faite, qu'il pourrait mieux que lui résoudre la question, Frère Élie se hâte de retourner à la porte, l'ouvre et cherche l'étranger ; mais il avait disparu : car la fierté du frère l'avait rebuté, et il le trouvait indigne de s'entretenir avec un Ange. En ce moment, saint François, à qui tout avait été révélé de Dieu, revint du bois, et reprit sévèrement Frère Élie de sa conduite à l'égard du jeune étranger. « Vous avez commis une grande faute, » lui dit-il ; « celui que vous venez de chasser de notre demeure, « c'était un Ange qui venait nous éclairer. Je vous « le dis, Frère Élie, je tremble que votre orgueil ne « soit cause que vous mourrez hors de l'Ordre. »

Cette prédiction se réalisa : le frère n'était plus Mineur quand il mourut ([1]).

Au jour et à l'heure même où il quitta Frère Élie, l'Ange, sous le même costume de voyageur, apparut à Frère Bernard, qui revenait alors de Saint-Jacques, et qui était arrêté sur le bord d'une grande rivière. Il l'aborde et le salue, en sa langue, par ces paroles : « Dieu vous donne la paix, bon frère. » Surpris de cette apparition, émerveillé de la beauté de l'étranger, étonné de l'entendre parler la langue de son pays et ravi de la salutation qui lui était adressée d'une façon si aimable, Frère Bernard dit à l'inconnu : « D'où venez-vous donc, bon jeune homme ? » — « Je viens du couvent où demeure saint François, » répondit l'Ange ; « j'y suis allé dans l'intention de m'entretenir avec lui ; mais il était alors dans le bois occupé à la contemplation des choses divines, et je n'ai pas voulu l'en détourner. Au même couvent se trouvent maintenant Frère Massée, Frère Égide et Frère Élie. Frère Massée m'a appris la manière dont on doit frapper pour s'annoncer ; mais Frère Élie a refusé de répondre à une question que je lui ai proposée ; puis, il s'en est repenti ; il a voulu m'entendre et me voir, mais il était trop tard. » L'Ange dit ensuite à Frère Bernard : « Pourquoi donc ne traversez-vous pas la rivière ? » — « L'eau est profonde en cet endroit, répondit le frère, et je crains de m'exposer. » — « Passons donc ensemble, »

1. Il parait que les écrivains qui ont parlé de Frère Élie l'ont jugé avec trop de sévérité : M. Chavin de Malan a essayé de rétablir historiquement la vérité des faits. Voyez son *Histoire de saint François*, pag. 279 et suiv. c. XIII.

reprit l'Ange ; et aussitôt, lui prenant la main, il le dépose, en un clin d'œil, sur l'autre bord de la rivière. Alors Frère Bernard reconnut que c'était l'Ange de Dieu, et plein de respect et de joie, il lui dit : « Ange béni de Dieu, dites-moi quel est votre nom ? » — « Pourquoi me faire cette question ? Mon nom, répondit l'Ange, il est merveilleux. » A ces mots, il disparut, laissant dans le cœur de Bernard une si grande abondance de consolations que, pendant tout son voyage, il se sentit inondé de joie. Le frère remarqua le jour et l'heure de l'apparition de l'Ange, et lorsqu'il fut de retour au couvent, où se trouvaient saint François et ses compagnons, il leur en raconta à tous les détails, et l'on reconnut évidemment que le même Ange, le même jour et à la même heure, avait apparu successivement à Frère Bernard et aux deux autres compagnons de saint François.

Chapitre V. — Comment le saint Frère Bernard d'Assise fut envoyé par saint François d'Assise à Bologne, où il fonda un couvent.



SAINT François et ses compagnons étaient appelés et choisis de Dieu, pour manifester la croix de Jésus-Christ par l'esprit qui les animait ainsi que par leurs œuvres et leurs paroles. Aussi se montraient-ils des hommes crucifiés dans leurs démarches et dans toutes leurs actions. Animés de cet esprit de pénitence, ils préféraient la honte et l'opprobre sup-

portés pour l'amour du Christ, à l'honneur du monde, aux respects et aux louanges des hommes. Ils portaient même la perfection jusqu'à se réjouir des injures et à s'attrister des honneurs qui leur étaient rendus ; ils s'en allaient par le monde comme des pèlerins et des étrangers, ne portant avec eux que le Christ crucifié ; et comme ils appartenaient à la véritable vigne, à JÉSUS-CHRIST, ils produisaient d'abondants et d'heureux fruits dans les âmes qu'ils gagnaient à Dieu.

Son Ordre ne faisait encore que de commencer, lorsqu'un jour saint François envoya Frère Bernard à Bologne pour que, selon la grâce qui lui avait été donnée, il procurât à Dieu quelque fruit spirituel. A cet ordre du Père, Frère Bernard fit le signe de la croix, et, en vertu de la sainte obéissance, il partit aussitôt pour Bologne. Lorsqu'il y arriva, à la vue de son habit usé et grossier, les enfants se mirent à l'accabler de railleries et d'injures et le traitèrent comme un fou ; mais Frère Bernard supportait tout avec patience et avec joie pour l'amour du Christ ; et même, pour s'exposer à essuyer encore plus de moqueries, il alla s'asseoir sur la place de la ville. Aussitôt une foule de personnes accoururent autour de lui ; on lui tire son capuchon de tous côtés, on le couvre de poussière, on lui jette des pierres, on le pousse et on le repousse. Au milieu de tant d'insultes, le frère demeure calme et patient ; son visage est gai, pas le moindre murmure ne sort de sa bouche ; et, loin de chercher à se dérober aux persécutions, plusieurs jours encore il revient s'y exposer sur la place. La patience est

une œuvre de perfection : c'est une preuve de vertu dans celui qui la possède. Témoin de la constance et du courage avec lequel Frère Bernard avait supporté, pendant plusieurs jours et sans se plaindre, tant d'importunités, un savant docteur ès lois se dit à lui-même : « Il est impossible que cet homme ne soit pas un saint. » Et s'approchant de lui : « Qui êtes-vous? lui demanda-t-il, et dans quelle intention êtes-vous venu ici? » Pour toute réponse, le frère porte la main sur son cœur, et tire la règle de saint François et la présente au docteur. Dès que celui-ci en eut fait la lecture, frappé du haut état de perfection qu'elle prescrit, il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Je vous avoue que je n'ai jamais rien vu de si parfait et de si élevé que ce genre de vie. Ceux qui maltraitaient cet homme-là sont bien coupables. Il faudrait plutôt le combler d'honneurs, comme un grand ami de Dieu. » Puis, s'adressant à Frère Bernard, il lui dit : « Si vous souhaitez fonder ici un couvent où vous puissiez librement vous appliquer au service de Dieu, c'est de bon cœur que, pour le salut de mon âme, je suis prêt à vous procurer le logement. » — « Docteur, répondit Frère Bernard, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, je le crois, qui vous a inspiré lui-même cette généreuse résolution ; j'accepte donc volontiers votre proposition pour l'honneur du Christ. » Alors le jurisconsulte conduisit le frère à sa maison, plein de joie et de charité ; puis il lui procura le logement qu'il lui avait promis, le disposa, le meubla à ses frais ; et dès lors, lui-même devint le père et le premier défenseur de Frère Bernard et de ses compagnons. Le Frère, de son côté, par la

sainteté qui respirait dans ses entretiens, commença à recevoir des témoignages d'honneur de la part des habitants de Bologne ; on s'estimait heureux de pouvoir le toucher, ou seulement de le voir. Mais comme il était un véritable disciple du Christ et de saint François, craignant que les honneurs du monde ne fussent un obstacle à la paix et au salut de son âme, il retourna vers son saint Père et lui dit : « Père, un couvent est fondé dans la ville de Bologne, envoyez-y des frères qui le soutiennent et qui s'y fixent : car, pour moi, je n'ose plus espérer d'y faire aucun fruit, et il est même à craindre que je m'y perde à cause des grands honneurs que j'y reçois. » Or, saint François, apprenant tout ce qui s'était passé, le bien que Dieu s'était procuré par le moyen de Frère Bernard, rendit grâces à la divine Bonté qui commençait à donner accroissement aux pauvres disciples de la croix. Puis, il envoya à Bologne et en Lombardie quelques-uns de ses compagnons qui établirent plusieurs couvents en divers endroits de ces contrées.

Chapitre vi. — De la manière dont saint François bénit le saint Frère Bernard ; et comment il le laissa son vicaire au moment de sa mort.


'ÉMINENTE sainteté de Frère Bernard inspirait à saint François un profond respect, qu'il lui témoignait souvent par les éloges qu'il lui adressait. Un jour, Dieu lui révéla, pendant qu'il était en prière, que ce

frère, par une permission divine, devait soutenir de longs et fréquents assauts de la part des démons. Touché de compassion pour celui qu'il aimait comme son fils, dès lors le Saint, pendant plusieurs jours, fit à Dieu pour lui de ferventes prières, et il demandait à Jésus-Christ, avec larmes, qu'il voulût bien lui donner victoire sur l'esprit mauvais. Un jour qu'il priait ainsi, une voix divine lui fit entendre ces paroles : « François, ne crains pas ; toutes les tentations que doit éprouver Frère Bernard sont permises de Dieu pour exercer sa vertu et couronner ses mérites ; il finira par triompher de tous ses ennemis, car il est un des prédestinés au royaume des cieux. » Cette réponse remplit le Saint d'une grande joie, et dès ce moment, il eut pour Frère Bernard un attachement encore plus vif et une vénération plus profonde ; il lui en donna des preuves pendant sa vie et même après sa mort.

Se sentant près de terminer sa carrière, voyant comme un autre saint patriarche Jacob, ses enfants dévoués entourer son lit, baignés de larmes et accablés de tristesse, à la pensée du père tendrement aimé qui allait les quitter, le Saint demanda : « Où est mon fils premier-né ? venez, mon fils, que mon âme vous bénisse avant de quitter la terre. » Frère Bernard, n'osant croire que c'était à lui que ces paroles s'adressaient, dit tout bas à Frère Élie, vicaire de l'Ordre : « Père, présentez-vous à la droite du Saint pour qu'il vous bénisse. » Et Frère Élie s'étant approché, saint François, qui avait perdu la vue à force de pleurer, posa la main droite sur sa

tête, et dit : « Cette tête n'est pas celle de mon fils premier-né. » Alors Frère Bernard se présentant à la gauche du Saint, celui-ci étendit les bras en forme de croix ; puis, posant la main droite sur la tête de Frère Bernard et la gauche sur celle de Frère Élie, il dit au premier : « Que Dieu le Père répande sur vous, par la vertu du Christ, ses bénédictions spirituelles et célestes ; vous êtes le premier-né, le premier élu de ce saint Ordre ; c'était à vous à donner l'exemple et à suivre le premier Jésus-Christ dans sa pauvreté évangélique : aussi, non seulement vous avez donné libéralement et sans réserve, pour son amour, tout ce que vous possédiez, mais vous-même, vous vous êtes offert à Dieu, dans cet Ordre, en sacrifice agréable. Daigne donc Notre-Seigneur Jésus-Christ vous combler de ses éternelles bénédictions ; recevez aussi celles de son pauvre petit serviteur, et que toutes, elles vous accompagnent partout et toujours. Que celui qui vous bénira soit lui-même rempli de bénédictions, et que celui qui vous aura maudit n'échappe jamais au châtiment. Soyez le premier parmi vos frères, et que tous vous obéissent. Recevez le pouvoir d'admettre dans l'Ordre ceux que vous en jugerez dignes ; qu'aucun frère n'ait la supériorité sur vous, et qu'il vous soit permis d'aller ou de demeurer partout où il vous plaira. »

Les frères n'oublièrent pas ces paroles de saint François ; après sa mort, ils aimèrent le Frère Bernard comme leur vénérable père. Lorsqu'il fut lui-même sur le point de mourir, une foule d'entre eux se rendit à son couvent, et du nombre se trouvait le Frère Égide. Dès qu'il aperçut Frère Bernard, ce

bon frère s'écria, plein d'allégresse: « *Sursum corda!* Frère Bernard, *Sursum corda!* » Aussitôt Frère Bernard ordonna à l'un des religieux qui se trouvaient près de lui de disposer, pour Frère Égide, un endroit propre à la contemplation, et il fut obéi. Lorsqu'il vit approcher sa dernière heure, il se leva, et, se faisant soutenir par quelques-uns de ses frères, il dit à ceux qui l'entouraient : « O mes bien-aimés Frères ! je n'aurai pas la force de vous parler longtemps ; considérez seulement que cet état de religion dans lequel j'ai vécu, vous y vivez aussi, et que ce bonheur que je ressens maintenant, vous aussi vous pouvez l'éprouver. Oui, mon âme est si heureuse en ce moment, que je ne voudrais pas, au prix de mille mondes comme celui où nous vivons, avoir servi un autre maître que JÉSUS-CHRIST. Maintenant je m'accuse, en présence du Sauveur JÉSUS et devant vous, de toutes les fautes que je pourrais avoir commises. O mes très chers Frères ! je vous en conjure, aimez-vous les uns les autres. » Après ces paroles et quelques autres pieuses exhortations, Frère Bernard se fit replacer sur son lit ; alors son visage devint si resplendissant et rayonnant d'une joie si vive que tous les frères en étaient dans l'admiration. C'est dans l'ivresse de cette félicité que la très sainte âme de Frère Bernard passa, couronnée de gloire, de la vie présente à la vie bienheureuse des anges.





Chapitre vij. — Comment saint François passa le carême dans une île du lac de Pérouse où il jeûna quarante jours et quarante nuits, ne mangeant que la moitié d'un pain.

E véritable serviteur du CHRIST, saint François, s'est montré, dans plusieurs circonstances de sa vie, comme un autre Sauveur, donné au monde pour le salut des peuples, et il mérita que Dieu le Père le rendît lui-même conforme et semblable à son divin Fils. Nous avons des preuves de cette conformité dans le vénérable collège de ses douze compagnons, dans l'admirable mystère de ses sacrées stigmates et dans le jeûne d'une sainte quarantaine qu'il passa de la manière que nous allons raconter.

On était aux jours du carnaval ; saint François se trouvant alors près du lac de Pérouse, chez un homme qui lui était tout dévoué et qui l'avait reçu pour la nuit, il lui fut inspiré d'aller passer le carême dans une île inhabitée du lac. Pour exécuter ce projet, il pria son hôte, pour l'amour de Dieu, de vouloir bien le transporter à cette île sur sa barque, et lui demanda de lui rendre ce service pendant la nuit du jour des Cendres, afin que personne ne s'en aperçût. L'ami du Saint consentit volontiers à tout, et il le conduisit à l'île, où il n'emportait avec lui que deux petits pains. Lorsqu'il y fut arrivé, au moment du départ de son conducteur, saint François le pria instamment de ne découvrir à personne le lieu de sa retraite et de ne revenir lui-même le chercher que le Jeudi Saint ; puis il le laissa partir.

Demeuré seul dans l'île et n'y trouvant aucune habitation, il entra dans un taillis très épais dont les broussailles et les arbustes étaient entrelacés de manière à former comme une tanière ou une petite hutte ; ce fut l'endroit qu'il choisit pour prier et se livrer à la contemplation. Ce fut là qu'il resta tout le carême, sans prendre d'autre nourriture que la moitié d'un des pains qu'il avait emportés ; ce prodige fut attesté par son ami, qui revint le chercher le jeudi de la Semaine-Sainte. Cet homme trouva l'un des deux pains encore entier, et il crut que le Saint avait mangé une partie de l'autre, par respect pour le CHRIST béni qui avait jeûné quarante jours et quarante nuits sans prendre aucune nourriture. C'est ainsi que la moitié du pain qu'il avait mangé le préserva de la vaine gloire, et que cependant il eut le mérite de jeûner quarante jours et quarante nuits à l'exemple du Sauveur.

Par la suite, dans ce lieu où saint François avait fait une si merveilleuse abstinence, Dieu opéra beaucoup de miracles par ses mérites ; et à cause de ces miracles, les hommes commencèrent à y bâtir des maisons qu'ils habitèrent. En peu de temps il s'y forma un beau et grand village, avec un couvent de frères, qu'on appelle le monastère de l'île. Maintenant encore, les gens du village sont pleins de respect et de dévotion pour cet endroit où saint François passa le carême dont nous venons de parler [1].

1. On a bâti dans cet endroit une église assez grande et un petit couvent occupé par les Observantins : délicieuse retraite au milieu des belles eaux du lac qui baignent les murs du cloître. Le paysage est vraiment merveilleux ; le lac, les barques des pê-



Chapitre viij. — Comment saint François, cheminant avec Frère Léon, lui exposa les choses dans lesquelles consiste la joie parfaite.



C'ÉTAIT pendant l'hiver ; un jour que saint François se rendait de Pérouse à Sainte-Marie-des-Anges par un froid très rigoureux, il appela Frère Léon [1], qui se trouvait à quelques pas devant lui, et lui dit : « O Frère Léon ! plaise à Dieu que les Frères Mineurs donnent à toute la terre un grand exemple de sainteté ; néanmoins fais bien attention et note soigneusement que là n'est pas la joie parfaite. » Un peu plus loin, il reprit : « O Frère Léon ! quand les Frères rendraient la vue aux aveugles, chasseraient les démons, feraient parler les muets et ressusciteraient les morts de quatre jours, fais bien attention que là n'est pas la joie parfaite. » Et un peu plus loin encore : « O Frère Léon ! lui dit-il, si les Frères Mineurs savaient toutes les langues et toutes les sciences, s'ils avaient le don de prophétie et celui du discernement des cœurs,

---

cheurs, les montagnes couvertes de bois, ces jolis villages à mi-côte et dans les vallées... et le ciel !... L'île est plantée d'oliviers et ne peut produire que quelques légumes dans une de ses extrémités; il y a un petit village habité par des pêcheurs. Il faut entendre le soir, en se promenant sur l'eau, la belle cloche du couvent, la cloche des pêcheurs ; c'est inexprimable.

1. Frère Léon a quelque chose du caractère de saint Jean. Il était le confesseur, l'ami intime de saint François ; ils ne se quittaient pas, voyageaient ensemble, pleuraient ensemble : ils ont toujours vécu appuyés l'un sur l'autre. Saint François appelait très amoureusement Léon la petite brebis de Dieu, *la pecorella di Dio...* Léon ne fut pas séparé de François, même dans la mort ; son corps fut déposé au pied de l'autel de son ami, canonisé et glorifié. Voyez M. Chavin de Malan, c. III.

fais bien attention que là n'est pas la joie parfaite. » Et un peu plus loin : « O Frère Léon ! chère petite brebis de Dieu, si les Frères Mineurs parlaient la langue des anges, s'ils connaissaient le cours des astres, la vertu des plantes, les secrets de la terre et la nature des oiseaux, des poissons, des hommes et de tous les animaux, des arbres, des pierres et de l'eau, fais bien attention que là n'est pas la joie parfaite. » Et un peu plus loin : « O Frère Léon ! quand les Frères Mineurs convertiraient par leurs prédications, tous les peuples infidèles à la loi du Christ, fais bien attention que là n'est pas la joie parfaite. » Et il continua à parler ainsi l'espace de plusieurs milles. Enfin, Frère Léon, étonné, lui demanda : « O Père, je t'en prie au nom de Dieu, dis-moi en quoi consiste la joie parfaite. » Saint François répondit : « Quand nous arriverons à Sainte-Marie-des-Anges, bien mouillés, bien crottés, transis de froid, mourants de faim, et que nous frapperons à la porte, le portier nous dira : « Qui êtes-vous ? » — Nous répondrons : « Nous sommes deux de vos frères. » — « Vous mentez, dira-t-il ; vous êtes deux vagabonds qui courez le monde et enlevez les aumônes aux véritables pauvres ; partez d'ici. » Et il refusera de nous ouvrir, et il nous laissera à la porte pendant la nuit, exposés à la neige, au froid et mourants de faim. Si nous souffrons ce traitement avec patience, sans trouble et sans murmure ; si même nous pensons humblement et charitablement que le portier nous connaît bien pour ce que nous sommes, et que c'est par la permission de Dieu qu'il parle ainsi contre nous, ô Frère Léon !

crois bien que c'est en cela que consiste la joie parfaite. Si nous continuons de frapper à la porte, et que le portier courroucé nous chasse comme des fainéants importuns, nous accable d'injures, de soufflets, et qu'il nous dise : « Partirez-vous d'ici, misérables filous ? allez à l'hôpital : il n'y a rien à manger ici pour vous. » Si nous supportons ces mauvais traitements avec joie et avec amour, ô Frère Léon ! crois-le bien, c'est en cela que consiste la joie parfaite. Si enfin, dans cette extrémité, la faim, le froid, la nuit nous contraignent de faire insistance avec des larmes et des cris pour entrer dans le couvent, et que le portier, irrité, sorte avec un gros bâton noueux, nous tire par le capuchon, nous jette dans la neige et nous donne tant de coups qu'il nous couvre de plaies; si nous supportons toutes ces choses avec joie, dans la pensée que nous devons participer aux souffrances de notre béni Seigneur Jésus-Christ, ô Frère Léon ! crois-le bien c'est là que se trouve la joie parfaite. Et maintenant écoute la conclusion, Frère Léon : de tous les dons du Saint-Esprit que le Christ a daigné répandre sur ses serviteurs, le plus considérable est de se vaincre soi-même et de souffrir volontiers, pour l'amour de Jésus, les peines, les injures, les opprobres et les plus pressants besoins ; oui, car nous ne pouvons pas nous glorifier de tous les autres dons, puisqu'ils ne viennent pas de nous ; et l'Apôtre a dit : « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu de Dieu ? que si vous tenez tout de lui, pourquoi vous en glorifier, comme si tout venait de vous ? » Mais dans la croix de la tribulation et de l'affliction, nous pouvons nous

glorifier justement: car, comme le dit encore l'Apôtre : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Chapitre ix. — Comment saint François enseignait à Frère Léon la manière de lui répondre, et comment celui-ci ne put jamais dire que le contraire de ce que voulait saint François.

DANS les commencements de l'Ordre, saint François se vit un jour, avec Frère Léon, dans un endroit où il ne put se procurer les livres pour la récitation de l'office. Cependant, quand l'heure de Matines fut arrivée, il dit à son compagnon : « Frère Léon, nous n'avons pas de bréviaire pour réciter l'Office ; mais pourtant il faut chanter les louanges de Dieu. Je vais dire : O Frère François ! tu as commis tant de péchés dans le monde, que tu mérites d'être précipité dans l'enfer ; et toi, Frère Léon, tu répondras, sans changer une seule parole : Il est vrai que tu mérites d'être précipité au fond de l'enfer. » Et Frère Léon dit avec la simplicité d'une colombe : « Volontiers, Père ; commencez donc au nom de Dieu. » Alors le Saint dit : « O Frère François ! tu t'es souillé dans le monde de tant de péchés, que tu mérites d'être précipité dans l'enfer. » Et Frère Léon répondit : « Dieu, par votre moyen, fera tant de bien dans le monde, que vous irez en paradis. » Saint François le reprit aussitôt : « Il ne faut pas

répondre ainsi, Frère Léon ; mais quand je dirai : O Frère François ! tu as commis tant d'iniquités contre Dieu que tu es digne de toutes ses malédictions, tu répondras : Il est vrai que tu mérites d'être au nombre des maudits. » Et Frère Léon répondit : « Volontiers, Père. » Alors saint François baigné de larmes, soupirant et se frappant la poitrine, s'écrie à haute voix : « O mon Seigneur ! Dieu du ciel et de la terre, j'ai commis contre vous tant d'iniquités et tant de fautes que je mérite vraiment de recevoir vos malédictions. » Et Frère Léon répondit : « O Frère François ! Dieu vous fera grâce, et vous serez béni entre les bénis. » Le Saint, étonné de ce que son compagnon répondait tout le contraire de ce qu'il lui disait, le reprit et lui ordonna par la sainte obéissance de répéter ses propres paroles. Je dirai : « O Frère François ! misérable Frère François ! après tant de crimes que tu as commis contre le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, penses-tu qu'il ait pitié de toi ? En vérité, tu ne mérites pas qu'il te pardonne. » Et toi, Frère Léon, chère petite brebis, tu répondras : « Non, tu n'as aucun titre à la miséricorde. » Mais Frère Léon répondit : « Dieu le Père, dont la miséricorde surpasse infiniment tous vos péchés, sera pour vous plein de clémence et il vous comblera de grâces. » Alors saint François, doucement ému, lui dit : « Pourquoi donc cette hardiesse de transgresser le précepte de l'obéissance et de répondre tant de fois autrement que je ne l'ai ordonné ? » — « Mon très cher Père, » répondit Frère Léon, d'un ton humble et respectueux, « Dieu le sait, j'ai voulu répéter les

paroles que vous m'avez prescrites, mais lui-même me fait parler comme il lui plaît et contre ma volonté. » — « Cette fois au moins, » reprit saint François étonné, « réponds comme je t'enseignerai. » — « Au nom de Dieu, » répondit Frère Léon, « parlez et je vous promets de vous satisfaire. » Alors saint François répète avec larmes : « O Frère François ! petit homme misérable, penses-tu bien que Dieu te fasse miséricorde ? » — « Oui, répond Frère Léon, Dieu vous comblera de grâces insignes, il vous exaltera et vous glorifiera dans l'éternité, parce que celui qui s'humilie sera élevé. Je ne puis dire autrement : c'est Dieu qui parle par ma bouche. » Ce fut dans cette lutte d'humilité que, baignés de larmes et remplis de consolations spirituelles, saint François et Frère Léon passèrent toute la nuit.

Chapitre X. — Comment Frère Massée dit un jour à saint François, sur le ton de la plaisanterie, qu'il entraînait tout le monde à sa suite; et comment le saint lui répondit que c'était pour la confusion du monde et par la grâce de Dieu.



AINT François demeura quelque temps au couvent de la Portioncule avec Frère Massée de Marignan, homme d'une grande sainteté, plein de sagesse et d'onction quand il parlait de Dieu, et qu'il affectionnait particulièrement à cause de ces précieuses qualités. Un jour qu'il sortait du bois où il venait de faire oraison, Frère Massée, voulant mettre son humilité à l'épreuve, alla à sa rencontre et lui dit

sur le ton de la plaisanterie : « Pourquoi donc vers vous ?... pourquoi donc ? pourquoi donc !... » — « Que voulez-vous, mon frère ? » demanda saint François. « Je voudrais savoir, » répondit Frère Massée, « pourquoi chacun souhaite vous voir, vous entendre et vous obéir ; car enfin votre extérieur n'a rien de remarquable ([1]), votre savoir est très ordinaire et vous n'êtes pas noble. Expliquez-moi donc d'où vient cet empressement avec lequel on court vers vous. » Ces paroles remplirent le cœur du Saint d'une grande joie ; il leva les yeux au ciel et demeura longtemps dans cette attitude, l'esprit uni à Dieu ; puis, rentrant en lui-même, il s'agenouilla, rendit louange et remercîment à la bonté divine, et se tournant vers Frère Massée, il lui dit : « Vous voulez savoir pourquoi je vois tout le monde se presser sur mes pas. Cette faveur, je la tiens du Très-Haut, de Celui dont les regards tombent sur les bons comme sur les méchants. Ses yeux très saints n'ont point rencontré, parmi les pécheurs, de

1. Nous pensons que ce ne sera pas sans plaisir que le lecteur trouvera ici le portrait qui nous a été laissé du glorieux petit pauvre du Christ. Nous extrayons de M. Chavin de Malan celui que nous présentons ici : « François était de petite taille ; il avait la tête ronde, le visage un peu allongé, le front petit et uni, les yeux de médiocre grandeur, noirs et modestes, les cheveux bruns, les sourcils droits, le nez droit et fin, les oreilles petites et élevées, les tempes aplaties, la langue aiguë et ardente, la voix véhémente, douce et sonore, les dents serrées, blanches, égales, les lèvres fines et minces, la barbe noire et rare, le cou grêle, les épaules droites, les bras courts, les mains petites, les doigts effilés et les ongles longs, la jambe maigre, le pied petit, tout le corps d'une excessive maigreur. » — Nous avons vu à la basilique patriarchale d'Assise, à Notre-Dame-des-Anges et à Subiaco, dans un petit oratoire, les trois plus anciens portraits qui nous restent de saint François; et nous avons retrouvé, dans chacun, les principaux traits de la description que nous venons de reproduire.

créature plus vile ni plus criminelle que moi ; ils n'ont pu trouver sur la terre, pour opérer l'œuvre merveilleuse qu'il se propose, de créature plus méprisable, et c'est pourquoi il m'a choisi pour confondre la noblesse, la grandeur, la beauté et la sagesse du monde ; il a voulu que chacun reconnût que toute vertu et tout bien viennent de lui ; il veut que quiconque se glorifie cherche sa gloire dans le Seigneur, à qui soit honneur et louange dans l'éternité. » A cette réponse si pleine d'humilité et de ferveur, Frère Massée, rempli d'admiration, reconnut avec évidence que saint François était solidement fondé dans la vertu de l'humilité.

Chapitre XI. — Comment saint François fit tourner Frère Massée, et comment il prit ensuite la route de Sienne.



UN jour que saint François faisait route avec Frère Massée, ce frère, qui le précédait de quelques pas, étant arrivé à un endroit où le chemin se partageait en trois branches, dont l'une se dirigeait vers Florence, une autre vers Sienne et la troisième vers Arezzo, se retourna vers le Saint et lui dit : « Père, quelle route prendrons-nous ? » — « Celle que Dieu voudra, » répondit saint François. « Mais comment pourrons-nous connaître sa volonté ? » reprit Frère Massée. « De la manière que je vais vous indiquer, » dit le Saint ; « je vous ordonne, par le mérite de la sainte obéissance, de vous arrêter ici, de tourner sur vous-même et de ne vous reposer que quand je

vous en avertirai. » Frère Massée obéit aussitôt et se mit à tourner. Se sentant bientôt ébloui, comme il arrive en pareil exercice, il tomba plusieurs fois à terre; mais comme saint François ne lui disait pas d'arrêter, et qu'il voulait obéir ponctuellement, il se relevait et recommençait à tourner. Enfin, au moment où il tournait avec le plus de rapidité : « Arrêtez, » lui dit le Saint; et le Frère cessa de tourner. « Vers quel chemin vous trouvez-vous ? » demanda saint François. « Vers celui de Sienne, » répondit Frère Massée. « Eh bien ! reprit saint François, voilà la route que Dieu veut que nous prenions ; » et ils s'y dirigèrent. Cependant Frère Massée ne comprenait rien à la conduite du Saint ; il ne concevait pas pourquoi il l'avait fait tourner ainsi, en l'exposant aux railleries des passants ; et, toutefois, il n'osait lui faire aucune observation.

Quand ils furent près de Sienne, les habitants de la ville, informés de l'arrivée de saint François, s'empressèrent de venir à sa rencontre, et, par respect pour lui et pour son compagnon, ils voulurent les porter jusqu'à l'évêché sans leur permettre de marcher. Des hommes se battaient au moment où ils entraient dans la ville, déjà même deux d'entre eux avaient succombé dans la lutte. Saint François alla les trouver, et il leur parla avec tant de zèle et de ferveur qu'il les décida à faire la paix et à rentrer dans l'union et la concorde. Instruit de cette réconciliation que l'on devait au Saint, l'Évêque le pria de descendre chez lui, et le reçut ce jour-là et la nuit suivante avec les plus grands honneurs. Mais le lendemain, dès le matin, saint François, qui était

animé d'une véritable humilité, et qui dans toutes ses actions, ne cherchait que la gloire de Dieu, se leva de bonne heure et partit avec son compagnon sans avertir l'Évêque. Frère Massée murmurait d'un tel procédé, et il se disait tout en poursuivant sa route : Que signifie donc la conduite de ce bon homme ? il m'a fait tourner comme un enfant ; puis quand l'Évêque l'a comblé d'honneurs, voilà qu'il le quitte sans lui dire un mot, sans le remercier ; et il semblait au Frère que le Saint s'était conduit d'une étrange manière. Mais ensuite, réfléchissant en lui-même, et touché par une inspiration divine, il se rappela le jugement qu'il avait porté : Tu n'es qu'un orgueilleux, se dit-il, est-ce à toi qu'il appartient de juger les œuvres de Dieu ? Tu mérites l'enfer par ta témérité et ta présomption. Vois donc, hier encore, Frère François faisait des prodiges si étonnants, qu'un Ange de Dieu même ne pourrait en opérer de plus merveilleux ; oui, tu dois toujours lui obéir, alors même qu'il te commanderait les choses les plus extraordinaires. Le doigt de Dieu paraît manifestement dans tout ce qu'il a fait pendant ce voyage ; le résultat ne permet pas d'en douter ; car enfin, s'il n'avait pas établi la concorde parmi ceux qui se battaient hier, non seulement les corps de plusieurs d'entre eux auraient succombé sous le poignard, comme il y en avait déjà deux, mais leurs âmes auraient été traînées par le démon au fond des enfers. Tu n'es donc qu'un insensé et un orgueilleux de murmurer contre une conduite si évidemment inspirée de Dieu. Ces pensées qui occupaient l'esprit de Frère Massée pendant sa

route furent révélées à saint François ; il s'approcha de lui et lui dit : « Entretenez les sentiments qui vous occupent maintenant : ils sont bons et utiles, et ils viennent de Dieu ; mais le murmure que vous nourrissiez auparavant était vain et superbe, et c'était le démon lui-même qui vous l'avait inspiré. » Alors Frère Massée vit clairement que saint François connaissait les secrets de son cœur, et il comprit qu'il était dirigé dans toutes ses actions par l'esprit de la divine sagesse.

Chapitre xij. — Comment saint François chargea Frère Massée de la porte, de la cuisine et des aumônes ; et comment ensuite, à la prière des autres frères, il le déchargea de ces emplois.



AINT François se plaisait à exercer l'humilité de Frère Massée, afin que les dons et les grâces dont il était comblé ne devinssent pas pour lui une occasion de vaine gloire, mais bien un moyen d'avancer de vertu en vertu. Un jour qu'il se trouvait dans un lieu solitaire avec ses saints compagnons, il lui dit en présence des autres frères : « Frère Massée, ceux-ci ont reçu le don de la contemplation et de la prière, et vous, vous possédez celui de la prédication pour l'édification des peuples ; c'est pourquoi, afin que vos frères puissent vaquer plus librement à leurs saintes méditations, il est juste que vous, qui paraissez plus propre à la vie active, vous ayez soin de la porte et de la cuisine ; et le temps qui pourra

vous rester, vous l'emploierez à la quête. Prenez bien garde surtout que les gens du monde qui viendront ne troublent point le repos de vos frères ; contentez-les de quelques bonnes paroles de Dieu, et que les autres ne soient point obligés de paraître. Allez et faites tout pour le mérite de la sainte obéissance. » Frère Massée baissa la tête, et tirant son capuchon, se soumit à l'ordre de son supérieur. Pendant plusieurs jours, il s'acquitta fidèlement de ce qu'on lui avait prescrit. Cependant ses compagnons, qui connaissaient sa vertu et son amour pour l'oraison, et qui le voyaient porter seul toutes les charges du couvent, sentirent au fond de leur cœur un reproche secret. Ils se concertèrent donc et allèrent trouver leur père commun, le priant de partager le travail entre eux tous, et lui déclarant qu'ils ne pouvaient consentir à ce que Frère Massée supportât seul tant de fatigues. Saint François se rendit à leur demande ; il fit venir Frère Massée et lui dit : « Frère, vos compagnons demandent leur part des emplois, j'y consens, et je veux que désormais ils soient partagés. » — « Père, répondit Frère Massée, je regarde comme venant de Dieu tout ce que vous m'avez imposé. » Le Saint eut une grande joie dans son cœur en voyant dans ses compagnons une charité si vive et une humilité si profonde ; il profita de cette occasion pour leur faire une merveilleuse instruction sur ces très saintes vertus, leur enseignant que notre humilité doit s'accroître en proportion des biens et des grâces dont nous sommes comblés, parce que sans cette vertu, aucune autre n'est agréable à Dieu ; puis cette

exhortation terminée, il distribua les emplois avec une grande charité.

Chapitre xiij. — Comment saint François et Frère Massée posèrent sur une pierre, près d'une fontaine, le pain qu'ils avaient mendié ; comment saint François fit un grand éloge de la pauvreté ; comment, ensuite, il pria Dieu, saint Pierre et saint Paul de lui faire aimer cette vertu ; comment, enfin, les deux saints Apôtres lui apparurent.



OUR se conformer exactement et en toutes choses au CHRIST qui, comme le rapporte l'Évangile, envoyait ses disciples, deux par deux, dans les villes et les bourgades où il devait aller, l'admirable serviteur et disciple du Sauveur, saint François, après avoir, lui aussi, choisi ses douze compagnons, les envoya deux à deux prêcher par le monde. Pour leur donner l'exemple d'une véritable obéissance, il commença par agir le premier, semblable encore en cela au CHRIST, qui voulut pratiquer lui-même avant que d'enseigner. Ayant donc assigné à ses disciples les différentes parties du monde où ils devaient porter la parole de Dieu, lui-même prit Frère Massée pour compagnon et se dirigea vers la France.

Un jour que les deux frères étaient arrivés dans une ville, pressés par la faim, ils allèrent, suivant leur règle, mendier leur pain, pour l'amour de Dieu, chacun de leur côté. Saint François, qui était d'un

extérieur peu avantageux, et qui était regardé comme un misérable mendiant par ceux qui ne le connaissaient pas, ne put recueillir que quelques petits morceaux de pain ; mais frère Massée, qui était grand et beau, reçut des morceaux en abondance, de gros morceaux et même des pains tout entiers. Quand ils eurent amassé leur provision, ils se rejoignirent hors de la ville pour prendre leur repas dans un endroit où il y avait une fontaine limpide, et, tout près, une belle et large pierre sur laquelle tous deux posèrent le pain qu'ils avaient reçu en aumône. Saint François voyant que les morceaux de Frère Massée étaient en plus grand nombre, mieux choisis et plus gros que les siens, en ressentit une grande joie et dit : « O Frère Massée ! nous sommes indignes de posséder un si précieux trésor. » Et comme il répétait ces paroles, Frère Massée répondit: « Père comment donc trouvez-vous un si grand trésor là où tout est pauvreté, et où l'on manque de tout ? Nous n'avons ni table, ni couteaux, ni plats, ni assiettes, ni maison, ni valets, ni servantes, et vous nous trouvez riches ? » — « C'est en cela même que je vois un trésor, » reprit le Saint ; « ici, l'industrie humaine n'a aucune part ; tout ce que nous possédons, c'est de la Providence que nous le tenons ; voyez ce pain que nous avons mendié, cette belle pierre qui nous sert de table et cette fontaine limpide ; je veux donc que nous priions Dieu de nous faire aimer de tout notre cœur le trésor de la sainte pauvreté, ce trésor si noble, ce trésor qui a Dieu lui-même pour gardien. Alors tous deux se mirent en prières,

puis, ayant pris leur repas, de leurs morceaux de pain et de l'eau de la fontaine, ils se levèrent pour reprendre leur route vers la France.

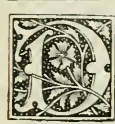
Étant arrivés près d'une église, saint François proposa d'y passer quelque temps en prière, et allant aussitôt se placer derrière l'autel, il se mit en oraison. En ce moment, Dieu daigna le visiter ; il le remplit d'une si grand ferveur et l'enflamma d'un amour si ardent pour la sainte pauvreté, qu'à l'éclat de sa figure et au frémissement de ses lèvres, il semblait qu'il jetât des flammes d'amour. Ainsi embrasé, saint François vient trouver son compagnon et s'écrie : « Ah ! ah ! ah ! Frère Massée ! livre-toi tout entier à moi. » Il parla ainsi trois fois ; il souffla sur Frère Massée, et celui-ci se sentit ravi et alla tomber devant le Saint à la distance d'une longue lance. Frère Massée était dans la stupeur. Plus tard, il disait à ses compagnons que, dans ce ravissement, l'Esprit-Saint avait inondé son âme d'une si grande abondance de joie et de consolation que jamais il ne s'était trouvé si heureux. Saint François lui dit ensuite : « Allons maintenant à saint Pierre et à saint Paul, prions-les de nous faire comprendre combien est précieux le trésor incomparable de la très sainte pauvreté et de nous aider à l'acquérir. Oui, c'est un trésor si divin, que des vases aussi méprisables que nous sont indignes de le posséder ; c'est la céleste vertu par laquelle toutes les choses terrestres et passagères sont foulées aux pieds, par laquelle l'âme, délivrée de tout embarras, peut librement s'unir au Dieu éternel ; c'est la vertu qui lui donne, lorsqu'elle est encore fixée

sur la terre, le privilège de converser déjà dans les cieux avec les Anges ; c'est la vertu, qui a suivi Jésus-Christ partout, sur la croix, dans son tombeau, dans sa Résurrection et jusque dans son Ascension vers les cieux ; c'est la vertu, enfin, qui, dès cette vie même, procure à ceux qui la chérissent la facilité de s'envoler au ciel ; oui, car c'est en elle que se trouvent les armes de la véritable humilité et de la charité. Prions donc les très saints Apôtres du Christ, ces parfaits amateurs de cette perle évangélique, prions-les de demander pour nous à Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il daigne, en sa très sainte miséricorde, nous accorder la grâce d'être nous-mêmes les zélés observateurs et les humbles disciples de la très précieuse et très aimable pauvreté évangélique. »

Ce fut dans ces pieux entretiens que saint François et son compagnon arrivèrent à Rome et qu'ils entrèrent dans l'église de Saint-Pierre. Le Saint alla s'y mettre en prière d'un côté et Frère Massée de l'autre. Au moment où saint François priait ainsi, baigné de larmes et rempli de ferveur, tout à coup les très saints Apôtres Pierre et Paul lui apparurent brillants de splendeur et lui dirent : « Tu demandes et tu désires pratiquer ce que le Christ et les saints Apôtres ont eux-mêmes observé ; eh bien ! voici que le Seigneur nous envoie t'annoncer que ta prière est exaucée ; il t'accorde dans toute sa plénitude, à toi et à ceux qui te suivront, le trésor de la très sainte pauvreté. Nous t'annonçons aussi, de la part de Dieu, que quiconque, à ton exemple, observera parfaitement cette vertu, peut avoir la certi-

tude de son bonheur éternel. Et puis, voici que la bénédiction divine va se répandre sur toi et sur tes disciples. » A ces paroles, les saints Apôtres disparurent et laissèrent saint François inondé de consolations. Alors il se releva, alla trouver son compagnon et lui demanda s'il avait reçu de Dieu quelque révélation ; et, sur la réponse que lui fit Frère Massée qu'il n'en avait eu aucune, il lui raconta toutes les circonstances de l'apparition des Apôtres, et tous deux remplis de joie d'une telle faveur, se déterminèrent à retourner dans la vallée de Spolète et renoncèrent à leur projet de voyager en France.

Chapitre xiv. — Comment le Christ apparut dans une assemblée où saint François s'entretenait des choses de Dieu avec ses compagnons.



DANS les commencements de son Ordre, un jour que saint François se trouvait réuni avec ses compagnons pour s'entretenir des choses de Dieu, pressé par un mouvement de ferveur, il commande à l'un d'eux, au nom de Dieu, de parler du ciel et de dire ce que l'Esprit-Saint lui inspirerait. Le Frère obéit et se mit à parler avec une onction merveilleuse ; mais bientôt le Saint lui impose silence et ordonne à un second de parler à son tour : celui-ci obéit également, et parla de Dieu avec une science admirable. Saint François l'arrête aussi et commande la même chose à un troisième, qui se mit à parler avec tant de profondeur, que le Saint eut

bientôt la certitude que, comme les autres, il était inspiré par l'Esprit-Saint. Une apparition merveilleuse vint le confirmer dans cette pensée. Au milieu de l'entretien, on vit apparaître le CHRIST sous la forme d'un beau jeune homme ; il bénit les frères, et les remplit tous d'une si grande abondance de grâces et de tant de douceurs qu'ils en demeurèrent tout hors d'eux-mêmes, tombèrent comme morts, et devinrent entièrement insensibles à toute impression extérieure. Lorsqu'il fut revenu à lui saint François dit à ses compagnons : « O mes bien-aimés frères ! remerciez Dieu qui a daigné révéler les trésors de la divine sagesse par l'organe des simples ; c'est lui qui ouvre la bouche aux muets et qui met la science sur les lèvres des ignorants. »

Chapitre xv. — Comment sainte Claire prit un repas à Sainte-Marie-des-Anges avec saint François et les frères ses compagnons.



DANS le temps où saint François demeurait à Assise, sainte Claire [1] avait souvent la consolation de le voir à son monastère et de recevoir ses pieux conseils. Elle désirait vivement prendre un repas avec lui, et plusieurs fois elle lui en avait fait la demande, mais il avait constamment refusé. Ses

1. Cette illustre fille était d'une noble et riche famille d'Assise. A l'âge de dix-huit ans, elle entendit un Carême que prêchait saint François à Sainte-Marie-des-Anges (an 1212), et elle se sentit si vivement touchée, que dès lors elle se détermina à

compagnons, qui connaissaient le désir de la Sainte, lui dirent un jour : « Père, il nous semble que la rigueur dont vous usez envers Sœur Claire n'est pas inspirée par la divine charité. Cette vierge si sainte et si chérie de Dieu souhaite prendre un repas avec vous, et vous refusez de la satisfaire dans une chose de si peu d'importance. Vous oubliez donc que c'est à votre voix qu'elle a renoncé à toutes les richesses et à toutes les pompes du monde ? A vous dire vrai, vous demandât-elle quelque faveur bien plus grande, elle est votre fille spirituelle, et vous ne devriez pas la désobliger. » — « Vous croyez donc, » répondit le Saint, « que je dois me rendre à ses désirs ? » — « Oui, Père, reprirent les frères, Sœur Claire mérite que vous lui accordiez ce qu'elle vous demande. » — « Eh bien ! répliqua saint François, votre avis est le mien, je consens ; et, pour procurer à notre sœur une plus grande consolation, je veux qu'elle vienne prendre ce repas à Sainte-Marie-des-Anges. Depuis longtemps déjà elle est renfermée à Saint-Damien ; ce sera pour elle un bonheur de revoir ce couvent où elle a déposé les livrées du siècle pour se faire l'épouse de Jésus-Christ ; c'est là que nous mangerons ensemble au nom de Dieu. »

renoncer au monde pour entrer en religion. Elle fut bientôt imitée par Agnès, sa sœur, qui, elle aussi, persévéra dans sa vocation, malgré les mauvais traitements qu'on lui fit endurer pour l'en détourner. Saint François établit les deux sœurs dans une maison, près de l'église de Saint-Damien, et lorsque plusieurs autres saintes filles se furent réunies à elles, il choisit Sœur Claire pour leur abbesse. Cet Ordre de Sainte-Claire, qui est le second de saint François (celui des Frères Mineurs était le premier) fut appelé l'Ordre des Pauvres Dames, ou des Pauvres Sœurs, ou des Clarisses. Voyez S. Bonaventure.

Au jour convenu pour ce repas, sainte Claire sortit de son monastère avec une de ses compagnes et, conduite par quelques-uns des frères, elle se rendit à Sainte-Marie-des-Anges. Lorsqu'elle y fut arrivée, elle alla se prosterner au pied de l'autel devant lequel on lui avait coupé les cheveux et donné le voile ; puis, en attendant l'heure du repas, on la conduisit visiter le couvent. Pendant ce temps-là, saint François faisait tout préparer ; et, suivant son usage, il voulut que les mets fussent posés à terre. Enfin, à l'heure indiquée, lui-même avec un de ses compagnons, et la Sainte avec sa compagne, se rangèrent autour des mets qu'on avait disposés, et les autres frères prirent aussi humblement leur place. Au premier mets, le Saint se mit à parler de Dieu avec tant de suavité, de profondeur et d'éloquence, que l'abondance divine descendant bientôt sur ceux qui l'écoutaient, tous se sentirent ravis en extase, et ils se tenaient les mains et les yeux levés vers le ciel. En ce moment, les habitants d'Assise, de Bettone et des environs virent l'église de Sainte-Marie-des-Anges, tout le couvent et les bois tellement enflammés, que tout paraissait en proie à un immense incendie. Dès qu'ils aperçurent les flammes, les habitants d'Assise s'empressèrent d'accourir pour les éteindre ; mais arrivés près du couvent et se voyant trompés, ils entrèrent et trouvèrent saint François, sainte Claire et tous ceux qui les accompagnaient ravis en Dieu par la contemplation et assis autour de quelques pauvres mets. Ils comprirent alors que c'était un feu divin et non pas un feu matériel que Dieu avait

fait apparaître miraculeusement, voulant signifier par là, les flammes du divin amour dont étaient embrasées ces saintes âmes. Ils se retirèrent édifiés et le cœur rempli de consolation. Après une longue extase, saint François, sainte Claire et tous les autres convives revinrent à eux et se sentirent tellement rassasiés de la nourriture spirituelle qu'ils venaient de recevoir, qu'ils ne songèrent plus aux mets grossiers qu'on avait disposés.

Ainsi se termina ce repas béni ; et sainte Claire suivie de sa compagne, reprit le chemin de son monastère. En la voyant de retour, ses sœurs furent remplies de joie, car elles craignaient que saint François ne l'eût envoyée diriger quelque autre maison comme il avait déjà fait pour Agnès, sa sœur, qu'il avait envoyée comme Abbesse au monastère de Monticelli de Florence. Aussi bien, elles se rappelaient que plusieurs fois déjà le Saint avait dit à sainte Claire : « Tenez-vous toujours prête, car il pourrait se faire que vous fussiez envoyée dans un autre couvent, si cela était nécessaire. » Et la Sainte, comme une véritable fille de la stricte obéissance, avait répondu : « Père, vous me trouverez toujours disposée à me rendre partout où il vous plaira. » Les sœurs furent donc bienheureuses de revoir leur Mère, qui depuis le divin banquet d'où elle sortait, se sentit désormais toute remplie de consolation.





Chapitre xvi. — Comment saint Francois apprit de sainte Claire et du saint Frère Silvestre qu'il devait convertir les peuples par la prédication : comment il établit son troisième Ordre ; comment ii prêcha les oiseaux, et comment les hirondelles se turent à sa voix.

EU de temps après sa conversion, alors qu'il avait déjà rassemblé plusieurs compagnons, humble serviteur du Christ, saint François, se sentit arrêté par la pensée de la destination qu'il devait donner à son Ordre. Ses frères devaient-ils s'appliquer uniquement à la prière, ou bien travailleraient-ils quelquefois au ministère de la prédication ? Dans ce doute, il désirait vivement connaître la volonté de Dieu à ce sujet ; mais, comme sa sainte humilité ne le laissait présumer ni de lui-même, ni de ses prières, il voulut employer celles des autres pour découvrir cette volonté divine. Il appelle donc Frère Massée, et lui dit : « Allez trouver Sœur Claire ; dites-lui, de ma part, de s'unir à quelques-unes de ses compagnes les plus pieuses, et de prier Dieu de me faire connaître le parti que je dois prendre ; si je dois destiner mes frères à la prédication, ou seulement à la prière. Puis, vous vous adresserez ensuite à Frère Silvestre et vous lui ferez la même demande. »

Ce Frère Silvestre était celui qui, lorsqu'il était encore séculier, avait vu sortir de la bouche de saint François une croix d'or, dont la partie supérieure s'élevait jusqu'au ciel et dont les bras s'étendaient jusqu'aux extrémités du monde. Depuis son entrée en religion, il avait fait de si merveilleux progrès dans

la sainteté et dans la dévotion, qu'il obtenait de la divine bonté toutes les faveurs qu'il lui demandait, et que souvent même il lui était donné de s'entretenir avec Dieu. Aussi saint François avait pour lui une grande vénération.

Frère Massée partit donc, suivant l'ordre du Père, et s'acquitta de la commission dont il était chargé, d'abord près de sainte Claire, puis près de Frère Silvestre. Celui-ci, dès qu'il connut les intentions du Saint, se mit en prière, et, après avoir reçu de Dieu la réponse qu'il demandait, il alla trouver Frère Massée, et lui dit : « Annoncez à Frère François, de la part de Dieu, que ce n'est pas seulement pour sa propre sanctification qu'il est appelé au genre de vie qu'il a embrassé, il faut encore qu'il travaille au salut des autres. » Alors Frère Massée retourna vers sainte Claire pour savoir ce qui lui avait été révélé ; et la Sainte lui répondit qu'elle et ses compagnes avaient reçu de Dieu la même réponse que Frère Silvestre. Il retourna donc vers saint François, qui le reçut avec une grande charité, lui lavant les pieds, et lui préparant lui-même son repas ; puis, quand le frère eut mangé, il l'appela dans le bois, et là, se jetant à ses pieds, il baissa son capuchon, étendit les bras en croix et lui demanda : » Que veut de moi mon Seigneur JÉSUS-CHRIST ? » — « Voici, répondit Frère Massée, ce que le CHRIST a révélé à Frère Silvestre, à Sœur Claire et à ses compagnes : sa volonté est que vous alliez prêcher par le monde, car il ne vous a pas choisi seulement pour votre propre sanctification, mais aussi pour le salut de vos frères. »

A cette réponse, instruit de la volonté d'en Haut,

le Saint s'écria : « Allons donc, au nom de Dieu. » Et aussitôt il choisit pour compagnons Frère Massée et Frère Ange de Rieti, tous deux remplis de sainteté ; et partant dans un saint enthousiasme, et sans faire attention aux chemins qu'ils prenaient, les fervents missionnaires arrivèrent à un château, appelé le château Savurniano, où saint François se mit aussitôt à prêcher. Des hirondelles gazouillaient alors autour de lui, il leur ordonna de se tenir en silence jusqu'à la fin de sa prédication, et les hirondelles obéirent ([1]). Alors il prêcha si merveilleusement, que les gens du château, entraînés par sa parole, voulaient aussitôt tout quitter et le suivre ; mais il les en dissuada en leur disant : « Ne précipitez rien, restez ; je vous promets de vous faire connaître ce que vous avez à faire pour le salut de vos âmes. » Ce fut à cette occasion qu'il projeta l'établissement du Tiers-Ordre, pour la sanctification de tous ([2]). Il prit congé des gens du château, qu'il laissa pleins de consolation et tout disposés à la pénitence, et il se rendit dans un pays situé entre Cannaio et Bevagna.

1. Saint Bonaventure raconte qu'un écolier de Paris, qui était de bonnes mœurs, se trouvant interrompu dans son étude par le gazouillement d'une hirondelle, dit à ses compagnons : « En voici une de celles qui interrompaient le bienheureux François dans son sermon et qu'il fit taire. » Et saint Bonaventure ajoute qu'ayant dit à l'hirondelle avec une grande foi : « Au nom de François, serviteur de Dieu, je te commande de te taire et de venir à moi, » elle se tut aussitôt et vint à lui. L'écolier en demeura tellement surpris qu'il la lâcha et n'en fut plus importuné. *Legenda S. Bonaventuræ.*

2. Cet Ordre fut nommé l'Ordre des Tierçaires, ou des Frères de Pénitence ou le Tiers-Ordre. Tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe pouvaient en faire partie, même dans l'état du mariage. On les reconnaissait à leur habit couleur de cendre et à la corde à plusieurs nœuds qui leur servait de ceinture. Saint François

Il cheminait ainsi plein de ferveur, quand, levant les yeux, il vit, près de la route, des arbres sur lesquels se trouvait une multitude d'oiseaux. Cette vue le remplit d'admiration, et aussitôt il dit à ses compagnons : « Attendez-moi ici, car il faut que j'aille prêcher les oiseaux, mes petits frères. » Et, se dirigeant vers l'endroit où ils étaient posés, il se mit à prêcher ceux qui se trouvaient à terre. A sa voix, les autres, qui étaient encore sur les arbres, vinrent se réunir autour de lui et se tinrent immobiles durant tout le temps de sa prédication ; il avait même cessé de parler qu'ils demeuraient encore, et ils ne se dispersèrent qu'après avoir reçu la bénédiction de leur prédicateur. Frère Massée disait à Frère Jacques de la Massa que saint François se promenait parmi ces oiseaux, qu'il les caressait avec sa robe, et qu'aucun d'eux ne s'envolait. Or, voici à peu près quelles furent les paroles de saint François dans cette circonstance : « Chers oiseaux, mes petits frères, vous devez à votre Créateur une bien grande reconnaissance ; oui, partout et toujours vous devez lui rendre louanges. C'est à lui que vous devez la liberté de voler où il vous plaît ; c'est lui qui vous a revêtus d'un double et triple vêtement ; c'est lui qui, dans l'arche de Noé, a réservé quelques-uns des vôtres pour conserver votre race ; c'est à lui que vous devez l'air que vous

établit cet Ordre à Poggibonzi en 1221, et non pas au bourg de Camerio, comme le dit le P. Hélyote dans son *Histoire des Ordres religieux*. Quelques-uns ont cru que la règle du Tiers-Ordre avait été composée par le pape Nicolas IV ; mais Wadding prouve clairement que saint François en est l'auteur, et saint Bonaventure le marque assez dans sa légende : Nicolas ne fit que la modifier un peu. Voyez Waddin, in Regul. Tertia, argum. — S. Bonaventure, chap. IV. — P. Chalippe, liv. IV.

respirez. Et puis, voyez encore, vous ne semez pas, vous ne moissonnez pas, c'est Dieu qui vous nourrit : c'est lui qui vous donne les rivières et les fontaines pour y étancher votre soif ; c'est à lui que vous devez les montagnes et les vallées où vous vous retirez, et les arbres où vous posez vos nids. Vous ne savez ni filer ni coudre, et c'est encore Dieu qui vous donne le vêtement à vous et à vos petits. Votre Créateur vous aime donc beaucoup, puisqu'il vous comble de tant de bienfaits. Ah ! gardez-vous, mes petits frères, de vous montrer ingrats envers lui ; appliquez-vous, au contraire, à lui rendre le tribut constant de vos louanges. »

Au moment où le saint parlait ainsi, les oiseaux commencèrent à ouvrir le bec, allongèrent le cou, étendirent leurs petites ailes et inclinèrent respectueusement la tête jusqu'à terre, montrant ainsi, par toute leur attitude et le gazouillement qu'ils faisaient entendre, l'extrême plaisir que leur procuraient les paroles de leur prédicateur. Saint François, lui aussi, tressaillait de joie et s'émerveillait à la vue d'une si grande multitude d'oiseaux, de leur belle variété et de l'attention qu'ils prêtaient à ce qu'il leur disait ; et dans son ravissement, il s'épanchait en louanges devant son Créateur. Enfin, sa prédication terminée, il congédia les oiseaux, en faisant sur eux le signe de la croix, et aussitôt ils s'élevèrent dans les airs en faisant retentir des chants merveilleux ; puis, selon la direction de la croix formée sur eux par le Saint, ils se divisèrent en quatre parties, s'envolant les uns vers l'Orient, d'autres vers l'Occident, d'autres vers le Midi et d'autres enfin vers le Nord. Ce

prodige avait sa signification mystérieuse : de même que saint François, ce gonfalonier du Christ, avait prêché les oiseaux et fait sur eux le signe de la croix dans la direction des quatre parties du monde vers lesquelles ils s'étaient dirigés ; de même aussi, la prédication de la croix du Sauveur devait être renouvelée dans tout le monde par son ministère et par celui de ses frères qui, semblables aux oiseaux, ne possèdent rien et abandonnent à la seule providence de Dieu tout le soin de leur existence.

Chapitre xvij. — Comment un jeune frère vit le Christ, la Vierge Marie et plusieurs Saints s'entretenir avec saint François, pendant que ce Bienheureux était en prière.


N jeune enfant, encore innocent et pur, fut reçu dans l'Ordre du vivant de saint François. Il demeurait dans un petit couvent où les frères vivaient dans un si grand dénûment, qu'ils n'avaient pour prendre leur sommeil que de simples planches. Un jour que saint François se trouvait à ce couvent, il alla se reposer après Complies, afin de pouvoir, selon son habitude, se lever la nuit et vaquer à la prière, pendant que les frères dormiraient. Désirant s'édifier de la sainteté du Père, et curieux de savoir ce qu'il faisait pendant la nuit quand il se levait, le jeune frère voulut profiter de l'occasion pour observer toutes ses démarches. Afin donc de pouvoir se réveiller quand il en serait temps, et d'être averti du moment où le

Saint se lèverait, il alla se coucher tout près de lui, lia sa corde avec la sienne, et tout cela sans que l'on s'aperçût de rien. Cependant, dès que saint François voit les frères endormis, il se lève au commencement de la nuit, et sentant que sa corde était liée, il la dénoue doucement pour ne pas troubler le sommeil du jeune frère ; puis il part dans le bois, entre dans une pauvre cellule et se met en prière. Quelques moments après, le frère se réveille ; sentant sa corde dénouée et voyant que le Saint était parti, il se lève sur-le-champ, court à sa recherche, et trouvant que la porte qui donnait sur le bois était ouverte, il comprend que c'est là que saint François s'est retiré, et il s'y dirige lui-même. Arrivé près de l'endroit où priait le Saint, il entend le bruit de plusieurs voix qui s'entretiennent ; il écoute, regarde, et il voit une lumière étincelante qui environne saint François, et, au milieu, de cette lumière, il aperçoit le Christ, la Vierge Marie, saint Jean-Baptiste, saint Jean l'Évangéliste et une multitude d'Anges qui s'entretenaient avec lui. A cette vue, et au bruit de cette mystérieuse conversation, il tombe évanoui. Cependant, lorsque la vision céleste eut disparu, le Saint, en retournant au couvent, alla heurter du pied contre le corps du jeune frère. Touché de compassion, il le relève et le prend dans ses bras comme un bon pasteur ferait pour sa chère brebis. Puis, apprenant ensuite qu'il avait été témoin de la vision miraculeuse, il lui défendit d'en parler jamais à personne tant qu'il vivrait. Dès lors, le jeune frère fit de rapides progrès dans la grâce de Dieu ; sa vénération pour saint François s'accrut encore

davantage, et il devint un des plus fervents religieux de son Ordre. Ce ne fut qu'après la mort du Saint qu'il fit part à ses compagnons de l'apparition que nous venons de rapporter.

Chapitre xviij. — Du merveilleux Chapitre que tint saint François à Sainte-Marie-des-Anges, et où l'on vit plus de cinq mille frères.



E fidèle serviteur du Christ, saint François, voulut tenir à Sainte-Marie-des-Anges un Chapitre général de son Ordre, et il y réunit plus de cinq mille de ses frères [1]. Saint Dominique, général et fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui se rendait alors de Bourgogne à Rome, se détourna avec sept de ses religieux pour y assister ; et l'on y vit aussi un cardinal très dévoué à saint François et auquel ce bienheureux avait prédit qu'il serait pape [2]. Ce prélat, qui avait quitté Pérouse, où se

1. Ce Chapitre eut lieu en 1219, le jour de la Pentecôte. C'est une chose prodigieuse d'y voir assister cinq mille religieux, surtout quand on pense qu'il en était demeuré dans les couvents, que l'Ordre n'avait que dix ans d'institution, et que les novices avaient toujours été reçus par l'instituteur, excepté depuis le Chapitre de l'année 1216, où il avait permis aux Ministres provinciaux d'en recevoir. Ce fait est néanmoins constant ; il est attesté par quatre compagnons de saint François qui y étaient présents, par saint Bonaventure, qui a vécu avec eux, et par beaucoup d'autres ; et il n'y a point d'auteur moderne qui ne le rapporte comme avéré.

2. Le cardinal Ugolin, que le pape Honorius III avait donné pour protecteur à l'ordre des Frères Mineurs sur la demande que lui en avait faite le saint Instituteur, d'après une révélation qu'il avait eue à ce sujet. Devenu pape, suivant la prédiction de saint François, Ugolin prit le nom de Grégoire IX, et ce fut lui qui canonisa à Assise même celui dont il avait été et le protecteur et l'ami.

trouvait alors la cour romaine, pour venir à Assise, visitait chaque jour le chapitre. Il y chantait quelquefois la messe, d'autres fois il y prêchait, et c'était toujours pour lui un bonheur et une consolation de pouvoir se trouver au milieu de cette sainte assemblée. A la vue de ces frères assis dans la plaine autour du couvent de Sainte-Marie-des-Anges, et partagés par groupes de quarante, de quatre-vingts et de cent ; à la vue de ces hommes occupés à s'entretenir de Dieu, adonnés à la prière, aux larmes et aux exercices de la charité ; à la vue de cette réunion qui se tenait dans un si profond silence et dans une si grande modestie qu'on n'y entendait pas la moindre rumeur, le moindre mouvement qui pût distraire ; à la vue d'une multitude si considérable et réglée par une discipline si exacte, il se sentait ravi d'admiration, et, versant des larmes, il s'écriait dans la ferveur de son âme : « Oui, c'est vraiment ici que se trouve le camp et l'armée des chevaliers de Dieu. » Dans une si grande assemblée, on n'entendait pas un mot léger, pas une plaisanterie ; quelques frères se réunissaient-ils, c'était pour prier, réciter l'office, pleurer leurs péchés et ceux de leurs bienfaiteurs, et s'entretenir du salut des âmes.

Toute la plaine où les frères se trouvaient réunis était couverte de tentes faites avec des claies et des nattes ; ; elles étaient divisées en différents groupes, selon les diverses provinces auxquelles appartenaient les frères qui les habitaient, et ce fut cette circonstance qui fit donner au chapitre le nom de Chapitre *des Claies* ou *des Nattes.* La terre nue servait de lit aux frères, quelques-uns seulement pre-

naient un peu de paille ; une pierre ou un morceau de bois leur tenait lieu d'oreiller. Une telle mortification excita une si grande dévotion dans tous ceux qui en étaient témoins ou qui en entendaient parler; le bruit de la sainteté des religieux se répandait si promptement, que de Pérouse, où se tenait alors la cour du pape, et des autres contrées de la vallée de Spolète, accourut bientôt, pour les voir, une foule de comtes, de barons, de chevaliers et d'autres gentilshommes ; on vit arriver aussi des cardinaux, des évêques et des abbés avec un grand nombre de clercs. Tous voulaient être témoins d'une réunion si nombreuse, si sainte, si admirable par les exemples d'humilité qu'elle présentait, d'une réunion telle, enfin, que jamais le monde n'en avait vu de semblable. On accourait surtout pour voir le chef très saint de cette pieuse milice, celui qui avait ravi au monde une si belle proie, rassemblé un troupeau si saintement composé, pour le faire marcher à la suite de JÉSUS-CHRIST, le vrai pasteur.

Le Chapitre général une fois réuni, saint François, le Père et le Ministre, dans la ferveur qui l'animait, se mit à expliquer la parole de Dieu et à prêcher ce que l'Esprit-Saint lui inspirait. Voici les paroles qui firent le sujet de son discours: « Nous avons promis à Dieu de grandes choses, mais il nous en a promis de plus grandes encore : gardons les unes, soupirons après les autres. Le plaisir est court, la peine est éternelle: les souffrances sont légères et la gloire est infinie. » Ces paroles, qu'il développait avec ferveur, excitaient les frères à l'obéissance et les y confirmaient. Elles les portaient au respect pour la

sainte Église leur mère, à la charité fraternelle, à la prière pour tous les pécheurs, à la patience dans les afflictions, à la modération dans la prospérité, à la modestie, à la chasteté, à la paix et à la concorde avec Dieu, avec le prochain et avec sa propre conscience, enfin à l'amour et à l'observance de la sainte pauvreté. Saint François ajouta encore : « Par le mérite de la sainte obéissance, je vous ordonne, à vous tous qui êtes ici rassemblés, de n'avoir aucune sollicitude au sujet de votre subsistance et des autres besoins temporels ; appliquez-vous uniquement à prier et à louer Dieu, laissez-lui tout le soin de subvenir à vos nécessités corporelles, et soyez sans inquiétude, car ce bon Père a pour vous une sollicitude toute spéciale. » Cet ordre fut reçu de tous les frères, l'allégresse dans le cœur, la joie sur la figure ; et quand saint François eut cessé de parler, tous se mirent en prière.

Cependant saint Dominique, témoin de ce qui se passait, s'étonnait beaucoup de la recommandation que saint François venait de faire à ses frères, et il la regardait comme indiscrète. Il ne pouvait comprendre qu'une si grande multitude d'hommes pût être maintenue sans qu'aucun d'eux s'occupât de ce qui était nécessaire à leur subsistance. Mais le premier pasteur, le Christ béni, voulant montrer le soin qu'il a de son troupeau et l'amour singulier qu'il porte à ses pauvres, inspira aussitôt aux habitants de Pérouse, de Spolète, de Foligno, de Spello, d'Assise et des autres pays d'alentour d'apporter ce qui était nécessaire à l'entretien de cette sainte réunion. Bientôt l'on vit arriver des hommes condui-

sant des bêtes de somme, des chevaux et des chariots chargés de pain, de vin, de fèves, de fromages et de tout ce dont les pauvres du Christ pouvaient avoir besoin. On apportait aussi des tables, des pots, des coupes, des verres, enfin toute la vaisselle nécessaire pour leur repas ; et ceux-là s'estimaient les plus heureux qui pouvaient le plus contribuer à leur rendre service. Ce fut au point que l'on vit des chevaliers, des barons et d'autres gentilshommes que la curiosité avait conduits au lieu du Chapitre, s'empresser eux-mêmes de servir les frères avec humilité et respect.

A ce spectacle, voyant que la Providence veillait d'une manière si spéciale et si manifeste sur ces saints religieux, saint Dominique reconnut la témérité du jugement qu'il avait porté en regardant comme indiscrets les ordres que saint François avait donnés. Il alla le trouver, et se jetant à ses pieds, il s'accusa humblement de sa faute et lui dit : « Oui, véritablement, Dieu prend un soin tout particulier de ces saints pauvres, et je ne le savais pas ; mais maintenant, moi aussi, je promets d'observer la sainte pauvreté de l'Évangile ; et, de la part de Dieu, je maudis tous les frères de mon Ordre qui prétendraient conserver quelque propriété. » Saint Dominique se retira donc fort édifié de la foi qui animait saint François, de l'esprit de pauvreté qu'il avait admiré dans une assemblée si nombreuse et si bien ordonnée, de la Providence divine qui se manifestait d'une manière si éclatante, et des bonnes œuvres qui se multipliaient avec tant de zèle.

Ce fut encore au temps de ce Chapitre, que saint

François connut, par révélation, qu'un grand nombre de frères portaient sur la chair des cilices et des cercles de fer, ce qui occasionnait une multitude d'infirmités qui mettaient la plupart d'entre eux dans l'impossibilité de vaquer à la prière, quand ils avaient assez de force pour ne pas succomber entièrement. Aussitôt, comme un père plein de discrétion, il ordonna, au nom de l'obéissance, à tous ceux qui portaient ces instruments de mortification de les retirer et de les déposer devant lui. Les frères obéirent, et l'on compta jusqu'à cinq cents cilices et un bien plus grand nombre encore de cercles de fer que l'on avait portés au bras ou ailleurs ; tout cela formait un énorme monceau. Saint François défendit aux frères d'en rien reprendre. Enfin, le Chapitre terminé, après les avoir affermis dans le bien, après leur avoir enseigné les moyens de se conserver sans péché, malgré la perversité du monde, il leur donna la bénédiction de Dieu et la sienne, et les renvoya dans leurs provinces tout remplis d'une sainte joie.



Chapitre xix. — Comment la vigne du curé de Rieti, chez lequel saint François était en prière, fut toute dépouillée de ses raisins par la foule qui accourait vers le Saint. Comment ensuite, suivant la promesse de saint François, le curé fit, cette année, plus de vin que jamais. Comment, enfin, Dieu révéla à saint François qu'il aurait le paradis en partage.



DANS un temps où saint François souffrait beaucoup des yeux, le cardinal Ugolin, protecteur de l'Ordre, qui avait pour lui la plus vive affection, lui écrivit de venir à Rieti, où se trouvaient des oculistes de grande réputation. Le Saint obéit ; mais avant de se rendre près du cardinal, il se mit d'abord en route pour Saint-Damien, où demeurait la très dévote épouse du Christ, sainte Claire, à laquelle il désirait porter quelque consolation. La nuit qui suivit son arrivée à ce monastère, il sentit ses yeux s'affaiblir tellement, que bientôt il perdit l'usage de la vue. Il se trouva donc obligé d'ajourner son départ et de consentir à ce que sainte Claire lui fît disposer une pauvre cellule de roseaux où il pût se retirer et prendre quelque repos. Mais ce repos lui était impossible la nuit comme le jour, tourmenté qu'il était, et par les douleurs de ses yeux et par l'importunité des souris qui rôdaient continuellement dans sa cellule. Au milieu de ces tourments qu'il supportait avec résignation, il lui vint en pensée que c'était là une adversité que Dieu lui envoyait pour l'expiation de ses péchés ; et, dans cette conviction, de

tout son cœur, il rendit grâces à la bonté divine et s'écriait : « Oh ! oui, je ne suis que trop digne de ces tribulations, j'en mérite de bien plus grandes encore. Jésus-Christ, mon Seigneur, bon pasteur dont la miséricorde s'exerce jusque dans les angoisses et les peines temporelles que vous envoyez à des pécheurs tels que nous, oh ! daignez m'accorder, à moi votre pauvre petite brebis, la grâce et le courage de ne jamais me séparer de vous, quelles que soient les infirmités, les tribulations et les douleurs que vous fassiez tomber sur moi. » Il priait ainsi, lorsqu'une voix du ciel se fit entendre et lui dit: « François, réponds-moi : si toute la terre se transformait en or, si les eaux des mers, des fontaines et des rivières se changeaient en baume ; si toutes les montagnes, les collines et les rochers devenaient autant de pierres précieuses ; si ensuite tu trouvais un autre trésor qui l'emportât autant sur tout cela que l'or l'emporte sur la terre, le baume sur l'eau, les pierres précieuses sur les montagnes et les rochers, et que ton infirmité te procurât ce magnifique trésor, ne serais-tu pas au comble du bonheur et de la joie? » — « O Seigneur ! répondit saint François, je suis indigne de ce précieux trésor. » — « Réjouis-toi, reprit la voix divine, car c'est celui que je te réserve, c'est le trésor de la vie éternelle ; dès aujourd'hui, je t'en donne l'investiture, et les infirmités et les afflictions que tu endures maintenant sont les arrhes qui t'en assurent la possession. » Dès que la voix eut cessé de se faire entendre, saint François, plein de joie d'une si glorieuse promesse, appela son compagnon et lui dit : « Allons maintenant trouver

le cardinal. » Puis, après avoir consolé sainte Claire par ses pieux entretiens, il prit humblement congé d'elle et partit pour Rieti.

Arrivé près de cette ville, il vit accourir à sa rencontre une grande multitude de peuple. Cette circonstance l'engagea à différer son entrée à Rieti, et il se retira dans une église qui se trouvait environ à deux milles de là. Dès que les habitants de la ville connurent le lieu de sa retraite, ils s'y précipitèrent avec tant d'empressement, qu'une vigne qui se trouvait près de l'église fut toute ravagée et dépouillée de presque tous ses raisins. La vue de ce désastre attrista fort le curé qui en était le possesseur, et il se repentit d'avoir reçu saint François chez lui. Mais le Saint, ayant eu révélation de ses sentiments, le fit appeler et lui dit : « Bon Père, combien cette vigne vous rend-elle de vin dans les meilleures années ? » — « Douze mesures, » répondit le curé. « Eh bien ! reprit le Saint, je vous en prie, Père, souffrez patiemment que je reste encore quelques jours dans cette église où je goûte un si doux repos; pour l'amour de Dieu et de son petit pauvre, laissez encore à chacun la liberté de cueillir vos raisins, et, je vous le promets de la part de Jésus-Christ mon Seigneur, tous les ans désormais, votre vigne vous rapportera vingt mesures de vin. »

Or, saint François désirait prolonger son séjour en cet endroit, à cause des grands fruits qu'il voyait s'opérer dans les âmes de ceux qui accouraient vers lui, et dont un grand nombre se retiraient enivrés de l'amour de Dieu et avec la résolution de renoncer au monde. Le curé crut à la parole du Saint, et

laissa ses raisins à la libre disposition de ceux qui se rendaient vers lui. O miracle ! la vigne fut entièrement ravagée, à peine quelques grappes furent-elles laissées, et cependant, quand vint le temps de la vendange, le curé recueillit ces grappes, les mit dans la cuve, les foula, et, selon la promesse de saint François, il en retira vingt mesures d'un excellent vin. Par ce prodige, Dieu donnait à entendre que, de même que la vigne dépouillée de ses raisins avait cependant rendu du vin en abondance, par les mérites de saint François, de même aussi, le peuple chrétien, frappé de stérilité par le péché, rapportait néanmoins les fruits de pénitence les plus abondants et les plus précieux, par les mérites et les enseignements de ce grand Saint.

Chapitre XX. — De la magnifique vision qu'eut un jeune frère qui avait tant d'horreur pour l'habit religieux qu'il était résolu de le quitter et de sortir de l'Ordre.



UN jeune homme de grande famille, et nourri dans la délicatesse, étant entré dans l'Ordre de saint François, éprouva, au bout de quelques jours, et à l'instigation du démon, une si forte aversion pour l'habit qu'il portait, qu'il lui semblait être revêtu du sac le plus vil. Il avait horreur des manches, il détestait le capuchon ; et puis, la longueur et la grossièreté de l'étoffe n'en faisaient pour lui qu'un accablant fardeau. Enfin, ce dégoût de l'habit religieux s'accrut tellement en lui, qu'il finit par se déterminer à le

quitter et à rentrer dans le monde. Ce jeune frère, suivant l'avis qu'il en avait reçu du Maître des Novices, avait déjà pris l'habitude, toutes les fois qu'il passait devant l'autel du couvent sur lequel reposait le corps de Jésus-Christ, de s'agenouiller avec un profond respect, de baisser son capuchon, et de se prosterner les bras en croix. La nuit même du jour où il devait partir du couvent et sortir de l'Ordre, il arriva qu'il eut occasion de passer devant cet autel. Pour la dernière fois, il voulut encore faire alors la prostration d'usage; mais voilà qu'en ce moment il se sent ravi en extase, et Dieu lui fait apparaître une vision merveilleuse. Il aperçoit devant lui comme une multitude infinie de saints qui s'avançaient en procession, deux à deux, et couverts de vêtements de l'étoffe la plus magnifique et la plus précieuse; leurs figures et leurs mains étaient brillantes comme le soleil, et ils marchaient en répétant des chants angéliques. Parmi eux, il en remarquait deux surtout plus majestueusement vêtus : la clarté qui les environnait était si éblouissante, qu'il demeurait tout frappé de stupeur en les considérant. Enfin, la marche était fermée par un saint qui paraissait encore nouveau chevalier dans la milice céleste, et qui cependant resplendissait d'une gloire qui semblait effacer celle des autres. Saisi d'étonnement et tout émerveillé en présence d'une vision si extraordinaire, le jeune frère cherchait vainement à s'expliquer ce que pouvait signifier cette mystérieuse procession ; il n'osait interroger aucun de ceux qu'il voyait, et il demeurait dans une admiration pleine de douceur. Cependant,

voyant que tous les saints avaient déjà passé devant lui, il s'enhardit un peu, court vers les derniers, et tout tremblant encore : « O chers amis ! s'écrie-t-il, je vous en prie, daignez me faire connaître quels sont les hommes merveilleux qui composent cette glorieuse cohorte. » — « Sache, mon fils, lui répondirent les saints, sache que nous sommes tous des Frères Mineurs sortis de la gloire du Paradis. » — « Mais quels sont ces deux frères qui resplendissent d'une clarté plus brillante que les autres ? demanda encore le jeune religieux. » — « Ce sont, lui fut-il répondu, saint François et saint Antoine ; et ce dernier que tu vois environné de tant d'honneurs, c'est un saint frère, mort tout récemment. Il a résisté vaillamment aux tentations, il a généreusement persévéré jusqu'à la fin, et voici que nous le conduisons triomphant à la gloire des cieux. Ces magnifiques vêtements dont nous sommes couverts, c'est Dieu qui nous les a donnés en échange des grossières tuniques que nous avons portées patiemment lorsque nous étions en religion ; et la glorieuse clarté dont tu nous vois resplendissants, c'est encore Dieu qui nous l'accorde pour prix de l'humilité, de la patience, de la sainte pauvreté, de l'obéissance et de la chasteté que nous avons constamment observées. O mon fils ! qu'il ne te soit donc pas pénible de revêtir le sac de religion, puisqu'il procure des avantages si précieux. Conserve, pour l'amour de Dieu, cet habit incommode de saint François, méprise le monde, mortifie ta chair, combats avec courage contre le démon, tu mériteras, comme nous, de porter un magnifique vêtement;

et, comme nous aussi, tu seras environné de splendeur et de gloire. » A ces paroles, le jeune frère revint à lui, et ramené par cette mystérieuse vision, il bannit aussitôt les tentations qui l'assaillaient, fit l'aveu de sa faute en présence du Gardien (1) et de ses frères, et supporta désormais avec joie les rigueurs de la pénitence et l'incommodité des vêtements. Enfin, il mourut dans l'Ordre en grande odeur de sainteté.

Chapitre xxi. — Du très saint miracle qu'opéra saint François, en convertissant un loup féroce qui ravageait les environs de Gubbio.



DANS le temps où saint François restait à Gubbio, apparut, aux environs de cette ville, un loup d'une grosseur prodigieuse et d'une extrême férocité. Il ne poursuivait pas seulement les animaux, mais plusieurs fois aussi des hommes avaient été victimes de sa rage. On l'avait vu souvent s'approcher de la ville, et les habitants effrayés ne sortaient plus que tout armés, comme s'ils étaient partis pour un combat ; et même, en cet état, malheur à ceux qui avaient à lutter seuls contre le terrible animal, leurs armes étaient impuissantes contre sa férocité ! Enfin, l'effroi devint tel que personne n'osait plus sortir de Gubbio.

1. Les supérieurs des couvents, dans l'ordre de Saint-François sont nommés Gardiens, parce que l'humilité du saint Instituteur n'a pas voulu permettre qu'on leur donnât le nom de Prieurs.

La consternation qu'il voyait répandue autour de lui excita vivement la compassion de saint François ; il résolut d'aller trouver le loup ; et, malgré les instances que l'on fit pour l'en détourner, il fit le signe de la croix, et mettant en Dieu toute sa confiance, il sortit un jour de la ville avec quelques-uns de ses frères. S'apercevant que ceux-ci tremblaient de s'avancer, il les laissa et prit seul le chemin qui conduisait au furieux animal. A la vue de la multitude qui se pressait pour être témoin de ce qui allait se passer, le loup s'élance d'abord vers saint François, la gueule béante. Le Saint avance à sa rencontre, fait sur lui le signe de la croix, l'appelle et lui dit : « Viens ici, frère loup, viens, et, de la part du CHRIST, je te l'ordonne, ne me fais aucun mal, ni à moi, ni à d'autres. » O merveille ! à peine le signe de la croix a-t-il été fait, qu'aussitôt ce loup, tout à l'heure si terrible, ferme la gueule, s'arrête, et, sur l'ordre de saint François, vient, doux comme un agneau, se coucher à ses pieds. Alors le Saint lui dit : « Frère loup, tu causes d'immenses ravages dans cette contrée ; tu t'es rendu coupable de grands crimes, en blessant et en faisant mourir les créatures de Dieu sans sa permission. Tu ne t'es pas contenté de déchirer et de dévorer les animaux tu as poussé l'audace jusqu'à donner la mort à des hommes créés à l'image de Dieu ; tu mérites, après tant de forfaits, d'être traîné aux fourches comme un brigand et un infâme homicide. Tout le monde crie et murmure contre toi, et tu es un objet d'horreur pour tous les habitants de la ville. Mais je le veux, frère loup, tu vas te réconcilier avec eux ; tu

leur promettras de ne plus leur causer aucun tort, et ils te pardonneront tous tes ravages ; et, ni eux, ni leurs chiens, ne te poursuivront plus désormais. » A ces paroles, le loup incline la tête, et témoigne, par toute son attitude, par les mouvements de sa queue et de ses yeux, qu'il accepte les conditions, et qu'il est disposé à les remplir. Le Saint ajouta : « Frère loup, puisque tu consens à faire la paix que je te propose, et à y demeurer fidèle, je te promets d'obtenir des habitants de Gubbio que jamais ils ne manqueront de fournir ce qui est nécessaire à ta subsistance ; et ainsi tu ne souffriras plus de cette faim qui, je le sais bien, est la cause de tout le mal qu'on te reproche. Mais, en reconnaissance de cette faveur que je vais te procurer, je veux, frère loup, que tu me promettes de ne plus nuire désormais à personne, ni aux hommes, ni même aux animaux ; me le promets-tu ? » Le loup, baissant la tête, donna à entendre qu'il le promettait. Saint François reprit : « Frère loup, je veux pouvoir compter sur ta promesse ; j'exige donc que tu m'en donnes un garant. » Et le Saint présentant la main, le loup lève une de ses pattes de devant et l'y pose familièrement, donnant ainsi, autant qu'il le pouvait, un gage de sa fidélité. Le Saint ne s'en tint pas encore là : « Frère loup, dit-il, au nom de Jésus-Christ, je t'ordonne de me suivre sur-le-champ, viens, nous allons ratifier cette paix au nom de Dieu. Et le loup obéissant suivit, doux comme un agneau.

Les habitants de Gubbio étaient frappés d'admiration à la vue d'un si étonnant prodige ; la nouvelle s'en répandit promptement dans toute la ville, et

l'on vit bientôt une foule de personnes de tout âge et de tout sexe se presser sur la place pour voir le loup qui suivait saint François. Lorsque tous les habitants furent rassemblés, le Saint monta sur un lieu élevé et se mit à les prêcher. Il leur fit entendre que c'était en punition de leurs péchés que Dieu leur avait envoyé les fléaux qui les consternaient ; que du reste, la flamme de l'enfer, qui doit éternellement tourmenter les damnés, était bien plus à craindre que la fureur d'un loup, qui, après tout, ne pouvait tuer que le corps. Combien donc l'enfer devait-il être terrible, puisque la gueule d'un petit animal pouvait seule faire trembler toute une multitude ! « O mes chers amis ! ajouta-t-il, convertissez-vous donc, faites pénitence de vos péchés, et Dieu vous délivrera, non seulement de la rage du loup dans cette vie, mais encore des flammes de l'enfer après votre mort. »

La prédication terminée : « Mes frères, dit saint François, écoutez : frère loup, que vous voyez ici, m'a promis de se réconcilier avec vous, et de ne plus vous nuire désormais en aucune manière, il m'a donné un gage de sa fidélité ; promettez-lui donc aussi, de votre côté, de lui fournir tout ce qui sera nécessaire à sa subsistance ; je me rends caution pour lui, et je vous le garantis, sa fidélité, dans la paix qu'il va vous assurer, sera inviolable. » Aussitôt, tout le peuple s'étant écrié d'une voix unanime qu'il consentait à nourrir toujours le loup, le Saint se tourna vers l'animal et lui dit : « Frère loup, c'est maintenant à toi de promettre l'observation fidèle des conditions de la paix ; promets-tu désormais de

ne plus nuire à personne, ni aux hommes, ni même aux animaux? » Le loup s'agenouilla, inclina la tête et fit entendre au peuple, comme il le pouvait, et par son humble attitude et par les mouvements de sa queue et de ses yeux, qu'il promettait d'être fidèle au pacte. « Frère loup, lui dit alors saint François, tu m'as donné, hors de la ville, un gage de ta fidélité ; je demande que tu le renouvelles maintenant en présence de cette multitude, et que tu attestes, par là, que tu n'abuseras jamais de la promesse que j'ai faite en ton nom ni de la caution que j'ai donnée pour toi. » Le loup leva de nouveau la patte droite de devant et la posa sur la main du Saint. A cette vue, la joie et l'admiration du peuple furent à leur comble ; la vénération des habitants de Gubbio pour saint François, la singularité du miracle dont ils venaient d'être témoins, et le plaisir que leur procurait la paix promise par le loup, excitèrent parmi eux un si vif enthousiasme, qu'ils se mirent à pousser vers le ciel des cris d'allégresse, louant et bénissant Dieu de leur avoir envoyé un saint qui, par ses mérites, les avait délivrés de la fureur d'une bête cruelle.

Le loup vécut encore deux ans dans Gubbio ; il allait familièrement de porte en porte, entrait dans les maisons, sans faire aucun mal à personne et sans recevoir lui-même aucun mauvais traitement. Chacun se faisait un plaisir de lui fournir ce qui était nécessaire pour sa nourriture ; et, quand il traversait la ville, jamais les chiens n'aboyaient après lui. Enfin, deux ans après sa conversion, frère loup mourut, et les habitants de Gubbio le regrettèrent vivement,

car la vue de cet animal, parcourant la ville avec la douceur d'un agneau, était pour eux un souvenir qui leur rappelait la sainteté et les vertus de saint François (1).

Chapitre xxii. — Comment saint François apprivoisa des tourterelles.



UN jeune homme avait pris, un jour, un grand nombre de tourterelles, et il s'en allait les vendre. Saint François, qui avait pour les animaux d'un naturel doux une affection toute particulière, vint à le rencontrer ; il considère ces oiseaux d'un regard plein d'une tendre compassion, puis, s'adressant à celui qui les portait : « O bon jeune homme ! lui dit-il, donne-moi ces tourterelles ; que des oiseaux si doux, que l'Écriture représente comme les emblèmes des âmes chastes, humbles et fidèles, ne viennent pas à tomber entre les mains d'hommes cruels qui les feraient mourir. » A ces mots, le jeune homme soudainement inspiré de Dieu, présenta ses

1. « Vous souriez au récit de la paix que fit saint François entre la ville de Gubbio et le loup de la montagne voisine, dit Ozanam, et vous n'apercevez pas une admirable leçon de charité donnée au juste en faveur des pauvres pécheurs. Vous ne voyez pas que le loup voleur et homicide, mais docile après tout, qui pose sa patte dans la main de saint François, et qui tient sa promesse de ne faire mal à personne, représente bien le peuple du moyen âge terrible dans ses emportements, mais de qui l'Église ne désespère pas, dont elle prit la main meurtrière dans ses mains divines, jusqu'à ce qu'elle lui eût inspiré cette horreur du sang, le plus beau et le plus incontestable caractère des mœurs modernes. » *Poètes Franciscains*, 286.

oiseaux, et saint François, en les recevant dans son sein, leur adressa ces douces paroles : «Tourterelles, mes chères petites sœurs, simples, innocentes et chastes, pourquoi donc vous êtes-vous laissé prendre ainsi ? Mais je veux vous arracher à la mort, et vous faire des nids où vous puissiez vous multiplier, selon l'ordre qui vous est donné par votre Créateur. » Et aussitôt, il se mit en devoir de leur disposer des nids. Les tourterelles s'y fixèrent, y firent leurs œufs, élevèrent leurs petits, et tout cela en présence des religieux qui les entouraient ; car dès lors, elles étaient, avec le Saint et les autres frères, aussi bien apprivoisées que des poules qu'ils auraient eux-mêmes nourries. Aucune d'elles ne partit jusqu'à ce que saint François, leur donnant sa bénédiction, leur permit de s'envoler. Pour le jeune homme qui les avait cédées, le Saint lui dit : Mon fils, vous serez un des frères de notre Ordre, et vous vous y dévouerez généreusement au service de JÉSUS-CHRIST. » La prédiction se réalisa ; le jeune homme prit l'habit des Mineurs et fut admis dans l'Ordre, qu'il édifia par sa haute sainteté.





Chapitre xxiij. — Comment saint François délivra un jeune frère que le démon entraînait au péché.



N jour que saint François était en prière à la Portioncule, une révélation divine lui fit voir le couvent tout entouré et comme assiégé d'une grande légion d'esprits mauvais. Mais aucun d'eux n'y pouvait entrer, car les frères qui l'habitaient vivaient dans une si haute sainteté qu'ils ne leur laissaient aucun accès libre. Cependant à force de tentatives et de persévérance de la part des démons, un religieux vint à succomber à leurs attaques ; il conçut une inimitié contre un de ses frères, et chercha le moyen de l'accuser et de se venger de lui. A peine eut-il cédé à cette mauvaise pensée, que le démon, entrant aussitôt dans le couvent, se précipita sur lui. A la vue de ce loup qui allait dévorer sa chère brebis, le pasteur, plein de compassion et de sollicitude, qui veillait toujours sur son troupeau, fait aussitôt appeler le frère et lui ordonne de découvrir sur le champ le venin de la haine qu'il avait conçue contre son prochain, et qui le livrait lui-même à la merci de l'ennemi. Le frère, tout tremblant de voir ses dispositions ainsi manifestées à son saint Père, avoua sans hésiter la rancune qu'il avait nourrie, et demanda humblement pénitence et miséricorde. Saint François lui donna l'une et l'autre ; aussitôt, en sa présence même, le démon prit la fuite. Le frère, ainsi délivré, par la bonté du tendre pasteur, de la rage de cette bête cruelle, rendit grâces à

Dieu, et retourna, instruit et corrigé, au bercail du saint pasteur, où il vécut, désormais, dans une éminente sainteté.

Chapitre xxiv. — Comment saint François convertit à la foi le Soudan de Babylone.



MBRASÉ du zèle de la foi du Christ et pressé du désir de verser son sang pour lui, saint François résolut de traverser la mer avec douze de ses saints compagnons, et d'aller trouver le Soudan de Babylone ([1]). Arrivé dans le pays habité par les Sarrazins, les Frères en trouvèrent les frontières gardées par des hommes si cruels, qu'un chrétien ne pouvait y passer sans y laisser la vie. Ils échappèrent cependant à la mort par une protection divine ; mais ils furent pris, frappés, garrottés et traînés devant le Soudan. Lorsqu'ils furent en sa présence, saint François inspiré par l'Esprit-Saint, se mit à prêcher si divinement la foi du Christ, que dans l'ardeur de son zèle il était prêt à se précipiter dans les

1. On le nommait Soudan de Babylone, à cause de sa ville capitale, appelée Babylone d'Égypte, ou la nouvelle Babylone, pour la distinguer de Babylone d'Asie, bâtie par Nemrod. Elle était vis-à-vis de Memphis, près du Nil; et, de ses ruines, s'est formé le Grand Caire. — Jacques de Vitry dit : *Mortuus est Soldanus Ichonii qui creditur baptizatus fuisse.* Wadding a cru apparemment, lorsqu'il s'est appuyé sur ce texte pour prouver la conversion du Soudan, qu'il était mort à Iconium, quoique cette ville, qui est en Asie-Mineure, en soit fort éloignée. Il n'a pas su qu'il y avait un Soudan à Iconium. On convient généralement qu'il s'est trompé ici ; mais cela n'affaiblit pas les témoignages certains qui nous restent, et en particulier ceux de Hugolin, Voy. P. Chalippe, liv. III.

flammes pour lui rendre témoignage. Cette constance dans la foi, le mépris généreux qu'il témoignait pour le monde, le refus qu'il faisait, malgré sa pauvreté, des présents qui lui étaient offerts, toutes ces dispositions frappèrent le Soudan et lui inspirèrent une grande estime pour le saint missionnaire; il lui demanda de revenir souvent le visiter, lui permettant, à lui et à ses compagnons, de prêcher partout où il leur plairait : enfin, il lui donna un mot d'ordre pour le mettre à l'abri de tout mauvais traitement de la part de ses sujets.

Cependant saint François, voyant que la prédication ne portait plus aucun fruit dans ces contrées, se disposa, par une inspiration divine, à retourner parmi les fidèles avec ses compagnons. Les ayant donc rassemblés, il alla prendre congé du Soudan. Celui-ci, avant de le quitter, lui dit : « Frère François, ce serait volontiers que je me convertirais à la loi du Christ, mais je crains de le faire à présent : car, si mes sujets venaient à le savoir, ils vous mettraient à mort, vous, vos compagnons et moi-même. Vous pouvez rendre encore de grands services, et j'ai à terminer, de mon côté, plusieurs affaires très importantes ; je ne veux donc compromettre ni votre existence, ni la mienne. Mais veuillez m'enseigner les moyens que je dois employer pour assurer mon salut ; je suis tout disposé à suivre vos conseils. » — « Seigneur, répondit le Saint, je vais vous quitter ; mais quand je serai de retour dans ma patrie, quand, par la grâce de Dieu, j'aurai établi ma demeure dans les cieux, je vous enverrai deux de mes frères qui vous donneront le

baptême, et vous serez sauvé. Voilà quels sont les desseins de Dieu sur vous, et voilà ce qu'il m'a révélé. Mais, d'ici-là, hâtez-vous de vous dégager de toute sollicitude, afin qu'au jour où la grâce descendra sur vous, elle vous trouve entièrement disposé à recevoir la foi » Le Soudan promit de se conformer à ces avis, et il les suivit en effet. Après cette entrevue, saint François et ses vénérables compagnons quittèrent le pays des infidèles, et, quelques années après, le saint rendit son âme à Dieu.

Cependant le Soudan, devenu infirme, attendait l'accomplissement de la promesse qui lui avait été faite. Des gardes, qu'il avait fait placer en plusieurs endroits de ses frontières, avaient ordre, dès qu'ils verraient deux frères portant l'habit de saint François, de les lui conduire immédiatement. Son attente ne fut pas trompée ; vers ce temps-là le Saint apparut à deux de ses frères et leur ordonna d'aller, sans tarder, trouver le Soudan, et de lui procurer la grâce du salut, suivant la promesse qu'il lui en avait faite. Ces deux frères obéirent sur-le-champ, traversèrent la mer et furent conduits par les gardes au Soudan, qui, en les voyant, s'écria, rempli de joie : Je le reconnais maintenant, oui, c'est Dieu lui-même qui m'envoie ses serviteurs pour me sauver ; et c'était vraiment d'après une inspiration divine, que saint François m'en avait fait la promesse. » Aussitôt, il fut instruit des vérités de la foi, reçut le baptême, que lui conférèrent les frères ; et ainsi régénéré en JÉSUS-CHRIST, il mourut de la maladie dont il était atteint, et son âme fut sauvée par les mérites et par les prières de saint François.

Chapitre xxv. — Comment saint François guérit un lépreux de l'âme et du corps ; parole que l'âme de ce lépreux lui adressa en montant au Ciel.

E véritable serviteur de JÉSUS-CHRIST, saint François, tant qu'il vécut dans cette misérable vie, s'appliqua de tous ses efforts à imiter le CHRIST, son parfait modèle, et il arriva souvent que, pour l'en récompenser, au moment où il guérissait les corps des malades, Dieu rendait aussi la santé à leurs âmes, donnant ainsi à son serviteur un nouveau trait de ressemblance avec JÉSUS. Saint François ne se contentait pas de se mettre lui-même au service des lépreux [1] ; il avait établi que les religieux de son Ordre devaient aussi, partout et toujours, s'appliquer au soin de ces malheureux pour l'amour du CHRIST qui voulut bien être regardé comme un lépreux afin de nous sauver.

Des frères se trouvant donc au service des malades dans un hôpital voisin du couvent où restait alors le Saint, ils y rencontrèrent un lépreux si impatient, si intraitable et si méchant, que chacun le

1. La lèpre, au moyen âge, avait pris un caractère sacré aux yeux de l'Église et des fidèles ; on la regardait généralement comme une marque toute spéciale de l'attention divine. Cette maladie mystérieuse et inaccessible à la science humaine était en vénération parmi les chrétiens d'alors. Les lépreux recevaient du peuple les noms les plus doux et les plus consolants. On les appelait *les malades de Dieu, les chers pauvres de Dieu, les bonnes gens.* On aimait à se rappeler que JÉSUS lui-même avait été désigné par l'Esprit-Saint comme un lépreux, qu'il avait choisi le lépreux Lazare pour symbole de l'âme élue, qu'il avait

croyait, ce qui était vrai d'ailleurs, possédé du démon. On l'entendait proférer les paroles les plus grossières, il frappait ceux qui le servaient, et il allait même jusqu'à blasphémer le CHRIST béni et sa très sainte Mère, la vierge Marie ; enfin, c'était au point que l'on ne trouvait plus personne qui pût ou qui voulût le soigner. Les frères savaient bien supporter avec patience les injures et les insultes qui leur étaient adressées, ils étaient même heureux de trouver là un moyen d'accroître leur mérite ; mais ils ne pouvaient s'accoutumer aux blasphèmes qu'ils entendaient vomir contre le CHRIST et sa sainte Mère. Ils finirent donc par se déterminer à renoncer au service du lépreux, si saint François y consentait ; et, comme il se trouvait alors tout près de l'hôpital, ils lui firent aussitôt connaître le parti qu'ils désiraient prendre. A la nouvelle qu'il en reçut, le Saint vint lui-même trouver le malade ; il l'aborde, en le saluant par ces paroles : « Dieu vous donne la paix, mon très cher frère. » — « Eh ! quelle paix peut-il me donner, répondit le lépreux, main-

---

souvent pris lui-même cette forme pour apparaître à ses saints sur la terre. En outre, c'était par suite des pèlerinages en Terre-Sainte et des Croisades que la lèpre s'était le plus répandue en Europe, et cette origine ajoutait à son caractère sacré. Saint François voulait que ceux de ses frères qui n'avaient point d'étude ni de talent pour la prédication s'employassent au service des lépreux. Quand on demandait à entrer dans son Ordre, il ne manquait pas d'avertir les postulants qu'il faudrait servir *les chers pauvres de Dieu*, et il renvoyait ceux qui n'avaient pas le courage de se résoudre à un tel ministère. Il appelait aussi les lépreux *les frères chrétiens*, comme par excellence. — Voyez l'excellent ouvrage allemand de M. Clément Brentano sur les sœurs de la Charité. — *Histoire de sainte Élisabeth*, chap. XXIV, de M. de Montalembert. M. Chavin de Malan, chap. II. — P. Chalippe, liv. V.

tenant qu'il m'a privé de tout calme et de tout bien, maintenant qu'il a fait de mon corps un cadavre fétide et pourri ? » — « Ne désespérez pas, mon fils, reprit saint François ; si Dieu nous envoie ici-bas les infirmités corporelles, c'est pour le salut de nos âmes. Oui, soyez-en sûr, ces tribulations sont pour nous la source de grands biens, si nous savons les supporter avec résignation. » — « Comment donc me parler de résignation, répliqua le malade, quand jour et nuit je suis tourmenté par la douleur ? Et puis, mon infirmité n'est pas la seule chose qui me fasse souffrir ; les frères que vous m'avez donnés pour me soigner ne me servent pas comme ils le devraient. » Le Saint connut alors, par révélation, que ce lépreux était possédé du malin esprit ; il se retira et se mit en prière, implorant la miséricorde de Dieu sur cet infortuné. Sa prière terminée, il retourne vers lui et lui dit : « Mon fils, puisque vous n'êtes pas content de nos frères, je veux désormais vous soigner moi-même. » — « Volontiers, répondit le malade, mais que pourrez-vous faire de plus que les autres ? » — « Tout ce que vous voudrez, » reprit saint François. — « Eh bien ! dit le lépreux, je vous demande que vous me laviez tout le corps, car l'odeur qui s'en exhale est si infecte, que je ne puis plus me souffrir moi-même. » Le Saint fit aussitôt chauffer de l'eau avec des herbes aromatiques ; puis après avoir dépouillé le lépreux de ses vêtements, il se mit à le laver de ses propres mains, tandis qu'un frère lui versait l'eau dont il avait besoin. Alors, par un miracle tout divin, la lèpre disparut de chaque partie du corps à mesure

que saint François la lavait, et les chairs devinrent parfaitement saines. Mais là ne se borna pas le prodige ; en même temps que le corps se guérissait, l'âme commençait aussi à prendre un état meilleur. Le lépreux, sentant sa guérison, éprouva, dès lors, une grande componction et un vif repentir de ses fautes, et il fondit en larmes. Ainsi, pendant que l'eau, à l'extérieur, purifiait le corps de la lèpre, l'âme aussi, par le repentir et les larmes, se purifiait, à l'intérieur, des souillures du péché.

Lorsqu'il se vit entièrement guéri et du corps et de l'âme, le lépreux demanda humblement le pardon de ses fautes, et il s'écriait tout en pleurs : « Malheur à moi ! les paroles grossières et les injures dont j'ai accablé les frères qui me servaient, mes impatiences et les blasphèmes que j'ai proférés contre Dieu me rendent éternellement digne de l'enfer. » Quinze jours entiers il persévéra dans ces sentiments de componction, pleurant et implorant la miséricorde de Dieu, après avoir fait à un prêtre l'entier aveu de ses péchés.

Saint François remercia la bonté divine du miracle manifeste que Dieu venait d'opérer par son entremise ; et, quittant aussitôt l'hôpital, il se retira fort loin de là, car son humilité ne pouvait supporter les honneurs qu'on lui rendait, et il ne cherchait dans toutes ses œuvres que la seule gloire de Dieu. Cependant, après quinze jours de pénitence, il plut à Dieu d'envoyer au lépreux guéri une autre maladie, et il mourut saintement, muni des sacrements de l'Église. Son âme, en montant au Paradis, apparut dans les airs à saint François, qui était alors en

prière dans un bois. « Me reconnaissez-vous ? » lui dit-elle. — « Qui êtes-vous ? » demanda le Saint. — « Je suis, fut-il répondu, l'âme de ce lépreux que le Christ a guéri par votre intercession, et je m'envole maintenant vers la vie éternelle. C'est à vous, après Dieu, que je dois mon bonheur, soyez-en béni. Oui, daigne le Seigneur répandre ses bénédictions sur votre corps, votre âme, vos paroles, sur toutes vos actions enfin ; car, par vous, une foule d'âmes seront sauvées sur la terre. Sachez qu'il n'est pas un jour où les saints Anges et toute la Cour céleste ne rendent grâces des fruits de salut opérés dans tout l'univers par vous et par les frères de votre Ordre. Prenez donc courage, remerciez le Seigneur et recevez sa bénédiction. » A ces mots l'âme s'envola vers les cieux, et saint François demeura rempli de consolation.

Chapitre xxvi. — Comment saint Francois convertit trois assassins qui entrèrent dans son Ordre. De la majestueuse vision qu'eut l'un deux, qui devint ensuite un très saint frère.



N jour que saint François se rendait à Saint-Sépulcre par le désert de Borgo, et qu'il passait près d'un château appelé Mont-Casale, un jeune homme, d'une famille noble et nourri dans la délicatesse, vint le trouver et lui dit : « Père, je désire ardemment entrer dans votre Ordre. » — « Mon fils, répondit le Saint, vous êtes jeune, délicat et noble ; peut-être

ne pourriez-vous pas supporter la pauvreté que nous professons et la vie dure à laquelle nous nous astreignons. » — « Quoi donc ! reprit vivement le jeune noble, n'êtes-vous pas des hommes comme moi ? Vous pouvez bien pratiquer ce genre de vie, pourquoi moi aussi ne le pourrais-je pas, avec la grâce de Jésus-Christ ? » Cette réponse plut beaucoup à saint François ; il bénit le jeune homme, le reçut aussitôt dans son Ordre et lui donna le nom de frère Ange ; et le jeune religieux fit de si rapides progrès dans son nouvel état que, peu de temps après son admission, le Saint crut pouvoir le nommer Gardien de Mont-Casale.

Vers le même temps, la contrée fut infestée par trois brigands qui y causaient de grands ravages. Ils se présentèrent un jour au couvent de Mont-Casale et demandèrent des vivres à Frère Ange. Le Gardien les reçut durement et leur dit : « Quoi donc, malfaiteurs, cruels assassins, ce n'est pas assez pour vous de ravir le fruit des sueurs d'autrui, vous oseriez encore dévorer les aumônes des serviteurs de Dieu ! Vous êtes indignes d'être supportés sur la terre, infâmes, qui n'avez aucun respect ni pour les hommes, ni même pour le Dieu qui vous a créés. Partez donc, et que jamais je ne vous retrouve ici. » Cet accueil irrita les malfaiteurs ; ils se retirèrent avec un amer dépit. En ce moment rentra saint François, avec une besace de pain et un vase de vin qu'il venait de mendier avec son compagnon. Le Gardien lui raconta la manière dont il avait reçu les trois voleurs. Mais le Saint l'en reprit vivement, et lui reprocha de s'être montré cruel en-

vers ces malheureux. « C'est par la douceur et non par des réprimandes amères, lui dit-il, que les pécheurs sont ramenés à Dieu ; aussi Jésus-Christ, notre maître, dont nous avons promis de suivre les maximes, nous dit-il lui-même dans son Évangile, que ce ne sont pas ceux qui se portent bien, mais les malades, qui ont besoin de médecin ; et il dit encore qu'il n'est pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs qu'il invite à la pénitence ; et c'est pourquoi il prenait souvent ses repas avec eux. Pour vous, ajouta le Saint, puisque vous avez péché contre la charité et le saint Évangile, au nom de l'obéissance, je vous ordonne de prendre cette besace et ce vase, de parcourir avec soin les montagnes et les vallées, jusqu'à ce que vous ayez trouvé les malfaiteurs, et de leur donner ce pain et ce vin. Ce n'est pas tout, vous vous prosternerez devant eux, vous leur demanderez humblement pardon de votre dureté, et ensuite, vous les conjurerez de ma part de renoncer à leur vie criminelle, de craindre Dieu et de veiller à ne plus l'offenser. Vous leur direz que s'ils suivent ces conseils, je leur promets de pourvoir à leurs besoins et de leur fournir tout ce qui sera nécessaire à leur subsistance ; et quand vous aurez exécuté ces ordres, vous reviendrez au couvent, en vous entretenant dans des sentiments d'humilité. »

Lorsque le Gardien fut parti, saint François se mit en prière, conjurant Dieu de toucher les cœurs des trois malfaiteurs et de les convertir à la pénitence. Cependant Frère Ange les rejoignit bientôt ; il leur présenta le pain et le vin, et accomplit tout

ce qui lui avait été imposé. Mais voici que, tout à coup, saisis de la grâce divine, les assassins, au moment où ils prenaient leur repas des aumônes du Saint, s'écrièrent tous ensemble : « Malheur à nous, misérables pécheurs ! — Hélas ! ajouta l'un d'eux, quels châtiments terribles nous nous préparons dans l'enfer, nous qui passons notre vie à voler, frapper, blesser le prochain, et même à le mettre à mort ! Et toutefois, au milieu de tant de crimes et de tant de cruautés, nous ne ressentons ni les remords, ni la crainte de Dieu. Ce saint frère pour quelques paroles de reproche qu'il nous a si justement adressées dans notre perversité, vient nous trouver et nous demander humblement le pardon de sa faute ; bien plus, il nous apporte le pain et le vin du saint Père, et il nous assure de sa libéralité. Oh ! vraiment ces hommes sont les saints frères de Dieu ; c'est à eux que le paradis sera donné ; mais pour nous, nous sommes les enfants de l'éternelle perdition : c'est à nous que sont réservés les tourments de l'enfer ; nous avançons tous les jours vers notre ruine, et nous avons bien lieu de douter, après tant de crimes, si nous pourrions jamais rentrer en grâce avec Dieu. » Telles furent les paroles que prononça l'un des malfaiteurs, et les autres répondirent : « Oui, tout ce que tu dis est vrai ; mais que faire maintenant ? » — « Allons trouver saint François, dit l'un d'eux ; et s'il nous fait espérer que nous pouvons encore obtenir de Dieu miséricorde pour nos péchés, faisons tout ce qu'il nous dira, et tâchons, par là, d'arracher nos âmes aux peines de l'enfer. » Cette proposition fut acceptée, et tous trois se rendirent

aussitôt vers le Saint et lui dirent : « Père, nos crimes se sont tellement multipliés, que nous n'osons plus compter sur la miséricorde de Dieu ; mais si vous croyez que nous puissions encore avoir quelque espoir, dites-nous ce que nous devons faire, voici que nous sommes disposés à embrasser la pénitence avec vous. » Saint François reçut ces pécheurs repentants avec charité et douceur, les encouragea par divers exemples, les assura de la miséricorde de Dieu et leur promit de la leur obtenir. Il leur rappela que cette miséricorde est sans bornes, et qu'alors même que nos péchés seraient infinis, elle les surpasserait encore, selon la parole de l'Évangile. Enfin, il finit par leur rapporter ces mots de saint Paul : « Le Christ béni est venu en ce monde pour racheter les pécheurs. » Ces paroles déterminèrent entièrement les trois malfaiteurs à renoncer au démon et à changer de vie. Le Saint les admit dans son Ordre, où ils firent une pénitence très sévère. Deux d'entre eux moururent peu de temps après leur conversion, et ils furent reçus dans le Paradis. Pour le troisième, au souvenir de ses péchés, il s'adonnait aux exercices d'une mortification si rigoureuse, que pendant quinze ans entiers, sans compter le temps de carême qu'il observait comme les autres frères, trois jours de la semaine, il jeûnait au pain et à l'eau ; de plus, il marchait toujours nu-pieds, ne portait qu'une seule tunique [1], et n'allait jamais prendre son sommeil après Matines.

1. Avec la tunique on doit entendre le capuchon. La Règle permettait d'en avoir une seconde sans capuchon ; mais plusieurs s'en privaient par mortification. Voyez P. Chalippe, liv. IV.

Vers ce temps-là, saint François vint à mourir, et le frère continuait toujours son genre de vie austère. Quelques années plus tard, un jour, après Matines, il sentit un si grand besoin d'aller prendre son repos qu'il lui fut impossible de veiller, selon la coutume, et de se livrer à l'oraison. Il alla donc se coucher comme les autres. A peine était-il sur son lit, que soudain il se sentit ravi et conduit en esprit sur une très haute montagne. Au pied de cette montagne se trouvait un précipice d'une extrême profondeur, tout hérissé de rochers brisés et entr'ouverts, qui laissaient apercevoir des saillies informes. La vue de cet abîme glaçait d'effroi. Un ange y conduisit le frère et le poussa rudement ; et le malheureux, bondissant et rebondissant de pointe en pointe et de roc en roc, arriva au fond du précipice tout démembré et tout brisé. Et il lui semblait qu'au moment où il se trouvait ainsi étendu à terre dans cet état affreux, son guide lui disait : « Lève-toi, car tu dois parcourir une route bien plus longue encore. » Et lui, répondait : « Vous êtes donc bien cruel ? vous me voyez sur le point d'expirer après une chute qui m'a tout déchiré, et vous me dites de me lever. » Alors l'Ange s'approcha de lui, et le touchant, il lui remit tous les membres et le guérit parfaitement. Puis, il lui montra une plaine immense, toute couverte d'épines, de ronces et de pierres aiguës et tranchantes, et il lui dit : « Il faut maintenant que tu coures par toute cette plaine, que tu la traverses pieds nus dans toute sa longueur. A l'extrémité, tu verras une fournaise ardente, il faut encore que tu y pénètres. » Le frère fut contraint

d'obéir, et quand il eut traversé toute la plaine, accablé de douleur et de tristesse : « Entre maintenant dans la fournaise, » lui dit l'Ange, « entre, il le faut. » — « Hélas ! s'écria le frère, que je suis malheureux de vous avoir pour guide ! vous me voyez, après un si pénible trajet, réduit à l'extrémité, et il faut encore que j'entre dans cette fournaise ; est-ce donc là le repos que vous m'accordez ? » Puis, levant les yeux il aperçut autour de la fournaise une multitude de démons ; et comme il hésitait à s'avancer, ces esprits infernaux l'y poussèrent avec des fourches dont ils étaient armés. Dès qu'il y fut entré, il y reconnut un homme qui avait été son compagnon, et cet homme était dévoré par les flammes. « O malheureux ! lui dit-il, comment donc es-tu tombé dans cette fournaise ? » — « Avance un peu plus loin, lui fut-il répondu, tu trouveras mon épouse, ton ancienne compagne ; elle te dira la cause de notre damnation. » Le frère avança et vit cette femme environnée de flammes, et renfermée dans une mesure à grain tout embrasée ; et il lui dit : « O infortunée compagne ! quelle est donc la cause des tourments que je te vois souffrir ? » La femme répondit : « Au temps d'une grande famine, prédite par saint François, nous avons trompé sur le blé et les autres grains que nous vendions, et c'est pourquoi je brûle maintenant, étroitement serrée dans cette mesure. »

Alors l'Ange qui conduisait le frère le poussa hors de la fournaise, et lui dit : « Tu vas encore faire un voyage effrayant, prépare-toi. » — « O guide cruel ! répondit le frère en gémissant, vous n'avez

donc pour moi aucune compassion ? Vous me voyez presque tout brûlé, et vous voulez que j'entreprenne encore un voyage périlleux ! » L'Ange le toucha, le guérit et lui rendit toute sa vigueur. Alors il le conduisit près d'un pont qu'on ne pouvait traverser sans un extrême danger. Il était très mince, étroit, et sans aucun appui pour se retenir ; au-dessous coulait un fleuve effrayant à voir ; il était rempli de serpents, de dragons, de scorpions, et il exhalait une odeur infecte. Et l'Ange, s'adressant au frère, lui dit : « Traverse ce pont ; marche, il le faut. » — « Eh ! s'écria le frère, comment donc pourrai-je passer sans tomber dans le fleuve ? » — « Suis-moi, reprit l'Ange, pose le pied où je poserai le mien, et ainsi tu pourras traverser sans danger. » Le frère suivit son guide jusqu'au milieu du pont ; mais là, tout à coup, l'Ange prend son vol, et se retire sur une montagne très élevée, à une grande distance du pont. Le frère le suivait des yeux. Alors, se trouvant seul et sans guide, voyant sur le courant du fleuve une foule de monstres terribles dont les têtes s'élèvent sur les eaux, avec des gueules entr'ouvertes et prêtes à le dévorer, il se sent saisi de frayeur ; il ne sait plus que faire, et son épouvante augmente encore quand il se trouve dans l'impossibilité, soit d'avancer, soit de reculer. Dans cet état affreux, ne voyant plus de recours qu'en Dieu, il se prosterne, serre le pont entre ses bras, et, tout baigné de larmes, il se recommande à Dieu de tout son cœur, et le supplie par sa très sainte miséricorde, de lui venir en aide Sa prière achevée, il lui sembla qu'on lui attachait des ailes, et il attendit, plein de joie, qu'elles fussent devenues

assez grandes pour s'élancer du pont et voler jusqu'à l'Ange ; mais dans son impatience, il se hâta de prendre son vol, et comme ses ailes n'étaient pas encore assez fortes, il retomba sur le pont, et ses plumes se détachèrent. De nouveau il se retient au pont et se recommande à Dieu ; et, après sa prière, une fois encore il lui paraît que les ailes lui sont rendues ; mais, comme d'abord, il voulut s'envoler avant qu'elles fussent devenues assez grandes, et, pour la seconde fois, il retomba sur le pont, et ses plumes tombèrent. Voyant que sa précipitation était la cause de ses chutes il se dit en lui-même : « Certainement, si une troisième fois je puis avoir mes ailes, j'attendrai qu'elles soient devenues assez fortes pour m'envoler sûrement ; je ne veux plus m'exposer à tomber de nouveau. » En ce moment même, il sentit que ses ailes étaient revenues, et, cette fois, il attendit si longtemps qu'elles fussent devenues bien grandes, qu'il lui parut avoir passé plus de cent cinquante ans depuis la première fois où elles lui avaient été données. Alors il s'élance, prend son vol de tous ses efforts, et arrive à la montagne où se trouvait son guide. Il se présente au palais où il était entré, et il frappe. « Qui es-tu ? » lui demande le portier. — « Je suis un Frère Mineur, » répondit le voyageur. — « Attends, reprit le portier ; je veux aller chercher saint François, nous verrons s'il te connaît. » Et il partit aussitôt. En attendant son retour, le frère contemple les merveilleuses murailles du palais ; elles étaient transparentes et d'une clarté si pure, qu'elles laissaient apercevoir les chœurs des saints qui s'y trou-

vaient, et tout ce qui se faisait dans leur enceinte. Il regardait encore tout plein d'admiration, quand se présentèrent à lui saint François, Frère Égide et une multitude d'autres saints et saintes qui avaient embrassé leur genre de vie ; cette multitude était innombrable. Saint François dit au portier : « Laissez entrer ; ce frère est un des miens. » A peine introduit dans le palais, le frère voyageur sentit son âme remplie d'une si douce consolation, qu'il perdit entièrement le souvenir des tribulations par lesquelles il venait de passer. Le Saint le conduisit lui-même, lui fit admirer les merveilles infinies du céleste séjour ; puis il lui dit : « Mon fils, il faut que vous retourniez sur la terre ; vous y resterez encore six jours pendant lesquels vous vous préparerez avec un grand soin et une grande ferveur, et le septième j'irai vous chercher pour vous introduire avec moi dans la demeure des bienheureux. » Le Saint était alors revêtu d'un manteau d'une beauté merveilleuse ; de brillantes étoiles l'environnaient, et ses stigmates, semblables à cinq astres, resplendissaient d'une si vive clarté qu'ils éclairaient le palais tout entier. Frère Bernard avait aussi sur la tête une couronne d'étoiles, et Frère Égide était entouré d'une clarté toute divine. Le Frère vit encore une foule d'autres saints religieux qu'il n'avait pas connus sur la terre. Enfin, renvoyé par saint François, il retourna au séjour des mortels; et ce ne fut pas sans de vifs regrets. Les frères sonnaient Prime quand, après son sommeil, il revint à lui, et ainsi, quoiqu'il lui parût avoir passé de longues années dans sa mystérieuse vision, elle n'avait cependant duré que

depuis le temps des Matines jusqu'alors. Il raconta à son Gardien tout ce qu'il avait éprouvé. Enfin, dans l'espace des sept jours qui suivirent, la fièvre le prit, et vers la fin du septième, saint François, fidèle à sa promesse, vint le chercher, suivi d'une multitude de saints, et le conduisit au royaume des bienheureux, à la vie éternelle.

Chapitre xxviij. — Comment saint François convertit à Bologne deux écoliers qui entrèrent dans son ordre. Comment ensuite il délivra l'un d'eux d'une grande tentation.



UN jour que saint François arrivait à Bologne, tous les habitants de la ville accoururent pour le voir, et la foule qui se pressait sur ses pas était si grande, que ce ne fut qu'avec peine qu'elle parvint à s'écouler, à sa suite, jusque sur la place. Là, se voyant entouré d'une multitude d'hommes, de femmes et d'écoliers, il monta sur le sommet d'une petite hauteur, et se mit à prêcher ce que le Saint-Esprit lui inspirait. En ce moment, ses paroles avaient une onction si merveilleuse, qu'elles paraissaient plutôt sortir de la bouche d'un ange que de celle d'un homme : c'étaient autant de flèches aiguës qui transperçaient le cœur de ceux qui les écoutaient. Aussi produisirent-elles la conversion d'une multitude de personnes. De ce nombre se trouvèrent deux étudiants distingués de la Marche d'Ancône, dont l'un s'appelait Pellegrino et l'autre Rinieri. Intérieure-

ment touchés de la grâce en entendant les paroles du Saint, ils vinrent le trouver après sa prédication, lui protestant qu'ils voulaient entièrement renoncer au monde et entrer dans son ordre. Connaissant alors, par révélation que c'était Dieu lui-même qui les envoyait et qu'ils devaient se sanctifier dans son Institut, voyant aussi la grande ferveur dont ils étaient animés, saint François les reçut avec joie et leur dit : « Pellegrino, vous suivrez dans l'Ordre la voie de l'humilité ; et vous, Frère Rinieri, vous vous dévouerez au service des religieux. » Les nouveaux frères se montrèrent fidèles à ces recommandations. Frère Pellegrino, quoique littérateur distingué et habile canoniste, refusa constamment le titre de clerc et vécut humblement comme un simple laïque. Dans la suite, il parvint dans les voies de la vertu à un si haut degré de perfection, que Frère Bernard, le premier compagnon de saint François, disait de lui que c'était un des frères les plus parfaits qui fût au monde. Enfin, orné de toutes les vertus, il passa de cette vie à celle des bienheureux, après avoir opéré un grand nombre de miracles qui se continuèrent encore après sa mort.

Pour Frère Rinieri, toujours fidèlement et respectueusement appliqué au service de ses frères, il menait, lui aussi,une vie toute de sainteté et d'humilité, jouissant de l'intimité du saint Père, qui lui confiait beaucoup de choses secrètes. Devenu plus tard Ministre de la province de la Marche d'Ancône, il sut la gouverner longtemps avec discrétion et une grande paix pour lui-même ; mais ensuite Dieu permit qu'une tentation violente vînt troubler son

âme, et dès lors il fut plongé dans l'abattement et la tristesse. Jour et nuit il s'efforçait de surmonter cette tentation à force de jeûnes, de discipline, de larmes et de prières, et ses efforts étaient impuissants. Souvent la pensée qu'il était abandonné de Dieu le jetait dans un extrême désespoir. Voulant essayer un dernier moyen de se délivrer d'une situation si pénible, il résolut d'aller trouver saint François. S'il me reçoit avec bonté et avec sa familiarité accoutumée, se dit-il, je croirai que Dieu prend encore pitié de mon âme ; sinon, c'est un signe évident que j'en suis abandonné. Frère Rinieri se rend donc vers le Saint qui se trouvait alors très malade au palais de l'évêque d'Assise. Au moment où il parlait, saint François fut instruit, par révélation, de toutes les circonstances de sa tentation ; il connut ses sentiments, sa détermination et la démarche qu'il faisait vers lui. Aussitôt il appelle Frère Léon et Frère Massée, et leur dit : « Allez au-devant de mon très cher fils, Frère Rinieri, embrassez-le de ma part et assurez-le que, de tous les frères de notre Ordre, il est un de ceux que je chéris d'une affection plus particulière. » Les frères partirent, rencontrèrent frère Rinieri et l'embrassèrent tendrement, en lui répétant les paroles de saint François. Dès lors, le frère sentit son âme inondée de tant de consolation et de douceur, qu'il en était comme hors de lui-même ; il en rendit grâces à Dieu de tout son cœur, et alla trouver son saint Père. Alors, malgré son état de grave maladie, saint François, averti de son arrivée, se lève, va à sa rencontre, et, l'embrassant affectueusement, il lui dit : « Mon fils, mon

cher Frère Rinieri, oui, de tous les frères de l'Ordre, vous êtes un de ceux que j'aime d'une affection particulière. » Puis il lui fit le signe de la croix sur le front, l'y baisa et ajouta : « Mon bien-aimé fils, c'est pour augmenter vos mérites que Dieu a permis que vous fussiez éprouvé par cette tentation ; mais, si c'est pour vous un fardeau trop pesant, soyez-en délivré. » O prodige ! à peine le Saint eut-il prononcé ces paroles, qu'aussitôt la tentation de Frère Rinieri disparut entièrement ; et il demeura rempli de la plus douce consolation.

Chapitre xxviij. — Frère Bernard est favorisé d'une extase dans laquelle il demeure privé de tout sentiment extérieur, depuis l'heure des Matines jusqu'à None.



DIEU se plaît à répandre des grâces abondantes et multipliées sur ceux qui pratiquent la pauvreté évangélique et qui renoncent au monde pour l'amour du Christ ; la vie de Frère Bernard en est un exemple bien frappant. Depuis qu'il eut pris l'habit de saint François, ce frère se sentait très fréquemment ravi en Dieu par la contemplation des choses célestes. Un jour, entre autres, qu'il entendait la messe et qu'il avait l'esprit tout appliqué aux divins mystères, il demeura tellement absorbé et ravi en Dieu, qu'au moment de l'élévation du corps de JÉSUS-CHRIST, il ne s'aperçut de rien, ne s'agenouilla pas et ne baissa pas son capuchon comme les autres. Enfin,

il resta dans cette insensibilité, les yeux fixes et immobiles, depuis le temps de Matines jusqu'à None. Alors, revenant à lui, il parcourait le couvent en s'écriant d'une voix pleine d'admiration : « O frères, ô frères ! ô frères ! si l'on promettait d'accorder en récompense un palais magnifique et tout rempli d'or à celui qui voudrait se charger d'un grossier fardeau, non, il n'est ici personne, si grand et si noble qu'il soit, qui ne se trouvât heureux de le porter. »

Pour lui, il avait l'esprit tellement occupé de ce trésor céleste que, pendant quinze ans, son cœur et ses yeux demeurèrent fixés vers Dieu ; et toutefois il conservait, à table, l'usage des aliments, bien qu'il touchât à peine à ce qui était placé devant lui ; car il disait que l'abstinence consiste moins à se priver entièrement d'une chose agréable au goût qu'à se modérer dans l'usage que l'on en fait. Et puis, Frère Bernard était doué d'une expérience si éclairée et si pénétrante, que les clercs les plus savants recouraient à lui, pour avoir la solution des questions les plus embarrassantes et des passages de l'Écriture les plus difficiles à expliquer. Comme son esprit était parfaitement dégagé de tout ce qui tient à la terre, semblable à l'oiseau, il s'élevait, par la contemplation, jusque dans les nues. On le vit pendant vingt, et même trente jours entiers, se tenir sur la cime d'une haute montagne et s'y nourrir de la méditation des choses célestes. Aussi Frère Égide, faisant allusion à ses sublimes extases, disait-il de lui, que les privilèges qui lui étaient accordés étaient inconnus aux autres hommes. Plein d'admiration

pour les faveurs signalées dont le Seigneur daignait combler ce frère, saint François aimait à s'entretenir souvent avec lui, et plusieurs fois on les trouva, pendant la nuit, ravis en extase dans un bois où ils se rendaient pour parler ensemble des choses de Dieu.

Chapitre xxix. — Comment le démon apparut plusieurs fois à Frère Rufin sous la figure de JÉSUS-CHRIST en croix, en lui disant que tout le bien qu'il faisait lui serait inutile, parce qu'il était exclu du nombre des élus ; et comment saint François, connaissant cette tentation par une révélation divine, fit connaître à Frère Rufin l'erreur où il était tombé en ajoutant foi aux paroles de l'esprit imposteur.

FRÈRE Rufin, citoyen des plus distingués d'Assise, personnage d'une haute sainteté et compagnon de saint François, fut, pendant un temps, violemment travaillé par des tentations intérieures au sujet de la prédestination. Il était alors triste et mélancolique, car le démon lui annonçait qu'il était damné, exclu du nombre des prédestinés, et que tout le bien qu'il pouvait faire dans l'Ordre était perdu. Cette tentation continua pendant plusieurs jours, et le frère, sans oser s'en ouvrir à saint François, persévérait néanmoins dans les prières et les jeûnes d'usage. Mais l'ennemi vint ajouter encore à sa tristesse ; non content de le tourmenter à l'intérieur il le combattit encore à l'extérieur, par de fausses apparitions.

Un jour, il lui apparut sous la figure de Jésus-Christ en croix, et lui dit : « O Frère Rufin ! pourquoi donc te consumer en mortifications et en prières ? tu es exclu du nombre des prédestinés, et tu peux m'en croire car je connais les élus. Mais pour le fils de Pierre Bernardone, ne l'écoute pas, s'il t'assure le contraire ; ne l'interroge même pas à ce sujet, car ni lui ni d'autres ne peuvent te répondre ; c'est de moi seul, qui suis le Fils de Dieu, que ces secrets sont connus. Je te le dis donc, et tiens-le pour certain, tu es du nombre des réprouvés ; et sache que le fils de Pierre Bernardone, ton père, et Bernardone lui-même sont damnés, et que celui-là est dans l'erreur qui marche à la suite de François. » A ces paroles, Frère Rufin sentit son esprit tellement obscurci par le prince des ténèbres, qu'il en perdit la connaissance et l'amitié qu'il avait pour le Saint, et qu'il ne pensa plus à lui découvrir l'état de son âme. Mais ce qu'il tenait caché fut révélé par l'Esprit divin. Saint François voyant le danger où se trouvait Frère Rufin, le fit demander par Frère Massée. « Eh ! qu'ai-je à faire avec Frère François ? répondit le frère avec dédain, laissez-moi. » Frère Massée, instruit par une sagesse divine de la ruse du démon, dit à Frère Rufin : « O mon frère ! vous ne savez donc pas que Frère François est un ange qui éclaire bien des âmes dans le monde, et qui nous a procuré à nous-mêmes bien des grâces de la part de Dieu ; oui, je veux que vous veniez le trouver avec moi ; car, je le vois, le démon vous a trompé. » Frère Rufin finit par céder à ses instances, et le suivit. Saint François, dès qu'il l'aperçut,

s'écria de loin : « O malheureux Frère Rufin ! à qui donc avez-vous ajouté foi ? » Puis, quand il fut près de lui, il lui raconta toutes les tentations intérieures et extérieures que le démon lui avait suscitées et il lui fit connaître clairement que celui qui lui avait apparu sous la figure du Christ n'était que l'esprit malin. Ensuite, après lui avoir recommandé de renoncer à toutes les suggestions mauvaises du tentateur, il ajouta : « S'il vient à vous répéter encore que vous êtes damné, dites-lui[1] : *Approche, infâme, que je te couvre d'ordure.* » A cette réponse, vous le verrez aussitôt prendre la fuite, et vous connaîtrez par là que c'était le démon et non pas le Christ qui vous apparaissait. D'ailleurs, une marque à laquelle vous deviez vous apercevoir de l'imposture, c'est que l'esprit malin cherchait à vous détourner du bien, c'est là son œuvre propre ; mais pour le Christ, jamais il n'endurcit le cœur de l'homme fidèle ; au contraire, il le touche, selon qu'il le dit par son prophète : « Je vous enlèverai ce cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. » Frère Rufin voyant alors que le saint lui rapportait exactement toutes les tentations qu'il avait éprouvées, et touché par ses paroles, tombe à ses pieds en fondant en larmes et lui demande humblement pardon de ne lui avoir pas découvert les tribulations qui avaient agité son âme. Dès lors, consolé et encouragé par les instructions qu'il venait de recevoir, il sentit un

1. Nous renonçons ici à traduire notre auteur. Sa phrase est une naïveté italienne du moyen âge qui n'a pas son expression en français, surtout au dix-neuvième siècle. La voici : *Apri la bocca che ora ti vi voglio cacare.*

changement complet s'opérer en lui. Lorsqu'il le vit dans ces dispositions : « Allez mon fils, lui dit saint François, confessez-vous, continuez à vous appliquer à l'oraison, et sachez bien que la tentation que vous venez d'éprouver vous sera d'une grande utilité et qu'elle vous procurera une grande consolation ; vous l'expérimenterez bientôt. »

Frère Rufin revint à sa cellule dans le bois, et s'y mit en prière avec une grande abondance de larmes. Mais, en ce moment, voici que soudain le démon lui apparaît de nouveau sous la figure du Christ. « O Frère Rufin ! lui dit-il, ne t'avais-je pas prévenu de ne pas croire aux paroles du fils de Pierre Bernardone ? ne t'ai-je pas dit de ne pas te consumer en larmes et en prières, puisque tu es du nombre des réprouvés ? A quoi bon t'affliger ainsi pendant la vie, puisque la damnation doit être ton partage après la mort ? » — « *Approche, infâme*, répondit Frère Rufin, *viens, que je te couvre d'ordure.* » A ces mots, le démon s'enfuit plein de dépit, et il excita sur le mont Soubaze, en se retirant, une si grande tempête et une commotion si violente, que, longtemps après, on entendait encore le bruit des pierres qui se précipitaient du sommet de la montagne ; et le choc qu'elles produisaient, en se brisant dans leur chute, était tel qu'il s'en échappait une flamme immense qui se répandait par toute la vallée. Le bruit de cette commotion parvint jusqu'à saint François et à ses compagnons, et ils sortirent du couvent, tout effrayés, pour en connaître la cause. Maintenant encore, une multitude de pierres dispersées attestent le désordre qui eut lieu dans cette

circonstance. Frère Rufin reconnut alors évidemment qu'il avait été trompé par le démon;il retourna vers saint François, et se jetant à ses pieds de nouveau, il lui demanda humblement pardon de sa faute. Le Saint le reçut avec bonté, lui adressa quelques douces paroles d'encouragement et le renvoya joyeux et rempli de consolation.

Peu de temps après, dans un moment où Frère Rufin priait avec ferveur, le Christ lui apparut, embrasa son âme du divin amour et lui dit : « Vous avez bien fait, mon fils, d'en croire aux paroles de Frère François ; car celui qui a jeté le trouble dans votre esprit est véritablement Satan lui-même. C'est moi qui suis le Christ, et le signe auquel vous le reconnaîtrez, c'est que jamais plus désormais la tristesse et la mélancolie ne viendront attrister votre âme. » A ces mots, le Christ disparut, laissant le frère dans une douce allégresse et avec une élévation d'esprit si sublime, que, jour et nuit, il était absorbé et ravi en Dieu. Dès lors, il fut tellement confirmé en grâce, tellement sûr de son salut, qu'il se sentit entièrement changé ; et il serait demeuré continuellement en prière, dans la contemplation des choses divines, si les frères l'y avaient laissé. Aussi saint François disait-il de lui que, dès cette vie même, le Christ l'avait canonisé, et que, partout ailleurs qu'en sa présence, il n'hésiterait pas à lui donner le nom de saint, quoiqu'il fût encore sur la terre.



Chapitre xxx. — De la merveilleuse prédication que firent à Assise saint François et Frère Rufin.



AR suite de l'état de contemplation où il se trouvait continuellement, Frère Rufin avait l'esprit tellement absorbé en Dieu, qu'il en devenait parfois comme insensible et muet, prononçant à peine quelques mots et ne sentant plus en lui ni la force, ni la grâce, ni la facilité nécessaires pour annoncer la parole de Dieu. Un jour, saint François lui ordonna d'aller à Assise et de prêcher au peuple ce que l'Esprit-Saint lui inspirerait. « Révérend Père, lui répondit Frère Rufin, je vous en prie, ne m'imposez pas une pareille obligation ; vous le savez, je n'ai pas la grâce de la prédication, je suis simple et ignorant. » — « Eh bien ! reprit le Saint, puisque vous n'avez pas obéi promptement, au nom de la sainte obéissance, je vous ordonne de vous rendre sur-le-champ dans une église d'Assise et d'y prêcher sans tunique [1]. » Le frère obéit, se dépouille de ses vêtements et partit aussitôt pour la ville. Lorsqu'il y fut arrivé, il entra dans une église, et, s'étant prosterné quelque temps devant l'autel, il monta

1. Saint François imitait en cela les saints Pères du désert qui, au rapport de Cassien, commandaient quelquefois à leurs disciples des choses puériles et déraisonnables en apparence, pour leur apprendre la sainte folie de la croix, par le renoncement à leur propre volonté, à leur propre jugement et à la sagesse du monde ; et Dieu autorisait cette conduite par des miracles. D'ailleurs l'épreuve était moins blessante pour les yeux de la foule sous un climat très chaud, où l'on voit encore les lazzaroni dans le costume décrit par l'auteur des *Fioretti*.

en chaire et se mit à prêcher. Dès qu'on l'eut aperçu, chacun partit d'un éclat de rire : « Voilà un de ces hommes, disait-on, qui, à force de pénitence, s'est rendu fou et qui ne sait plus ce qu'il fait. »

Cependant saint François fit réflexion sur la promptitude avec laquelle Frère Rufin lui avait obéi, en partant pour Assise ; il considéra que c'était un des citoyens les plus distingués de cette ville, et que l'ordre qu'il lui avait imposé était bien dur à exécuter ; alors il se reprocha sa sévérité, et se dit : « O fils de Pierre Bernardone ! petit homme méprisable, d'où te vient donc tant de présomption de commander à Pierre Rufin, à l'un des hommes les plus respectables d'Assise, d'aller prêcher presque nu et comme insensé ? Eh bien ! tu vas exécuter toi-même les ordres que tu imposes aux autres.» Et aussitôt, dans la ferveur qui l'animait, le Saint se dépouille à son tour de ses habits, et se rend à Assise avec Frère Léon, qu'il charge de ses vêtements et de ceux de Frère Rufin. Dès qu'il parut dans la ville, les habitants recommencèrent sur son compte les plaisanteries dont Frère Rufin avait été l'objet un instant auparavant ; mais sans s'inquiéter, il va droit à l'église où prêchait ce frère. Il s'écriait alors : « O mes chers amis ! fuyez le monde, renoncez au péché et restituez le bien d'autrui, si vous voulez échapper au feu des enfers. Observez les commandements de Dieu ; aimez-le, et aimez aussi le prochain : c'est par cette voie que vous arriverez au ciel et que vous aurez part au royaume de Dieu. » Dès que Frère Rufin eut cessé de parler, le Saint monte en chaire à son tour et prêche avec tant de

force sur le mépris du monde, la sainte pénitence, la pauvreté volontaire, le désir du royaume des cieux, le dépouillement et l'opprobre de Notre-Seigneur dans sa Passion, que tous ceux qui l'écoutaient fondaient en larmes et se sentaient touchés de ferveur et de componction. La douleur qu'il excita en parlant de la Passion du Sauveur ne se répandit pas seulement dans son auditoire, la ville tout entière entra dans des sentiments de tristesse et de regrets dont on n'avait jamais eu d'exemple. Lorsqu'ils virent que leurs paroles avaient été pour le peuple un sujet de ferveur et de consolation, saint François et Frère Rufin reprirent leurs vêtements et retournèrent au couvent de la Portioncule, louant et glorifiant Dieu de leur avoir donné la grâce de se vaincre par le mépris d'eux-mêmes, heureux d'avoir pu édifier, par leurs exemples, les brebis de Jésus-Christ et de les avoir convaincues de l'importance du mépris du monde. Dès lors, le respect du peuple à leur égard s'accrut tellement qu'on s'estimait heureux d'avoir pu seulement toucher le bord de leurs vêtements.



Chapitre xxxi. — Comment saint François connaissait exactement les secrets de la conscience de tous ses frères.


OTRE-SEIGNEUR Jésus-Christ dit dans son Évangile : « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. » Semblable au bon Pasteur, le bienheureux Père, saint François, connaissait, lui aussi, par une révélation divine, les mérites, les vertus et les défauts de ses compagnons. De cette manière, il savait appliquer à chacun le remède qui lui était le plus convenable : humiliant les superbes, relevant les humbles, blâmant le vice et encourageant la vertu. C'est là ce que nous apprend le récit des admirables révélations qu'il eut au sujet de ses premiers disciples.

Un jour qu'il s'entretenait avec eux des choses de Dieu, dans un moment où Frère Rufin était en contemplation dans le bois, ce frère venant à passer près d'eux, le Saint l'aperçut, et se tournant vers ses compagnons, il leur dit : « Quelle est, à votre avis, l'âme la plus sainte que Dieu possède ici-bas ? » Et comme tous répondaient que c'était la sienne, il reprit : « Mes bien-aimés frères, je ne suis, pour moi, que le plus indigne et le plus vil de tous les hommes ; mais voyez-vous Frère Rufin qui sort maintenant du bois ? Dieu m'a fait connaître, par révélation, que son âme est une des plus fidèles et des plus pures qu'il y ait au monde, et je lui donnerais, sans hésiter, dans un corps mortel, la qualité

de sainte, car elle est confirmée en grâce et en sainteté, et Jésus-Christ Notre-Seigneur l'a déjà canonisée dans le ciel. » Telles furent alors les paroles de saint François ; mais il évita toujours de s'exprimer ainsi en la présence de Frère Rufin.

On vit clairement aussi qu'il avait une parfaite connaissance des défauts de ses frères. Il en donna des preuves par les fréquents reproches qu'il adressait à Frère Élie, à cause de son orgueil ; par ceux qu'il faisait au Frère Jean de la Chapelle, auquel il prédit qu'il finirait par se pendre ; à un autre frère encore, que le démon tenait serré à la gorge, quand on le corrigeait de ses désobéissances ; enfin à beaucoup d'autres dont les vertus et les vices lui étaient connus par la révélation que Dieu lui en faisait.

Chapitre xxxij. — Comment Frère Massée obtint du Christ la vertu d'humilité.



LES premiers compagnons de saint François s'appliquaient de tous leurs efforts à devenir pauvres des choses de la terre, et à s'enrichir des vertus qui procurent le véritable trésor, le trésor céleste et éternel. Un jour qu'ils étaient réunis et qu'ils s'entretenaient de la grandeur de Dieu, l'un d'eux rapporta l'exemple d'un homme singulièrement aimé du Seigneur, favorisé des grâces les plus abondantes pour la vie active et contemplative, et qui, néanmoins, se conservait si humble qu'il s'estimait le plus indigne des

pécheurs. Il ajouta que l'humilité le sanctifiait en grâce, le faisait croître en vertus, lui attirait un grand nombre de faveurs de la part de Dieu ; enfin, qu'elle était pour lui comme un rempart inébranlable contre le péché. A ce récit des effets merveilleux de l'humilité, Frère Massée, voyant que là se trouvait un trésor de vie éternelle, se sentit si vivement enflammé d'amour pour cette vertu et du désir de l'obtenir, que, dans sa ferveur, levant les yeux au ciel, il forma le vœu et le ferme propos de ne plus se permettre aucune jouissance qu'il ne l'eût obtenue en sa pleine possession. Dès lors, il demeurait presque continuellement renfermé dans sa cellule, se livrant à toutes sortes de macérations, au jeûne, aux veilles, à la prière et aux larmes, pour obtenir cette précieuse vertu sans laquelle il se croyait digne de l'enfer, et que cet ami de Dieu, dont on lui avait parlé, possédait à un si haut degré.

Depuis longtemps déjà, il était animé de ces sentiments, lorsqu'un jour il entra dans le bois, errant çà et là tout baigné de larmes, poussant des soupirs et demandant ardemment à Dieu la sainte vertu d'humilité. Le Seigneur écoute volontiers la prière du cœur humble et contrit ; il exauça celle du pieux frère. Au moment où il parcourait ainsi le bois, une voix du ciel se fit entendre à lui et l'appela par deux fois : « Frère Massée ! Frère Massée ! » Et lui, reconnaissant la voix du Christ, répondit aussitôt : « Mon Seigneur ! » — JÉSUS lui dit : « Que veux-tu sacrifier pour obtenir la grâce que tu demandes ? » — « Seigneur, répondit le frère, faut-il les yeux de ma tête ? je suis prêt à les donner. »

— « Tes dispositions me suffisent, reprit le Christ, reçois la faveur que tu souhaites ; je te l'accorde gratuitement. » Et la voix cessa de se faire entendre. Dès ce moment, rempli de la grâce que lui procuraient la lumière de Dieu et la vertu d'humilité qu'il avait si vivement désirée, Frère Massée éprouva une continuelle jubilation. Souvent, pendant ses prières, il poussait des gémissements semblables aux roucoulements de la colombe [1], et il demeurait ainsi en contemplation, la figure rayonnante de joie et le cœur palpitant de bonheur ; et puis, dans la perfection de son humilité, il s'estimait la plus indigne de toutes les créatures. Un jour que Frère Jacques de Fallerone lui demandait pourquoi il exprimait toujours sa joie de la même manière, il lui répondit, la figure encore toute radieuse, qu'il n'y avait rien à changer là où tout le bien se trouvait.

Chapitre xxxiij. — Comment sainte Claire, sur un ordre exprès du Pape, bénit les pains qui se trouvaient sur les tables ; et comment, après cette bénédiction, le signe de la croix parut sur chacun de ces pains.



AINTE Claire, l'amante dévouée de la croix du Christ et la noble plante cultivée par les soins de saint François, avait une grande réputation de sainteté. Les évêques et les cardinaux désiraient vivement la

1. Il y a ici, dans l'auteur, trois U, que l'on doit prononcer, en italien, *ou* : diphthongue qui, par sa répétition, donne une imitation du roucoulement de la colombe.

voir et l'entendre, et le Pape lui-même voulut la visiter plusieurs fois en personne. Un jour qu'il était allé la trouver à son monastère pour l'entendre parler des choses de Dieu, sainte Claire, pendant la conversation, fit préparer les tables, et lorsque l'entretien fut terminé, s'agenouillant respectueusement devant le Saint Père, elle le pria de bénir les pains. — « Sœur Claire, fidèle épouse du Christ, lui répondit le Pape, je veux que vous donniez vous-même cette bénédiction, par le signe de cette croix à laquelle vous êtes toute dévouée. » — « Saint Père, dit la Sainte, ce serait une trop grande témérité à moi, qui ne suis qu'une misérable femme, d'oser remplir cet office en la présence du Vicaire de Jésus-Christ ; daignez m'excuser. » — « Eh bien ! reprit le Pape, pour que cet acte ne vous soit pas imputé à présomption et qu'il vous procure au contraire le mérite de l'obéissance ; au nom de cette sainte obéissance, je vous l'ordonne, faites sur ces pains le signe de la croix et bénissez-les au nom de Dieu. » Sainte Claire, en véritable fille de l'obéissance, donna sa bénédiction. O prodige ! aussitôt le signe de la croix parut parfaitement tracé sur chacun des pains. On en mangea une partie et l'on réserva le reste comme un témoignage du miracle qui venait de s'opérer. Le Saint Père voulut en prendre lui-même, et après avoir donné sa bénédiction à la Sainte, il partit en rendant grâces à Dieu.

Vers ce temps-là, sainte Claire avait avec elle, dans son monastère, sœur Ortolane, sa mère, et sœur Agnès, sa sœur, toutes deux riches en vertus

et remplies de l'Esprit-Saint. Elle avait encore sous sa discipline plusieurs autres religieuses ; et saint François leur envoyait souvent des malades auxquels elles rendaient la santé par leurs prières et le signe de la croix qu'elles faisaient sur eux.

Chapitre xxxiv. — Comment saint Louis, roi de France, se rendit, en habit de pèlerin, à Pérouse, où il alla visiter le Frère Égide.



DANS le temps où saint Louis, roi de France, visitait en pèlerin les sanctuaires les plus vénérés, ayant entendu parler de la haute sainteté de Frère Égide, l'un des premiers compagnons de saint François, il résolut d'aller le visiter, et se rendit à Pérouse où il se trouvait. Arrivé à la porte de son couvent, comme un pauvre pèlerin et un inconnu, suivi seulement de quelques-uns de ses gens, il le fit demander par le portier, sans lui faire connaître qui il était. Celui-ci alla aussitôt avertir le frère qu'un étranger désirait lui parler. A l'instant une vision intérieure révéla à Frère Égide que ce pèlerin n'était autre que le roi de France ; il quitte sa cellule et va au-devant de lui. Dès qu'ils se voient, quoique ce soit pour la première fois, ils se jettent à genoux tous deux en même temps, et s'embrassant tendrement ils demeurèrent appuyés cœur sur cœur, confondus dans cet embrassement d'amour et d'effusion, sans échanger une seule parole. Après être restés ainsi embrassés pendant très longtemps, toujours à genoux

et dans un profond silence, ils se détachent l'un de l'autre, se lèvent et se quittent, le roi pour continuer sa route, et le frère pour rentrer à sa cellule.

Après le départ du roi, un frère demanda à l'un de ses compagnons s'il connaissait l'étranger qui s'était tenu si étroitement embrassé avec Frère Égide ; celui-ci répondit que c'était Louis, roi de France, qui était venu le visiter. Cette nouvelle se répandit bientôt parmi les autres religieux, qui furent très fâchés de ce que Frère Égide n'avait adressé aucune parole au roi ; ils allèrent lui en faire des reproches. « O Frère Égide ! lui dirent-ils, pouvez-vous être si peu charitable, lorsqu'un si saint roi vient de France exprès pour vous voir, que de ne pas lui dire un seul mot ? » — « Ah ! mes frères bien-aimés, leur répondit Frère Égide, ne vous étonnez pas si ni moi ni lui nous n'avons pu nous parler ; car dès que nous nous sommes embrassés, la lumière de la divine sagesse m'a révélé tout son cœur et lui a révélé le mien ; et ainsi, en nous regardant dans nos deux cœurs, nous nous connaissions bien autrement que si nous nous étions parlé, et avec une bien autre consolation que si nous avions voulu rendre par des paroles ce que nous sentions, tant la langue humaine est incapable d'exprimer les secrets mystères de Dieu ! Sachez donc que le roi m'a quitté satisfait et le cœur rempli de consolation [1]. »

1. M. de Montalembert a traduit une partie de ce chapitre dans sa magnifique introduction à son *Histoire de sainte Elisabeth;* nous nous sommes servi de sa traduction dans la nôtre.

Chapitre xxxv. — Comment sainte Claire, pendant qu'elle était malade, fut miraculeusement transportée, la nuit de la Nativité de Notre-Seigneur, dans l'église de Saint-François, où elle assista à l'office.

EPUIS quelque temps, sainte Claire était attaquée d'une grave maladie, qui la mettait dans l'impossibilité de se rendre à l'église pour y réciter l'office avec ses sœurs. La nuit de la Nativité de Notre-Seigneur, au moment où elles allaient à Matines, elle se vit encore, malgré le vif désir qu'elle avait de les suivre, obligée de rester au lit, privée de la consolation spirituelle qu'elles allaient recevoir. Mais Jésus-Christ, son époux, ne pouvant souffrir de la voir ainsi triste et abandonnée, la transporta miraculeusement à l'église de Saint-François, où elle assista à tout l'office de Matines et à la messe de la nuit ; bien plus, il lui procura le bonheur de recevoir la sainte communion, et elle fut ensuite de nouveau transportée sur son lit. Lorsque l'office fut terminé à l'église de Saint-Damien, les sœurs revinrent trouver sainte Claire et lui dirent : « O notre mère ! sœur Claire, quelle consolation nous avons goûtée dans cette sainte fête de la Nativité ! Ah ! plût à Dieu que nous eussions pu vous y voir parmi nous ! » — « O mes sœurs et mes très chères filles ! répondit la Sainte, grâces et louanges soient rendues à Notre-Seigneur Jésus-Christ ! car, moi aussi, j'ai assisté avec une grande consolation d'esprit à toute la solennité de cette très sainte nuit, et

même à une solennité bien plus magnifique encore que celle où vous vous êtes trouvées. Par les mérites de saint François et par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, j'ai été transportée dans l'église de mon vénérable Père, et là, en corps et en âme, j'ai entendu tout l'office et le son des instruments, et même j'ai reçu la très sainte communion. Réjouissez-vous donc de la grâce insigne qui m'a été accordée, et remerciez-en le Seigneur. »

Chapitre xxxvi. — Comment saint François expliqua à Frère Léon une magnifique vision que ce frère avait eue.

PENDANT que saint François était malade, un jour que Frère Léon, qui le servait, était en prière près de lui, il fut soudainement ravi en extase et conduit en esprit sur le bord d'un fleuve immense, large et impétueux. Des hommes le traversaient, et il remarquait parmi eux un grand nombre de frères. Les uns s'avançaient chargés d'un pesant fardeau, et bientôt, renversés par le courant, ils disparaissaient sous les eaux. D'autres parvenaient au tiers, à la moitié et même jusque près de la rive opposée du fleuve ; puis, entraînés par les flots, ils finissaient aussi par succomber sous le poids de leur fardeau. A cette vue, Frère Léon se sentait touché de compassion pour les infortunés qu'il voyait périr si misérablement ; mais voici que tout à coup il voit apparaître une multitude d'autres frères, sans far-

deaux, débarrassés de tout et resplendissants de la sainte pauvreté. Ils entrèrent dans le fleuve et le traversèrent sans danger. Alors Frère Léon revint à lui. Saint François, connaissant intérieurement ce qu'il venait d'éprouver, l'appela et lui demanda ce qu'il avait vu ; et quand le frère lui eut tout raconté : « Cette vision, lui dit-il, a sa réalité. Le grand fleuve, c'est le monde. Les frères qui s'y engloutissaient sont ceux qui n'ont pas suivi la profession évangélique qu'ils avaient embrassée, et qui surtout n'ont pas observé la très sainte et très sublime pauvreté. Ceux, au contraire, qui traversaient sans danger, sont les frères qui n'ont possédé ici-bas ni les biens terrestres, ni les satisfactions de la chair ; toujours contents du strict nécessaire pour la nourriture et le vêtement, ils ont suivi JÉSUS-CHRIST dépouillé sur la croix, et porté avec bonheur son joug suave, joyeux de pratiquer la très sainte obéissance. Voilà pourquoi ils ont quitté, sans regret, cette vie mortelle pour passer à la gloire qui ne finira jamais. »





Chapitre xxxviij. — Comment le CHRIST béni convertit par l'intercession de saint François un riche et noble chevalier qui s'était montré pour lui plein de prévenances et de libéralité, et comment ensuite il lui inspira le dessein d'entrer dans l'Ordre des Frères Mineurs.



E serviteur du CHRIST, saint François, s'étant présenté un soir, très tard, avec son compagnon, chez un gentilhomme riche et puissant, les deux frères furent reçus, comme des anges de Dieu, avec une aimable politesse et un grand respect. Le gentilhomme embrassa tendrement le Saint, lui lava, essuya et baisa les pieds ; et, après avoir allumé un grand feu, il fit garnir abondamment sa table et servit lui-même ses convives avec joie. Lorsqu'ils eurent terminé leur repas : « Mon père, dit-il à saint François, je suis à votre service, moi et tout ce qui m'appartient ; quand vous aurez besoin de tunique, de manteau ou de toute autre chose, achetez en toute liberté, je me charge du paiement. Vous le voyez, je suis disposé à pourvoir à vos besoins, et je le puis, grâce à Dieu, car les biens de la terre m'ont été accordés en abondance. Pour l'amour de Celui de qui je les tiens, je veux en faire part à ses pauvres. » Le Saint fut très sensible à la politesse, à la bonté et aux offres généreuses du chevalier ; dès lors, il conçut pour lui une tendre affection, et après l'avoir quitté, il disait à son compagnon : « En vérité, ce gentilhomme serait un parfait religieux dans notre Ordre, lui qui est si dévoué, si reconnaissant envers

Dieu, si charitable et si libéral à l'égard du prochain et surtout des pauvres ; car, sachez-le bien, ô mon très cher frère ! la libéralité est un des attributs de Dieu ; c'est par elle qu'il fait luire son soleil sur les pécheurs comme sur les justes, et qu'il fait pleuvoir sur les bons comme sur les méchants. C'est cette libéralité qui est la sœur de la charité, c'est elle, enfin, qui éteint les haines et qui entretient l'amitié. J'ai reconnu dans notre excellent hôte une vertu si divine, que je serais heureux de le recevoir pour compagnon. Je veux bientôt revenir le trouver ; peut-être Dieu daignera-t-il toucher son cœur et lui inspirer le désir de s'unir à nous pour entrer à son divin service. En attendant, nous le prierons de produire ce désir en lui et de lui donner la grâce de le mettre à exécution. » O merveille ! à quelques jours de là, lorsque saint François eut prié dans cette intention, Dieu produisit dans l'âme du gentilhomme le dessein de renoncer au monde. — « Mon frère, dit alors le Saint à son compagnon, allons retrouver notre bon chevalier, car, j'en ai la ferme espérance, sa générosité ne se bornera plus maintenant à nous offrir libéralement tous ses biens, il va se donner lui-même et devenir un des nôtres. » Et lorsqu'il fut arrivé près de la maison du gentilhomme : « Attendez un peu, dit-il, je veux, avant d'entrer, demander à Dieu le succès de la démarche que nous faisons ; je veux prier JÉSUS-CHRIST, par la vertu de sa très sainte Passion, de daigner nous accorder, à nous qui sommes pauvres et misérables, la noble proie que nous espérons arracher au monde. » Ayant dit ces mots, il se mit en prière dans

un endroit où le gentilhomme pouvait facilement l'apercevoir. Celui-ci, par un dessein de la bonté divine, venant à jeter les yeux de ce côté, remarqua bientôt le saint homme ; il le vit priant avec ferveur aux pieds de Jésus-Christ, qui daignait alors lui apparaître et se tenir devant lui ; et, en ce moment, il était élevé corporellement au-dessus de terre. A cette vue, le chevalier se sentit vivement touché de Dieu et pressé du désir de renoncer au monde ; il sort aussitôt de son palais, court plein de ferveur vers le Saint, qui était encore en prière, se jette à ses pieds et le prie instamment de le recevoir au nombre de ses frères, pour faire pénitence avec eux. Voyant alors que Dieu avait exaucé sa prière, et que le chevalier lui demandait ce qu'il avait lui-même si vivement souhaité, saint François se lève plein de joie, embrasse avec tendresse son nouveau compagnon, et remercie Dieu d'avoir donné à son Ordre un si noble chevalier. Le gentilhomme lui dit : « Père, que faut-il que je fasse maintenant ? me voici disposé à suivre vos conseils, à donner aux pauvres ce que je possède, à me débarrasser de toutes les sollicitudes des choses de la terre, et à marcher avec vous à la suite de Jésus-Christ. » Saint François lui prescrivit en effet ce renoncement à ses biens ; et le chevalier, après en avoir distribué tout le prix aux pauvres, entra dans l'Ordre, qu'il ne cessa d'édifier par ses pénitences, la sainteté de sa vie et ses pieux entretiens.





Chapitre xxxviij. — Comment saint François connut intérieurement que Frère Élie était damné et qu'il devait mourir hors de l'Ordre. Comment ensuite, à la demande de ce frère, il consentit à faire pour lui une prière que le CHRIST exauça.

AINT François se trouvant en la compagnie de Frère Élie, dans un des couvents de son Ordre, il lui fut révélé que ce frère était damné et qu'il mourrait hors de la religion. Dès lors il ressentit pour lui une telle antipathie qu'il ne pouvait plus lui parler ; et, quand il le voyait se diriger vers lui, il se retirait aussitôt pour l'éviter. Frère Élie ne tarda pas à s'en apercevoir, il comprit qu'il y avait en lüi quelque chose qui déplaisait au Saint. Voulant donc connaître la cause de ce changement, il alla un jour le trouver, et voyant qu'il cherchait encore à s'esquiver, il le retint de force et le conjura de lui dire pourquoi il évitait ainsi de se rencontrer avec lui et de lui parler. « La raison, répondit saint François, c'est que Dieu m'a révélé, qu'en punition de vos péchés, vous deviez renoncer à vos vœux, mourir hors de l'Ordre, et même que vous étiez damné. » Frère Élie lui dit : « Mon père, pour l'amour de Jésus-Christ, je vous en prie, que ce ne soit pas un motif de m'éviter et de me bannir de votre présence; mais plutôt, comme un bon pasteur, et à l'exemple du Christ, cherchez et recevez la brebis qui périt, si vous ne lui venez en aide ; priez Dieu qu'il veuille bien, s'il se peut,

révoquer la sentence de ma condamnation, car il est écrit que le Seigneur sait changer son arrêt, si le pécheur veut se corriger de ses fautes. D'ailleurs, j'ai en vos prières une si ferme confiance, qu'alors même que je serais au milieu des enfers, je croirais recevoir de l'adoucissement dans mes peines, si je savais que vous priez pour moi. Encore une fois, je vous en conjure, tout pécheur que je suis, recommandez-moi à ce Dieu qui est venu pour sauver les coupables, et priez-le de me recevoir en sa miséricorde. » Et en disant ces mots, le frère versait un torrent de larmes. Touché de compassion, saint François, comme un bon père, lui promit de prier pour lui ; et au moment où il était en prière, Dieu lui fit connaître que sa demande était exaucée, que la sentence de damnation portée contre Frère Élie était révoquée et que son âme échapperait aux tourments de l'enfer ; mais que certainement il renoncerait à la profession religieuse et qu'il mourrait hors de l'Ordre.

Cette prédiction fut réalisée. Frédéric, roi de Sicile, s'étant révolté contre l'Église, le Pape le frappa d'excommunication, lui et tous ceux qui l'aidaient de leurs conseils. En cette circonstance, le prince rebelle fit appeler près de lui Frère Élie, qui passait pour un des hommes les plus éclairés de son temps ; et ce frère ayant consenti à renoncer à ses vœux pour aller prendre part à la rébellion, le Pape l'excommunia lui-même et lui fit déposer l'habit de saint François [1].

1. Le roi de Sicile, dont il est ici parlé, est Frédéric II, et le Pape qui l'excommunia, ainsi que Frère Élie, est Grégoire IX.

Il était sous le poids de cette excommunication, quand il fut atteint d'une grave maladie. Informé de sa situation, un de ses frères, Frère Laïco, qui était demeuré dans l'Ordre, où il vivait en bon et fervent religieux, alla le visiter et lui dit : « O mon bien-aimé frère ! c'est avec le plus amer regret que je te vois ainsi mourir hors de l'Ordre ; si tu voyais encore quelque moyen d'échapper à un si grand malheur, je serais bien heureux de faire tous mes efforts pour te le procurer. » — « Mon frère, répondit le malade, je ne vois pas d'autre moyen que d'aller trouver le Pape et de le prier, pour l'amour de Dieu et de saint François, son serviteur, sur les avis duquel j'ai renoncé au monde, de m'absoudre de l'excommunication, et de me rendre l'habit de l'Ordre. » Frère Laïco lui promit de faire tout ce qui dépendrait de lui dans l'intérêt de son salut, partit aussitôt à pied et alla prier humblement le Saint-Père de faire grâce à Frère Élie, pour l'amour de Dieu et en considération de saint François, son serviteur. Le Pontife lui accorda sa demande, et il revint aussitôt plein de joie vers Frère Élie. Le malade était près d'expirer lorsqu'il arriva, mais il eut encore le temps de l'absoudre de l'excommunication et de lui rendre l'habit de saint François. Et c'est ainsi que Frère Élie mourut, et que son âme fut sauvée par l'intercession du Saint, dans les mérites duquel il avait eu une si grande confiance.

L'excommunication fut fulminée en 1239 contre le frère, et il n'en fut relevé qu'en 1253 par Innocent IV successeur de Grégoire.

Chapitre xxxix. — De la merveilleuse prédication que fit, dans un Consistoire, saint Antoine de Padoue, religieux de l'Ordre de saint François.



AINT Antoine de Padoue (1), ce précieux vase d'élection, ce disciple choisi de saint François, qui l'appelait son vicaire, prêcha un jour dans un Consistoire, en présence du Pape et des cardinaux. Son auditoire était composé d'hommes de différentes nations ; il y en avait de la Grèce, de l'Italie, de la France, de l'Allemagne, de la Sclavonie, de l'Angleterre et de diverses autres parties du monde ; et cependant il annonça la parole de Dieu avec tant d'efficacité, de ferveur, de talent, de douceur, de clarté et d'intelligence, que tous ceux qui l'écoutaient, de quelque contrée qu'ils fussent, entendirent aussi clairement tout ce qu'il disait, que s'il leur avait parlé à chacun la langue de leur pays. Ce prodige les remplissait d'étonnement ; il leur semblait voir se renouveler ce grand miracle autrefois opéré sur les apôtres, le jour de la Pentecôte, dans ce jour où, par la vertu de l'Esprit-Saint, il leur

1. Saint Antoine de Padoue était Portugais, d'une très noble famille de Lisbonne ; il naquit en 1195. Jeune encore, il entra dans l'Ordre des Chanoines réguliers au couvent de Sainte-Croix de Coimbre; mais les reliques de cinq Frères Mineurs martyrisés à Maroc ayant été apportées à Sainte-Croix, il conçut dès lors le vif désir d'entrer dans l'Ordre auquel appartenaient ces bienheureux martyrs. Lorsqu'il y eut été admis, il s'efforça de cacher les talents que Dieu lui avait donnés ; mais on les découvrit, et saint François lui ordonna de s'appliquer à la théologie et ensuite à la prédication : le saint frère obéit, et ses paroles produisirent des fruits de conversion merveilleux. Voyez P. Chalippe, liv. III et IV.

était donné de parler toutes les langues, et ils se disaient les uns aux autres dans leur admiration : « Celui qui nous parle n'est-il pas Espagnol ? d'où vient donc que chacun de nous l'entend parler sa propre langue ? « Le Pape demeurait aussi frappé de la profondeur des paroles du saint prédicateur, et il s'écriait dans son ravissement : « Oui, vraiment, cet homme est l'arche du Testament et le trésor de l'Écriture divine. »

Chapitre XL. — Du miracle que Dieu fit par le moyen de saint Antoine, lorsque, pendant son séjour à Rimini, il prêcha les poissons de la mer (1).



LE Christ béni voulant faire éclater la sainteté de son serviteur saint Antoine, et montrer avec quel respect on devait écouter ses prédications et suivre sa doctrine, se servit un jour d'animaux sans raison, de poissons, pour reprendre les hérétiques de leur fausse sagesse ; comme autrefois, dans l'Ancien Testament, il s'était servi d'un âne pour confondre l'ignorance de Balaam. Dans le temps où la ville de Rimini se trouvait infestée d'une multitude d'hérétiques, saint Antoine entreprit de les ramener à la lumière de la vraie foi et dans les sentiers de la

1. Le même fait, avec presque toutes ses circonstances, se trouve délicieusement raconté, en vieux style français, dans les *Chroniques des Frères Mineurs*, liv. V, chap. XVIII. M. Chavin de Malan rapporte ce passage dans son *Histoire de saint François*, ch. XII.

vertu, en leur expliquant, pendant plusieurs jours, les principes de la religion et les vérités de la Sainte-Écriture. Mais, loin de se laisser convaincre par ses paroles, ces cœurs endurcis et obstinés dans l'erreur refusaient de l'écouter. Inspiré alors par un mouvement divin, le Saint se rendit à l'embouchure de la rivière, près du bord de la mer, et là il s'écria: « Poissons de l'Océan et de la rivière, écoutez, c'est à vous que je vais annoncer la parole de Dieu, puisque les hérétiques refusent de l'entendre. » A ces mots, une multitude de poissons de toute grosseur se pressent auprès de saint Antoine, et le nombre en était si considérable que jamais on n'en avait autant vu dans cet endroit. Tous, la tête hors de l'eau et tournés vers leur prédicateur, se tenaient paisiblement rangés en ordre. Les plus petits se trouvaient les plus rapprochés de la rive; ceux de moyenne grandeur se tenaient derrière eux, et les plus gros se trouvaient les derniers, à l'endroit le plus profond. Lorsqu'ils furent ainsi disposés, saint Antoine, d'une voix solennelle, leur adressa ces paroles :

« Poissons, mes petits frères, vous devez, autant qu'il est en vous, rendre grâces à notre Créateur des biens dont il vous a comblés ; c'est lui qui vous donne, à votre choix, des eaux douces ou salées ; c'est à lui que vous devez ces innombrables retraites où vous pouvez vous réfugier au moment de la tempête, et c'est de lui que vous avez reçu cet élément clair et transparent, avec toute la nourriture nécessaire à votre subsistance. Ce Dieu libéral et bienfaisant vous imposa, au jour de votre création, l'ordre de croître et de vous multiplier, et il vous

donna sa bénédiction. Et puis, quand survint le déluge universel, tous les animaux périrent, et vous fûtes les seuls qu'il mit à l'abri de tout danger. Il vous a donné des nageoires au moyen desquelles vous pouvez courir où il vous plaît. C'est à vous qu'il a confié le soin de conserver le prophète Jonas, et, au bout de trois jours, de le rendre sain et sauf. C'est vous encore qui avez fourni à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST de quoi payer le cens ; à ce Dieu, qui, semblable à un pauvre, n'avait alors rien à donner. Enfin, par un choix mystérieux, c'est vous encore qui avez servi de nourriture au Christ, au Roi éternel, avant et après sa résurrection. Au souvenir de ces bienfaits si multipliés et si précieux, louez donc et bénissez le Dieu de qui vous les tenez ; vous y êtes obligés plus que toutes autres créatures. » En écoutant ces exhortations, les poissons ouvrent la bouche, inclinent la tête, et par leur attitude respectueuse s'efforcent, autant qu'il est en eux, de rendre à Dieu leur tribut de louanges.

A cette vue, saint Antoine s'écrie, transporté de joie : « Béni soit le Dieu éternel, puisque des poissons lui rendent plus d'hommages que les hérétiques, et que des animaux sans raison écoutent sa parole avec plus de docilité que des hommes infidèles ! » Cependant la multitude des poissons augmentait à mesure que le Saint leur parlait, et pas un d'eux ne quittait l'endroit où il s'était placé. Au bruit de ce prodige, toute la ville accourut, et les hérétiques, en présence d'un miracle aussi étonnant et aussi manifeste, se sentirent entièrement touchés, se jetèrent aux pieds du saint prédicateur et deman-

dèrent à entendre ses instructions. Aussitôt, le Saint se mit à leur prêcher avec tant de force que tous se convertirent et revinrent à la foi de Jésus-Christ ; tandis que les fidèles, fortifiés eux-mêmes, demeurèrent remplis de la joie la plus vive. Alors saint Antoine congédia les poissons, en les bénissant au nom de Dieu ; et la multitude se retira ravie du prodige éclatant dont elle venait d'être témoin. Après cela, le Saint demeura plusieurs jours encore à Rimini, et il y produisit dans les âmes les fruits spirituels les plus abondants.

Chapitre xli. — Comment le vénérable Frère Simon délivra un frère d'une tentation par suite de laquelle il voulait sortir de l'Ordre.



ANS les premiers temps de l'Ordre et du vivant de saint François, un jeune homme d'Assise fut admis au nombre des frères mineurs sous le nom de Frère Simon. Dieu l'enrichit de tant de grâces et le favorisa d'une si haute contemplation et d'une telle élévation d'esprit, que sa vie tout entière était un véritable miroir de sainteté, comme je l'ai moi-même entendu dire par ceux qui vécurent longtemps avec lui. Rarement il sortait de sa cellule, et si parfois il se joignait aux autres frères, c'était toujours pour s'entretenir de Dieu. Jamais il n'avait étudié les belles-lettres, et néanmoins il parlait des choses du ciel avec tant de profondeur et de sublimité, que ses paroles paraissaient toutes divines.

Un soir qu'il s'était rendu dans le bois avec Frère Jacques Massée, pour s'entretenir de l'amour de Dieu, les deux frères passèrent toute la nuit dans cette douce conversation ; et, selon que me l'affirma Frère Jacques lui-même, cette nuit leur parut si courte, qu'ils ne pouvaient comprendre que le jour fût si tôt arrivé.

Frère Simon possédait, avec une suavité et une douceur ineffables, les amoureuses illuminations de la Divinité. Lorsqu'il sentait l'approche de l'Esprit-Saint qui les répandait sur lui, sachant que ce divin hôte exigeait le repos du corps aussi bien que la tranquillité de l'âme, il se posait sur son lit, et attendait ainsi que l'onction céleste vînt inonder son cœur. Souvent alors il se trouvait ravi en Dieu et il demeurait comme insensible aux choses extérieures.

Un jour qu'il était dans une de ces extases, l'amour divin l'enflamma si vivement à l'intérieur, qu'il n'éprouvait plus aucune sensation corporelle. Un frère qui l'aperçut dans cet état, voulant voir par lui-même jusqu'où allait cette insensibilité, prit un charbon ardent et alla le lui poser sur le pied. Frère Simon ne ressentit aucune douleur, ne fit aucun mouvement, quoiqu'il le conservât durant toute son extase, qui se prolongea longtemps encore. Quand il se mettait à table, avant de toucher aux aliments corporels, il se mettait à parler de Dieu, prenant ainsi pour lui-même et donnant aux autres la nourriture spirituelle.

Ses pieux entretiens convertirent un jour, un jeune homme de Saint-Séverin, d'une noble famille, nourri dans une extrême délicatesse, et qui menait,

dans le monde, une vie mondaine et dissipée. Après l'avoir reçu dans son Ordre, Frère Simon fit mettre en réserve les habits séculiers qu'il venait de quitter, et il voulut le retenir près de lui pour le former lui-même aux observances de la règle. Le démon, qui s'efforçait de paralyser tout le bien qui s'opérait par les Frères mineurs, vint bientôt jeter le trouble dans l'esprit du jeune frère, en lui présentant une tentation de la chair vive et pressante. Ne pouvant y résister, le frère va trouver son directeur et lui dit : « Rendez-moi mes habits séculiers, car je ne puis plus supporter la tentation qui me tourmente. » Frère Simon fut touché de compassion : « Asseyez-vous un instant près de moi, mon fils, » lui dit-il, puis il lui parla de Dieu avec tant d'onction que la tentation disparut. Mais bientôt elle se fit ressentir de nouveau, et le jeune frère alla redemander encore ses habits séculiers au Frère Simon, qui le délivra une seconde fois. Une nuit, enfin, pressé plus vivement que jamais par la tentation, et se sentant dans l'impossibilité de la surmonter, il va trouver son directeur et lui demande résolument ses habits séculiers, l'assurant que rien désormais ne pouvait plus le retenir au couvent. Frère Simon le fit asseoir près de lui, à son ordinaire, et lui parla de Dieu. Le jeune frère écoutait avec tristesse, et sa tête se pencha doucement sur le sein de celui qui lui parlait. Alors Frère Simon, vivement touché, lève les yeux au ciel et prie pour le pauvre jeune homme. En ce moment, Dieu le ravit en extase, et sa prière fut exaucée. Lorsqu'il revint à lui, il trouva le frère entièrement délivré. Dès lors, le feu de la tentation

fut remplacé, dans son cœur, par les ardeurs de l'Esprit-Saint ; et il se sentit complètement changé du moment où il s'était approché de la fournaise qui brûlait au cœur de Frère Simon, de cet homme enflammé de l'amour de Dieu et du prochain.

Un jour qu'un malfaiteur avait été saisi et qu'il était condamné à perdre les yeux, instruit de cette nouvelle et plein de pitié pour ce malheureux, Frère Simon, avec une sainte hardiesse, va trouver le Recteur à son conseil, et, baigné de larmes, il le supplie de ne faire arracher qu'un œil au condamné, et de lui faire arracher l'autre à lui-même, afin que ce misérable ne fût pas entièrement privé de la vue. Touché de sa ferveur et de sa charité, le Recteur, du consentement de son conseil, fit grâce aux deux suppliants.

Un jour encore, au moment où le Frère Simon se trouvait en prière dans le bois, et que son âme était toute remplie de consolation, une multitude de corneilles vint le troubler par ses cris. Au nom de JÉSUS il leur ordonna de se retirer et de ne plus reparaître, et les oiseaux s'enfuirent aussitôt ; et les habitants de la Garde de Fermo, où ce prodige avait été opéré, ne revirent plus de corneilles dans la suite.





Chapitre xlij. — Des miracles que Dieu opéra par les saints Frères Bentivoglia, Pierre de Monticelli et Currado d'Offide. Comment Frère Bentivoglia, chargé d'un lépreux, parcourut quinze milles en un instant. Comment Frère Pierre de Monticelli s'entretint avec saint Michel. Enfin, comment la sainte Vierge apparut à Frère Currado et lui déposa son divin Fils sur les bras.



OMME un beau ciel tout parsemé d'étoiles, la province de la Marche d'Ancône fut jadis embellie de pieux et saints frères, qui, semblables à des astres brillants, resplendissaient sur l'ordre de saint François et sur le monde tout entier par la lumière de leurs exemples et de leur doctrine. On remarquait surtout Frère Lucide l'Ancien, cet homme vraiment brillant de sainteté, tout brûlant de la divine charité, et dont la langue, dirigée par le Saint-Esprit lui-même, produisait, par la prédication, les fruits les plus merveilleux. On admirait aussi Frère Bentivoglia de Saint-Séverin, que Frère Massée aperçut dans le bois où il était en prière, élevé pendant longtemps au-dessus de terre. Frère Massée, qui était alors curé, fut si frappé de ce prodige, que dès lors il se retira de sa cure pour se faire Frère Mineur ; et il vécut dans une si grande sainteté, qu'il opéra lui-même plusieurs miracles pendant sa vie et après sa mort. Son corps repose à Murro.

Un jour que Frère Bentivoglia se trouvait à Traxe-Bonanti, où il était employé au service d'un

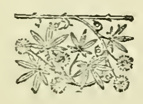
lépreux, son supérieur lui ordonna de se rendre à un autre couvent qui se trouvait à quinze milles de là. Le frère obéit. Ne voulant cependant pas abandonner son malade et pressé par la charité, il le charge sur ses épaules et se met en chemin. L'aurore commençait alors à poindre, et le frère, chargé de son fardeau, arriva pour le lever du soleil au couvent de Monte-Sancino, qui lui avait été désigné, et qui se trouvait à quinze milles de Trave-Bonanti. C'est ainsi qu'il fit ce voyage avec une telle rapidité qu'un aigle n'aurait pu le suivre. A la nouvelle de ce prodige, tout le pays fut dans l'admiration et la stupeur.

Un autre religieux, Frère Pierre de Monticelli, fut élevé corporellement au-dessus de terre à la hauteur de cinq ou six brasses, jusqu'au pied du crucifix de l'église dans laquelle il priait. Frère Servodio d'Urbin, alors gardien de l'ancien couvent d'Ancône, fut lui-même témoin de ce prodige. Un autre jour que Frère Pierre était en oraison dans l'église, le dernier jour du carême de saint Michel Archange, pendant lequel il avait jeûné avec une grande ferveur, un jeune frère, qui se tenait soigneusement caché sous le grand autel pour s'édifier à la vue des prodiges de sa sainteté, l'entendit s'entretenir avec saint Michel. « Frère Pierre, disait l'Archange, tu t'es fidèlement appliqué à la pénitence en mon honneur, tu as imposé à ton corps de nombreuses mortifications ; en récompense, voici que maintenant je viens te consoler : demande-moi la grâce que tu souhaites, je veux moi-même te l'obtenir de Dieu. » Frère Pierre répondait : « O très saint prince de la

milice céleste ! fidèle zélateur de l'amour divin, pieux protecteur des âmes, obtenez-moi le pardon de mes péchés, c'est la seule grâce que je désire. » — « Tu peux en demander une autre, répliqua saint Michel, car, pour celle-là je te la procurerai sans peine. » Et comme Frère Pierre ne demandait plus rien : « Eh bien, ajouta l'Archange, pour te récompenser de ta confiance et de ta dévotion, je te promets de t'obtenir la grâce que tu souhaites et plusieurs autres encore. » Cet entretien se prolongea longtemps, et quand il fut terminé, saint Michel disparut, laissant le frère rempli de douces consolations.

Du temps de Frère Pierre, vivait encore un autre saint frère nomme Currado d'Offide, avec lequel il se trouvait de compagnie au couvent de Sorano, dans la Garde d'Ancône. Un jour que ce frère se rendait dans le bois pour s'y livrer à la divine contemplation, Frère Pierre l'y suivit secrètement pour voir ce qu'il allait y faire. Frère Currado se mit en prière, implorant avec ferveur la Vierge Marie, et lui demandant de daigner lui obtenir de son divin Fils qu'il ressentît un peu de cette douceur qu'avait éprouvée saint Siméon le jour de la Purification, lorsqu'elle déposa sur ses bras le Sauveur Jésus. La sainte Vierge exauça cette prière. Tout à coup cette glorieuse Reine apparut environnée de la plus brillante clarté et portant avec elle son divin Enfant ; puis, s'approchant de Frère Currado, elle le lui déposa sur les bras. Dès qu'il se vit en possession de ce précieux dépôt, le frère couvrit de baisers le Fils de la Vierge, le serra sur son cœur, et dans

ce moment, il se sentait comme consumé, liquéfié dans l'amour divin et plongé daus un océan de douceurs inexprimables. Frère Pierre qui, de la retraite où il s'était caché, contemplait ce divin spectacle, en ressentit lui-même une grande abondance de consolations. Lorsque la Vierge Marie se fut retirée, il se hâta de retourner au couvent, pour n'être pas aperçu; puis au moment où Frère Currado rentrait tout rempli d'une sainte joie, il lui dit : « O céleste frère, vous avez goûté aujourd'hui une bien douce consolation ! » — « Quelle consolation, Frère Pierre ? répondit Frère Currado ; comment savez-vous ce que je viens d'éprouver ? » — « Je le sais, reprit Frère Pierre; je sais que la Vierge Marie vous a visité avec son Fils béni. » Alors Frère Currado qui, par humilité, désirait tenir secrètes les grâces que Dieu lui accordait, pria Frère Pierre de ne raconter à personne ce qu'il avait vu ; et l'amitié que se portèrent désormais ces deux frères fut telle, qu'en toutes choses, ils ne semblaient plus former qu'un cœur et qu'une âme. Ce fut encore Frère Currado qui, un jour, à Siruolo, délivra une femme possédée du démon, après avoir prié pour elle toute une nuit; le matin, il alla visiter la mère de cette femme et partit aussitôt, pour échapper aux honneurs qu'on aurait pu lui rendre en cette occasion.



Chapitre xliij. — Comment Frère Currado d'Offide convertit un jeune frère qui était à charge à ses compagnons. Comment ensuite ce frère lui apparut après sa mort, en lui demandant de prier pour lui. Comment, enfin, Frère Currado le délivra par ses prières des peines du purgatoire.



FRÈRE Currado d'Offide, cet admirable zélateur de la pauvreté évangélique et des observances de saint François, mena une vie si religieuse et si pleine de mérites devant Dieu, que JÉSUS-CHRIST l'honora, pendant sa vie et après sa mort, de plusieurs miracles.

Un jour qu'il se trouvait au couvent d'Offide, les religieux vinrent le prier, pour l'amour de Dieu et de la sainte charité, de vouloir bien donner quelques avis à un jeune frère qui menait, parmi eux, une vie étourdie, désordonnée et relâchée, jetant le trouble dans toute la communauté, et faisant, du reste, peu de cas de l'office divin et des autres observances. Touché de compassion pour ce malheureux jeune homme et pour les frères qu'il contristait, Frère Currado le fit appeler à part, et, dans l'ardeur de sa charité, il lui fit une exhortation si touchante et si pieuse que, dès lors, par une opération de la grâce divine, le jeune frère fit voir, dans ses mœurs, la gravité d'un vieillard. Il devint obéissant, bienveillant, pieux, doux, plein de prévenance pour ses frères, et, loin de les importuner comme par le passé, il devint pour eux un sujet de consolation et l'objet de leur tendre affection. Frappé

d'une grave maladie quelque temps après sa conversion, il mourut au milieu des sincères regrets de tous ses frères. Peu de jours après sa mort, Frère Currado se trouvant en prière devant l'autel du couvent, l'âme du défunt lui apparut et le salua respectueusement par le nom de père. — « Qui êtes-vous ? » demanda le frère. — « Je suis, fut-il répondu, l'âme de ce jeune religieux mort il y a quelques jours. » — « Eh bien ! mon très cher fils, reprit Frère Currado, quel est votre sort dans l'autre monde ? » — « Grâce à la bonté divine, répondit l'âme, mon sort n'est pas malheureux, je ne suis pas damnée ; mais des péchés, que je n'ai pas eu le temps d'expier sur la terre, sont cause que je souffre, dans le purgatoire, des châtiments rigoureux. Je vous en prie, mon père, votre bonté m'a été d'un grand secours pendant ma vie, daignez encore me soulager dans les peines que j'endure maintenant, en récitant pour moi quelques *Pater ;* oui, priez, ô mon père ! car, je le sais, vos supplications sont agréables devant Dieu. » Le charitable frère se mit aussitôt à genoux et récita pour le défunt un *Pater* et un *Requiem æternam.* « O mon bon père ! lui dit aussitôt l'âme, que votre prière m'a procuré de rafraîchissement et de consolation ! Oh ! je vous en prie, continuez ! » Frère Currado répéta sa prière, et quand il l'eut achevée : « Père bien-aimé, reprit l'âme, je vous en conjure encore ! encore ! j'éprouve un si grand soulagement quand vous priez pour moi ! » Alors le frère voyant les adoucissements que ses prières procuraient à cette âme, dit encore pour elle cent *Pater*, et quand il eut terminé, l'âme

lui dit : « Je vous rends grâces de la part de Dieu, ô père chéri ! pour la charité que vous m'avez témoignée ; vos prières m'ont entièrement délivrée des peines du purgatoire, et voici que je me rends au royaume des cieux. » A ces mots, la voix cessa de se faire entendre. C'est ainsi que l'âme du jeune frère fut sauvée ; et Frère Currado, qui lui avait obtenu ce bonheur par ses mérites, raconta à ses compagnons, pour les encourager et les consoler, la vision que nous venons de rapporter.

Chapitre xliv. — Comment la Mère du CHRIST et saint Jean l'Évangéliste apparurent à Frère Pierre ; et comment il lui fut dit lequel des deux avait ressenti le plus de douleur de la Passion de JÉSUS-CHRIST.



ANS le temps où Frère Currado et Frère Pierre, dont nous parlions tout à l'heure, demeuraient ensemble au couvent de Forano, dans la Garde d'Ancône, ces deux frères paraissaient dans la Province de la Marche comme deux astres brillants. Ils avaient l'un pour l'autre la plus tendre amitié et une si grande charité qu'ils ne semblaient plus former qu'un cœur et qu'une âme, et ils étaient convenus entre eux qu'ils se confieraient mutuellement les consolations que Dieu daignerait leur envoyer. Cette convention faite, un jour que Frère Pierre était en prière, pensant à la Passion de Jésus-Christ et se représentant, au pied de la croix, la bienheureuse

Vierge Marie, le disciple bien-aimé, saint Jean l'Évangéliste, et saint François, tous trois crucifiés intérieurement par des douleurs avec Jésus-Christ, il lui vint en désir de savoir laquelle de ces trois âmes avait ressenti plus de peine de la Passion du Sauveur, ou bien de la Vierge qui l'avait mise au monde, ou du disciple bien-aimé qui avait reposé sur sa poitrine, ou bien enfin de saint François qui avait été crucifié avec lui. Il était dans ces pieuses pensées, quand tout à coup lui apparurent la Vierge Marie, saint Jean et saint François, tous trois resplendissants de gloire et couverts de vêtements magnifiques. La tunique de saint François paraissait plus brillante encore que celle du saint Évangéliste. A cette apparition mystérieuse, Frère Pierre demeura comme frappé de stupeur ; mais saint Jean le ranima par ces paroles : « Ne crains rien, mon cher frère ; car nous sommes venus pour te consoler et répondre à ton désir. Sache donc que la Passion du Sauveur nous a causé, à la sainte Vierge et à moi, une douleur que n'éprouva jamais aucune autre créature ; mais, après nous, saint François est celui qui en ressentit la peine la plus vive, et c'est pourquoi tu le vois environné de tant de gloire. » — « Mais, demanda frère Pierre, très saint Apôtre du Christ, pourquoi donc son vêtement est-il plus brillant que le vôtre ? » — « La raison, répondit saint Jean, c'est que François, tant qu'il a vécu sur la terre, porta des habits plus pauvres que les miens. » En disant ces mots, le saint Évangéliste présenta à Frère Pierre un précieux vêtement qu'il tenait à la main, et il lui dit : « Recois ce vêtement

que j'ai apporté pour toi. » Et comme il voulait l'en revêtir lui-même, le frère, saisi d'étonnement, tomba à terre en s'écriant : « Frère Currado ! accourez, venez voir que de choses merveilleuses ! » Mais en ce moment la vision disparut. Quand Frère Currado arriva, Frère Pierre lui raconta l'apparition qui lui avait été faite, et tous deux en rendirent grâces à Dieu.

Chapitre xlv. — De la conversion, de la vie, des miracles et de la mort du saint Frère Jean de la Penna.



JEAN de la Penna était un jeune séculier de la Province de la Marche. Un jour, un enfant d'une beauté ravissante lui apparut pendant son sommeil et lui dit : « Jean, va à Saint-Étienne, tu y trouveras un de mes Frères Mineurs qui y prêche ; tu l'écouteras et tu te conformeras à sa doctrine ; car c'est moi-même qui l'ai envoyé. Puis, tu auras à faire un long voyage, et quand il sera terminé, tu viendras me rejoindre. » Aussitôt le jeune homme se lève et il se trouve entièrement changé. Il part pour Saint-Étienne, et il y voit, à son arrivée, une multitude qui se pressait pour aller entendre un sermon. Il s'informe, il apprend que le prédicateur devait être un Frère Mineur, appelé Frère Philippe, l'un des premiers religieux de saint François qui se fût rendu dans la Marche d'Ancône, où il n'y avait encore alors qu'un très petit nombre de couvents. Frère Philippe

monta en chaire et il prêcha le royaume de la vie éternelle, sans employer les ressources de la sagesse humaine, mais avec la seule vertu de l'Esprit de Jésus-Christ. A la fin du sermon, le jeune homme va trouver le prédicateur et lui dit : « Père, si vous daigniez m'admettre dans votre Ordre, je serais heureux d'y faire pénitence et de m'y dévouer au service de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Le frère, remarquant dans celui qui lui parlait une merveilleuse innocence et un grand zèle pour la gloire de Dieu, lui répondit : « Vous viendrez me trouver à Ricanati, et je vous ferai recevoir. » (C'était au couvent de Ricanati que devait se tenir, cette année, le chapitre provincial.) Le jeune homme, dans son extrême simplicité, s'imagina que c'était là le grand voyage qu'il devait faire, suivant la révélation qu'il en avait reçue, et qu'ensuite il irait au ciel dès qu'il aurait été reçu dans l'Ordre. Il se rendit donc à Ricanati et fut admis au nombre des frères. Mais voyant ensuite que ce qu'il attendait ne se réalisait pas, il en était contristé.

Sur ces entrefaites, le Ministre annonça dans le chapitre que, par le mérite de la sainte obéissance, il enverrait volontiers dans la Province de Provence ceux qui lui témoigneraient le désir de s'y rendre. Dès lors, le jeune frère, pensant que ce pouvait bien être là le grand voyage qu'il avait à faire avant d'aller en paradis, souhaita vivement de pouvoir user de cette permission ; mais n'osant pas la demander au Ministre lui-même, il alla prier Frère Philippe de la lui obtenir. Touché de la simplicité et de la pureté de ses intentions, ce frère consentit,

en effet, à demander pour lui ce qu'il désirait ; et, l'ayant obtenu, Frère Jean partit le cœur plein de joie, dans la persuasion qu'il irait au ciel dès qu'il aurait terminé ce voyage. Dieu permit cependant qu'il vécût encore vingt-cinq ans dans sa province, toujours dans l'attente et le désir du paradis, menant une vie sainte et exemplaire, croissant en grâce et en vertu devant Dieu et devant les hommes, et faisant les délices des frères et des séculiers avec lesquels il vivait.

Un jour qu'il était en prière, pleurant et soupirant de voir ses désirs si longtemps éprouvés, et son pèlerinage en cette vie se prolonger durant de si longues années, le Christ béni lui apparut et lui dit : « Mon fils, quelle grâce souhaites-tu de moi ? demande avec confiance. » — A ces paroles, il semblait à Frère Jean que son âme se fondait. — « Seigneur, répondit-il, je ne puis vous demander rien autre chose que vous-même, car vous seul êtes tout mon désir ; ce que je vous prie seulement de m'accorder, c'est le pardon de mes péchés et la grâce de retrouver votre divine présence quand cette faveur me sera plus nécessaire. » Jésus l'assura que sa prière était exaucée, et il disparut en le laissant inondé de consolations.

Cependant, les frères de la Marche, instruits de la grande sainteté de Frère Jean, souhaitèrent vivement de le revoir au milieu d'eux, et ils firent tant d'instances près du Général, qu'ils obtinrent en effet son rappel. Frère Jean reçut avec joie les ordres de son supérieur, et il se mit aussitôt en route, dans la pensée que, ce voyage achevé, Jésus-

Christ l'appellerait dans son Paradis, suivant la promesse qu'il lui en avait faite. Mais il vécut encore trente ans dans la province de la Marche, entièrement inconnu à ses parents, et, chaque jour, attendant que Dieu, dans sa miséricorde, daignât enfin mettre un terme à ses désirs. Vers ce temps-là, la charge de Gardien lui ayant été confiée, il la remplit avec une grande prudence, et le Seigneur opéra plusieurs miracles par son entremise. Entre autres faveurs, il reçut alors du ciel le don de prophétie. Un jour qu'il était sorti du couvent, un de ses novices fut si violemment tenté par le démon, qu'après avoir cédé à la tentation, il se proposa de quitter l'Ordre sitôt que le Gardien serait de retour. Averti alors, par son esprit prophétique, de la tentation de ce frère et de sa résolution, Frère Jean se hâte de rentrer, le fait appeler et lui ordonne de se confesser ; mais auparavant, il lui raconta comment Dieu lui-même lui avait révélé la tentation à laquelle il avait succombé, et il ajouta : « Mon fils, parce que vous avez attendu mon retour et que vous n'avez pas voulu quitter l'Ordre sans recevoir ma bénédiction, Dieu vous fait la grâce de n'en jamais sortir, et votre mort y sera précieuse devant lui. » Le novice se sentit fortifié par ces paroles, et, selon que me l'a raconté Frère Ugolin, il vécut toujours dans l'Ordre, qu'il édifia par sa sainteté.

Frère Jean conservait son âme dans une joie douce et paisible, il parlait peu et avait un si grand esprit d'oraison et de ferveur que jamais, après Matines, il ne revenait dans sa cellule, demeurant à l'église pour y prier jusqu'au jour. Une nuit qu'il

était ainsi en prière, l'Ange de Dieu lui apparut et lui dit : « Frère Jean, tu es arrivé au terme si ardemment désiré de ton voyage ; je t'annonce, de la part de Dieu, que tu peux demander la grâce que tu souhaites, et choisir entre un jour de purgatoire et sept jours de pénitence sur la terre. » Le frère répondit qu'il préférait les sept jours de pénitence. Aussitôt, une foule d'infirmités lui survinrent : une forte fièvre, la goutte aux pieds et aux mains, une douleur au côté et plusieurs autres graves incommodités. Mais ce qui le faisait souffrir davantage, c'est que, devant lui, se trouvait un démon tenant à la main un papier sur lequel étaient écrits tous les péchés dont il s'était rendu coupable par pensées, par paroles et par actions. Et ce démon lui disait : « Vois-tu ces fautes ? elles te précipiteront au fond des enfers ? » En cet état, Frère Jean ne se rappelait aucune de ses bonnes œuvres, il ne se souvenait même pas qu'il était religieux, ni qu'il eût jamais été dans aucun Ordre; une seule chose le frappait : la damnation qui lui avait été annoncée par le démon. Aussi quand on lui demandait comment il se trouvait : « Très mal, répondait-il, car je suis damné. » Touchés de sa position, ses compagnons firent appeler près de lui un frère très âgé, nommé Mathieu de Monte-Rubbiano, homme d'une haute sainteté et l'ami intime du malade. Il y avait déjà sept jours que Frère Jean souffrait cruellement, quand il arriva près de lui : il le salua et lui demanda comment il se trouvait. « Oh ! très mal, répondit encore Frère Jean, je suis damné. » — « Eh quoi ! lui dit Frère Mathieu, ne vous souvenez-vous

pas que plusieurs fois, je vous ai confessé et absous de vos fautes ? Ne vous souvenez-vous pas que, pendant de longues années, vous vous êtes consacré au service de Dieu dans notre Ordre? Et puis ne savez-vous pas que la miséricorde divine surpasse tous les péchés du monde, et que Jésus-Christ, notre Sauveur, a donné, pour nous racheter, un prix infini ? Ayez donc bonne espérance, je vous en assure, vous serez sauvé. » A ces mots, Frère Jean sentit qu'il était enfin arrivé au terme de ses épreuves, la tentation disparut, et une douce consolation vint remplir son cœur Au moment où il était ainsi tout inondé de joie, il dit à son ami : « Frère, il est tard, vous êtes fatigué, je vous en prie, allez prendre votre repos. » Frère Mathieu ne voulait pas encore le quitter, mais il se rendit à ses instances, et alla se reposer. Frère Jean demeura seul avec le frère qui le servait. Alors Jésus-Christ lui apparut environné de splendeur et répandant autour de lui l'odeur la plus suave. Il venait accomplir la promesse qu'il lui avait faite de revenir le visiter, quand cette consolation lui serait plus nécessaire. Aussitôt il le guérit de toutes ses infirmités. Lorsqu'il eut reçu cette faveur, Frère Jean joignit les mains, remercia Dieu d'avoir enfin heureusement terminé le grand voyage qu'il avait à faire dans cette misérable vie ; puis, recommandant son âme à Jésus-Christ et la remettant entre ses mains, il passa de la vie mortelle à la vie éternelle qu'il avait si longtemps attendue et dans laquelle il souhaitait si ardemment de contempler le Christ béni. Son corps repose dans le couvent de la Penna-de-Saint-Jean.



Chapitre xlvj. — Comment Frère Pacifique, au moment où il était en prière, vit monter au ciel l'âme de Frère Humble, son frère.

PRÈS la mort de saint François, deux frères se présentèrent à l'un des couvents de la Marche et furent reçus dans l'Ordre. L'un d'eux fut appelé Frère Humble, l'autre Frère Pacifique ; et tous deux devinrent des hommes d'une grande sainteté et d'une haute perfection. Frère Humble resta à Soffiano où il mourut, et Frère Pacifique fut envoyé dans un autre couvent fort loin de lui. Or, un jour que ce frère était en prière dans un endroit solitaire, il vit, en extase, l'âme de Frère Humble monter droit au ciel, au moment où elle quittait son corps. Ayant été appelé à Soffiano, plusieurs années après, il arriva que les frères, sur la demande du seigneur de Bruforte, consentirent à quitter leur maison pour aller s'établir dans un autre endroit. Par suite de ce déplacement, on exhuma les restes des frères qui étaient morts à Soffiano, pour les transporter au nouveau couvent. Quand on en vint au tombeau de Frère Humble, Frère Pacifique prit lui-même les ossements de son frère, les lava avec du vin, les enveloppa dans un linge blanc, puis il les baisait avec respect et les arrosait de ses larmes. Cette conduite surprit beaucoup les autres frères, ils se scandalisèrent même en voyant un homme de grande sainteté témoigner pour son frère une affection qui paraissait si sensuelle, le pleurer avec tant de regret et montrer plus de respect pour ses restes que pour

ceux de tant d'autres frères dont la vie avait été aussi sainte que celle de Frère Humble, et qui méritaient aussi bien sa vénération. Connaissant leurs sentiments, Frère Pacifique leur dit : « Très chers frères, ne soyez pas surpris si je témoigne pour les ossements de mon frère plus de vénération que pour les autres. Grâce à Dieu, je n'ai point été en cela, comme vous le croyez, guidé par une affection purement naturelle, mais, au moment où mon frère quittait cette vie, j'étais en prière loin de lui, dans un endroit solitaire, et j'ai vu son âme s'envoler droit aux cieux ; je suis donc assuré que ses restes sont saints, et qu'ils doivent un jour se trouver en paradis. Si j'avais eu la même certitude sur l'âme des autres frères, j'aurais honoré leurs dépouilles de la même vénération. » Reconnaissant alors la sainteté et la pureté des intentions de Frère Pacifique, ses compagnons s'édifièrent désormais de sa conduite et bénirent Dieu qui opère dans ses saints des choses si merveilleuses.

Chapitre xlviij. — Du saint frère à qui la Mère du Christ apparut, quand il était malade, lui apportant trois boîtes d'électuaire.

AU couvent de Soffiano, dont nous venons de parler, se trouvait autrefois un frère d'une si haute sainteté et riche de tant de grâces, que sa vie paraissait toute céleste. Souvent il était ravi en Dieu, et lorsqu'il était absorbé dans la contemplation divine, faveur dont il était singulièrement doué, les oiseaux ve-

naient le trouver, se posaient familièrement sur sa tête, sur ses pieds, sur ses mains, et faisaient entendre un concert merveilleux. Ce frère aimait la solitude et parlait peu : mais, quand on l'interrogeait, il répondait avec tant de douceur et de sagesse qu'on l'aurait pris pour un ange. Il était favorisé des dons d'oraison et de contemplation, et les frères avaient pour lui une grande vénération. Lorsqu'il fut près d'arriver au terme de sa sainte vie, Dieu voulut l'éprouver par une maladie, qui ne lui permit bientôt plus de prendre aucun aliment. Dès lors, il refusait tout soulagement corporel, mettait toute sa confiance en JÉSUS-CHRIST, le céleste médecin, et en sa sainte Mère ; et par là, il mérita de la divine bonté d'être miséricordieusement visité et soulagé par la Vierge bénie.

Un jour qu'il était sur son lit, se disposant à la mort avec toute la ferveur de son âme, cette glorieuse Vierge lui apparut et s'approcha de lui avec une grande multitude d'anges et de saintes, et environnée d'une splendeur toute divine. Le frère, en la contemplant, se sentit inondé de joie et fortifié en son âme et en son corps. Il la pria humblement de demander, par ses mérites, à son Fils chéri qu'il voulût bien rompre les liens qui le tenaient encore attaché à la misérable prison de son corps ; et il lui faisait cette prière avec une grande abondance de larmes. — « Ayez confiance, mon fils, lui répondit la Vierge Marie, en l'appelant par son nom ; vos vœux sont exaucés, et je viens pour vous fortifier au moment où vous allez quitter cette vie. » Près de la Mère de JÉSUS se trouvaient trois saintes vierges,

portant chacune à la main une boîte d'électuaire d'une odeur et d'une suavité inexprimables. La sainte Vierge prit une de ces boîtes, l'ouvrit, et aussitôt toute la cellule fut embaumée ; puis, prenant une cuillerée d'électuaire, elle la présenta au malade. Le frère en eut à peine goûté, qu'il se sentit fortifié et rempli d'une douceur si suave, qu'il lui semblait que son âme allait se détacher de son corps. « O sainte Mère ! Vierge bénie ! s'écriait-il, ô vous, la guérison et le salut des pauvres mortels ! c'est assez ! c'est assez ! non, je ne puis plus supporter tant de douceurs. » Mais la compatissante et tendre Mère lui en rendit encore jusqu'à ce que la boîte fût entièrement vide ; ensuite, elle en prit une seconde, et y plongea la cuillère pour donner de ce nouvel électuaire au frère ; mais celui-ci, se plaignant doucement, disait : « O bienheureuse Mère de Dieu ! si mon âme est déjà toute liquéfiée par l'ardeur et la suavité du premier électuaire, comment donc pourrai-je en supporter un second ? O vous ! qui êtes bienheureuse par-dessus tous les saints et tous les anges, je vous en prie, c'est assez ! c'est assez ! » — « Mon fils, répondit la glorieuse Vierge, je veux que vous goûtiez de ce nouvel électuaire. » Et lui en ayant présenté un peu, elle ajouta : « Maintenant, c'est assez ; prenez courage, mon fils, bientôt je reviendrai vers vous pour vous conduire au royaume des cieux, que vous avez toujours recherché et souhaité si ardemment. » A ces mots, la Vierge disparut, et laissa le frère si rempli de consolation et tellement fortifié par la douceur de l'électuaire, qu'il vécut encore plusieurs

jours plein de force, sans éprouver le besoin de prendre aucune nourriture. Puis, au moment où il s'entretenait avec ses frères, son âme quitta la terre, inondée de joie et de bonheur.

Chapitre xlviij. — Comment Frère Jacques de la Massée aperçut dans la vision d'un arbre, tous les Frères Mineurs du monde; et comment il connut les vertus, les mérites et les vices de chacun d'eux.



RÈRE Jacques de la Massée, que Dieu rendit dépositaire de ses secrets, et à qui il donna la science parfaite et l'intelligence des divines Écritures et des choses futures, fut d'une si haute sainteté, que les Frères Égide d'Assise, Marc de Montino, Junipère et Lucide disaient de lui qu'ils ne connaissaient personne au monde qui fût plus grand près de Dieu que Frère Jacques de la Massée. J'éprouvai moi-même un grand désir de le voir ; car un jour que je priai Frère Jean, compagnon de Frère Égide, de m'expliquer quelque sujet spirituel, il me répondit : « Si vous voulez être bien instruit dans la vie spirituelle, adressez-vous à Frère Jacques de la Massée ; c'est par lui que Frère Égide voulait être dirigé ; il n'y a rien à ajouter ni à changer à ce qu'il dit, car son esprit connaît les secrets des cieux, ses paroles sont celles de l'Esprit-Saint, et il n'y a personne, sur la terre, avec qui je désire moi-même si ardemment m'entretenir. »

Lorsque Frère Jean commençait à exercer son ministère, Frère Jacques fut ravi en Dieu, un jour qu'il était en prière. Trois jours entiers, il demeura dans cette extase, privé de toute sensation corporelle et dans une telle insensibilité que les frères doutaient s'il était encore en vie. Ce fut alors que Dieu lui révéla quel devait être le sort de notre Ordre. Lorsque j'entendis parler de cette révélation, le désir que je ressentais de m'entrenir avec Frère Jacques devint encore plus vif. Enfin Dieu me procura cette consolation. Je le rencontrai un jour, et je lui dis : « O mon frère! si ce que l'on raconte de vous est vrai, je vous en prie, confiez-moi votre secret. On dit que, pendant les trois jours où vous êtes demeuré comme mort, Dieu, entre autres choses vous a révélé quel devait être le sort de notre Ordre; c'est ce que m'a rapporté Frère Matthieu, Ministre de la Marche, à qui, vous-même, vous avez confié le secret de cette révélation. Frères Jacques m'avoua humblement que le récit du Ministre était exact. Or, voici ce qu'avait raconté Frère Matthieu: « Je connais un frère à qui Dieu a révélé ce qui doit arriver à notre Ordre. Frère Jacques de la Massée m'a rapporté qu'un jour, après que Dieu lui eut confié beaucoup de choses secrètes sur l'état de l'Église militante, il avait aperçu, dans une vision, un arbre, merveilleux de beauté et de grandeur. Sa racine était d'or, ses fruits étaient des hommes, et ces hommes étaient des Frères Mineurs. Cet arbre avait autant de branches principales qu'il y avait alors de Provinces dans l'Ordre, et chaque branche portait autant de frères qu'il y en avait

dans la Province qu'elle représentait. De cette manière, Frère Jean connut le nombre de tous les religieux qui composaient l'Ordre et chacune des Provinces ; il connut même le nom, l'âge, la condition, les emplois, les dignités, les grâces et les fautes de chacun des Frères Mineurs. Au sommet de la branche du milieu, il remarqua Frère Jean de Parme ; les Ministres de toutes les Provinces se trouvaient au sommet des branches environnantes. Il aperçut aussi Jésus-Christ. Assis sur un trône élevé et d'un éclat éblouissant, il appelait saint François près de lui, lui présentait une coupe pleine de l'esprit de vie, et lui disait : « Va, visite les frères de ton Ordre, et donne-leur à boire de cette coupe de l'esprit de vie : car l'esprit de Satan se lèvera contre eux ; il les frappera, et plusieurs d'entre eux tomberont sans jamais pouvoir se relever. » Puis le Christ donna encore au Saint deux anges qui devaient l'accompagner. Alors saint François vint offrir la coupe à ses frères ; il commença par Frère Jean de Parme, qui la prit, but avec une sainte avidité tout l'esprit de vie qu'elle contenait, et devint aussitôt brillant comme le soleil. Ensuite, le Saint présenta successivement la coupe à tous les autres frères : mais il s'en trouvait peu qui la reçussent avec le respect et la piété convenables, et qui l'épuisassent tout entière. Le petit nombre de ceux qui la recevaient et qui la vidaient devenaient sur-le-champ resplendissants comme le soleil, tandis que les autres devenaient noirs, obscurs, difformes et hideux à voir. Pour ceux qui en buvaient une partie et répandaient le reste, ils devenaient moitié

brillants, moitié obscurs, plus ou moins, selon la mesure qu'ils avaient bue ou répandue. Mais, parmi tous les autres, Frère Jean resplendissait d'une clarté plus éblouissante. C'était lui qui avait le mieux épuisé la coupe de l'esprit de vie, et c'est pour cela qu'il lui fut donné de contempler avec plus de profondeur que les autres l'abîme de la divine et infinie clarté: et ce fut dans cette clarté qu'il entrevit les adversités et les tempêtes qui allaient s'élever contre l'arbre, agiter et briser ses rameaux. Dans cette prévision, il descendit du sommet de la branche où il se trouvait, alla se cacher au pied du tronc de l'arbre, et là il se tenait tout pensif. Alors un frère, qui n'avait bu qu'une partie de la coupe, s'élança au sommet de la branche que Frère Jean venait de quitter; mais à peine y était-il, que les ongles de ses mains se changèrent en pointes de fer aiguës et tranchantes comme des lames de rasoirs. Aussitôt il quitte brusquement sa branche et se précipite avec impétuosité et fureur sur Frère Jean; mais, sitôt qu'il l'aperçoit, celui-ci pousse un grand cri, et se recommande à Jésus-Christ assis sur le trône. Le Christ, alors, appelle de nouveau saint François, lui donne un caillou très tranchant, et lui dit: « Prends ce caillou, et va couper les ongles de ce frère qui veut déchirer Frère Jean, et mets-le dans l'impossibilité de faire désormais aucun mal. » Saint François obéit et partit sur-le-champ. Mais voici qu'un instant après, un vent impétueux s'élève et secoue l'arbre avec tant de violence que les frères en tombaient à terre. Ceux qui tombaient les premiers étaient ceux qui avaient répandu toute

la coupe de l'esprit de vie; les démons les traînaient dans des demeures obscures où ils étaient tourmentés. Mais Frère Jean et tous ceux qui, comme lui, avaient épuisé la coupe, étaient transportés par les Anges dans un séjour de vie, de lumière éternelle et de bienheureuse splendeur. Dans cette vision, Frère Jacques distinguait clairement chaque frère en particulier avec sa dignité et sa condition. Enfin, après avoir été quelque temps battu par la tempête, l'arbre finit par tomber, et il devint le jouet des vents qui l'emportèrent. Alors la tempête s'apaisa, et, de la racine de cet arbre d'or qui venait d'être arraché, s'en éleva un autre également d'or et dont les feuilles et les fruits étaient aussi tout d'or. Que dire de cet arbre, de sa croissance, de la profondeur de ses racines, de sa beauté, de son odeur et de sa vertu? Mieux vaut se taire maintenant. »

Chapitre xlix. — Comment le CHRIST apparut à Frère Jean de l'Alverne.



ARMI les frères et les enfants de saint François les plus remarquables par leur sainteté, et qui, selon la parole de Salomon, sont la gloire de leur père, se trouva, de notre temps, dans la province de la Marche, le vénérable et saint Frère Jean de Fermo, qui, du nom du couvent qu'il habita longtemps et où il mourut, fut appelé Frère Jean de l'Alverne. Ce frère était un homme d'une rare sainteté. Encore séculier et tout jeune, déjà il aspirait à marcher

dans les voies de la pénitence, jaloux de conserver, par là, la pureté de l'âme et du corps. Aussi, dès lors, il portait le cilice et le cercle de fer sur la chair, et il s'adonnait à de grandes mortifications. Pendant quelque temps, il demeura chez les chanoines de Fermo, qui vivaient dans la magnificence: alors surtout, il se privait de toute jouissance sensuelle et il macérait son corps par une sévère abstinence. Cependant, se voyant avec des compagnons qui menaient un genre de vie si contraire au sien, qui l'empêchaient de porter le cilice, et qui s'opposaient, en toutes manières, à ses austérités, il se détermina, par une inspiration divine, à quitter le monde et ses partisans, et à se jeter entre les bras de JÉSUS-CHRIST crucifié, avec l'habit de cet autre crucifié, saint François. Bientôt, en effet, il exécuta ce projet et fut admis dans l'Ordre. Confié aux soins du Maître des Novices, il devint, en peu de temps, si fervent et si pieux, qu'en écoutant son Directeur parler des choses de Dieu, quelquefois il sentait son cœur se fondre comme la cire près du feu, et l'amour divin l'embrasait avec une ardeur si suave, que, sous son impression, il était involontairement emporté; alors il se levait, et, comme enivré de l'esprit divin, il courait, soit dans le jardin, soit dans le bois, soit dans l'église, selon l'impulsion qu'il recevait par la flamme et l'impétuosité de cet esprit. Docile aux mouvements de la grâce, de jour en jour, cet angélique jeune homme faisait de rapides progrès dans les vertus; et les dons célestes, les saintes élévations et les ravissements le portèrent à un tel degré de perfection, que son esprit s'élevait

parfois jusqu'aux splendeurs des Chérubins, aux ardeurs des Séraphins, aux joies des Bienheureux, enfin jusqu'aux amoureux et inexprimables embrassements de Jésus-Christ. Et puis, ces divines opérations ne se faisaient pas seulement ressentir à l'intérieur, les sens extérieurs eux-mêmes en subissaient la douce influence. Une fois surtout, la flamme du divin amour embrasa son cœur avec une ardeur extrême, et cet état dura trois ans entiers. Son cœur, alors, se trouvait inondé de consolations, consumé par l'amour de Jésus-Christ et livré, presque continuellement, aux extases et aux apparitions divines. Ce prodige eut lieu sur la sainte montagne de l'Alverne.

Cependant comme Dieu prend un soin tout particulier de ses enfants, leur ménageant, à propos et selon les circonstances, les douceurs ou les tribulations, suivant le besoin qu'ils en ont pour se conserver dans l'humilité, ou pour s'enflammer davantage du désir des choses célestes, il lui plut, après ces trois années de faveurs, de ravir à Frère Jean la flamme de l'amour divin qu'il possédait, et de le priver de toute consolation spirituelle. Dès lors, il demeura sans lumières, sans amour sensible pour Dieu, et accablé de tristesse. Dans sa douleur, il s'en allait errant çà et là dans le bois du couvent, appelant par ses cris, ses larmes et ses soupirs, l'Epoux chéri de son âme, qui s'était soustrait à son amour, qui l'avait abandonné, et sans lequel il ne pouvait goûter ni repos, ni tranquillité. Mais nulle part, et en aucune manière, il ne pouvait retrouver Jésus, ni les douceurs spirituelles de son amour,

qu'il avait si souvent éprouvées. Cet état d'abandon dura plusieurs jours, pendant lesquels le pauvre frère ne cessait de demander à Dieu qu'il daignât, dans sa miséricorde, lui rendre son Bien-Aimé. Enfin la divine bonté avait assez éprouvé la patience et excité les désirs du saint frère.

Un jour, après avoir longtemps erré dans les bois, accablé de fatigue, il s'était assis au pied d'un hêtre, et il tournait vers le ciel ses yeux baignés de larmes. En ce moment, JÉSUS-CHRIST lui apparut dans un sentier par lequel il était venu, et il se tint près de lui, sans lui parler. A la vue du Christ, Frère Jean se jette à ses pieds et lui dit en fondant en larmes : « O mon Seigneur, secourez-moi ; mon doux Sauveur, sans vous je suis plongé dans les ténèbres et la désolation ; sans vous, tendre Agneau, je suis dans les angoisses, les tribulations et les craintes ; sans vous, Fils du Très-Haut, je suis dans la confusion et la honte ; sans vous, je suis dépouillé de tout bien et dans l'aveuglement ; car c'est vous, ô mon JÉSUS ! qui êtes la vraie lumière des esprits ; sans vous, je suis perdu, je suis damné ; car c'est vous encore qui êtes la vie des vies ; sans vous je suis stérile et aride ; car c'est vous qui êtes la source d'où découle tout don et toute grâce ; sans vous, je demeure privé de toute consolation ; car c'est vous, ô Seigneur ! qui êtes notre rédemption, notre amour, notre désir, le pain vivifiant, le vin qui réjouit les chœurs des Anges et les chœurs de tous les Bienheureux. O très doux Maître ! ô charitable Pasteur ! daignez m'éclairer, car je suis votre pauvre petite brebis, tout indigne que je suis de ce bonheur. » Les

désirs des saints que Dieu diffère d'exaucer servent à augmenter leur amour et à leur procurer un plus grand mérite ; Jésus-Christ partit donc sans exaucer le frère, sans lui parler, et il reprit le sentier par lequel il était venu vers lui. Aussi Frère Jean se lève, court après lui, se jette à ses pieds de nouveau, le retient avec une sainte importunité, et tout en pleurs il s'écrie: « O très clément Jésus ! prenez pitié d'une pauvre âme désolée ; par votre divine miséricorde, par le salut que vous nous avez mérité, exaucez-moi, rendez-moi la joie de votre face et de votre regard compatissant ; oui, ô Jésus ! car la terre est toute comblée de vos bienfaits. » Le Christ partit encore sans répondre, sans donner au frère aucune consolation ; semblable à une mère qui, voulant faire désirer le sein à son petit enfant, afin qu'il le prenne ensuite avec plus d'empressement, le laisse s'impatienter un peu et pleurer. Cependant Frère Jean suit le Christ avec plus d'ardeur encore, et il le rejoint. Alors Jésus se retourne, laisse tomber sur lui un regard doux et gracieux, étend ses bras très miséricordieux et très saints, et l'y reçoit en l'embrassant avec tendresse. En ce moment, Frère Jean vit s'échapper de la poitrine sacrée du Sauveur des rayons de lumière qui illuminaient tout le bois et qui se répandaient aussi sur son âme et sur son corps. Il se jette aux pieds du Christ, qui, comme autrefois à Madeleine, les lui présente bénignement à baiser ; il les prend avec respect, les arrose de ses larmes, et il était vraiment là comme une autre Madeleine. « O mon Seigneur ! disait-il, je vous en prie, détournez vos regards de dessus mes péchés. Par votre très sainte

Passion, par l'effusion de votre très précieux sang, ah ! daignez ressusciter mon âme à la grâce de votre amour, afin que je remplisse le précepte que vous nous avez donné de vous aimer de tout notre cœur et de toute notre âme. Vous le savez, ce précepte, nous ne pouvons l'accomplir sans votre grâce : aidez-moi donc, ô Fils bien-aimé de Dieu ! et que je puisse vous aimer de tout mon cœur et de toutes mes forces. »

Cette prière fut exaucée ; la flamme du divin amour vint embraser de nouveau le cœur du saint frère, qui, dès ce moment, se sentit entièrement renouvelé et rempli de consolation. Alors, voyant que le don de la grâce lui était rendu, il en remercie le Christ béni, et couvre ses pieds de baisers affectueux. Au moment où il se relevait pour contempler sa face divine, voyant que Jésus lui présentait ses très saintes mains à baiser, le frère les baise avec ardeur ; puis il s'approche de la poitrine du Sauveur et la baise aussi, et le Christ, de son côté, l'embrasse avec une tendresse inexprimable. Au milieu de ces doux embrassements, Frère Jean sentit s'exhaler une odeur si suave, que, près d'elle, tous les aromates et tous les parfums du monde réunis ensemble n'auraient été qu'une infection. En même temps, il fut ravi en Dieu, illuminé et consolé ; et, plusieurs mois encore, il porta dans son âme le céleste parfum qu'il avait reçu de Jésus. Depuis que sa bouche s'était abreuvée à la source de la divine sagesse, au cœur sacré du Sauveur, les paroles qui en sortaient étaient merveilleuses et n'avaient plus rien de terrestre ; elles avaient la puissance de convertir les

cœurs, et quiconque les entendait en retirait un grand fruit spirituel. Et puis, dans ce sentier où les pieds bénis du Christ avaient posé, et même à une distance assez éloignée de là, Frère Jean, longtemps encore après l'apparition, sentait la suave odeur qui s'y était exhalée, et voyait la splendeur dont le Christ avait été alors environné. Enfin, revenu de son extase, après la disparition du Sauveur, Frère Jean rapporta de l'abîme de la Divinité une si grande abondance de lumière pour son âme, que, bien qu'il ne fût pas un homme de lettres et qu'il n'eût pas étudié, il résolvait néanmoins et expliquait sans peine les questions les plus subtiles et les plus élevées sur la divine Trinité et sur les plus profonds mystères de la Sainte-Écriture. Plusieurs fois il parla devant le Pape, les Cardinaux, les Rois, les Barons, les Maîtres et les Docteurs, et tous demeuraient ravis et stupéfaits en trouvant en lui des pensées si sublimes et des maximes si profondes.

Chapitre L. — Comment Frère Jean de l'Alverne, célébrant la Messe le jour des Morts, vit une multitude d'âmes délivrées du Purgatoire.



N était au lendemain de la Toussaint. Frère Jean, suivant les intentions de l'Église, célébrait la Messe pour les âmes des défunts. Il offrait ce redoutable sacrifice, l'objet des plus ardents désirs des âmes du Purgatoire, avec une si ardente charité et une si grande ferveur qu'il paraissait comme

absorbé par la douceur de la piété et de l'amour fraternel. Au moment où il faisait l'élévation du Corps de Jésus-Christ, il le présenta à Dieu le Père, le priant, par l'amour de Jésus son Fils béni, attaché à la croix pour le salut des âmes, de daigner délivrer des peines du Purgatoire celles qui achevaient de s'y purifier. Aussitôt, il vit un nombre infini de ces âmes sortir du lieu de leur expiation, semblables à une multitude d'étincelles qui s'échapperaient d'une fournaise ardente. Elles montaient toutes au ciel par le mérite de la Passion de Jésus-Christ qui, tous les jours, est offert pour les vivants et les morts dans l'Hostie sacrée et digne d'être adorée dans les siècles des siècles.

Chapitre LI. — Du saint Frère Jacques de Fallerone. Comment, après sa mort, il apparut à Frère Jean de l'Alverne.



FRÈRE Jacques de Fallerone avait une réputation de haute sainteté. Pendant une maladie dont il était atteint, au couvent de Moliano dans la Garde de Fermo, un saint religieux, Frère Jean de l'Alverne, qui l'aimait comme son père et qui demeurait encore au couvent de la Massée, se mit en prière et supplia Dieu de rendre à son ami la santé du corps, si cela était plus expédient pour le bien de son âme. Au moment où il priait ainsi, ravi tout à coup en extase, il vit dans les airs, au-dessus de sa cellule,

qui se trouvait dans le bois, une troupe d'Anges et de Saints environnés de tant de splendeur, que tout le pays d'alentour en était illuminé. Au milieu de cette divine légion, il remarqua l'ami pour lequel il priait, et le vit couvert de vêtements éblouissants. Il aperçut aussi le bienheureux Père saint François portant les sacrées stigmates du Christ et resplendissant de gloire, le saint Frère Lucide, Frère Matthieu l'Ancien, du mont Rubbino et une foule d'autres religieux qu'il n'avait pas connus dans le monde. Il contemplait avec joie cette céleste milice, quand il lui fut révélé que l'âme de Frère Jacques était sauvée, et qu'il devait mourir de la maladie dont il était atteint. Il apprit aussi qu'il ne devait pas entrer en Paradis immédiatement après sa mort, mais qu'il passerait auparavant quelque temps au Purgatoire pour s'y purifier. Cette révélation du sort heureux de Frère Jacques laissa Frère Jean dans une allégresse qui lui faisait oublier la mort de son ami. Il l'appelait doucement en lui-même et il disait : « Frère Jacques, ô mon doux père ! Frère Jacques, ô mon bien-aimé frère ! Frère Jacques, ô le fidèle serviteur de l'ami de Dieu ! Frère Jacques, ô le compagnon de l'associé des Bienheureux ! »

Revenu de son extase, Frère Jean partit pour aller visiter son ami à Moliano. A son arrivée, il le trouva tellement appesanti par la maladie, qu'à peine s'il pouvait encore prononcer quelques mots. Il lui apprit que la mort allait frapper son corps, mais que le salut et la gloire étaient réservés à son âme, et qu'il en avait la certitude par une révélation que

Dieu lui en avait faite. Le malade reçut cette annonce avec une joie qui se peignait sur tous ses traits ; il remercia son ami de lui avoir apporté une si heureuse nouvelle, et se recommanda humblement à ses prières. Alors Frère Jean lui demanda de lui apparaître après sa mort et de venir l'informer de son état ; et Frère Jacques lui promit de le faire, si Dieu le lui permettait.

Après cet entretien, sentant l'heure de sa mort approcher, le malade récita pieusement ce verset du psaume : « *In pace in idipsum dormiam et requiescam,* » c'est-à-dire : « *Je m'endormirai en paix, et je reposerai dans la vie éternelle.* » Et après avoir prononcé ces mots, il quitta cette misérable vie, la figure encore tout épanouie de joie. Lorsqu'il fut enterré, Frère Jean retourna à son couvent de la Massée ; et là, il attendait que Frère Jacques vînt remplir la promesse qu'il lui avait faite. Au jour dont étaient convenus les deux amis, et pendant qu'il était en prière, Frère Jean vit apparaître le Christ accompagné d'une grande troupe d'Anges et de Saints. Mais Frère Jacques ne se trouvait pas parmi eux. Se voyant trompé dans son attente, Frère Jean s'adresse à Jésus-Christ et lui recommande son ami avec ferveur. Le jour suivant, au moment où il était en prière dans le bois, Frère Jacques lui apparut enfin, accompagné d'une légion d'Anges, couronné de gloire, et le visage radieux. « O père bien-aimé ! lui dit aussitôt Frère Jean, pourquoi donc ne vous ai-je pas vu au jour dont vous étiez convenu ? » — « Parce que j'avais encore besoin de me purifier, répondit Frère Jac-

ques ; mais à l'heure même où le Christ t'a visité et où tu l'as prié pour moi, tes vœux ont été exaucés et j'ai été entièrement délivré. Alors j'apparus à Jacques de la Massée au moment où ce saint laïque, servant la Messe, voyait, à l'élévation, l'Hostie lui apparaître sous la forme d'un bel enfant. Je lui dis : « C'est aujourd'hui qu'à la suite de ce divin enfant, je m'en vais au royaume de la vie éternelle, où personne ne peut entrer que par lui. » Ayant dit ces mots, Frère Jacques disparut, s'éleva vers les cieux en la compagnie des Anges, et laissa Frère Jean rempli de consolation. Frère Jacques de Fallerone mourut dans le mois de juillet, la veille de saint Jacques Apôtre, au couvent de Moliano ; et la bonté divine y opéra dans la suite plusieurs miracles par son intercession.

Chapitre lij. — De la vision dans laquelle Frère Jean de l'Alverne connut toute l'harmonie de la sainte Trinité.



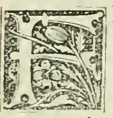
APRÈS avoir entièrement renoncé aux plaisirs et aux jouissances de ce monde, Frère Jean avait mis en Dieu toutes ses délices et toutes ses espérances ; et ce bon Maître, pour l'en récompenser, le favorisait de consolations merveilleuses et de révélations, spécialement aux jours des solennités du Christ. A l'approche de la Nativité de Notre-Seigneur, fête pendant laquelle il comptait sur les délices que lui procurait la douce humanité de Jésus, un jour qu'il

pensait à la charité qui a porté le Sauveur à s'humilier et à se faire homme comme nous, le Saint-Esprit l'enflamma d'un amour si excessif et d'une ferveur si vive, qu'il lui semblait que son âme, enflammée comme une fournaise ardente, allait s'échapper de son corps. Ne pouvant plus supporter ces ardeurs divines, il se plaignait amoureusement, se consumait et poussait involontairement de grands cris, excité par l'impétuosité de l'Esprit-Saint et la ferveur dont il était embrasé. En ce moment, l'espérance de son salut était en lui si forte et si certaine, qu'il ne pouvait croire qu'il dût passer par les flammes du Purgatoire, s'il était mort alors. Ce divin amour brûla dans son cœur six mois entiers ; mais sa plus vive ardeur n'était pas continuelle, elle ne se faisait sentir qu'à certaines heures du jour. Ce fut vers ce temps que Dieu le favorisa de ses apparitions et qu'il lui prodigua de merveilleuses consolations. Souvent il le ravissait en extase, et le frère qui le premier a raconté ces prodiges le trouva souvent en cet état.

Une fois entre autres, il fut, pendant une nuit, tellement ravi et plongé en Dieu, qu'il vit distinctement, dans le sein de la Divinité, toutes les choses créées, tant du ciel que de la terre, avec leur perfection, leur condition et leur ordre. Il connut clairement les rapports de toutes les créatures avec Dieu, et la manière dont cet Être infini est tout entier dans chacune d'elles, les environnant et les pénétrant de son immensité. Il connut encore un seul Dieu en trois Personnes, trois Personnes en un seul Dieu, et l'infinie charité qui porta le Fils du

Très-Haut à s'incarner par obéissance pour son Père. Enfin, il connut dans cette vision que l'homme n'a pas d'autre voie pour aller à Dieu et posséder le royaume éternel, que le Christ béni, qui est lui-même la voie, la vérité et la vie des âmes.

Chapitre liij. — Frère Jean de l'Alverne tombe comme mort en célébrant la Messe.



FRÈRE Jean se trouvait au couvent de Moliano, lorsqu'eut lieu le prodige que nous allons raconter, et qui fut rapporté par les frères mêmes qui en avaient été les témoins.

C'était la nuit après l'Octave de saint Laurent, et dans l'Octave même de l'Assomption de Notre-Dame, Frère Jean, après avoir chanté Matines à l'église avec les autres frères, sentant descendre en son cœur l'onction de la grâce divine, se retira dans le jardin pour s'y occuper de la Passion du Christ et se disposer à célébrer saintement la messe, qu'il devait chanter ce jour-là. Il méditait sur les paroles de la consécration du corps de JÉSUS-CHRIST, considérant l'infinie charité du Sauveur, qui ne s'est pas contenté de verser son sang pour nous racheter, mais qui veut bien encore laisser son corps avec ce sang précieux pour la nourriture de nos âmes. En ce moment il sentit s'accroître en son cœur une si grande ferveur et une douceur si suave, qu'il était prêt à y succomber, il poussait de grands cris, et, comme enivré de l'esprit qui le possédait, il récitait continuellement ces paroles : « *Hoc est corpus*

meum. » En les prononçant, il lui semblait voir le Christ béni avec la Vierge et une multitude d'Anges, et l'Esprit-Saint éclairait alors son âme dans les profonds et sublimes mystères du redoutable sacrifice de l'autel.

Au lever de l'aurore, il entra dans l'église, encore sous l'impression de cette ferveur, répétant toujours les paroles de la consécration, et s'imaginant n'être vu ni entendu de personne ; mais un frère, qui se trouvait en prière dans le chœur, entendait et voyait tout. Cependant, ne pouvant plus se contenir, et pressé par l'abondance de la grâce divine, Frère Jean continuait à jeter de grands cris ; il demeura dans cet état jusqu'au moment de la messe. Alors il alla se préparer à l'autel. Lorsqu'il eut commencé le sacrifice, il éprouva que plus il avançait, plus s'accroissait en lui l'amour de Jésus-Christ, et cette ferveur qui lui apportait un sentiment si intime de la Divinité, que sa parole ne pouvait l'exprimer. Craignant que cette ferveur et ce sentiment ne s'accrussent au point qu'il fût obligé d'interrompre le saint sacrifice, il était inquiet et ne savait s'il devait continuer. Toutefois, se rappelant qu'il s'était déjà trouvé en pareille circonstance et que le Seigneur avait assez tempéré sa ferveur pour qu'il pût achever la messe, il espéra qu'il en serait encore ainsi cette fois. Il poursuivit donc. Lorsqu'il en fut à la Préface de Notre-Dame, l'illumination d'en-haut et la suavité de l'amour divin devinrent telles, qu'une fois à ces mots : *Qui pridie*, il se sentit prêt à défaillir. Enfin, quand il en vint au moment de la consécration, et qu'il eut prononcé sur l'hostie ces trois mots : *Hoc est enim*,

il lui fut impossible de continuer, et il ne faisait que répéter : *Hoc est enim.* Ce qui l'arrêtait, c'est qu'il voyait Jésus-Christ environné d'une multitude d'Anges, et la majesté divine l'absorbait tout entier. Et puis, il voyait que Jésus-Christ n'entrait pas dans le pain et que ce pain ne se changerait pas en son corps, tant qu'il n'aurait pas prononcé les paroles de la consécration : *Corpus meum.* Il était dans cette anxiété, sans qu'il lui fût possible d'avancer dans le saint sacrifice, lorsque le Gardien s'en étant aperçu, ainsi que les autres frères et les séculiers qui entendaient la messe, tous s'approchèrent de l'autel et demeurèrent saisis d'étonnement. A ce touchant spectacle, plusieurs même versaient des larmes d'attendrissement. Enfin, après une longue interruption, Dieu permit que Frère Jean pût prononcer à haute voix ces mots : *Corpus meum.* Aussitôt, la forme du pain s'évanouit, et, à sa place, apparut Jésus-Christ sous une figure humaine et resplendissant de gloire. Alors, cet aimable Sauveur fit connaître au frère la charité et l'anéantissement qui l'avaient porté à s'incarner dans le sein de la Vierge Marie et à descendre tous les jours entre les mains du prêtre quand il consacre le pain ; et cette révélation ajoutait encore au ravissement qu'il éprouvait dans la douceur de la contemplation.

Après l'élévation de l'hostie et la consécration du calice, une extase lui survint, et il se sentit transporté hors de lui-même. Dans cet état, son âme n'éprouvait plus aucun sentiment humain, et son corps, se penchant en arrière, allait tomber à la renverse s'il n'avait été soutenu par le Gardien qui se trouvait

derrière lui. Aussitôt, les frères et les séculiers qui étaient dans l'église se pressèrent autour de lui et le transportèrent à la sacristie. Il était comme mort ; déjà son corps était glacé et les doigts de ses mains tellement contractés, qu'à peine si l'on pouvait encore les étendre et les remuer. Frère Jean demeura dans cet évanouissement et cette extase jusqu'à l'heure de Tierce ; c'était pendant l'été. J'avais été moi-même témoin de ce prodige. Désirant vivement connaître ce que Dieu avait opéré en Frère Jean dans cette occasion, j'allai le trouver sitôt qu'il fut revenu à lui, et je le priai, pour l'amour de Dieu, de vouloir bien me dire ce qu'il avait éprouvé. Et lui, qui avait confiance en moi, se rendit à ma demande. Il me raconta, entre autres choses, qu'au moment où il regardait le Corps et le Sang de JÉSUS-CHRIST, son cœur se fondait comme une cire molle, qu'il lui semblait n'avoir plus d'os dans ses chairs, en sorte qu'il ne pouvait plus lever ni les bras ni les mains, et qu'il lui était impossible de faire le signe de la croix sur l'hostie et le calice. Il me dit aussi qu'avant d'être prêtre, Dieu lui avait révélé qu'il devait s'évanouir pendant la messe ; mais qu'ayant célébré déjà plusieurs fois le saint sacrifice, sans se trouver dans cet état, il avait fini par croire que cette révélation ne venait pas du ciel. Il ajouta que cependant, environ cinquante jours avant l'Assomption de Notre-Dame, fête pendant laquelle eut lieu le prodige que nous venons de rapporter, Notre-Seigneur lui avait fait connaître de nouveau qu'il ne tarderait pas à éprouver l'évanouissement qu'il lui avait annoncé déja ; mais il avait perdu, depuis, le souvenir de cette révélation.



Supplément tiré du manuscrit de Florence.

Chapitre j. — Comment saint François apparut à Frère Léon.



PRÈS la mort de saint François, frère Léon éprouva le désir de voir encore ce doux Père, qu'il avait si tendrement aimé durant sa vie. Pour obtenir cette consolation, il ajoutait à ses macérations ordinaires, à ses prières et à ses jeûnes ; et il conjurait Dieu, avec une grande ferveur, de vouloir bien l'exaucer.

Un jour qu'il priait ainsi, saint François lui apparut avec des ailes, et portant aux pieds et aux mains des ongles dorés semblables aux serres d'un aigle. Dans l'étonnement et la joie d'une telle apparition, frère Léon s'écria : « O mon très révérend Père ! Pourquoi m'apparaissez-vous sous une forme si merveilleuse ? » — « Ces ailes que tu vois, répondit saint François, c'est de la divine bonté que je les tiens ; elles m'ont été accordées afin que je puisse voler au secours des pieux frères de mon ordre qui m'invoquent dans leurs tribulations et leurs nécessités, et porter ensuite leurs âmes à la gloire suprême. Ces ongles dorés, grands et forts, m'ont été donnés contre le démon, et ils me servent aussi à déchirer les persécuteurs de mon Ordre et les frères qui y meurent en réprouvés ; c'est moi qui dois leur

faire subir les châtiments rigoureux qu'ils méritent. »
A la louange du Christ. Amen.



Chapitre ij. — De la terrible vision que Frère Léon eut en songe.



RÈRE Léon vit un jour, en songe, l'appareil du Jugement divin. Il vit les Anges rassembler dans une prairie, au son des trompettes et de divers autres instruments, une multitude immense. A l'une des extrémités de la prairie s'élevait une échelle de vermeil qui, de la terre, montait jusqu'aux cieux ; à l'extrémité opposée s'en trouvait une autre qui descendait du ciel jusqu'à terre, et celle-ci était blanche. Au sommet de l'échelle de vermeil apparaissait JÉSUS-CHRIST sous les traits d'un maître offensé et plein de colère. A quelques degrés au-dessous de lui se trouvait saint François. Le Saint descendit plus bas encore, et là, d'une voix forte et animée, il appelait ses frères et leur disait : Venez, mes frères, venez avec confiance, ne craignez pas ; venez, approchez du Seigneur, c'est lui-même qui vous y invite. » A ces paroles les religieux s'avançaient et montaient avec une grande assurance les degrés de l'échelle de vermeil. Mais lorsqu'ils étaient tous montés, l'un tombait du troisième degré, un autre du quatrième, un autre du cinquième, un autre du sixième, et tous enfin finissaient par tomber, sans qu'il en restât un seul sur l'échelle. A cette vue, touché de compassion pour ses Frères, saint Fran-

çois se tournait, comme un bon père vers le Juge, et le priait de recevoir ses enfants dans sa miséricorde. Mais le Christ lui montrait ses plaies toutes sanglantes, et il disait : « Vois ce que m'ont fait tes frères. » Alors, descendant de quelques degrés, le Saint appela de nouveau ses enfants renversés de l'échelle de vermeil, en leur disant : « Venez, mes frères et mes enfants, ayez confiance, ne désespérez pas, courez à l'échelle blanche, montez-y, et vous serez reçus dans le royaume du ciel ; oui, courez à l'échelle blanche, mes frères, c'est votre Père qui vous y exhorte. » Il dit, et au sommet de cette échelle, apparut la glorieuse Vierge Marie, Mère de Jésus-Christ, toute miséricordieuse et toute clémente. Et les frères entrèrent, sans aucune peine, dans le royaume éternel. A la louange du Christ. Amen.

Chapitre iij. — Exemple de Frère Léon. Comment saint François lui commanda de laver une pierre.



SAINT François se trouvant avec frère Léon sur la montagne de l'Alverne, lui dit : « Frère, chère petite brebis, lavez cette pierre avec de l'eau. » Frère Léon obéit. « Maintenant, reprit le saint, d'un visage rayonnant de joie, lavez-la avec du vin. » La pierre fut ainsi lavée. — « Lavez-la avec de l'huile, » dit-il encore. Le frère obéit. — « Frère Léon, chère petite brebis, dit enfin saint François pour la quatrième fois, lavez cette pierre avec du baume. » —

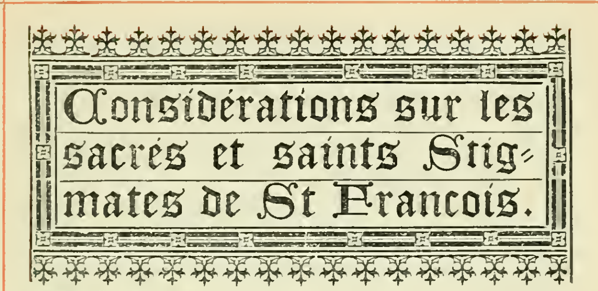
O mon doux Père, répondit le frère, comment trouver du baume dans ces lieux sauvages (1) ? » — « Sachez, frère, chère petite brebis du Christ, reprit saint François, sachez que cette pierre est celle où reposa JÉSUS-CHRIST quand il m'apparut sur cette montagne (2). Je vous ai commandé par quatre fois de la laver sans me répliquer, en mémoire de quatre grâces particulières que Dieu m'a promises pour mon Ordre : la première, que tous ceux qui l'aimeront sincèrement finiront par obtenir de la divine bonté une heureuse mort ; la seconde, que ceux qui le persécuteront recevront de Dieu des châtiments exemplaires ; la troisième, qu'aucun frère, dans le péché, ne pourra demeurer longtemps dans son sein ; enfin, la quatrième, qu'il durera jusqu'au Jugement dernier (3). »

1. Le baume est une plante très précieuse. Josèphe dit que la reine de Saba en fit présent au roi Salomon, et que depuis, le baume devint commun en Judée où il est fort rare maintenant : c'était le plus estimé qu'il y eût au monde. Josèphe, *antiq.*, lib, VIII, cap. II.

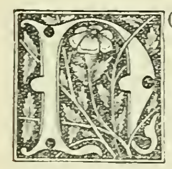
2. Cette pierre a été près de deux cents ans dans le sanctuaire de l'église du Mont-Alverne ; et, comme on en rompait souvent des morceaux, pour les emporter par dévotion, elle est depuis trois cents ans, dans une chapelle de la même église, où on l'a entourée d'une grille de fer, avec cette inscription : Table de saint François sur laquelle il a eu d'admirables apparitions, et qu'il a consacrée en y répandant de l'huile et en disant : *C'est ici l'autel de Dieu.*

3. *Nota.* Dans les différentes éditions des *Fioretti* sur lesquelles j'ai travaillé, ces trois chapitres du supplément du manuscrit de Florence se trouvent rejetés à la fin du volume : j'ai préféré cependant les transposer ici, parce que c'est évidemment à cette première partie qu'ils doivent se rattacher.





Considérations sur les sacrés et saints Stigmates de St François.



NOUS ferons, dans cette partie, de pieuses considérations sur les glorieux, sacrés et saints Stigmates que notre bienheureux père saint François reçut de JÉSUS-CHRIST lui-même sur la sainte montagne de l'Alverne ; et, comme ces Stigmates furent au nombre de cinq, correspondant aux cinq plaies de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, nous partagerons cette partie en cinq considérations.

La première sera faite sur la manière dont saint François parvint à la sainte montagne de l'Alverne.

La seconde, sur le genre de vie qu'il mena sur cette montagne avec ses compagnons, et sur les entretiens qu'il y eut avec eux.

La troisième, sur l'apparition séraphique et sur l'impression des sacrés Stigmates.

La quatrième, sur la descente de saint François du mont de l'Alverne, après qu'il y eut reçu les sacrés Stigmates, et sur son retour à Sainte-Marie-des-Anges.

Enfin, la cinquième considération sera faite sur certaines apparitions ou révélations que Dieu fit, après la mort de saint François, à de saints frères

et à d'autres pieuses personnes, pour confirmer la vérité des sacrés Stigmates.

Première considération sur les sacrés et saints stigmates.



AINT François avait quarante-trois ans, lorsqu'en 1224 Dieu lui inspira de quitter la vallée de Spolète et de se rendre en Romagne avec frère Léon, son compagnon. Dans ce trajet, il vint à passer au pied du château de Montefeltro, où se donnait alors un grand banquet. Un jeune comte allait recevoir l'épée de chevalier. A la nouvelle de cette fête et du nombreux concours de gentilshommes qu'elle avait attirés, le Saint dit à son compagnon : « Allons au château, nous y ferons, Dieu aidant, un chevalier spirituel. »

Au nombre des convives de Montefeltro se trouvait un gentilhomme riche et puissant de Toscane, appelé Orlando de Chiusi de Cassentino. Depuis qu'il avait entendu raconter des choses si merveilleuses de la sainteté et des miracles de saint François, il avait conçu pour lui une grande vénération, et il souhaitait ardemment de le voir et de l'entendre prêcher.

Arrivé bientôt au château, le Saint se rendit sur la place où s'étaient assemblés les gentilshommes, et là, dans la ferveur qui l'animait, il monta sur un petit mur et se mit à prêcher. Il prit pour sujet de

son discours ces paroles qu'il prononça en langue vulgaire : « *Tanto è il bene ch'io aspetto ch'ogni pena m'è dillet to* ; » c'est-à-dire : « *Le bien que je désire est si grand, que toute peine m'est un plaisir.* » Partant de ce texte, il parla sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, et ses paroles étaient pleines de piété et de profondeur. Il cita surtout l'exemple des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs, des Vierges et des autres Saints qui, tous, se trouvaient heureux de souffrir pour Jésus-Christ les tourments, les macérations, les tribulations et les tentations.

L'auditoire était vivement ému, tous les yeux étaient attachés sur le visage du prédicateur, et chacun recevait ses paroles comme si elles étaient sorties de la bouche d'un ange. Orlando surtout, intérieurement touché de Dieu, en écoutant cette divine prédication, résolut dès lors d'aller trouver saint François, de s'entretenir avec lui des intérêts de son âme et de mettre ordre à sa conscience. En effet, le sermon terminé, il aborda le Saint, et le tirant à l'écart, il lui dit : « Père, je voudrais parler avec vous du salut de mon âme. » — « J'accepte avec plaisir cette proposition, répondit saint François ; mais à présent, faites honneur aux amis qui vous ont invité ; après le repas nous converserons ensemble tant qu'il vous plaira. » Orlando se rendit à ce conseil du Saint. Lorsque le repas fut achevé, il vint le retrouver et mit ordre avec lui aux intérêts de son âme. A la fin de leur entretien, Orlando dit à saint François : je possède une montagne appelée Monte-Alverne qui est très propre au

recueillement ; elle est isolée et disposée très convenablement pour des hommes qui voudraient y pratiquer la pénitence et y mener une vie solitaire. Si elle vous plaît c'est de bon cœur que, pour le salut de mon âme, je consens à vous la céder à vous et à vos compagnons. » Ce fut avec une grande joie que le Saint reçut une offre si généreuse et qui lui convenait si bien ; il en remercia Dieu dans son cœur, et dit à Orlando : « Quand vous serez de retour en Toscane, je vous enverrai quelques-uns de mes compagnons ; ils visiteront la montagne, et, si elle est propre à la vie religieuse et pénitente, j'accepte l'offre charitable que vous m'en faites. » Après cette entrevue, saint François partit du château et, quand il eut terminé son voyage, il retourna à Sainte-Marie-des-Anges. Orlando de son côté, revint aussi après la fête à son château de Chiusi, qui se trouvait à un mille environ de l'Alverne.

De retour à Sainte-Marie-des-Anges, saint François envoya deux frères à Chiusi. Orlando les reçut avec honneur et avec joie. Voulant leur faire voir la montagne, il les fit accompagner de cinquante hommes armés, pour les défendre contre les bêtes sauvages qu'ils pouvaient y rencontrer. Ainsi escortés, les frères montèrent l'Alverne, l'examinèrent avec soin, et trouvèrent une petite pleine solitaire et très propre à la contemplation. Ce fut l'endroit qu'ils choisirent pour y fixer l'habitation de leur Père et s'y fixer eux-mêmes ; et aussitôt, aidés des hommes qui les avaient ac-

compagnés, ils y construisirent une pauvre cellule de branches d'arbres. Ils acceptèrent donc au nom de Dieu, la montagne de l'Alverne, prirent dès lors possession de l'endroit qu'ils y avaient choisi et retournèrent vers saint François.

A leur arrivée ils racontèrent qu'ils avaient trouvé sur l'Alverne un lieu très propre à l'oraison et à la contemplation ; le bienheureux Père en fut comblé de joie, rendit grâces à Dieu et dit à ses frères, d'un visage radieux : « Mes enfants, voici que nous approchons de notre carême de saint Michel Archange, je crois que la volonté de Dieu est que nous le passions sur la montagne de l'Alverne qu'il nous accorde dans sa libéralité. Il faut que, par la pénitence, nous méritions la consolation de consacrer cette montagne à l'honneur et à la gloire du Sauveur, de sa glorieuse Mère la vierge Marie et des saints Anges. Alors il choisit pour compagnons Frère Massée de Marignan d'Assise, homme fort intelligent et d'une grande éloquence ; Frère Ange Tancrède de Rieti, qui avait été chevalier lorsqu'il était encore dans le monde, et qui avait reçu une éducation très distinguée ; enfin Frère Léon qu'il affectionnait singulièrement à cause de sa grande simplicité et de sa pureté de cœur. Puis il se mit en prière avec eux, et, après avoir recommandé aux Frères qui restaient de prier aussi Dieu pour le succès de leur voyage, il se mit en route pour la montagne de l'Alverne.

Pendant le trajet, il appela Frère Massée et lui dit : « Frère, vous serez dans ce voyage, notre gar-

dien et notre prélat ; je veux, tant qu'il durera et que nous serons ensemble, que tous nos usages soient conservés, nous réciterons l'office, nous nous entretiendrons de Dieu, nous observerons la règle du silence, et nous ne nous inquiéterons de rien au sujet de notre nourriture et de notre sommeil. Seulement, quand viendra l'heure de chercher un logement, nous achèterons un peu de pain, et nous prendrons notre repos là où Dieu nous conduira. » A ces paroles du Père, les trois compagnons inclinèrent la tête, firent le signe de la croix et poursuivirent leur route.

La première nuit se passa dans un couvent de l'Ordre ; mais le lendemain, retardés par le mauvais temps et la fatigue, ils ne purent gagner ni couvent, ni château, ni village, et ils furent obligés de chercher un abri dans une vieille église abandonnée. Pendant que ses frères s'y trouvaient endormis, saint François, resté seul en prière, vit bientôt une grande multitude de démons se précipiter vers lui avec un bruit et un fracas épouvantables ; tous ensemble se mettent à l'attaquer et à le harceler de mille manières, le poussant, le tirant en tous sens et l'accablant de menaces et de reproches. Mais tous ces efforts des esprits mauvais pour le distraire de sa prière étaient impuissants : Dieu était avec lui. Quand il eut supporté quelque temps les assauts que lui livraient les démons, il cria à haute voix : « O esprits maudits ! vous ne pouvez rien que par la permission de Dieu ; mais je vous le dis de sa part, faites sur moi tout ce qu'il vous permettra, et

je recevrai tout de bon cœur, car je n'ai pas de plus grand ennemi que mon corps : vengez-vous donc, pour moi, de ce cruel ennemi, c'est le plus grand service que vous puissiez me rendre. » A ces mots, les démons se ruent avec fureur sur saint François, le saisissent, le traînent dans l'église et lui font essuyer des traitements plus indignes encore que la première fois. Mais le saint, au milieu de ces tortures, se contentait de s'écrier : « O mon Sauveur Jésus-Christ ! Je vous rends grâces de l'honneur et de la charité que vous me témoignez ; oui, je le sais, les châtiments que vous infligez à vos serviteurs, en punition de leurs fautes, sont un gage de votre bonté à leur égard ; car c'est pour leur faire éviter les peines de l'autre vie que vous les éprouvez ainsi sur la terre. Punissez-moi donc de mes péchés; faites tomber sur moi toutes les adversités, et je suis disposé à les supporter toutes avec joie, en expiation de mes crimes. » Vaincus par tant de constance, les démons se retirèrent confus. Aussitôt, dans la ferveur qui l'embrasait, saint François sort de l'église, va se mettre en prière dans un bois qui se trouvait tout près, et là, se frappant la poitrine et versant d'abondantes larmes, il s'efforçait de rappeler en lui l'Époux et le Chéri de son âme. Enfin il le retrouva dans le secret de son cœur, et alors, tantôt il lui parlait comme à son Seigneur, tantôt il lui répondait comme à son Juge, tantôt il le priait comme son Père, tantôt enfin il s'entretenait avec lui comme un ami avec son ami.

En ce moment, les Frères s'étant rendus dans le

bois pour y chercher leur Père, ils le trouvèrent baigné de larmes et implorant la divine miséricorde pour les pécheurs ; ils l'entendirent aussi pousser des plaintes lamentables sur la Passion du CHRIST, et on aurait cru qu'il la voyait se renouveler sous ses yeux, tant sa douleur était vive. Cette nuit encore ils l'aperçurent, pendant sa prière, tenant les bras en croix, et assez longtemps, suspendu, soulevé au-dessus de terre et environné d'une nuée resplendissante. Ce fut ainsi que saint François passa toute la nuit sans prendre un instant de repos.

Le matin, voyant qu'après tant de fatigue il serait trop faible pour continuer sa route à pied, ses compagnons allèrent au village voisin trouver un pauvre laboureur et lui demandèrent, pour l'amour de Dieu, de vouloir bien prêter son âne à saint François, leur Père. A ce nom de Frère François dont il avait entendu parler, le paysan dit aux Frères : « Seriez-vous donc des compagnons de ce frère d'Assise dont on dit tant de bien ? » — « Il est notre Père, répondirent les Frères, et c'est pour lui que nous venons vous demander votre âne. » Aussitôt le bonhomme s'empresse de le disposer, le conduit lui-même au Saint, qu'il fait monter avec mille témoignages de respect ; puis, quand les voyageurs eurent repris leur route, il les accompagna, marchant derrière son âne. Après avoir ainsi cheminé quelque temps, le paysan dit à saint François: « Frère, dites-moi la vérité, êtes-vous vraiment le Frère François d'Assise ? » — « Je le suis, » répondit le Saint. — « Eh bien ! ajouta le paysan, ap-

pliquez-vous donc à être aussi bon que les gens le disent, afin qu'ils ne soient pas trompés dans leur confiance : c'est un conseil que je vous donne. » Loin de mépriser cet avis et de se dire, comme le feraient maintenant bien des orgueilleux portant la cape : Quel est donc cet imbécile qui se mêle de me donner des conseils ? saint François aussitôt se jette à terre, se met à genoux devant le paysan, lui baise les pieds et le remercie de son bon et utile avis. Le paysan et les Frères le relevèrent respectueusement, le firent remonter sur l'âne, et l'on se remit en route.

Lorsque les Frères eurent gravi à peu près la moitié de la montagne, par une grande chaleur et dans un chemin difficile, le paysan, qui les accompagnait toujours, commença à ressentir une soif si ardente qu'il en vint bientôt à murmurer contre le Saint : « Ah ! s'écriait-il, je meurs de soif ; oui, je vais tomber d'épuisement, si je n'ai rien pour me rafraîchir. » Touché de compassion, saint François descendit de son âne, se mit en prière et resta à genoux, les mains élevées vers le ciel, jusqu'à ce qu'il connût que sa demande était exaucée ; alors il dit au paysan : « Allez, courez vers cette pierre, vous y trouverez une source d'eau vive qui s'en échappe maintenant par la miséricorde de Jésus-Christ. » Le laboureur courut aussitôt, et trouva en effet une fontaine d'eau limpide qui, par la vertu des prières du Saint, jaillissait du rocher le plus dur ; il but copieusement et se sentit fortifié. Une preuve manifeste que cette source fut miraculeuse-

ment produite par la puissance divine à l'intercession de saint François, c'est que jamais auparavant on n'avait trouvé d'eau vive en cet endroit, ni même à une grande distance de là, et qu'on n'en retrouva plus jamais dans la suite. Le Saint, ses compagnons et le paysan remercièrent Dieu de la faveur qu'il venait de leur accorder, puis ils continuèrent leur route.

Lorsqu'ils furent arrivés au pied du rocher même de l'Alverne, saint François voulut se reposer un peu sous un grand chêne qui se trouvait sur le chemin, et de là il contemplait le magnifique paysage qui se déroulait sous ses yeux. Mais voici qu'en ce moment arrive de divers points une multitude d'oiseaux qui témoignaient leur joie par leurs chants et leurs battements d'ailes ; ils voltigeaient tous autour du Saint ; les uns se posaient sur sa tête, les autres sur ses épaules, et d'autres sur ses bras, sur sa poitrine et sur ses pieds. Les compagnons de saint François et le paysan contemplaient ce spectacle avec ravissement et le Saint lui-même, émerveillé de ce prodige, disait tout joyeux : « Je crois, mes bien-aimés frères, qu'il plaît à Notre-Seigneur Jésus-Christ que nous habitions sur ce mont solitaire, puisque nos petites sœurs et nos petits frères les oiseaux témoignent tant d'allégresse à notre arrivée. » Les frères se levèrent, et ils continuèrent à gravir la montagne jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'endroit qui avait été choisi d'abord par leurs compagnons. Voilà ce qui regarde la première considération.

Seconde considération sur les sacrés et saints stigmates.



A seconde considération doit être faite sur les entretiens de saint François avec ses compagnons, lorsqu'ils furent arrivés sur la montagne.

Orlando éprouva une vive satisfaction quand il apprit que le Saint et ses trois frères étaient venus se fixer sur l'Alverne. Le lendemain de leur arrivée, il alla lui-même les visiter, et leur porta une abondante provision de toutes sortes de nourriture. Il trouva les pieux ermites en prière, les aborda et les salua avec bonté. Saint François se leva, reçut avec une joie pleine d'affection Orlando et sa compagnie, et ils s'entretinrent ensuite quelque temps. Le Saint remercia Orlando de la générosité avec laquelle il lui avait cédé l'Alverne, et de la visite dont il l'honorait ; puis il le pria de lui faire construire une petite cellule au pied d'un beau hêtre, dans un lieu très recueilli, très propre à l'oraison et situé à peu près à un jet de pierre de l'endroit où se trouvaient ses frères. Son désir fut immédiatement satisfait. Comme le soir approchait et qu'il fallait repartir, saint François dit quelques paroles et bénit la petite troupe. Au moment du dernier adieu, Orlando prit à part saint François et ses Frères, et leur dit : Mes bien chers Frères, je ne veux pas que sur cette montagne sauvage vous souffriez aucune nécessité corporelle qui vous empêche de vous livrer entièrement à la contemplation ; je veux, et je vous le dis

à présent pour toujours, je veux que vous veniez chercher dans ma maison tout ce qui vous est nécessaire ; si vous faites autrement, j'en aurai beaucoup de peine. » Après cela, Orlando et sa compagnie retournèrent au château.

Alors saint François fit asseoir ses compagnons et les instruisit sur le genre de vie qu'ils devaient mener, eux et tous ceux qui veulent vivre en solitaires. Il leur imposa l'observance de la sainte pauvreté, et leur dit : « Ne vous appuyez pas trop sur l'offre charitable du seigneur Orlando; prenons garde de blesser notre profession de pauvreté. Soyez sûrs que si nous sommes de vrais pauvres, le monde aura compassion de nous ; si nous embrassons bien étroitement la pauvreté, il nous donnera libéralement ce qu'il nous faut pour vivre. Dieu, qui nous a appelés dans la sainte religion pour le salut du monde, a fait ce pacte avec nous : nous devons donner au monde de bons exemples, et le monde doit fournir à toutes nos nécessités. Persévérons donc dans notre pauvreté, parce qu'elle est la voie de la perfection et le gage des richesses éternelles. » Le Saint donna encore à ses Frères plusieurs autres avis, et il ajouta en finissant : « Voilà donc le genre de vie que nous devons embrasser tous ; pour moi, en particulier, je sens que je touche au terme de ma carrière, et je veux désormais me tenir dans la solitude, me recueillir en Dieu et pleurer mes péchés en sa divine présence. Frère Léon, quand il le voudra, m'apportera une petite provision de pain et d'eau ; mais ne laissez venir à ma cellule aucun séculier, pour

quelque raison que ce soit ; je vous charge de répondre pour moi à ceux qui me demanderaient. » Ayant dit ces mots, saint François bénit ses compagnons et se retira dans sa cellule, au pied du hêtre; et les trois Frères prirent dès lors la ferme résolution de se conformer aux règles que leur Père leur avait imposées.

Quelques jours après, le Saint, considérant, de sa cellule, la disposition de la montagne, et contemplant avec étonnement les larges fentes et les grandes ouvertures des énormes rochers qui l'environnaient, il lui fut révélé de Dieu que ces fentes s'étaient ouvertes miraculeusement à l'heure de la passion du Christ, au moment où, selon ce que rapporte l'Évangile, les pierres se fendirent. Dieu avait voulu que ce prodige s'opérât d'une manière plus frappante sur la montagne de l'Alverne, parce que là devait se renouveler dans l'âme de François, par l'amour et la compassion, et dans son corps, par l'impression des sacrés Stigmates, la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Après cette révélation, le Saint se renferma dans sa cellule et s'y recueillit, dans l'attente du mystère qui allait s'accomplir. Dès lors, la prière continuelle à laquelle il se livra lui fit éprouver plus fréquemment encore les douceurs de la divine contemplation ; aussi, très souvent il se trouvait tellement ravi en Dieu, que ses compagnons le voyaient corporellement élevé au-dessus de terre et dans une extase qui le mettait hors de lui-même. Dans ces sublimes contemplations, Dieu lui révélait non seulement l'avenir, mais

encore les secrètes pensées et les inclinations de ses Frères. Frère Léon, son compagnon en fut convaincu par sa propre expérience. Se trouvant tourmenté par une tentation de l'esprit, il lui vint en désir de posséder quelque pieuse pensée écrite de la main du Saint ; et il espérait qu'une fois qu'il l'aurait obtenue, la tentation disparaîtrait, au moins en partie. Depuis quelque temps déjà, il nourrissait ce désir, et toujours il se sentait retenu par la honte et le respect. Mais l'Esprit-Saint révéla à saint François ce que son compagnon n'osait lui confier. Aussitôt il le fait appeler, lui demande ce qui est nécessaire pour écrire, et traçant à la louange de JÉSUS-CHRIST quelques lignes qu'il signe de la lettre *Tau* ([1]), il les remet au frère, en lui disant : « Recevez ce papier, mon très cher Frère, et conservez-le toute votre vie. Que Dieu vous accorde sa bénédiction, et qu'il vous protège contre les tentations. Que s'il permet que vous les éprouviez, ne vous en troublez pas ; plus vous serez tenté, plus je vous regarderai comme le véritable ami et serviteur de Dieu, plus je vous chérirai ; car je vous le dis en vérité, personne ne doit s'estimer parfait ami de Dieu qu'il n'ait auparavant passé par beaucoup de tribula-

---

1. Voici les lignes de cet écrit dont nous avons vu l'autographe dans le trésor de la basilique patriarcale d'Assise :

« Benedicat tibi Dominus et custodiat te, ostendat faciem suam tibi et misereatur tui ; convertat vultum suum ad te et det tibi pacem. » — « Dominus benedicat te, Frater Leo. » T.

« Que le Seigneur te bénisse et qu'il te garde ; qu'il te montre sa face et qu'il ait pitié de toi ; qu'il tourne son visage vers toi et qu'il te donne la paix. » — « Que le Seignuer te bénisse, Frère Léon. » T.

tions et de tentations. » Frère Léon reçut avec respect et confiance l'écrit du Saint, et aussitôt sa tentation disparut complètement. Alors il se tourna vers ses compagnons et leur raconta, plein de joie, la grâce que Dieu venait de lui accorder. Depuis il conserva toujours son écrit avec soin, et les frères s'en servirent ensuite pour opérer plusieurs miracles. Dès ce jour aussi, en toute simplicité et avec l'intention la plus pure, Frère Léon se mit à observer de plus près toute la conduite de saint François, et sa bonne foi lui mérita de le voir souvent ravi en Dieu, élevé au-dessus de terre à la hauteur de trois ou quatre brasses, quelquefois jusqu'au sommet du hêtre, et parfois même il le voyait si haut dans les airs et environné de tant de splendeur, qu'à peine s'il pouvait encore l'apercevoir. Et que faisait le bon Frère quand le Saint n'était encore qu'à la hauteur d'un homme ? Il allait doucement sous lui, lui baisait les pieds, les arrosait de ses larmes, et il disait : « Mon Dieu, prenez pitié de moi qui suis un pauvre pécheur, et, par les mérites de ce saint homme, daignez me communiquer quelque petite portion de votre grâce. »

Un jour que Frère Léon se trouvait ainsi sous les pieds de saint François, et qu'il était à une hauteur où il ne pouvait plus l'atteindre, il vit descendre du ciel un billet écrit en lettres d'or qui vint se placer sur la tête du Saint ; sur ce billet étaient tracés ces mots : « Ici se trouve la grâce de Dieu. » Le frère eut le temps de le lire, et il le vit ensuite remonter vers les cieux.

Sous l'impression de cette grâce divine qui le remplissait, saint François n'était pas seulement ravi en Dieu par la contemplation, souvent aussi il était fortifié par la visite des Esprits célestes. Un jour qu'il pensait à la mort et à l'état de son Ordre, quand il n'y serait plus : « Seigneur Dieu, disait-il, que deviendra, après ma mort, votre pauvre petite famille ? Vous aviez daigné, dans votre bonté, la confier aux soins d'un misérable pécheur ; après lui qui est-ce qui l'encouragera? qui est-ce qui corrigera ses défauts ? qui est-ce, enfin, qui priera pour elle ? » En ce moment, un Ange envoyé de Dieu lui apparut et lui dit : « Je l'assure de la part du Très-Haut, la profession de ton Ordre durera jusqu'au jour du Jugement. Il n'y aura personne, si grand pécheur qu'il soit, qui ne trouve miséricorde devant Dieu, s'il y est sincèrement attaché ; personne non plus qui puisse vivre longtemps si, par malice, il vient à le persécuter. Enfin, les grands coupables qui y entreraient et qui ne se corrigeraient pas seront bientôt rejetés de son sein. Ne te contriste donc pas si tu vois dans ton Ordre des Frères qui n'observent pas la Règle comme ils le devraient ; ne crois pas, pour cela, qu'ils doivent s'affaiblir, car il y en aura toujours un grand nombre qui suivront parfaitement la vie évangélique et qui observeront les règles dans toute leur pureté. Ceux-ci après leur mort, iront droit à la vie éternelle sans passer par les flammes du Purgatoire. Il y en aura d'autres qui suivront aussi cette vie évangélique, mais avec moins de perfection ; ceux-là, avant d'entrer en Paradis,

devront se purifier dans le Purgatoire ; mais c'est à toi que Dieu confiera le soin de régler le temps de leur expiation. Enfin pour ceux qui ne tiendront aucun compte de la Règle, je te le dis, de la part de Dieu, ne t'en tourmente pas, car lui-même ne s'en met pas en peine. » A ces mots, l'Ange disparut, et saint François demeura fortifié et consolé.

A l'approche de la fête de l'Assomption de Notre-Dame, le Saint voulut chercher un lieu plus solitaire encore et plus isolé, où il pût passer le Carême de saint Michel Archange, qui commence le jour de cette solennité ; il appela donc Frère Léon et lui dit : « Allez à l'oratoire de nos Frères, tenez-vous sur la porte et revenez me trouver quand je vous appellerai. » Frère Léon obéit. Saint François s'éloigna un peu, l'appela d'une voix haute ; et lorsque le Frère l'eut rejoint, il lui dit : « Mon fils, cherchons un lieu plus secret encore où vous ne puissiez m'entendre quand je vous appellerai. » Puis continuant leur recherche ils trouvèrent, dans la partie méridionale de la montagne, un endroit très solitaire et parfaitement disposé selon les désirs du Saint; mais il fallait, pour y arriver, traverser l'immense et effrayante ouverture d'un énorme rocher. Cette difficulté n'arrêta pas saint François : aidé de son compagnon il parvint, après de longs efforts, à jeter sur l'ouverture une pièce de bois, en forme de pont, et l'on put traverser. Alors le Saint fit appeler ses autres frères et leur annonça l'intention où il était de passer en ce lieu le Carême de saint Michel Archange. Il les pria d'y construire une pauvre cel-

lule, et de la disposer de telle sorte qu'ils ne pussent l'entendre crier de leur ermitage. Les Frères le satisfirent ; alors il leur dit : « Retournez maintenant, laissez-moi seul ici, car avec le secours de Dieu, je me propose de passer ce Carême sans dérangement et sans trouble. Qu'aucun de vous ne vienne me trouver, mais défendez surtout aux séculiers d'avancer jusqu'ici. Seulement, Frère Léon, une seule fois le jour vous viendrez m'apporter une petite provision de pain et d'eau ; puis, dans la nuit, vous reviendrez une autre fois vers l'heure de Matines. Alors vous vous approcherez en silence, et quand vous serez arrivé à la tête du pont, vous me crierez : *Domine, labia mea aperies ;* si je vous réponds, vous viendrez jusqu'à ma cellule pour y réciter Matines avec moi ; sinon retournez aussitôt au couvent. » Saint François l'exigeait ainsi, parce qu'il était quelquefois tellement ravi en Dieu, qu'il n'entendait plus rien et qu'il n'éprouvait plus aucune sensation corporelle. Il donna donc sa bénédiction, et ses compagnons se retirèrent.

Le jour de l'Assomption étant arrivé, le Saint commença son Carême ; dès lors il se réduisit à une sévère abstinence, macéra rudement son corps, fortifiant en même temps son esprit par de ferventes prières, des disciplines et des veilles. C'était en pratiquant ces saints exercices que, croissant de vertus en vertus, il disposait son âme à recevoir les divins mystères et les divines splendeurs, et son corps à soutenir les violents assauts des démons avec lesquels il avait souvent à combattre sensiblement.

Une fois, entre autres, dans la ferveur qui l'animait, il sortit de sa cellule et se mit en prière près d'un rocher entr'ouvert et qui formait un précipice d'une profondeur effrayante. Tout à coup, au milieu d'un bouleversement et d'un fracas épouvantable, survint le démon sous une forme terrible ; il frappe le saint et le pousse pour le faire tomber dans l'abîme. Ne voyant aucun moyen d'échapper, et ne pouvant soutenir l'aspect horrible de l'esprit mauvais, saint François se retourne avec précipitation, étreint le rocher de tous ses membres, se recommande à Dieu, et cherche, en tâtonnant, quelque saillie du roc où il puisse s'accrocher. Dieu ne permet jamais que ses serviteurs soient tentés au-dessus de leurs forces ; en ce moment, le rocher se creusa miraculeusement sous le corps du Saint, qui s'y enfonça comme dans une cire molle, en y imprimant la forme de son visage et de ses mains (1). Et c'est ainsi qu'aidé du secours de Dieu, il parvint à échapper à la fureur du démon.

Quelques années après la mort de saint François, l'esprit infernal renouvela ses tentatives, au même endroit, sur un de ses pieux Frères, et pensa devoir être plus heureux. Un jour que ce religieux disposait des pièces de bois sur l'abîme, afin qu'on pût y aller sans danger vénérer la mémoire du Saint et le miracle dont il avait été l'objet, le démon choisit l'instant où il avait sur la tête une de ces pièces

1. Wadding cite un auteur mort dans le quinzième siècle, qui dit que l'on voyait dans le rocher l'impression des poings du Saint. Ad ann. 1224, n. 8.

qu'il voulait placer, et le poussa dans l'abîme avec son fardeau. Mais Dieu, qui n'avait pas permis que le Saint y fût précipité, préserva encore en faveur de ses mérites, le pieux Frère du péril de sa chute. Au moment où il roulait dans le précipice, il se recommanda, plein de confiance et avec de grands cris, à saint François, qui, lui apparaissant aussitôt, le prit et le déposa doucement au bas du rocher, sans qu'il eût reçu ni secousse, ni lésion. Cependant, à ses cris, les Frères accoururent ; déjà ils le croient mort, déchiré par les pointes du rocher ; et tout en pleurs, ils prennent un cercueil, et descendent la montagne pour aller chercher les lambeaux de son corps et les inhumer. Mais quelle n'est pas leur surprise, lorsque arrivés au pied de la montagne, ils le rencontrent portant encore sur la tête la pièce de bois avec laquelle il était tombé, et chantant à haute voix le *Te Deum !* Ils n'en pouvaient croire leurs yeux ; mais bientôt tout leur fut expliqué ; le frère leur raconta comment saint François l'avait préservé dans sa chute, et tous ensemble revinrent au couvent chantant encore le *Te Deum*, et remerciant Dieu d'avoir sauvé miraculeusement, par les mérites de leur saint Père, l'un des frères de son Ordre.

Saint François continuait donc son Carême. Au milieu des fréquents assauts qu'il avait à essuyer de la part du démon, souvent aussi il était favorisé des consolations divines et de l'apparition des Anges, et parfois il était visité par les oiseaux. Ainsi, pendant ce Carême, un faucon, qui avait fait son nid

près de sa cellule, venait l'y trouver toutes les nuits, quelque temps avant Matines, le réveillait par ses chants et le battement de ses ailes et ne se retirait qu'après son lever. Le Saint se trouvait-il fatigué ou souffrant ? l'oiseau, en serviteur charitable et discret, se présentait et chantait plus tard. Un tel réveille-matin plaisait beaucoup à saint François ; car, outre que sa sollicitude le préservait de toute paresse et l'excitait à l'oraison, de temps en temps encore dans le cours de la journée, le faucon venait familièrement le trouver.

Cependant le Saint, se sentant presque épuisé par ses longues abstinences et ses luttes contre le démon, éprouva le besoin de se fortifier en procurant à son âme une nourriture spirituelle. Pour cela, il se mit à penser à la gloire infinie, au bonheur des bienheureux dans la vie éternelle, et il supplia Dieu de lui en faire ressentir quelque chose. Il priait encore, quand soudain, environné de splendeur, lui apparut un Ange tenant une viole à la main gauche et un archet à la droite ; et pendant qu'il le regardait tout saisi d'étonnement, l'envoyé des cieux laissa tomber l'archet sur la viole, et une mélodie si suave se fit entendre que l'âme de saint François en était comme enivrée et qu'il en demeurait privé de toute sensation corporelle. Il raconta depuis à ses compagnons que, si l'Ange avait donné un nouveau coup d'archet, sans doute son âme aurait brisé les liens du corps. Voilà ce qui regarde la seconde considération.



Troisième considération sur les sacrés et saints stigmates.

OUS en sommes à la troisième considération, c'est-à-dire à l'apparition séraphique et à l'impression des sacrés et saints Stigmates.

La fête de la très sainte Croix du mois de septembre approchait. Une nuit, que Frère Léon était parti, à son ordinaire, pour réciter Matines avec saint François, il arrive à la tête du pont et crie les paroles d'usage : *Domine, labia mea aperies.* Le saint ne répond pas. Le frère avance cependant en toute simplicité ; il traverse le pont, entre doucement dans la cellule, et n'y trouvant pas saint François, il va droit au bois et l'y cherche, sans bruit, à la clarté de la lune. Bientôt il entend sa voix, il s'approche, et le trouve priant à genoux, les mains et les yeux tournés vers le ciel. « Qui êtes-vous, ô mon Dieu, mon très doux Seigneur ? s'écriait-il brûlant de ferveur ; et qui suis-je, moi ? un véritable vermisseau, votre inutile serviteur. » Et il répétait continuellement ces mêmes paroles, Frère Léon, étonné, lève les yeux, regarde, et il voit descendre du ciel une flamme d'une clarté éblouissante qui vint se poser sur la tête du Saint. De cette flamme sortait une voix qui lui parlait ; mais Frère Léon ne pouvait distinguer les paroles. A la vue de ce prodige, se croyant indigne de demeurer si près du lieu même où il s'opérait, craignant d'ailleurs d'affliger saint François et de le troubler dans sa contemplation,

s'il venait à l'apercevoir, le bon frère s'éloigna doucement et se contenta de regarder de loin.

Alors Frère Léon vit le saint étendre trois fois les mains à la flamme, qui, après s'être arrêtée longtemps sur lui, finit par remonter vers le ciel. Le bon frère se félicitait de n'avoir pas été remarqué, et déjà il reprenait le chemin de sa cellule, ravi d'avoir pu contempler le prodige ; mais en ce moment, saint François entendit le froissement de ses pieds sur le feuillage, et lui ordonna de s'arrêter. Le frère obéit tout tremblant et tellement troublé, comme il le racontait ensuite à ses compagnons, qu'il aurait mieux aimé voir la terre s'entr'ouvrir sous ses pieds que d'attendre alors le Saint qu'il croyait avoir mécontenté. C'est qu'en effet, Frère Léon évitait, avec tout le soin possible, ce qui pouvait blesser le saint Père, dans la crainte de se voir, par sa faute, éloigné de sa compagnie. Cependant saint François le rejoint : — « Qui êtes-vous ? » lui demande-t-il. — « Mon Père, répond le frère avec embarras, je suis Frère Léon. » — « Pourquoi donc es-tu venu ici ? O frère ! ma chère petite brebis, reprit le Saint, ne t'avais-je pas recommandé de ne pas observer ainsi mes démarches ? Mais, réponds-moi maintenant, par la sainte obéissance, as-tu vu ou entendu quelque chose de ce qui vient de se passer ? » — « Père, répondit Frère Léon, je vous ai entendu répéter plusieurs fois : Qui êtes-vous, ô mon très doux Seigneur ? et moi, qui suis-je ? un misérable vermisseau, votre inutile serviteur. »

Alors, tombant aux pieds de saint François, Frère

Léon s'accuse de sa désobéissance et en demande le pardon avec larmes. Ensuite il supplie le Saint de lui expliquer les paroles qu'il avait entendues, et de lui répéter celles qui lui avaient échappé. Voyant qu'en faveur de sa simplicité et de sa pureté, l'humble frère avait mérité de voir et d'entendre quelque chose du prodige qui venait de s'opérer, ou d'en avoir révélation, saint François consentit à le satisfaire.

« O frère, chère petite brebis de Jésus-Christ, lui dit-il, sache donc qu'au moment où je répétais les paroles que tu entendais, deux lumières venaient éclairer mon âme ; celle de la connaissance et de la science de moi-même, et celle de la connaissance et de la science du Créateur. Quand je disais : « Qui êtes-vous, ô mon très doux Seigneur ? » j'étais dans une lumière de contemplation qui me faisait découvrir l'abîme de l'infinie bonté, de la sagesse et de la puissance de Dieu. Et quand je disais : « Qui suis-je ? un misérable vermisseau, » j'étais dans une lumière de contemplation qui me faisait découvrir la triste profondeur de ma bassesse et de mes misères ; et c'est pourquoi je répétais : « Qui êtes-vous donc, Seigneur, Dieu d'une sagesse et d'une bonté infinies, pour daigner me visiter, moi qui ne suis qu'un misérable et vil insecte ? » Dans cette flamme que tu apercevais se trouvait Dieu lui-même ; c'est lui qui me parlait sous cette forme, comme il avait fait autrefois à Moïse. Il me demandait que je lui fisse trois dons ; et moi je lui répondais : « Mon Seigneur, tout ce que je possède est à

vous ; vous le savez bien, je n'ai que ma tunique, ma corde et mes vêtements de dessous ; et encore tout cela vous appartient ; que puis-je donc présenter à Votre Majesté ? » Alors Dieu me dit : « Cherche dans ton sein, et offre-moi ce que tu y trouveras. » Aussitôt j'y portai la main et j'y trouvai une petite boule d'or que j'offris au Seigneur ; et je fis ainsi par trois fois selon qu'il m'avait été ordonné. Et puis trois fois aussi, je me prosternai, bénissant Dieu et le remerciant d'avoir bien voulu me donner quelque chose que je pusse lui présenter. En ce moment, une lumière intérieure me fit comprendre que ces trois dons que j'avais faits signifiaient la sainte obéissance, la sublime pauvreté et la splendide chasteté ; vertus que, par la grâce de Dieu, j'ai pratiquées avec tant de fidélité, que ma conscience ne me reproche rien. En même temps que tu me voyais porter la main à mon sein pour offrir les trois vertus signifiées par les boules d'or qui m'avaient été données, le Seigneur m'accordait encore la vertu de louer et d'exalter, de bouche et de cœur, la très sainte bonté qu'il m'a témoignée en me comblant de tant de grâces. Voilà quelles furent les paroles que tu as entendues au moment où tu me vis lever les mains par trois fois. Mais, je te le répète, frère, chère petite brebis, ne viens plus observer ainsi toutes mes démarches, retourne à ta cellule avec la bénédiction du ciel et prends toujours bien soin de me procurer ce qui m'est nécessaire. Oui, car bientôt Dieu doit opérer sur cette montagne des prodiges si grands et si merveilleux que tout le monde

en demeurera dans l'étonnement, et que jamais aucune créature n'en aura vu de si extraordinaires. »

Saint François apprit, par révélation, qu'en ouvrant par trois fois le livre des Évangiles, Dieu lui ferait connaître les désirs qu'il avait sur lui ; il se fit donc apporter ce livre sacré, et, s'étant mis en prière, au nom de la très sainte Trinité, il se le fit ouvrir trois fois par Frère Léon. Dieu permit qu'à chaque fois il tombât sur le récit de la Passion de Jésus-Christ. Le Saint comprit par là que, comme il s'était rendu conforme au Sauveur dans les actions de sa vie, il devait encore, avant de mourir, le suivre dans les afflictions et les douleurs de sa Passion. Dès lors, il eut la consolation de goûter et de sentir, avec plus d'abondance, la douceur de la divine contemplation et des célestes apparitions. Un jour, il en reçut une qui devait le préparer immédiatement à l'impression des sacrés Stigmates. C'était la veille de la très sainte Croix du mois de septembre. Au moment où il était seul et en prière dans sa cellule, l'Ange de Dieu lui apparut et lui dit : « De la part du Très-Haut, je viens t'avertir de te disposer, avec humilité et patience, à recevoir ce qu'il lui plaira de t'envoyer. » — « Je suis prêt à supporter avec résignation tout ce qui me viendra de mon Seigneur, » répondit saint François. L'Ange disparut. Le lendemain, jour de la très sainte Croix, le Saint, avant le lever du soleil, se mit en prière à la porte de la cellule, tourné vers l'Orient, et il disait : « O mon Sauveur Jésus-Christ ! je vous en prie, accordez-moi deux grâces avant ma

mort : faites que je ressente, autant qu'il est possible, dans mon âme et dans mon corps, cette douleur que vous avez éprouvée, ô mon doux Seigneur ! à l'heure de votre cruelle Passion ; et puis, que je ressente aussi, autant que le peut une créature, cet amour excessif qui vous embrasait, vous, le Fils de Dieu, et qui vous a porté à souffrir volontiers pour nous, pauvres pécheurs, tant d'horribles tourments. »

Saint François persévéra longtemps dans cette prière, et il connut que Dieu l'exaucerait, et qu'il lui serait donné d'éprouver, autant qu'il était possible à l'homme, ce qu'il avait souhaité. Dans cette conviction, il se mit à méditer pieusement sur la Passion du Sauveur et sur son infinie charité ; et alors, la ferveur de la dévotion s'accroissait si prodigieusement en lui, qu'il demeurait entièrement transformé en Jésus-Christ par l'amour et la compassion. Il était dans l'ardeur de cette divine contemplation, quand soudain il vit descendre, du haut des cieux, un Séraphin qui avait six ailes éclatantes et toutes de feu. Il se précipitait d'un vol rapide vers lui ; et bientôt le Saint put voir, entre ses ailes, la figure d'un homme crucifié. Ses ailes étaient disposées de telle sorte qu'il en avait deux sur la tête, deux autres lui servaient à voler, et les deux dernières lui couvraient tout le corps. A la vue de ce Séraphin, saint François demeura saisi d'étonnement ; une joie mêlée de tristesse et de douleur se répandit dans son âme. La douce contemplation du Christ qui lui apparaissait si familièrement et qui daignait jeter sur lui de si tendres regards le remplissait de joie ; mais

le douloureux spectacle de son crucifiement le pénétrait de compassion, et il en avait le cœur transpercé comme d'un glaive. Il admirait surtout profondément que l'infirmité des souffrances du Sauveur parût sous la forme d'un Séraphin, sachant bien qu'elle ne s'accorde pas avec l'état de gloire et d'immortalité. Mais bientôt le Séraphin lui-même lui apprit que Dieu l'avait permis ainsi, pour lui faire connaître que ce n'était pas par le martyre de la chair, mais par l'embrasement de l'amour, qu'il devait être transformé tout entier en une parfaite ressemblance avec Jésus-Christ crucifié.

Alors toute la montagne de l'Alverne parut comme embrasée par une flamme immense et resplendissante, qui s'étendait jusqu'aux montagnes et aux vallées d'alentour. On aurait dit que le soleil était descendu sur la terre. A cette vue, les bergers qui veillaient dans les campagnes voisines furent remplis d'épouvante, et ils racontèrent plus tard aux frères que cette flamme avait brillé sur la montagne pendant plus d'une heure. Trompés par cette clarté qui pénétrait jusque dans les hôtelleries de la contrée, des muletiers, qui se rendaient en Romagne, croyant que le jour était venu, se levèrent, disposèrent leurs mules et se remirent en route ; ce ne fut qu'après avoir cheminé quelque temps, qu'ils virent la lumière disparaître et le soleil se lever.

Dans cette apparition séraphique, le Christ lui-même daigna communiquer à saint François des choses secrètes et mystérieuses qu'il ne voulut jamais rapporter pendant sa vie ; ce ne fut qu'après

sa mort qu'il en fit la révélation. Or, voici quelles furent les paroles du Christ : « Sais-tu, disait-il au Saint, le prodige que je viens d'opérer en toi ? Pour que tu sois mon gonfalonier, je t'ai donné les Stigmates qui sont les marques de ma Passion. Et, de même que, le jour de ma mort, je suis descendu aux Limbes, et qu'en vertu de mes plaies, j'en ai retiré toutes les âmes qui s'y trouvaient pour les introduire au paradis, quand tu auras quitté la terre, tous les ans, le jour de l'anniversaire de ta mort, je t'accorde aussi de pouvoir descendre au Purgatoire, et, en vertu des Stigmates, d'en retirer toutes les âmes de tes trois Ordres, des Mineurs, des Sœurs et des Continents, et même de tous les autres qui auront eu pour toi une grande dévotion et que tu trouveras dans ce lieu d'expiation. Tu les introduiras toi-même au Paradis ; et c'est ainsi qu'après m'avoir été conforme pendant ta vie, tu le seras encore après ta mort. »

Après un long et mystérieux entretien, l'admirable vision disparut, laissant dans le cœur du Saint une ardeur excessive et la flamme de l'amour divin, et sur son corps l'image merveilleuse et les traces de la Passion de Jésus-Christ. Alors ses pieds et ses mains furent transpercés par des clous semblables à ceux qu'il avait vus dans les mains et les pieds du Christ qui venait de lui apparaître. Les têtes de ces clous, qui étaient rondes et noires, se trouvaient dans le creux des mains et au-dessus des pieds, et les pointes ressortaient du côté opposé, recourbées et rivées de manière qu'on aurait pu sans peine y passer

le doigt comme dans un anneau. Au côté droit du Saint apparut aussi une plaie rouge, comme s'il eût été transpercé d'une lance et souvent elle jetait un sang sacré qui trempait sa tunique, et ce qu'il portait sur les reins. Avant de connaître le prodige dont leur Père avait été l'objet, les frères remarquèrent qu'il ne découvrait plus ni les pieds ni les mains, et qu'il ne pouvait même plus poser à terre la plante des pieds ; ils trouvèrent ensuite lorsqu'ils voulurent laver ses habits, que sa tunique et son vêtement de dessous étaient couverts de sang, et ces marques leur firent soupçonner dès lors qu'il portait aux mains, aux pieds et au côté, l'image et la ressemblance de Notre-Seigneur Jésus-Christ crucifié.

Malgré tous les efforts qu'il faisait pour cacher ses sacrées et glorieuses plaies, voyant qu'elles étaient trop manifestes pour n'être pas aperçues par ceux qui l'approchaient plus familièrement, et craignant d'ailleurs de publier indiscrètement les mystères de Dieu, saint François douta s'il devait révéler la vision séraphique et l'impression qu'il avait reçue sur son corps. Dans sa perplexité, il fit appeler quelques-uns des frères avec lesquels il était plus intimement lié, et leur ayant proposé sa difficulté en termes généraux, il demanda leur avis. Parmi les frères qu'il consultait, il s'en trouvait un, d'une grande sainteté, appelé Frère Illuminé ; cet homme, vraiment éclairé de Dieu, jugeant que saint François devait avoir vu quelque merveille, lui dit : « Frère François, sachez que ce n'est pas seulement pour vous, mais pour les autres, que Dieu vous découvre quelquefois

ses secrets : c'est pourquoi vous devez craindre d'être repris d'avoir caché le talent, si vous ne faites point connaître ce qui doit servir à l'édification de plusieurs. » Touché de ces paroles, le Saint rapporta, avec une grande crainte, à ces compagnons, les détails de l'apparition que nous venons de raconter : mais il ajouta que Jésus-Christ lui avait dit certaines choses qu'il ne répéterait jamais durant sa vie.

En même temps que les sacrés Stigmates, que le Christ avait imprimés sur lui, remplissaient l'âme de saint François d'une vive joie, son corps en ressentait des douleurs extrêmes. Il se vit obligé de se confier à Frère Léon, celui de ses compagnons dans lequel il reconnaissait le plus de simplicité et de pureté; il ne lui cacha plus rien, lui laissa voir, toucher et panser ses plaies. Le bon frère faisait tout ce qu'il pouvait pour calmer les douleurs du Saint ; il essuyait le sang qui découlait de ses Stigmates, changeait les linges quand les souffrances étaient plus vives ; et même par la suite, tous les jours, excepté depuis le jeudi soir jusqu'au matin du samedi : car saint François voulait qu'aucun secours humain ne vînt adoucir les douleurs de la Passion du Christ qu'il ressentait en son corps, dans le temps où le Sauveur avait été, pour notre salut, livré et crucifié, dans le temps où il était demeuré mort et enseveli. Un jour qu'il se faisait détacher les linges sanglants de la plaie du côté, dans la douleur qu'il en ressentit, il fit un mouvement, posa la main sur la poitrine de Frère Léon et ce frère en ressentit dans son cœur une douceur de dévotion si suave, qu'il pensait tomber évanoui.

Après avoir terminé le carême de saint Michel Archange, saint François fut inspiré de Dieu de retourner à Sainte-Marie-des-Anges. Il fit donc appeler Frère Massée et Frère Ange, leur donna plusieurs avis, et leur recommanda surtout avec toute l'autorité qu'il avait sur eux, de garder soigneusement la sainte montagne de l'Alverne. Il leur annonça que, pour lui, il devait la quitter et retourner à Sainte-Marie-des-Anges avec Frère Léon ; puis, cédant à leurs prières, il leur fit voir, toucher et même baiser ses mains très saintes sur lesquelles étaient imprimés les sacrés Stigmates ; et les ayant bénis, au nom de Jésus crucifié, il descendit de la montagne et les laissa remplis de consolation.

Quatrième considération sur les sacrés et saints stigmates.



LORSQUE le pur et divin amour eut transformé complètement saint François en Dieu aussi bien qu'en la véritable image de Jésus crucifié, cet homme angélique, ayant terminé, en l'honneur de saint Michel Archange, un carême de quarante jours, sur l'Alverne, descendit de cette sainte montagne avec Frère Léon. Il se vit encore obligé de recourir alors à l'âne d'un bon paysan ; car, depuis qu'il portait aux pieds les clous sacrés, il ne marchait plus que difficilement.

Cependant le bruit de sa sainteté s'était répandu

dans tout le pays. Les bergers avaient raconté comment la montagne de l'Alverne leur avait apparu tout enflammée ; et ils assuraient que c'était là une marque certaine que Dieu avait opéré quelque miracle signalé en faveur du Saint. Lors donc qu'il descendit de la montagne, le peuple, instruit de son passage, s'empressa d'accourir pour le voir ; hommes, femmes, vieillards, enfants, s'efforçaient de toucher et de baiser ses mains. Saint François ne pouvait résister à de si pressantes instances ; toutefois il enveloppait avec soin, dans les manches de sa tunique, ses mains déjà couvertes de linges, et il ne laissait baiser que l'extrémité de ses doigts. Pendant qu'il prenait tous les moyens de cacher le mystère de ses plaies sacrées, pour échapper à la gloire des hommes, Dieu résolut d'opérer plusieurs miracles par leur vertu. Il le fit éclater spécialement dans ce voyage de l'Alverne à Sainte-Marie-des-Anges ; puis ensuite, pendant la vie et après la mort du Saint, dans les différentes parties du monde. Il voulait, par des prodiges éclatants et certains, manifester la vertu secrète et merveilleuse des Stigmates de son serviteur, ainsi que l'excessive charité et la miséricorde dont il s'était plu à le favoriser. Nous allons rapporter ici quelques-uns de ces miracles.

Près d'un village situé sur les confins d'Arezzo, une femme vint, tout en pleurs, trouver saint François, lui présenta son fils qu'elle tenait entre ses bras, et le supplia de prier pour lui. Cet enfant, âgé de huit ans, était hydropique depuis quatre ans, et son mal avait déjà pris de si grands accroissements

que, lorsqu'il était debout, il ne pouvait plus voir ses pieds (1). A cette vue, touché de compassion, le Saint se met en prière ; et, posant ses mains sur l'enfant, l'enflure disparut aussitôt et le malade demeura parfaitement guéri. La mère reprit son enfant, toute transportée de joie, et le reconduisit à sa maison en rendant grâces à Dieu et à saint François ; et depuis elle se faisait un plaisir de le montrer à ceux de la contrée qui venaient chez elle pour le voir.

Le même jour, saint François passa par le bourg de Saint-Sépulcre. Lorsqu'il fut près de Castello, les habitants de cette ville et ceux des pays d'alentour accoururent à sa rencontre, un grand nombre portaient à la main des branches d'olivier, et ces cris : « Voici le Saint ! voici le Saint ! » retentissaient dans toute la foule. Mais, tandis qu'excité par la vénération qu'il inspirait, chacun s'empressait confusément autour de lui pour le toucher, le Saint au milieu d'un si grand tumulte, l'esprit toujours ravi en Dieu par la contemplation, restait complètement indifférent et insensible à tout ce qui se faisait ou se disait autour de lui, ne remarquant même pas le pays qu'il traversait. Cette insensibilité fut telle que, revenant à lui, comme d'un autre monde, il demanda, à la porte d'un hôpital de lépreux, et lorsque la foule se fut retirée, si on arriverait bientôt au bourg de Saint-Sépulcre. Il en était éloigné déjà d'un mille. C'est qu'en effet l'âme de ce contempla-

1. *Ed era si inconciamente enfiato nel ventre, che stando rito non si potea riguardare a' piedi.*

teur céleste avait été tellement ravie qu'il n'avait remarqué ni les chemins qu'il avait parcourus, ni le temps qui s'était écoulé, ni les personnes qui s'étaient empressées autour de lui. Ses compagnons virent ce prodige se renouveler plusieurs fois encore.

Arrivé le soir au couvent de Mont-Casale, saint François y trouva l'un des frères dans les accès d'une si terrible maladie et si horriblement tourmenté, que son état paraissait plutôt une véritable possession du démon qu'une infirmité naturelle. Ce malheureux se jetait quelquefois à terre avec un tremblement effrayant et l'écume à la bouche ; d'autres fois ses nerfs se contractaient, s'étendaient, se repliaient et se tordaient tour à tour ; d'autres fois encore sa tête venait toucher aux pieds, et il s'élançait de toutes ses forces pour retomber ensuite étendu par terre. Le Saint prenait son repas quand il entendit parler de ce frère si misérablement attaqué d'une maladie que l'on disait sans remède. Il en fut vivement touché ; il prend alors un morceau du pain qu'il mangeait, le bénit, avec ses saintes mains stigmatisées, par un signe de croix, et l'envoie au malade. Ce frère le mangea et se trouva parfaitement guéri, sans que jamais depuis il se ressentit du même mal.

Le lendemain, dès le matin, saint François fit partir deux de ses frères de Mont-Casale pour aller habiter d'Alverne, et, avec eux, il renvoya le paysan qui lui avait prêté son âne et qui l'avait suivi jusqu'au couvent. Les deux frères se mirent aussitôt en route. Lorsqu'ils furent sur les terres du comté d'Arezzo,

quelques habitants qui les aperçurent de loin, croyant que le Saint se trouvait avec eux, en éprouvèrent une grande joie. Une femme du comté qui était en mal d'enfant depuis trois jours était sur le point d'expirer, et l'on espérait une prompte délivrance si le Saint était là pour lui imposer les mains. Mais bientôt on s'aperçut avec douleur qu'on s'était trompé. Toutefois la vertu de saint François vint suppléer à sa présence et répondre à la confiance des habitants d'Arezzo. Au moment où la femme expirante laissait déjà voir la mort sur ses traits, les frères demandèrent quelque objet touché par le Saint ; ils cherchèrent eux-mêmes, et, ne trouvant que la bride de l'âne sur lequel il était revenu de l'Alverne, ils la prirent et la posèrent sur la malade en invoquant le nom de saint François et se recommandant à lui. O miracle ! aussitôt la femme fut délivrée et mit heureusement au monde l'enfant qu'elle portait.

Après avoir passé quelques jours au couvent de Mont-Casale, le Saint partit pour Castello. Dès qu'on y fut instruit de son arrivée, une foule d'habitants accoururent au devant de lui, et chacun le suppliait de délivrer une femme depuis longtemps possédée du démon, et qui, par ses hurlements plaintifs, ses cris affreux et ses aboiements, jetait le trouble dans toute la contrée. Saint François se mit en prière, et faisant le signe de la croix sur la possédée, il commanda au démon de se retirer. L'esprit malin disparut, et la femme demeura parfaitement saine de corps et d'esprit.

Lorsque le bruit de ce miracle se fut répandu dans le peuple, une autre femme, animée d'une grande confiance, vint aussi trouver le Saint, lui présentant son fils qu'une plaie dangereuse avait réduit à un état de grave maladie, et elle le priait de faire sur lui le signe de la Croix. Touché de sa foi, saint François prend l'enfant, retire les linges qui convraient la plaie, la bénit en y faisant trois fois le signe de la croix ; puis, de ses propres mains, il remet les linges et rend le malade à sa mère. Il était soir, cette femme mit son enfant au lit, et quand le lendemain elle revint le trouver, elle le vit débarrassé de ses linges, et aussi parfaitement guéri que s'il n'avait eu aucun mal Seulement, à l'endroit de la plaie, s'était élevée, plutôt comme un témoignage du miracle que comme un reste de la maladie, une excroissance de chair qui avait la forme d'une rose vermeille. L'enfant la conserva toute sa vie ; et, en la voyant, il sentait sa dévotion se renouveler pour le Saint qui l'avait guéri.

Cédant aux pieuses instances des habitants de Castello, saint François consentit à demeurer un mois au milieu d'eux ; et il opéra beaucoup d'autres miracles. Ensuite il partit pour Sainte-Marie-des Anges avec Frère Léon et un bon paysan qui lui prêtait son âne. Un jour qu'ils avaient eu à parcourir des chemins fort mauvais, et par un froid très rigoureux, il leur fut impossible de gagner le soir aucun endroit où ils pussent se reposer, et ils se virent contraints de se retirer dans le creux d'un rocher pour s'y abriter contre la neige et y passer la nuit.

Le paysan, qui était mal couvert et qui ne trouvait rien pour faire du feu, sentait vivement le froid et ne pouvait dormir ; déjà il commençait à se désoler, à se plaindre et même à murmurer contre saint François qui l'avait engagé dans une si pénible situation. Le Saint fut touché des plaintes de ce pauvre homme ; dans sa ferveur, il étendit sur lui ses mains embrasées et percées par le feu du Séraphin. O merveille ! à peine le paysan eût-il été touché que, loin de ressentir encore le froid, aussitôt il éprouva à l'intérieur et à l'extérieur une chaleur aussi vive que s il avait été à l'ouverture d'une fournaise ardente. Ainsi ranimé, il prit tranquillement son sommeil ; et il rapporta lui-même que le repos qu'il avait pris cette nuit au milieu des rochers et exposé à la neige avait été si paisible et si doux, que jamais il n'avait si bien dormi dans son lit. Le lendemain, les voyageurs poursuivirent leur route pour Sainte-Marie-des-Anges.

Lorsqu'ils furent près d'y arriver, Frère Léon, levant les yeux, aperçut dans la direction du couvent une croix magnifique qui portait la figure de JÉSUS crucifié. Cette croix qui suivait exactement tous les mouvements du Saint brillait d'une si vive splendeur, qu'elle éclairait non seulement son visage, mais encore tout le chemin où il se trouvait. Elle ne disparut qu'au moment où il entra à Sainte-Marie-des-Anges. Ce fut avec une joie pleine d'affection que les frères le reçurent, lui et son compagnon, et dès lors il eurent la consolation de le posséder presque toujours au milieu d'eux jusqu'à sa mort.

Quoique l'humble saint François employât tous les moyens pour cacher aux hommes les grâces et les faveurs dont Dieu le comblait, quoiqu'il se considérât toujours comme le plus grand des pécheurs, le bruit de sa sainteté se répandait de plus en plus dans son Ordre et dans le monde entier. Frère Léon ne pouvait comprendre une humilité si parfaite, et il se disait un jour dans sa simplicité : « Voici un homme qui fait l'admiration de tout son Ordre, Dieu le comble des plus insignes faveurs, et il dit à tout le monde qu'il est le plus grand des pécheurs. Cependant jamais il ne s'accuse de péchés contre la sainte vertu... aurait-il donc conservé son innocence première ? » Et dès lors le bon frère éprouva un vif désir de savoir la vérité sur ce point. N'osant en parler au Saint lui-même, il eut recours à Dieu et le pria de lui faire connaître ce qu'il souhaitait avec tant d'ardeur. En faveur de sa persévérance dans la prière et des mérites de saint François, ses vœux furent exaucés et une vision vint l'assurer que le Saint avait vraiment conservé sa première innocence. Dans cette vision, Frère Léon aperçut saint François sur le sommet d'une montagne très élevée et inaccessible ; et il lui fut révélé que cette prodigieuse hauteur signifiait, en son bienheureux Père, l'excellence de la virginité qui convenait si bien à un corps qui devait être honoré des sacrés et saints Stigmates de Jésus-Christ.

Cependant, voyant que, par suite de ses plaies, ses forces diminuaient de jour en jour, et qu'il allait devenir incapable de diriger son Ordre, le Saint se

hâta de convoquer un Chapitre général. Lorsqu'il le vit rassemblé, il s'excusa humblement, en présence des frères, sur l'impuissance où il se trouvait de se charger désormais comme Général du gouvernement de son Institut. Il ajouta qu'il ne renonçait cependant pas encore à son titre, parce que l'ayant reçu du Pape lui-même, il ne dépendait pas de lui de le déposer sans sa permission expresse ; mais il établit comme son Vicaire Frère Pierre de Catane, et lui recommanda, à lui et aux Ministres Provinciaux, de donner à l'Ordre leurs soins les plus vigilants. Alors fortifié en esprit, et levant les mains et les yeux au ciel, il s'écria : « C'est à vous, ô Dieu, mon Seigneur ! c'est à vous que je recommande cette famille qui est la vôtre et que vous m'aviez confiée. Vous le savez, ô mon très doux Sauveur ! infirme comme je le suis, je ne puis plus maintenant en porter moi-même tout le fardeau. Je la recommande aussi aux Ministres Provinciaux ; si, par leur négligence, leurs mauvais exemples ou leur dureté, un seul frère venait à se perdre, qu'ils en répondent devant vous au jour du jugement, ô mon Seigneur ! » En ce moment, Dieu permit que tous les frères qui assistaient au Chapitre comprissent que les sacrés et saints Stigmates étaient l'infirmité dont parlait leur saint Père, et tous versaient des larmes d'attendrissement.

Dès lors saint François se reposa sur son Vicaire et les Ministres Provinciaux du gouvernement de son Institut, et il disait : « Maintenant que mes infirmités m'ont obligé de renoncer à l'administration

de l'Ordre, il ne me reste plus qu'à prier pour sa prospérité et à donner le bon exemple à mes frères. Je suis certain d'ailleurs que si Dieu me rendait la santé, le plus grand service que je pourrais rendre à notre religion, ce serait encore de supplier la divine bonté de la défendre, de la gouverner et de la conserver. »

Quoique saint François, comme nous l'avons déjà dit, employât tous les moyens pour cacher ses sacrés et saints Stigmates, quoiqu'il tînt ses mains toujours enveloppées de linge et ses pieds couverts d'une chaussure [1], quoiqu'il s'efforçât surtout de cacher avec un plus grand soin la plaie du côté, il ne pouvait cependant empêcher que bien des frères ne remarquassent et même ne touchassent ces glorieuses cicatrices. Ainsi, un frère qui le servait l'ayant un jour prié, par une pieuse ruse, de retirer sa tunique pour en secouer la poussière, pendant que le Saint s'en dépouillait, il eut le loisir de remarquer la plaie du côté; il se hâta même d'y porter la main, la toucha de trois doigts et put ainsi mesurer sa largeur. Peu de temps après, Frère Pierre de Catane se servit aussi de ce moyen pour voir cette plaie. Mais Frère Rufin fut celui de tous qui

1. Lé R. P. Grégoire d'Alençon, Custode des capucins de Normandie, assure, par écrit, qu'allant à son Chapitre général, tenu à Rome le 7 juin 1726, il a vu à Reccanati, petite ville à deux lieues de Notre-Dame-de-Lorrette, cette espèce de chaussure que sainte Claire fit pour saint François, après qu'il eut reçu les Stigmates; qu'elle est de corde tressée, et encore teinte de son sang en plusieurs endroits, et que cette relique est conservée précieusement dans l'église cathédrale, sous trois clefs différentes.

put le mieux s'assurer de l'existence des sacrés Stigmates. Ce frère était d'une haute contemplation, et c'est de lui que saint François disait qu'il n'y avait point d'homme plus saint au monde ; aussi avait-il pour lui une affection toute particulière, et il ne savait rien lui refuser. Frère Rufin se convainquit de trois manières de la réalité des plaies du Saint.

Le séraphique Père portait sur les reins un vêtement qui montait assez haut pour couvrir la plaie du côté. Lorsque Frère Rufin le lavait, il l'examinait avec soin, et toujours il trouvait sanglante la partie qui posait sur le côté, signe manifeste de la plaie qui s'y trouvait. Quand saint François s'apercevait que le Frère examinait ainsi son vêtement il le reprenait doucement de sa curiosité. Le second moyen qu'employa le Frère Rufin pour se convaincre fut, un jour, d'enfoncer les doigts dans la plaie du côté ; le Saint en ressentit une si vive douleur qu'il ne put s'empêcher de s'écrier : « O Frère Rufin ! Dieu vous pardonne le mal que vous venez de me faire éprouver ! » Enfin, un jour que ce frère priait instamment saint François d'échanger sa tunique contre la sienne, le bon Père quoiqu'un peu malgré lui, consentit à le satisfaire, et pendant qu'il retirait son vêtement pour prendre l'autre, Frère Rufin eut encore le temps d'examiner parfaitement la plaie du côté.

Frère Léon, lui aussi, et plusieurs autres Frères eurent la consolation de voir les sacrés Stigmates de saint François pendant sa vie. Toutefois malgré

leur sainteté et la confiance que méritaient leurs paroles simples et sans art, pour donner une certitude entière de ce qu'ils rapportaient, ils en firent le serment sur le saint livre des Évangiles. Plusieurs cardinaux, qui étaient dans l'intimité du Saint, virent aussi ses Stigmates, et ils composèrent de pieuses Hymnes, des Antiennes et des Proses en témoignage de respect pour ces signes sacrés. Le Pape Alexandre lui-même prêchant devant un auditoire où se trouvaient tous les cardinaux, et parmi eux le saint Frère Bonaventure, affirma qu'il avait vu, de ses propres yeux, les plaies de saint François lorsqu'il vivait encore. Jacoba de Settensoli [1], l'une des dames romaines les plus distinguées de son temps et qui avait pour le Saint une grande dévotion, eut aussi la consolation de voir ses stigmates pendant sa vie, et de les baiser après sa mort. Instruite par une révélation, que saint François était sur le point de mourir, elle se hâta, comme nous le raconterons tout à l'heure, de venir à Assise pour le voir une dernière fois.

Quelques jours avant sa mort, le Saint se trouvait à Assise, au palais de l'évêque, avec quelques-uns de ses compagnons, et là, malgré les infirmités dont il était accablé, il chantait les louanges de JÉSUS-CHRIST. Un jour un de ses frères lui dit : « Père,

1. Wadding, n'ayant pas trouvé de trace d'une famille de ce nom, croit que la dame était ainsi nommée du quartier de Rome, où elle demeurait, que l'on appelait Septisolium ou Septasolis. Baronius dit que ce lieu était entre le mont Palatin et le penchant du Scaurus ; et qu'il y avait là plusieurs rangs de colonnes, sur lesquels s'élevaient sept trônes qui paraissaient comme une haute tour. Ad. ann. 1084, n. 5.

vous le savez, les habitants de cette ville ont une grande confiance en vous, ils vous regardent comme un saint; afin donc de ne pas leur donner occasion de croire qu'ils se sont trompés, vous devriez maintenant penser à la mort et pleurer, bien loin de chanter; car enfin vous êtes dangereusement malade, et sachez bien que vos chants et ceux que vous nous commandez sont entendus par les gens du palais et par les hommes armés qui se trouvent au dehors pour vous garder ([1]) : veillez donc à ne pas leur donner mauvais exemple. Pour moi, ajouta le frère, je crois que nous ferions bien de retourner à Sainte-Marie-des-Anges; nous ne sommes pas convenablement dans ce palais, il y a trop de séculiers autour de nous. » — « Mon bien-aimé frère, répondit saint François, vous savez qu'il y a deux ans lorsque nous étions à Foligno, Dieu vous a fait connaître le moment de ma mort; il m'a révélé encore, il y a quelques jours, que je devais mourir de la maladie dont je suis atteint maintenant, et dans cette révélation il m'a donné l'assurance de la béatitude au paradis. Jusque-là, je pleurais à la pensée de la mort et de mes fautes; mais depuis, je suis inondé de joie et je n'ai plus de larmes à verser. Je chante donc et je chanterai toujours ce Dieu qui m'a comblé de ses grâces, et qui m'a donné la certitude du bonheur et de la gloire des

1. Dès qu'on sut, dans Assise, que le saint homme était près de mourir, les magistrats mirent des gardes autour du palais épiscopal, avec ordre de faire une exacte sentinelle nuit et jour de peur qu'on n'enlevât son corps dès qu'il aurait expiré et que la ville ne fût privée d'un trésor si précieux.

cieux. Cependant je consens volontiers à quitter ce palais; mais cherchez le moyen de me transporter; car infirme comme je le suis, je me sens incapable de marcher. »

Aussitôt les frères prirent dans leurs bras leur saint Père et l'emportèrent, et une foule d'habitants d'Assise les accompagnait. Lorsqu'il se vit près d'un hôpital qui se trouvait sur le chemin, saint François pria ceux qui le portaient de le déposer à terre et de le tourner vers la ville. Alors il appela sur Assise une grande abondance de bénédictions: « Soyez bénie du Seigneur Dieu, cité sainte, s'écriait-il, soyez bénie parce que beaucoup d'âmes seront sauvées en vous et par vous, un grand nombre de serviteurs du Très-Haut demeureront dans l'enceinte de vos murailles, et, du nombre de vos citoyens, beaucoup seront choisis pour le royaume de la vie éternelle. » Ayant dit ces mots, le Saint ordonna de continuer la marche, et l'on arriva bientôt à Sainte-Marie-des-Anges. Lorsqu'il eut été conduit à l'infirmerie, il fit appeler un de ses compagnons et lui dit: « Mon chère frère, Dieu m'a révélé le jour de cette maladie où je dois mourir; vous connaissez le dévouement de la dame Jacoba de Settensoli pour notre Ordre; vous savez aussi quels seraient ses regrets si ma mort arrivait sans qu'elle y fût présente; faites-lui donc savoir que, si elle veut me voir en vie, elle se hâte d'arriver ici. » — « Père, répondit le frère, vous dites bien : cette dame a pour vous une si grande vénération, qu'il est vraiment convenable qu'elle assiste à vos derniers moments. » — « Allez

donc, reprit saint François, apportez-moi de l'encre, du papier et une plume, et vous écrirez ce que je vais vous dicter. « Le frère obéit, et le Saint lui dicta la lettre suivante :

« A la dame Jacoba, servante du Très-Haut, Frère François, pauvre petit serviteur de Jésus-Christ : salut et. communication du Saint-Esprit en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

« Sachez, ma bien chère sœur, que le Christ à jamais béni m'a fait la grâce de me révéler le terme de ma vie, qui doit arriver bientôt : c'est pourquoi, si vous voulez me voir encore, partez dès que vous aurez reçu cette lettre et hâtez-vous d'arriver à Sainte-Marie-des-Anges. Apportez avec vous de l'étoffe, ou plutôt un cilice pour ensevelir mon corps et de la cire pour mon enterrement. Je vous prie aussi d'apporter de ces pâtes que vous me faisiez prendre à Rome quand j'étais malade... »

En ce moment, le Saint ayant connu par révélation que dame Jacoba venait le trouver, qu'elle était déjà près du couvent et qu'elle apportait tous les objets qu'il lui demandait, il dit au frère de ne plus écrire et de mettre sa lettre de côté, parce qu'elle n'était plus nécessaire. Chacun s'étonnait de cette conduite ; mais voici qu'un instant après on entend frapper vivement à la porte ; saint François envoie le portier ; on ouvre : c'était la dame de Settensoli elle-même qui arrivait avec deux de ses fils, Sénateurs de Rome, et une mombreuse escorte d'hommes à cheval. On les fit entrer, et la dame Jacoba se rendit droit à l'infirmerie pour y voir saint

François ; sa joie fut extrême lorsqu'elle le trouva vivant encore et qu'elle put lui parler ; et le Saint lui-même, en la voyant, ressentit une grande consolation. La pieuse dame lui raconta comment Dieu, au moment où elle était en prière à Rome, lui avait révélé qu'il touchait au terme de sa vie et qu'il devait lui demander les objets qu'elle avait apportés. Puis elle lui présenta les pâtes qu'il avait souhaitées, et le Saint s'en sentit fortifié lorsqu'il les eut prises. Après cela, la dame de Settensoli tombe à genoux près de lui, saisit avec un saint empressement ses pieds ornés des Stigmates du Christ, les baise avec respect et les arrose de ses larmes. A ce touchant spectacle, les frères croyaient voir Madeleine aux pieds de Jésus-Christ, et ils ne pouvaient arracher la pieuse dame des pieds de leur Père. Enfin, lorsque sa dévotion eut été pleinement satisfaite, ils la tirèrent à l'écart et lui demandèrent comment elle avait pu venir si à propos et munie de tout ce qui était nécessaire à saint François. La dame répondit qu'au moment où elle était en prière à Rome, une nuit, elle entendit une voix du ciel qui lui dit : « Si tu veux encore voir le Saint, hâte-toi de partir pour Assise ; porte ce que tu as coutume de lui présenter quand il est malade et tout ce qui est nécessaire pour sa sépulture. » Voilà ce qui m'a été prescrit, ajouta la dame, et j'ai aussitôt obéi. Jacoba resta dans le couvent jusqu'à la mort de saint François ; elle rendit ensuite, elle et tous ceux qui l'accompagnaient, les plus grands honneurs à sa sépulture, et voulut faire elle-même toutes les dépenses nécessaires

en cette circonstance. Puis elle revint à Rome, où elle mourut peu de temps après en odeur de sainteté. Par dévotion pour le Saint, cette noble dame, avant sa mort, avait demandé qu'on la transportât et qu'on l'inhumât à Sainte-Marie-des-Anges; ses dernières volontés furent remplies (1).

Comment le chevalier Jérôme vit et toucha les plaies de saint François, auxquelles il ne croyait pas auparavant.

APRÈS la mort de saint François, la dame de Settensoli, ses fils et les gens de sa suite ne furent pas les seuls qui virent et baisèrent ses sacrés et glorieux Stigmates ; un grand nombre d'habitants d'Assise eurent aussi cette consolation. Parmi eux, se trouvait un chevalier de grande réputation appelé Jérôme. Cet homme, comme saint Thomas à l'égard de JÉSUS-CHRIST, avait jusque-là refusé de croire aux plaies du Saint. Pour s'en assurer et pouvoir en assurer les autres, il se permit un jour, en présence des frères et des séculiers qui se trouvaient près du corps du bienheureux, d'agiter les clous des mains et des pieds et de palper la plaie du côté. Depuis, il devint un témoin constant de la réalité des Stigmates, jurant même sur le Livre sacré qu'il les avait vus et touchés. Sainte Claire et ses sœurs, s'étant rendues à Assise pour les obsèques de Saint François, eurent

1. Elle mourut l'an 1239, et fut enterrée à Assise, dans l'église bâtie en l'honneur de saint François. Ses deux fils y eurent aussi leur sépulture. (Wadding, ad ann. 1235, n. 24, et ad ann. 1239, n. 14.)

aussi le bonheur de voir et de baiser ses glorieuses et sacrées plaies.

Du jour et de l'année de la mort de saint François.

LE glorieux confesseur du Christ, saint François passa de cette vie à la gloire des Bienheureux en l'an de Notre-Seigneur 1226, le samedi 4 octobre, et il fut inhumé le dimanche suivant. Il était alors dans la quarante-cinquième année de son âge, dans la vingtième de sa conversion, c'est-à-dire du temps où il était entré dans les voies de la pénitence, et il y avait deux ans qu'il avait reçu l'impression des sacrés et saints Stigmates.

De la canonisation de saint François.

SAINT François fut ensuite inscrit au nombre des saints en l'an 1228, par le pape Grégoire IX, qui vint lui-même à Assise pour la solennité de cette canonisation. Voilà ce qui regarde la quatrième considération.





Cinquième et dernière considération sur les sacrés et saints stigmates.



A cinquième et dernière considération doit être faite sur certaines apparitions, révélations et miracles que Dieu permit, après la mort de saint François, pour confirmer la vérité de ses sacrés et saints Stigmates, et faire connaître le jour et l'heure où il les avait reçus.

On savait qu'un religieux, nommé Matthieu de Castiglione Aretino, avait eu révélation de ces choses. En l'an 1282, dans le mois d'octobre, sur l'ordre de Frère Jean Bonnegrâce, Général-Ministre, Frère Philippe, Ministre de Toscane, enjoignit à ce religieux, au nom de la sainte obéissance, de lui déclarer ce qu'il connaissait à ce sujet. Frère Matthieu était un homme d'une grande piété et d'une haute sainteté ; se voyant forcé par la sainte obéissance, il répondit :

« J'habitais l'Alverne l'an passé, dans le mois de mai, quand un jour je me mis en prière dans la cellule où l'on croit que se fit l'apparition séraphique, et je suppliai Dieu avec ferveur qu'il daignât révéler à quelqu'un le jour, l'heure et l'endroit où saint François avait reçu les sacrés Stigmates. J'avais persévéré dans cette prière jusque bien avant dans la nuit, quand tout à coup le Saint lui-même m'apparut environné d'une lumière éblouissante, et me dit : « Mon fils, que désires-tu ? » — « Père, lui répon-

dis-je, je demande à Dieu le jour, l'heure et l'endroit où vous reçûtes vos glorieux Stigmates. » Le Saint reprit : « Je suis François, ton Père ; me reconnais-tu? »— « Oui, Père, répondis-je, je vous reconnais. » Alors il me montra les plaies sacrées des pieds, des mains et du côté en me disant : « Le temps est venu où Dieu veut que, pour sa gloire, soient manifestées les choses dont mes frères ont négligé de s'enquérir jusqu'à présent. Sache donc que celui qui m'apparut ne fut pas un Ange, mais JÉSUS-CHRIST lui-même sous la forme d'un Séraphin : c'est lui qui, de ses propres mains, a imprimé sur mon corps ces plaies sacrées, comme il les reçut dans sa Passion, et voici comment s'opéra ce prodige.

« La veille de l'Exaltation de la Sainte-Croix, qui, cette année, tombait un vendredi, je sortis de ma cellule dans un grande ferveur d'esprit, et j'allai me mettre en oraison à l'endroit même où tu te trouves maintenant et où j'avais coutume de prier. Soudain descendit des cieux, avec impétuosité, un jeune homme crucifié sous la forme d'un Séraphin qui avait six ailes. A cette vue, je me prosternai, l'esprit religieusement occupé de l'amour infini de JÉSUS-CHRIST dans sa Passion et de son immense douleur et je demeurai touché d'une si vive compassion, qu'il me semblait éprouver dans mon corps les douleurs du Sauveur en croix. Au moment de l'apparition divine, toute la montagne devint brillante comme le soleil. Alors le CHRIST descendit vers moi et me communiqua des paroles secrètes que je n'ai encore révélées à personne; mais le temps approche

où elles seront connues. Après cela, le Sauveur remonta vers les cieux, et moi je me vis avec les Stigmates que je porte encore maintenant.

« Va donc, ajouta saint François, assure ton Ministre de la vérité de ce que tu viens d'entendre : car c'est ici l'œuvre de Dieu, et l'homme n'y a pas de part. » — A ces mots, le Saint me bénit et retourna vers le ciel, accompagné d'une escorte de jeunes gens tout resplendissants. » Voilà le rapport que fit Frère Matthieu ; il assura, de plus, avoir vu cette apparition dans un moment où il était entièrement éveillé ; et, plus tard, il jura qu'il l'avait racontée au Ministre de Florence, dans sa cellule, sur la demande qu'il lui en avait faite, par la sainte obéissance.

Comment un saint Frère, apres avoir lu, dans la légende de saint François, le chapitre des sacrés et saints stigmates, pria Dieu avec tant de ferveur de lui faire connaître les paroles secrètes du Séraphin, que le Saint vint enfin les lui révéler lui-même.

UNE autre fois, un pieux et saint frère lisant, dans la légende de saint François, le chapitre des sacrés et saints Stigmates, se mit à penser avec une grande anxiété d'esprit quelles pouvaient être ces paroles secrètes que le Saint avait entendues de la bouche du Séraphin, et qu'il n'avait jamais voulu répéter à personne pendant sa vie. Il se dit alors en lui-même : « Saint François a refusé de faire con-

naître ces paroles pendant qu'il vivait; mais, maintenant qu'il est mort, peut-être les révélerait-il, si on l'en sollicitait avec ferveur. » Et dès lors il se mit à prier Dieu et le bienheureux François qu'il leur plût de faire cette révélation. Enfin voici comment il fut exaucé, après avoir persévéré huit ans dans cette demande.

Un jour, qu'après le repas, il avait récité les Grâces dans l'église, il s'y retira seul à l'écart et se mit en prière, implorant Dieu et saint François avec larmes et avec plus de ferveur encore qu'à l'ordinaire. Mais en ce moment un frère vient l'appeler et lui commande, de la part du Gardien, de l'accompagner à la ville pour quelque affaire du couvent. Le pieux frère, ne doutant pas que l'obéissance ne fût plus méritoire devant Dieu que la prière, obéit aussitôt et suivit le frère qui le demandait. Alors, pour l'en récompenser, Dieu lui accorda ce que de longues années de prières n'avaient encore pu lui obtenir.

Au moment où les deux frères sortaient du couvent ils rencontrèrent deux religieux étrangers qui paraissaient venir de loin. L'un deux était jeune encore; l'autre, âgé et maigre; et tous deux étaient mouillés et couverts de boue. Touché de compassion à la vue de ces voyageurs, l'obéissant frère dit à son compagnon : « Frère bien-aimé, si l'affaire pour laquelle nous sortons pouvait se remettre un peu, vous voyez que ces étrangers ont besoin d'une charitable réception; je vous prierais donc de me permettre d'aller d'abord au couvent pour leur laver les pieds; je les laverais à ce frère âgé qui en a plus grand besoin,

vous rendriez le même service au jeune frère, et nous repartirions ensuite pour nos affaires. » Le frère consentit à la bienveillante proposition de son compagnon. Tous deux rentrèrent aussitôt, reçurent charitablement les étrangers et les conduisirent à la cuisine, près du feu, afin qu'ils pussent s'y réchauffer et se sécher. Huit frères se trouvaient alors autour du foyer. Lorsque les voyageurs se furent un peu réchauffés, les deux frères, selon qu'ils en étaient convenus, les tirèrent à part pour leur laver les pieds. Au moment où le pieux et obéissant frère lavait ceux du vieillard et retirait la boue dont ils étaient couverts, tout à coup il voit les sacrés et saints Stigmates. Aussitôt, plein d'étonnement et de joie, il les embrasse affectueusement et s'écrie : « Oui, ou bien vous êtes JÉSUS-CHRIST lui-même ou vous êtes saint François. » A ces paroles, les frères qui étaient autour du foyer se lèvent précipitamment accourent en contemplant avec un respect mêlé de frayeur ces plaies à jamais glorieuses. Le vieillard, cédant à leurs prières, leur permet de les examiner, de les toucher et de les baiser ; et, les voyant au comble de l'étonnement et de la joie, il leur dit : « Ne doutez pas et ne craignez pas, ô mes bien chers frères et mes enfants ! je suis votre père saint François, celui à qui Dieu a donné de fonder les trois Ordres. Il y a huit ans que ce frère, qui me lave les pieds, me prie de lui révéler les paroles secrètes que le Séraphin m'a dites au moment où il me donna les Stigmates, et que je n'ai jamais voulu répéter pendant ma vie. Aujourd'hui, en particulier, il m'en a prié

avec plus de ferveur que jamais; et maintenant, pour le récompenser de sa persévérance et de l'obéissance dont il a fait preuve, en quittant les douceurs de la contemplation, Dieu m'envoie lui révéler en votre présence ce qu'il désire connaître. »

A ces mots saint François, se tournant vers ce frère, lui dit: « Sache donc, mon très cher frère, que, me trouvant, sur la montagne de l'Alverne, entièrement absorbé dans le souvenir de la Passion du Sauveur, lui-même vint imprimer sur mon corps, les Stigmates que je porte, et il me dit : « Pour que tu sois mon gonfalonier, je t'ai donné les Stigmates qui sont les marques de ma Passion. Et de même que, le jour de ma mort, je suis descendu aux Limbes, et qu'en vertu de mes plaies, j'en ai retiré toutes les âmes qui s'y trouvaient pour les conduire ensuite au Paradis ; quand tu auras quitté la terre, tous les ans, le jour de l'anniversaire de ta mort, je t'accorde aussi le pouvoir de descendre au Purgatoire, et, par la vertu de tes Stigmates, d'en retirer toutes les âmes de tes trois Ordres, des Mineurs, des Sœurs et des Continents, et même de tous les autres qui auront eu pour toi une grande dévotion et que tu trouveras dans ce lieu d'expiation ; tu les introduiras toi-même au Paradis. » Voilà les paroles que je n'ai jamais voulu répéter pendant ma vie. »

A ces mots, saint François et son compagnon disparurent. Dans la suite, les huit frères racontèrent à un grand nombre de leurs compagnons l'apparition dont ils avaient été témoins et la révélation qui avait été faite en leur présence.

Comment saint François, après sa mort, apparut à Frère Jean de l'Alverne, au moment où il était en prière.

SAINT François apparut, un jour, sur la Sainte-Montagne à Frère Jean de l'Alverne, homme d'une grande sainteté, au moment où il était en prière, et il s'entretint longtemps avec lui. Lorsqu'il fut sur le point de le quitter, il lui dit : « Que désires-tu de moi maintenant ? parle, je suis prêt à tout t'accorder. » — « Père, dit Frère Jean, il y a longtemps que je souhaite savoir ce que vous faisiez et l'endroit où vous vous trouviez lorsque le Séraphin vous apparut ; si vous daigniez me faire connaître ces choses ? » Saint François lui répondit : « Je priais à l'endroit même où s'élève maintenant la chapelle du comte Simon de Batifole, et je demandais deux grâces à mon Seigneur JÉSUS-CHRIST : celle de ressentir, autant qu'il était possible, pendant ma vie, dans mon âme et mon corps, la douleur qu'il avait éprouvée lui-même au moment de sa Passion et celle de ressentir aussi, dans mon cœur, cet amour excessif dont il était embrasé et qui l'avait porté à souffrir volontiers, pour l'expiation de nos péchés, tant d'horribles tourments. En ce moment, Dieu me fit connaître qu'il m'accorderait d'éprouver l'une et l'autre, autant que le pouvait une créature, et cette promesse fut en effet accomplie par l'impression des Stigmates que je reçus bientôt. »

Frère Jean demanda ensuite au Saint si les paroles secrètes du Séraphin étaient véritablement celles que rapportait le frère dont nous

avons parlé, et qui disait les avoir entendues de sa propre bouche, lui et huit de ses compagnons. Saint François répondit que ce frère avait dit la vérité. Enhardi alors par sa condescendance, le frère prit encore la liberté de lui dire : « O Père ! je vous en prie, laissez-moi voir et baiser vos sacrés et glorieux Stigmates ; ce n'est pas que je doute de leur réalité ; je ne vous demande cette faveur que pour ma consolation, car c'est un désir que j'ai toujours éprouvé. » Le Saint consentit avec bonté à satisfaire le frère, et lui présenta familièrement ses plaies à baiser. Enfin Frère Jean lui dit encore : « Père, quelle fut la consolation qu'éprouva votre âme, lorsque vous vîtes le CHRIST à jamais béni descendre vers vous et vous donner les marques de sa très sainte Passion? Oh ! si Dieu daignait m'en faire ressentir quelque chose ! » — « Vois-tu ces clous ? » lui demanda saint François. — « Oui, père, » répondit Frère Jean. — « Eh bien ! reprit le Saint, touche encore une fois celui qui se trouve dans cette main. » Le frère y porta les doigts avec une respectueuse crainte et aussitôt une odeur suave s'en échappa ; c'était comme un nuage d'encens qui, le pénétrant tout entier, remplissait son âme et son corps d'une telle douceur qu'il se sentit ravi en extase et devint comme insensible. Il demeura dans cet état depuis l'heure de Tierce jusqu'à Vêpres. Frère Jean ne raconta d'abord qu'à son confesseur cette vision et l'entretien familier qu'il avait eu avec saint François ; ce ne fut qu'au moment de sa mort qu'il en fit part à plusieurs de ses compagnons.

Du saint Frère qui reconnut, dans une étonnante vision, un de ses compagnons, mort quelque temps auparavant.

UN pieux et saint frère de la Province de Rome eut un jour l'étonnante vision que nous allons raconter.

On venait d'inhumer, à l'entrée du chapitre, un de ses plus chers compagnons, mort la nuit précédente. Le jour des obsèques, après dîner, au moment où les frères étaient allés prendre leur repos, il se retira dans un coin du Chapitre, et pria Dieu et saint François avec larmes pour l'âme de son ami défunt. Soudain un bruit se fait entendre dans le cloître; le frère regarde avec effroi vers la tombe de son compagnon ; il aperçoit, à l'entrée du Chapitre, saint François et, derrière lui, une multitude de frères rangés autour du tombeau. Il examine plus attentivement, et il voit, au milieu du cloître, une grande flamme, et, au milieu de cette flamme, l'âme de son ami défunt ; enfin il aperçoit JÉSUS-CHRIST suivi d'une nombreuse troupe d'Anges et de Saints qui tournaient autour du cloître. Il regardait, et son âme était frappée de stupeur. Bientôt il voit le CHRIST passer près du Chapitre, et aussitôt saint François tombe à genoux avec ses frères en s'écriant : « Je vous en prie, ô mon très cher Père et Seigneur ! par cette infinie charité que vous avez témoignée pour les hommes dans votre Incarnation, ayez pitié de l'âme de mon pauvre frère qui brûle dans cette flamme. » Le CHRIST passa et ne répondit point.

Une seconde fois, il revint près du Chapitre, et saint François de tomber à genoux de nouveau devant lui, avec ses frères et lui dire : « O miséricordieux père et Seigneur ! je vous en prie, par cette infinie charité que vous avez témoignée pour les hommes en mourant sur le bois de la croix, ayez pitié de l'âme de mon pauvre frère. » Le CHRIST passa et ne répondit point. Enfin une troisième fois il se trouve près du Chapitre. Alors saint François, se prosternant encore, lui montre ses pieds, ses mains et son côté, et lui dit : « Seigneur, Père miséricordieux, je vous en conjure par cette vive douleur et cette ineffable consolation que j'ai éprouvées lorsque vous avez imprimé ces sacrés Stigmates sur mon corps, ayez pitié de l'âme de mon pauvre frère qui brûle dans les flammes du Purgatoire. « O prodige ! à peine le Saint eut-il fait cette prière qu'aussitôt JÉSUS-CHRIST s'arrête, regarde ses Stigmates et lui dit : « C'est en vertu de tes mérites, François, que je t'accorde l'âme de ton frère. »

C'est ainsi que Dieu voulut honorer les glorieuses plaies du séraphique François et lui montrer que, selon la promesse qu'il en avait reçue du CHRIST sur l'Alverne, il n'y avait pas de moyen plus efficace pour délivrer du purgatoire les âmes de ses frères et les conduire au Ciel, que la vertu de ses saints et sacrés Stigmates. A peine le CHRIST eut-il répondu, qu'aussitôt le feu du cloître disparut, l'âme du défunt alla rejoindre saint François, et se réunissant au Sauveur, l'escorte bienheureuse, à la suite de son Roi triomphant, retourna vers les cieux. Le frère

ressentit une grande joie de la délivrance de son ami et du bonheur dont il jouissait ; il fit à ses compagnons le récit de la vision qu'il en avait eue, et tous ensemble rendirent à Dieu louanges et remercîment.

Comment un noble chevalier fut assuré de la mort et des sacrés et saints Stigmates de saint François pour lequel il avait une grande dévotion.

UN noble chevalier de Massa de Saint-Pierre, nommé Landolfe, qui avait une grande dévotion pour saint François, fut assuré de sa mort et de ses glorieux Stigmates de la manière que nous allons raconter.

Au moment où le saint était sur le point de mourir, le démon prit possession d'une femme de Castello et la tourmenta cruellement. Il la faisait parler avec tant de subtilité, que les savants et les hommes de lettres qui venaient disputer avec elle étaient toujours vaincus par ses raisonnements. Il la quitta pendant deux jours, mais ce ne fut que pour revenir la torturer ensuite avec plus de violence que jamais. Landolfe ayant entendu parler de cette femme, alla la trouver et demanda au démon ce qui l'avait engagé à se retirer d'elle pour la tourmenter ensuite plus cruellement. Quand je l'abandonnai, répondit l'esprit mauvais, c'est que moi et ceux des miens qui se trouvent dans cette contrée, nous avons réuni tous nos efforts à l'occasion de la

mort du mendiant François. Nous voulions nous disputer son âme et nous en emparer ; mais elle était environnée et protégée par une multitude d'Anges qui nous surpassaient de beaucoup et qui la conduisirent droit au ciel. Nous avons donc été forcés de nous retirer tout confus; et c'est pourquoi je me dédommage maintenant du repos que j'avais accordé pendant deux jours à cette misérable. »

Alors Landolfe somma le démon, de la part de Dieu, de lui dire, en vérité, ce qui en était de la sainteté de saint François qu'il disait mort, et de celle de Sainte Claire qui était encore en vie. — « Que je le veuille ou non, répondit l'esprit infernal, il faut bien que je dise la vérité. Écoute donc. Les péchés du monde avaient tellement excité la colère du Très-Haut, qu'il semblait que bientôt il allait prononcer contre tous les hommes la sentence définitive, et les exterminer, s'ils ne se hâtaient de faire pénitence. Mais alors le CHRIST intercéda pour les pécheurs, promit à son Père de renouveler sa vie et sa Passion dans un homme, qui fut François le pauvre et le mendiant ; et il lui représenta que cet homme par sa doctrine et ses exemples ramènerait une multitude d'âmes dans les voies de la vérité et de la pénitence. Et puis, pour montrer au monde ce qu'il avait produit en saint François, le CHRIST voulut que les Stigmates de sa passion, dont il l'avait honoré pendant sa vie, pussent être vus et touchés, à sa mort par un grand nombre de personnes. De son côté, la Mère du CHRIST promit aussi de renouveler sa pureté virginale et son humilité

dans une femme qui fut sœur Claire, cette vierge dont les exemples devaient arracher encore tant de milliers d'âmes de nos mains. C'est ainsi que la colère de Dieu le Père s'apaisa, et qu'il ajourna la sentence définitive qu'il était prêt à porter. » Voulant s'assurer si le démon, ce père du mensonge, lui avait dit la vérité, surtout en ce qui concernait la mort de saint François, Landolfe envoya à Sainte-Marie-des-Anges un de ses fidèles serviteurs, avec ordre de prendre les plus exactes informations sur ce qu'il désirait connaître. Lorsqu'il fut à Assise, le messager reconnut la vérité de tout ce que son maître avait appris, et retournant vers lui, il lui rapporta que saint François était vraiment mort au jour et à l'heure précise que le démon lui avait indiqués.

Comment le pape Grégoire IX fut assuré de la réalité des Stigmates de saint François, sur lesquels il avait eu quelque doute auparavant.

LAISSANT maintenant de côté les autres miracles des sacrés et saints Stigmates de saint François, qui se trouvent rapportés dans sa légende, nous terminerons cette Considération en disant que le Pape Grégoire IX avait cependant encore quelque doute sur la plaie du côté, comme il l'avoua lui-même dans la suite. Or, une nuit, le Saint lui apparut et la lui découvrit en soulevant un peu le bras ; puis il demanda une fiole, il la lui fit placer sous la plaie, et il semblait au Pape qu'un sang mêlé d'eau s'en échappait, et que la fiole en

était toute remplie. Dès lors il ne lui resta plus aucun doute. Plus tard, de l'avis de tous les cardinaux, il approuva solennellement la dévotion aux sacrés Stigmates de saint François, et donna une Bulle qui confirmait les Frères Mineurs dans les privilèges qu'il leur accordait à ce sujet. Il délivra cette bulle à Viterbe, dans la onzième année de son pontificat, et l'année suivante, il en rendit une autre plus avantageuse encore. Après lui, les Papes Nicolas III et Alexandre V accordèrent aussi à l'Ordre de saint François de grands privilèges, en vertu desquels on pouvait traiter comme hérétiques tous ceux qui nieraient la réalité des sacrés Stigmates de son bienheureux instituteur.

Voilà ce qui regarde la cinquième considération des glorieuses plaies de notre Père saint François. Dieu nous fasse la grâce de l'imiter ici-bas, et de mériter, par la vertu de ses saints et sacrés Stigmates, de partager un jour avec lui la gloire du Paradis. A la louange de Jésus-Christ et du pauvre saint François. Amen.







Vie de Frère Junipère.

Chapitre premier.

Comment Frère Junipère coupa le pied à un porc pour le donner à un malade (1).



FRÈRE Junipère, l'un des disciples choisis et des premiers compagnons de saint François, était un homme d'une profonde humilité, d'une grande ferveur et d'une extrême charité, et le Saint rendit de lui ce témoignage, en présence de ses pieux frères : que celui-là serait un religieux Mineur parfait, qui aurait, comme Frère Junipère, vaincu le monde et soi-même.

Se trouvant à Sainte-Marie-des-Anges, ce bon frère, tout enflammé de la charité de Dieu, alla visiter un de ses compagnons qui était souffrant, et lui demanda, plein de compassion, s'il pouvait lui rendre quelque service. — « Ce serait un grand plaisir pour moi, répondit le malade, si vous pouviez me procurer un pied de porc. » — « C'est bien, dit Frère Junipère, vous allez être satisfait. » Aussitôt il court à la cuisine, prend un couteau et se rend dans le bois. Un troupeau de porcs y cherchait alors sa

1. Voyez, pages II et III de notre Introduction, ce que l'on doit penser des excentricités de cette vie.

nourriture; le frère se jette sur l'un d'eux, lui coupe le pied et s'enfuit au couvent, laissant l'animal ainsi mutilé ; puis il se met à laver ce pied de porc, le fait cuire et quand il est bien apprêté, il se hâte d'aller le présenter charitablement au malade. Celui-ci le reçut avec un grand plaisir, et le mangea, fort content de l'obligeance de Frère Junipère, qui, pour l'égayer, se plaisait encore à lui raconter les assauts qu'il avait dû faire subir à l'animal, avant de parvenir à lui couper le pied. Or, au moment où le bon frère se félicitait ainsi de son succès, celui qui gardait les porcs et qui avait vu tout ce qui venait de se passer, courait, très fâché, faire son rapport à son maître. A cette nouvelle, celui-ci court promptement au couvent et traite les frères d'hypocrites, de filous, de trompeurs, de bandits et d'hommes de rien. « Eh ! de quel droit coupez-vous le pied à mon porc ? » s'écriait-t-il tout furieux. Au bruit de tant d'injures, chacun sort; saint François excuse humblement ses frères, assure qu'il n'est au courant de rien ; et, pour calmer cet homme, il lui promet de le dédommager amplement de la perte dont il accuse le couvent. Tout cela ne satisfit pas le plaignant, qui se retira bouillant de colère, vomissant contre les frères un torrent d'injures et de menaces, et répétant sans cesse que c'était par malice qu'on avait coupé le pied à son porc. Les frères ne comprenaient rien à tout cela.

Cependant saint François, à la prudence duquel rien n'échappait, se mit à penser en lui-même, et il se dit : « Serait-ce donc Frère Junipère qui, par un zèle indiscret, nous aurait attiré ces reproches ? »

Aussitôt il le fait appeler secrètement et lui demande s'il est l'auteur du délit qu'on attribuait au couvent. Le charitable frère, en homme qui se croyait fort innocent et qui pensait même avoir exercé un grand acte de charité, répond tout joyeux : « Mon doux Père, oui, c'est vrai, j'ai coupé le pied à un porc ; mais écoutez, je vous prie, à quelle intention. » Et le frère se met à raconter la visite qu'il avait faite à son compagnon malade, le désir que celui-ci lui avait témoigné, et il ajoute : « Mon Père, je vous l'assure, quand je pense au plaisir et au bien qu'éprouva notre frère, je tiens pour certain qu'alors même que j'aurais coupé le pied à cent porcs, c'était encore une très bonne œuvre devant Dieu. » — « O Frère Junipère ! répondit saint François avec mécontentement, pourquoi donc avez-vous causé un si grand scandale ? Cet homme se plaint, s'irrite contre nous ; maintenant, peut-être, il est à nous diffamer par toute la ville, en racontant le tort qu'on lui a fait ; n'est-ce pas avec raison? En vertu de la sainte obéissance, je vous ordonne d'aller le trouver ; vous vous jetterez à ses pieds, vous lui demanderez pardon de votre faute, et vous lui prometterez de la réparer de manière à ce qu'il n'ait plus à se plaindre de nous. Car enfin, il faut bien l'avouer, votre zèle vous a fait tomber dans un excès inexcusable. »

Ces paroles surprirent singulièrement Frère Junipère ; il ne comprenait pas qu'on pût se fâcher à l'occasion d'un acte de charité comme celui qu'il avait exercé, et il lui semblait que tous les biens de la terre n'étaient rien, qu'autant qu'on les partageait

fraternellement avec le prochain; il répondit au Saint : « Soyez tranquille, mon Père, je vais bientôt le dédommager, et je vous assure qu'il sera content. D'ailleurs, pourquoi tant me troubler? ce porc auquel j'ai coupé le pied n'est-il pas plutôt à Dieu qu'à cet homme qui se plaint, et n'est-ce pas pour faire une bonne œuvre que je m'en suis servi? » A ces mots, Frère Junipère se met à courir après le maître du porc. Il le rejoint bientôt, encore courroucé et impatient de se venger. Sans y faire attention, il s'empresse de lui raconter comment et pourquoi il a coupé le pied à son porc, se félicitant de cette action avec l'assurance et la joie d'un homme qui aurait rendu un grand service et qui en demanderait une bonne récompense. Le maître du porc, enflammé de coîère, accable le bon frère des plus grossières injures, le traite d'écervelé, de fou, de voleur, de méchant filou. Frère Junipère, qui se trouvait heureux de recevoir des outrages, ne fit même pas attention à ceux qui lui étaient alors adressés : il s'imagina n'avoir pas bien compris, car il lui semblait toujours qu'il y avait là plutôt matière à se réjouir qu'à se fâcher. Il répète donc comment tout s'était passé, puis se jetant au cou de celui qui l'insultait, il l'embrasse tendrement, l'assure que la charité toute seule l'a porté à cette action; il le prie, l'invite à faire de même avec le reste de l'animal qu'il a mutilé; et tout cela, avec tant de charité, de simplicité et d'humilité, que celui auquel il s'adressait, se sentant tout à coup changé, tombe lui-même à ses pieds en fondant en larmes. Ensuite, plein de

regret pour sa conduite à l'égard de saint François et de ses compagnons, il va tuer le porc mutilé, le fait apprêter et le porte à Sainte-Marie-des-Anges, conjurant les frères de le recevoir en réparation de ses outrages. Touché de la simplicité de Frère Junipère et de sa patience dans les adversités, le Saint dit alors à ses compagnons et aux autres personnes qui l'entouraient : Plût à Dieu que nous eussions une grande forêt de pareils *genévriers* ([1]) !



Chapitre ij. — Exemple de la grande puissance de Frère Junipère contre les démons.



LES démons ne pouvaient tenir contre la pureté, l'innocence et la profonde humilité de Frère Junipère; le trait suivant en est la preuve.

Un homme possédé du démon se trouvant sur un grand chemin, s'en détourna tout à coup et se mit à courir de toutes ses forces çà et là, sans savoir où il allait, parcourant ainsi l'espace d'environ sept milles. Quelques-uns de ses parents, qui le suivaient avec inquiétude, l'ayant enfin rejoint, lui demandèrent ce qui l'avait excité à s'enfuir avec tant de précipitation. La cause, répondit le possédé, c'est que l'insensé Junipère passait par le chemin où je me trouvais; n'ayant pu supporter sa présence, j'ai pris la fuite à travers les bois. On s'informa pour savoir

1. Saint François faisait allusion au nom de Junipère, qui signifie en latin *genévriers*.

si ce que disait le démon était vrai, et l'on reconnut que le Frère Junipère s'était en effet trouvé sur ce chemin, à l'heure même où le possédé s'était échappé. Aussi, quand on amenait des démoniaques à saint François pour qu'il les délivrât, si l'esprit malin ne s'éloignait pas à sa parole, il lui disait : « Si tu ne sors pas bien vite, je fais venir Frère Junipère. » Et alors, craignant la présence de ce frère et ne pouvant d'ailleurs supporter les vertus, et surtout l'humilité de saint François, le démon se hâtait de prendre la fuite.

Chapitre iij. — Comment le démon fit condamner Frère Junipère aux fourches patibulaires.



OULANT effrayer et troubler Frère Junipère, le démon, sous une forme humaine, alla trouver un jour un seigneur appelé Nicolas, dont il connaissait l'extrême cruauté, et qui était alors en guerre avec la ville de Viterbe ; il lui dit : « Seigneur, tenez-vous en garde, car bientôt doit arriver ici un grand traître, envoyé par les habitants de Viterbe, pour vous faire mourir et incendier votre château. Voici les signes auxquels vous le reconnaîtrez. Cet homme voyage sous l'habit d'un mendiant, ses vêtements sont tout déchirés et rapiécés, et son capuchon tombe en lambeaux sur ses épaules. Il porte une alène, dont il a dessein de se servir pour vous percer, et une pierre à feu, avec laquelle il doit brûler votre château. Si un seul de

ces indices est inexact, faites justice de moi, j'y consens. » Nicolas réfléchit à ces paroles, et il en demeura tout effrayé, car celui qui lui parlait paraissait un homme de bien et digne de confiance. Aussitôt il fait garder soigneusement toutes les avenues de son château, et il ordonne qu'on lui amène sur-le-champ, dès qu'il se présentera, l'homme dont on lui avait donné le signalement.

Pendant ce temps-là, Frère Junipère, à qui on permettait de sortir seul, à cause de sa grande sainteté, se dirigeait, sans compagnon, vers le château. Il rencontra de jeunes étourdis qui se mirent à l'accabler de plaisanteries; mais, loin de s'en offenser, le bon frère cherchait à les provoquer encore davantage. Il arrive à la porte du château; ses habits, dont il avait donné une partie aux pauvres, pour l'amour de Dieu, étaient misérables et déchirés, et il n'avait rien qui pût le faire reconnaître pour un Frère Mineur. Dès qu'ils l'eurent aperçu, les gardes reconnurent le traître qu'on leur avait désigné; ils le traînèrent sur-le-champ devant Nicolas. Le seigneur ordonne à ses gens de le fouiller, et l'on trouve, dans une de ses manches, une alène avec laquelle il raccommodait ses souliers, et un caillou dont il se servait pour allumer du feu lorsqu'il allait habiter les bois et les déserts. Reconnaissant la vérité de tout ce que le démon lui avait annoncé, Nicolas commande à ses gens de garrotter le traître, et il fut obéi avec tant d'inhumanité, que la corde pénétra jusque dans les chairs. Après avoir ensuite lié leur victime pour la mettre à la question, les

exécuteurs lui tirèrent et disloquèrent tous les membres avec la plus atroce cruauté. Alors commença l'interrogatoire. « Qui es-tu? » demanda-t-on au frère. -- « Le plus grand pécheur, » répondit-il. — « Ton intention était donc de livrer le château aux habitants de Viterbe? » — « Hélas! je ne suis qu'un traître, incapable de rien faire de bien. » — « Et tu voulais faire mourir notre maître avec cette alène, et brûler son château au moyen de cette pierre à feu? » — « Je commettrais des crimes bien plus énormes encore si Dieu le permettait. » A ces mots, n'en pouvant plus de colère, Nicolas fit cesser l'interrogatoire, et, sans aucune forme, il déclara Frère Junipère coupable de trahison et d'homicide, et, comme tel, il le condamna à être lié à la queue d'un cheval et traîné jusqu'aux fourches patibulaires pour y être immédiatement pendu. Le frère trouvait son bonheur au milieu des tribulations; ainsi, loin de chercher à se disculper, il attendait, plein de joie, qu'on exécutât les ordres du seigneur. Il n'attendit pas longtemps; lié bientôt par les pieds, il se vit traîner aux fourches; mais au milieu des tortures qu'il endurait, pas une plainte, pas un soupir ne lui échappait; semblable à un doux agneau que l'on conduit à la boucherie, il souffrait tout sans ouvrir la bouche.

Le bruit de cette prompte exécution ne tarda pas à se répandre; tout le peuple accourut pour voir tirer justice de ce traître que personne ne connaissait encore. Cependant Dieu permit qu'un homme, qui avait été témoin de tout ce qui venait de se pas-

ser, se hâtât d'aller au couvent des Frères Mineurs pour les en avertir. « Pour l'amour de Dieu, leur dit-il, je vous en conjure, hâtez-vous d'arriver ; un malheureux vient d'être saisi ; il est condamné à mourir, et on va l'exécuter sur-le-champ ; venez, qu'il puisse au moins rendre son âme entre vos mains, car il ne paraît pas méchant. On ne lui a pas donné le temps de se confesser, déjà il est traîné aux fourches, et il semble indifférent à tout, au salut de son âme comme à la mort qu'il va subir ; ah ! je vous en prie, hâtez-vous d'arriver. » Le Gardien, qui était un homme compatissant, partit aussitôt pour offrir ses services au misérable ; mais lorsqu'il arriva, la foule s'était déjà tellement pressée pour voir l'exécution, qu'il lui fut impossible de pénétrer jusqu'au lieu où elle allait se faire. Pendant qu'il attendait le moment où il pourrait s'avancer, tout à coup une voix s'élève parmi la foule : « Arrêtez, arrêtez, méchants, vous me déchirez les jambes. » Le Gardien écoute, il croit entendre la voix d'un de ses compagnons ; aussitôt il s'élance avec impétuosité à travers la foule, parvient jusqu'au patient, arrache le bandeau qui lui couvrait la figure..... C'était le pauvre Frère Junipère. Touché de compassion, il veut se dépouiller de sa tunique pour l'en revêtir ; mais le frère l'en empêche et lui dit d'un visage riant. « O mon bon Gardien ! avec votre embonpoint, il serait inconvenant de vous montrer à nu ; gardez votre tunique. »

Cependant le Gardien, les larmes aux yeux, conjure les exécuteurs et tout le peuple de vouloir bien, par pitié, retarder un peu le moment du supplice et

d'attendre qu'il soit allé demander au seigneur la grâce de son compagnon. On le prit pour un des parents du patient, et sa demande lui fut accordée. Aussitôt il court trouver Nicolas et lui dit avec douleur : « Seigneur, ma surprise et ma tristesse sont au comble, et je n'ai point de termes pour exprimer ce que je ressens. Un crime tel que nos pères n'en ont jamais vu se commet aujourd'hui dans cette contrée ; l'ignorance seule en peut être la cause. » — « Eh, quel est donc ce crime ? » demanda Nicolas. — « Seigneur, répondit le Gardien, vous avez condamné au dernier supplice, et certainement sans raison, l'un des plus saints frères d'un Ordre dont vous vénérez singulièrement le pieux Instituteur. » — « Un frère de votre Ordre ! s'écrie Nicolas, quel est-il ? Aurais-je donc été mal informé ? » — « Celui que vous avez condamné à mort, répliqua le Gardien, c'est le compagnon de saint François, c'est Frère Junipère. » Au nom de ce frère dont il avait entendu souvent louer la sainteté, Nicolas, surpris et tremblant, court promptement, avec le Gardien, au lieu de l'exécution, fait délier le patient, et le met en liberté en présence de tout le peuple, et se jetant à ses pieds, il lui demande pardon, avec une grande abondance de larmes, pour tous les mauvais traitements qu'il lui a fait endurer ; et il ajouta : « Oui, je le crois, je touche au terme de ma criminelle vie, car c'est injustement que j'ai fait tourmenter un saint ; c'est certainement par ignorance que je me suis rendu l'auteur de ce crime, Dieu cependant m'en punira bientôt par une mort cruelle. » Ce fut

de bien bon cœur que Frère Junipère accorda le pardon que lui demandait Nicolas ; mais Dieu permit que, peu de jours après, il mourut d'une mort terrible. Lorsque tout fut expliqué, le bon frère revint à son convent, et le peuple se retira plein d'admiration pour son héroïque patience.

Chapitre iv. — Comment Frère Junipère donnait aux pauvres, pour l'amour de Dieu, tout ce qu'il avait sous la main.



RÈRE Junipère avait pour les pauvres une charité affectueuse et une tendre compassion ; il ne pouvait en rencontrer de nus ou mal vêtus, sans retirer aussitôt sa tunique ou le capuchon de sa cape pour les en revêtir ; et il lui fallut une défense positive de la part du Gardien et au nom de la sainte obéissance, pour l'empêcher de se livrer à de pareilles libéralités. Peu de jours après que cette défense lui eût été faite, un pauvre à demi-nu se présente à lui et lui demande l'aumône pour l'amour de Dieu. « Hélas ! lui répondit Frère Junipère, je n'ai rien que ma tunique, et mon Gardien m'a défendu d'en donner la moindre partie. Cependant, si vous voulez la prendre vous-même, je ne vous empêcherai pas. » Le pauvre ne se le fit pas dire deux fois ; aussitôt il dépouille le frère de son vêtement, le laisse nu et s'en va. Lorsque Frère Junipère fut de retour au couvent, on lui demanda ce qu'il avait fait de sa tunique. « C'est

une bonne personne, répondit-il avec simplicité, qui me l'a retirée de dessus les épaules et qui l'a emportée. »

De jour en jour, la charité de ce pieux frère prenait de nouveaux accroissements; il ne se contentait plus de donner sa tunique aux pauvres, il leur faisait l'abandon des livres, des ornements, des manteaux, enfin de tout ce qui lui tombait sous la main ; et les frères, qui connaissaient son extrême libéralité, étaient obligés de veiller soigneusement à ne rien laisser à sa disposition.

Chapitre V. — Comment Frère Junipère détacha, de l'autel, de petites sonnettes qu'il donna pour l'amour de Dieu.



C'ÉTAIT vers le temps de la Nativité de Notre-Seigneur. Frère Junipère se trouvant à Assise pour y célébrer cette fête, un jour qu'il était dans une profonde méditation devant l'autel du couvent, qui était richement orné, le sacristain vint le prier de vouloir bien le garder pendant qu'il irait prendre son repas. Frère Junipère le lui promit, et il continua sa méditation. En ce moment, une pauvre femme vient lui demander l'aumône pour l'amour de Dieu. — « Attendez un peu, lui dit-il ; l'autel est chargé d'ornements, je vais voir si je pourrais vous en donner quelque chose. » Sur cet autel se trouvait un lustre d'or magnifique, auquel étaient suspendues de petites sonnettes d'argent de grand prix. Frère Junipère, en

les considérant, se dit en lui-même: « Voici des sonnettes qui sont là un ornement superflu. » Et prenant aussitôt un couteau, il les détache du lustre l'une après l'autre et les donne charitablement à la pauvre femme.

Le sacristain n'avait pas mangé trois ou quatre bouchées, que, réfléchissant à la libéralité de Frère Junipère, il craignit dès lors beaucoup pour les ornements de son autel. Il se lève de table, tout inquiet, court à l'église, jette un coup d'œil pour voir si rien ne manque... Plus de sonnettes au lustre ! A cette vue, son indignation est au comble. Frère Junipère, qui s'aperçoit de son trouble, s'approche de lui, et lui dit : « Ne vous inquiétez pas au sujet des sonnettes du lustre, je les ai données à une pauvre femme qui en avait grand besoin ; d'ailleurs, elles n'étaient là d'aucune utilité, ce n'était qu'un ornement pompeux et mondain. » Le sacristain, désolé, se mit à parcourir l'église et toute la ville pour y chercher la mendiante, mais il ne put en avoir aucune nouvelle. Il revient alors au couvent, et, tout courroucé il enlève le lustre et le porte au Général, en lui disant : « Père Général, je vous demande justice contre Frère Junipère ; voyez, il m'a gâté ce lustre, le plus beau de la sacristie, il en a détaché toutes les sonnettes, et il dit les avoir données à une pauvre femme. » — « Vous êtes moins excusable que celui dont vous vous plaignez, répondit le Général, vous deviez le connaître ; je ne m'étonne, pour moi, que d'une seule chose, c'est qu'il n'en ait pas donné davantage ; cependant je saurai le corriger. » Aussitôt il rassemble

tous les frères de Chapitre, fait appeler Frère Junipère au milieu d'eux, le réprimande sévèrement sur la faute dont il était accusé, et lui adresse ces reproches sur un ton de voix si animé et avec tant de vivacité que sa figure en devient tout enflammée d'indignation.

Des réprimandes aussi sévères firent très peu d'impression sur le bon frère, c'était un bonheur pour lui d'en recevoir ; mais ce qui lui faisait peine, c'était la violente irritation qu'il avait remarquée dans le Général ; il pensa dès lors au moyen d'y apporter quelque adoucissement. Lorsqu'il eût reçu, dans le Chapitre, tous les reproches qu'on s'était proposé de lui adresser, il sort en ville, fait préparer une bonne tasse de bouillie au beurre, et revient au couvent. La nuit était déjà fort avancée, il allume une chandelle, prend sa tasse, monte à la cellule du Général et frappe à la porte. Le Général se présente; surpris d'une si singulière apparition, il demande doucement au frère qui il est : — « Mon Père, répondit Frère Junipère, quand, dans la journée, vous m'avez fait vos réprimandes, je me suis aperçu que vous aviez la voix embarrassée, j'ai cru que cela provenait de la fatigue, et j'ai voulu vous procurer quelque adoucissement. Tenez, mon Père, voici une excellente bouillie, mangez-la, je vous en prie, et je vous assure que la poitrine et la gorge s'en trouveront très bien. » — « Quoi donc ! lui dit le Général, ne savez-vous pas quelle heure il est, pour venir m'importuner ainsi ? » — « Mon Père, reprit Frère Junipère, voyez, c'est pour vous qu'elle est faite, ne

pensez plus à rien et mangez-la, je vous en conjure, elle vous fera grand bien. » Mécontent de se voir troublé dans son repos, le Général ordonna au frère, d'un ton sévère, de se retirer sur-le-champ, en lui disant que ce n'était pas à pareille heure qu'il était disposé à manger sa bouillie. Décidément les prières et les instances du bon frère étaient inutiles; il s'en aperçut. — « Mon Père, dit-il au Général, puisque vous ne voulez pas prendre cette bouillie que j'avais fait préparer pour vous, faites-moi le plaisir de tenir la chandelle, et je mangerai. » Le Général, qui au fond avait le cœur bon et charitable, reconnaissant alors la charité de Frère Junipère, et voyant que c'était vraiment par zèle qu'il agissait, lui répondit : « Eh bien ! donc, puisque vous le voulez absolument, mangeons ensemble. » Et tous deux se mirent à la bouillie, beaucoup plus satisfaits de l'édification qu'ils se donnaient mutuellement que du festin lui-même qui les réunissait.

Chapitre VI. — Comment Frère Junipère garda le silence pendant six mois.



N jour, Frère Junipère prit la résolution de garder le silence pendant six mois. Il le fit, le premier jour, pour l'amour du Père céleste ; le second, pour l'amour du Fils ; le troisième pour l'amour du Saint-Esprit ; le quatrième, en l'honneur de la très sainte Vierge Marie ; et ainsi de suite, observant tous les jours le

silence en l'honneur de quelque Saint, jusqu'à ce que les six mois fussent écoulés.

Chapitre viij. — Exemples contre les tentations de la chair.

N jour que les Frères Égide, Simon d'Assise, Rufin et Junipère se trouvaient réunis et qu'ils s'entretenaient des choses de Dieu et du salut de leur âme, Frère Égide dit à ses compagnons : « Quelle est votre conduite dans les tentations de la chair ? » — « Moi, répondit Frère Simon, je fais réflexion sur la laideur et la turpitude de ces sortes de péchés, et cette considération produit en moi une haine assez vive pour me les faire éviter. » — « Pour moi, dit Frère Rufin, je me jette à genoux quand ces tentations se présentent ; j'implore, ainsi prosterné, la clémence de mon Dieu et le secours de la Mère de Jésus-Christ ; et c'est par ce moyen que je suis délivré. » — « Et moi, dit à son tour Frère Junipère, quand je sens les mouvements de la tentation du diable, je cours aussitôt fermer l'entrée de mon cœur, pour m'y tenir bien en sûreté ; je m'occupe de saintes méditations et de pieux désirs, et quand la tentation survient, qu'elle frappe à la porte, je lui réponds : Dehors, dehors, les places sont prises ; il n'y en a plus pour personne ; et c'est ainsi que je me tiens en garde contre toute mauvaise pensée. Alors le diable, se voyant vaincu, s'en va tout honteux,

non pas seulement de mon cœur, mais de toute la contrée. » — « Frère Junipère, reprit Frère Égide, je suis de votre avis : avec l'ennemi de la chair, mieux vaut fuir que combattre, car les inclinations corrompues, à l'intérieur, les sens, à l'extérieur, sont des armes si puissantes entre les mains de ce cruel ennemi, qu'on ne peut le vaincre qu'en fuyant. C'est pourquoi, quiconque veut combattre autrement, ne verra pas souvent la victoire couronner ses pénibles efforts. Fuyez donc le mal, et vous serez victorieux. »

Chapitre viij. — Comment Frère Junipère s'humilie lui-même pour l'amour de Dieu.



FRÈRE Junipère voulant s'attirer, un jour, une bonne humiliation, se dépouilla de tous ses vêtements, à l'exception de celui de dessous, en fit un paquet qu'il posa sur sa tête, et se rendit ainsi sur la place publique de Viterbe, pour y provoquer les insultes et les dérisions. A peine y fut-il arrivé, qu'aussitôt accourt une foule d'enfants, qui, le prenant pour un fou, l'accablent d'injures, le couvrent de boue, lui jettent des pierres et le poussent de côté et d'autre avec les moqueries les plus outrageantes. Frère Junipère demeura une grande partie de la journée sur la place, ainsi bafoué et méprisé, puis il revint au couvent. Les frères furent indignés de le voir arriver en cet état ; ils ne comprenaient pas qu'il eût osé traverser ainsi toute la ville ; ils lui adressèrent donc de

sévères reproches et lui firent même des menaces. « Mettons-le en prison, » disait l'un. — « Pendons-le, » disait un autre. Et tous s'accordaient à dire qu'on ne pouvait châtier trop rigoureusement un homme qui ne rougissait pas d'exposer ainsi l'Ordre auquel il appartenait et de s'exposer lui-même à la risée publique. — « Vous avez bien raison, disait alors, avec joie, l'humble frère, je mérite tous ces châtiments et de bien plus grands encore. »



Chapitre ix. — Comment Frère Junipère se mit à jouer à la balançoire pour s'humilier.



UN jour que Frère Junipère se rendait à Rome où le bruit de sa sainteté s'était déjà répandu, il vit arriver vers lui un grand nombre d'habitants de cette ville qui venaient à sa rencontre. Son humilité en fut effrayée, et aussitôt il chercha le moyen de faire tourner en dérision l'estime qu'on voulait lui témoigner. A quelque distance de lui se trouvaient deux enfants qui s'amusaient à balancer [1]. Ils avaient placé une pièce de bois au travers d'une autre, et chacun se tenant à son extrémité, ils se faisaient alternativement monter et descendre. Frère Junipère va les trouver, se fait donner une des deux places, et se met à balancer avec l'enfant qui était demeuré sur l'autre extrémité. Les Romains demeurèrent singu-

1. Cette sorte d'amusement s'appelle, en italien, le jeu de l'allaléna, *il giuoco dell' allalena.*

lièrement surpris quand ils le virent ainsi s'amuser à des jeux d'enfants ; ils le saluèrent cependant avec respect, attendant qu'il eût fini de balancer, pour lui faire honneur et l'accompagner jusqu'au couvent. Mais Frère Junipère, sans se mettre en peine des salutations qu'on lui adressait, et sans considérer qu'on l'attendait, continuait à balancer avec plus d'ardeur encore. Enfin, fatigués de demeurer là sans réponses, plusieurs commencèrent à se dire : « Mais quel est donc ce stupide ? » D'autres qui connaissaient son humilité ne firent que concevoir une plus grande estime pour lui. Voyant cependant qu'il ne se lassait pas de balancer, chacun finit par se retirer. Frère Junipère, demeuré seul, se trouva bien heureux des railleries dont il avait été l'objet ; il se remit en route, fit humblement et paisiblement son entrée dans Rome, et c'est ainsi qu'il parvint au couvent des Frères Mineurs.

Chapitre X. — Comment Frère Junipère fit, une fois, la cuisine aux frères pour quinze jours.



FRÈRE Junipère se trouvant dans un des petits couvents de l'Ordre, et les frères se voyant tous obligés de sortir pour quelque affaire importante, il fut laissé seul à la maison. Le Gardien, en partant, lui dit : « Frère Junipère, nous allons tous sortir, je vous charge de la cuisine, ayez soin de préparer une petite collation pour le retour de nos frères. » — « Volon-

tiers, répondit Frère Junipère, soyez tranquille, tout sera prêt. » Lorsqu'il se trouva seul, une pensée lui vint : Que de soins inutiles ! se dit-il, faut-il donc qu'un frère demeure continuellement absorbé dans sa cuisine, sans pouvoir, comme les autres, vaquer à la prière ? Me voici chargé de l'office, eh bien ! je vais en profiter, je veux m'en acquitter si bien, que tous les frères, alors même que leur nombre en augmenterait, en auront plus qu'il leur en faudra pour quinze jours. Et là-dessus, Frère Junipère court acheter plusieurs grandes marmites ; puis se procurant toutes sortes de viandes, des poulets, des œufs, des légumes et une bonne provision de bois, il entasse et fait cuire tous ces comestibles pêle-mêle dans les marmites, les poulets avec leurs plumes, les œufs avec les écailles, et tout le reste disposé à peu près de la même façon.

Quand les frères furent de retour au couvent, l'un d'eux, qui connaissait la simplicité de Frère Junipère, vint le trouver à la cuisine. Il voit un grand feu sous d'énormes marmites ; il s'assied, regarde en silence et admire avec quel empressement le bon frère travaille à ses ragoûts. Le feu devint bientôt si ardent qu'il fut impossible au cuisinier d'aborder ses marmites ; alors il prend une large planche, et se l'attachant bien serrée sur la poitrine, le voilà qui se met à courir d'une marmite à l'autre, pour mêler et écumer son tripotage ; c'était un plaisir de le voir. Lorsque le frère se fut bien amusé d'un spectacle si bizarre, il alla retrouver ses compagnons. — « Je vous assure, leur dit-il, que Frère Junipère fait main-

tenant une jolie noce. » Les frères prirent ces paroles pour une plaisanterie. Cependant le cuisinier jugea bientôt que ses ragoûts étaient assez cuits, il retire ses marmites et fait sonner le repas. Quand les frères furent à table, il se présente au réfectoire, chargé de mets, et la figure tout enflammée. — « Mangez bien, dit-il, et qu'ensuite nous nous mettions tous à la prière, sans que personne ne pense plus de sitôt à faire la cuisine, j'en ai tant fait aujourd'hui que nous en aurons au moins pour quinze jours. » Puis il place devant les frères son épaisse pâtée. En vérité, il n'y aurait pas eu de porc, dans Rome, assez affamé pour vouloir en goûter. Frère Junipère cependant se met à vanter sa cuisine pour lui donner plus de débit, mais il voit que tous les frères en étaient déjà rassasiés. — « Mangez donc, leur dit-il, tenez voici du poulet, c'est un excellent fortifiant pour l'estomac ; ce ragoût vous tiendra le corps libre, prenez-en, il est délicieux. » Les frères demeuraient dans l'étonnement et l'admiration, en voyant dans leur cuisinier de si bonnes intentions et une si grande simplicité ; mais le Gardien, fort mécontent de son indiscrétion, fâché surtout de voir tant de provisions perdues, lui fit une sévère réprimande. Le bon frère se jette à ses pieds, lui demande humblement pardon, en présence de tous ses compagnons : « Oui, dit-il, je ne suis qu'un misérable ; il y a des criminels qui sont condamnés à perdre les yeux ou à mourir pendus, hélas ! j'en ai mérité bien davantage pour mes fautes ; je ne suis bon qu'à perdre inutilement tous les biens de Dieu et de mon

Ordre. » Ensuite, il se retira fort triste, évitant tout le reste de la journée, de reparaître devant les frères. Le Gardien dit alors à ses religieux : « O, mes bien chers ! ce serait certainement sans regret que je verrais ce bon frère perdre, tous les jours, autant de provisions, si nous pouvions les lui fournir, et s'il pouvait s'en édifier, sans préjudice pour les autres ; oui, car c'est dans l'excès d'une charité et d'une simplicité vraiment admirables qu'il a fait tout ce que vous voyez.

Chapitre xi. — Comment Frère Junipère se rendit un jour à Assise pour sa confusion.



FRÈRE Junipère demeura quelque temps dans la vallée de Spolète ; pendant qu'il s'y trouvait, apprenant, un jour, qu'une grande fête devait avoir lieu à Assise, et voyant qu'une foule de fidèles s'y rendaient avec dévotion, il lui vint le désir d'y aller aussi ; mais voici comment. Il commença par se dépouiller de tous ses vêtements, à l'exception de celui de dessous, se mit en route, traversa toute la ville de Spolète et se rendit au couvent dans cet état. L'indignation des frères fut extrême, lorsqu'ils le virent arriver ainsi ; ils le reprirent durement, le traitèrent d'insensé qui allait déshonorer tout l'Ordre de saint François, et qui méritait d'être enchaîné comme un fou. Le Général, qui se trouvait alors au couvent, le fit appeler à son tour, lui adressa de très sévères reproches en

présence de tous les frères, et finit par lui dire : « En vérité, votre conduite est si indigne, que je ne sais plus comment vous en punir. » Frère Junipère, qui n'était jamais plus heureux que dans les humiliations, répondit doucement : « Mon père, si vous voulez, je vais vous indiquer un bon moyen : je suis venu sans habit jusqu'ici, imposez-moi pour pénitence de retourner de même [1]. »



Chapitre xij. — Comment Frère Junipère fut ravi en extase pendant la célébration de la Messe.



UN jour que Frère Junipère entendait pieusement la sainte Messe, il se sentit tout à coup ravi dans une extase qu'il conserva pendant un temps assez considérable. Il était seul dans la chapelle, lorsque revenant à lui il s'écria : « O mes frères ! quel est l'homme ici-bas, quelque noble qu'il fût, qui refuserait de se charger du plus vil fardeau, s'il devait à ce prix trouver ainsi sa maison toute remplie d'or ? Eh bien donc, ajoutait-il, pourquoi ne voudrions-

1. Ce trait nous rappelle une réflexion de saint Grégoire, au sujet de la danse de David devant l'arche, dont il est parlé au second livre des Rois. Le grand Pape dit à cette occasion : « Je ne sais quel sentiment les autres peuvent avoir sur ces actions : pour moi, j'admire plus David quand il danse devant l'arche, que quand il met les lions en pièces, qu'il tue Goliath et qu'il défait les Philistins. En toutes ces occasions, sa gloire se borne à dompter les bêtes farouches ou à vaincre ses ennemis ; mais, dans cette danse sacrée, il est vainqueur de lui-même. » L. Moral., chap. XXVII.

nous pas supporter un peu de honte, si par ce moyen nous pouvons obtenir la vie éternelle? »

Chapitre xiij. — De la tristesse qu'éprouva Frère Junipère à la mort de Frère Amazialbene, son compagnon.



RÈRE Junipère avait pour compagnon un religieux qu'il aimait tendrement. Ce frère, nommé Amazialbene, possédait les vertus de patience et d'obéissance au plus haut degré. On l'aurait battu toute une journée, que pas une plainte, pas une parole ne lui seraient échappées. On l'envoyait souvent à des couvents où il se trouvait en compagnie avec des frères d'un esprit contrariant, et qui se plaisaient à le tourmenter; mais il savait tout souffrir et rien ne pouvait ébranler sa patience. On raconte aussi que Frère Junipère avait sur lui un tel ascendant, qu'il le faisait passer, selon qu'il le voulait, de la joie à la tristesse, et de la tristesse à la joie.

A la nouvelle de la mort de son ami, la douleur de Frère Junipère fut si vive que jamais rien au monde n'avait pu, jusque-là, lui en causer une semblable; et la tristesse qu'il laissait paraître à l'extérieur annonçait bien quels étaient alors les sentiments de son cœur. Il s'écriait en soupirant: « Hélas ! malheureux que je suis, il ne me reste plus sur terre aucun bien, tout m'y déplaît, maintenant qu'il est mort, ce doux et très aimé Frère Amazialbene ! »

Puis il ajoutait : « Eh bien! si désormais je ne puis trouver la paix parmi mes compagnons, j'irai creuser la tombe de mon ami, j'enlèverai sa tête, et faisant deux vases de son crâne, je m'en servirai pour prendre ma nourriture, et je trouverai là des souvenirs qui feront ma consolation. »

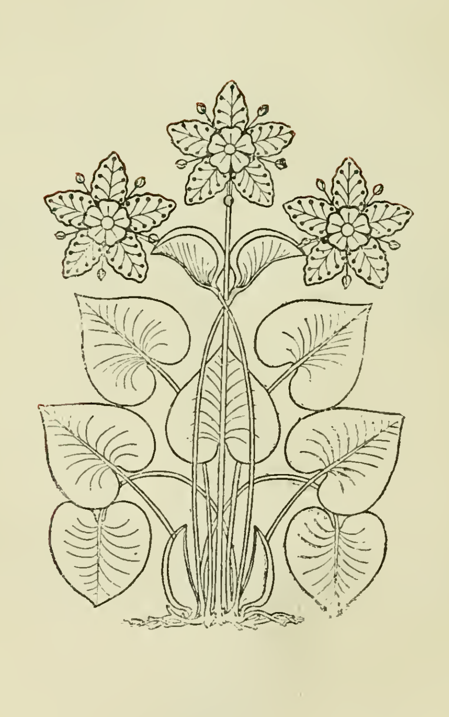
Chapitre xiv. — De la main que Frère Junipère vit suspendue en l'air.

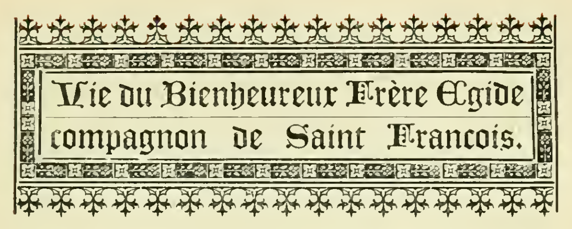


N jour que Frère Junipère était en prière et qu'il lui venait peut-être quelque pensée de vaine gloire, il vit une main suspendue en l'air, et il entendit une voix qui lui disait : « O Frère Junipère ! tu ne peux rien sans cette main. » Aussitôt il se lève, regarde vers le ciel et s'écrie à haute voix en courant par tout le couvent : « Oh ! c'est vrai ! Et pendant longtemps il ne cessait de répéter ces paroles (1).

1. Les détails qu'on vient de lire sont à peu près les seuls qui nous restent de la vie de Frère Junipère. Les autres historiens de saint François ajoutent seulement que sainte Claire avait une grande confiance en sa sainteté. Elle disait agréablement de lui, que Frère Junipère était *le jouet de Dieu*.







Vie du Bienheureur Frère Ægide compagnon de Saint François.

Chapitre premier.

Comment Frère Égide et trois autres compagnons furent reçus dans l'Ordre des Mineurs.



LES exemples des saints sont propres à exciter, dans les âmes pieuses, le mépris des jouissances fugitives et le désir du salut éternel. Nous allons donc, à la gloire de Dieu et de sa vénérée mère, Notre-Dame Sainte Marie, et pour l'utilité de nos lecteurs, raconter en peu de mots, les divines opérations de l'Esprit-Saint dans notre Frère Égide.

Ce bienheureux, lorsqu'il était encore séculier, se sentit touché de l'Esprit d'en-haut, et voulut chercher le moyen de plaire à Dieu dans toutes ses œuvres. Vers ce temps-là, commençait à paraître saint François, ce héraut envoyé de Dieu pour donner au monde des exemples de vertu et de pénitence. Deux ans après sa conversion, un homme considéré par sa sagesse et sa fortune, appelé Bernard, et un autre nommé Pierre de Catane, s'étaient réunis à lui pour s'adonner à l'observance de la pauvreté évangélique. Ils avaient sur sa parole, distribué tous leurs biens aux pauvres pour l'amour de Dieu, ne

voulant plus s'attacher qu' à la gloire de la pénitence et à la perfection de l'Évangile, sous l'habit des Frères Mineurs; et ces fervents disciples du Christ se montrèrent en effet toute leur vie, constamment et parfaitement fidèles à leurs généreuses résolutions.

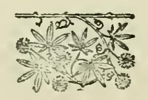
Huit jours après leur conversion et la distribution de leurs biens, témoin du dévouement de ces nobles chevaliers d'Assise, dont tout le monde admirait la conduite, Frère Égide qui était encore séculier, se sentit lui-même enflammé de l'amour divin. En 1209, le jour de la fête de saint Georges, plein de zèle pour le salut de son âme, il se rendit à l'église de ce Saint, près de laquelle se trouvait le monastère de sainte Claire; et lorsqu'il y eut fait sa prière, éprouvant un grand désir de voir saint François, il se dirigea vers l'hôpital des lépreux, où se trouvait la pauvre cabane [1] qu'il habitait loin du monde, avec les Frères Bernard et Pierre de Catane. Arrivé dans un endroit où aboutissaient plusieurs chemins, Égide ne sachant lequel il devait prendre, pria le Christ de lui servir de guide, et aussitôt il se sentit dirigé sur un chemin qui le conduisit droit à la cabane. Saint François sortait alors du bois où il venait de prier; apercevant Égide, il va lui-même à sa rencontre pour savoir ce qui l'amène vers lui. Le pieux séculier tombe à ses pieds et lui demande humblement, pour l'amour de Dieu, la faveur

1. Cette cabane était appelée la cabane de Rivo-Torto, du nom d'un ruisseau près duquel elle se trouvait, et qui coulait en serpentant.

d'être admis en sa compagnie. Touché de la piété qu'il remarquait en lui, le Saint lui répondit: « Mon bien-aimé frère, Dieu vous a fait une grâce d'un prix inestimable. Si l'empereur venait à Assise, et qu'il voulût y choisir son chevalier et son favori, celui qui aurait fixé son choix ne devrait-il pas en éprouver une grande joie? Mais vous, combien plus ne devez-vous pas vous réjouir lorsque Dieu vous a choisi pour son chevalier, son serviteur chéri, et qu'il vous admet à l'observance de la perfection de son Évangile ! Soyez donc constant dans la noble vocation où la divine bonté vous appelle. » A ces mots, saint François prend Égide par la main, le relève et le conduit à la cabane, où il le présente à Frère Bernard en lui disant : « Voici un bon frère que Dieu nous envoie ; réjouissons-nous dans le Seigneur, et prenons ensemble notre repas dans l'union de la charité. »

Après une légère collation, le Saint partit avec son nouveau postulant pour aller chercher à Assise de quoi le vêtir. En chemin, une pauvre femme leur ayant demandé l'aumône pour l'amour de Dieu, saint François, ne voyant rien à donner, se tourne vers Frère Égide, avec un visage angélique et lui dit : « Mon cher frère, donnons à cette pauvre femme, pour l'amour de Dieu, le manteau que vous portez. » Égide le donna aussitôt : et il lui sembla qu'en récompense de sa prompte charité, cette aumône s'élevait jusqu'au ciel. Il l'y suivit en esprit avec une joie inexprimable, et il sentit que Dieu opérait encore un nouveau changement dans son âme.

Lorsque saint François se fut procuré des vêtements pour Égide, il le reçut dans son ordre; et le nouveau frère devint un des religieux les plus saints et les plus contemplatifs que le monde ait vus dans ces derniers temps. Après sa réception, le saint partit avec lui pour la Marche d'Ancône, sanctifiant son voyage par de pieux cantiques qu'il chantait à la louange du Seigneur du ciel et de la terre, et il disait à son compagnon : « Mon fils, notre Ordre sera semblable à un pêcheur qui jette ses filets dans les eaux, et qui en retire une multitude de poissons dont il retient les plus gros, en laissant échapper les petits. » Frère Égide, qui ne voyait alors que trois frères réunis au saint, s'étonnait beaucoup de sa prédiction. D'ailleurs, le pieux instituteur ne prêchait pas encore en public; il s'en allait seulement exhortant et reprenant ceux qu'il rencontrait, et il leur disait avec une amoureuse simplicité: « Aimez et craignez Dieu, et faites pénitence de vos fautes. » Et frère Égide ajoutait : « Oui pratiquez ce que vous recommande mon Père spirituel, car c'est Dieu qui parle par sa bouche. »



Chapitre ij. — Comment Frère Égide fit le pèlerinage de Saint-Jacques-le-Majeur.

RÈRE Égide, avec la permission de saint François, fit le pèlerinage de Saint-Jacques-le-Majeur, en Galice. Durant tout son voyage, il souffrit beaucoup de la faim, car une grande disette désolait alors tout le pays. Un soir, qu'après avoir mendié toute la journée, il n'avait pu recueillir la moindre aumône, le hasard l'ayant conduit près d'une aire de grange où l'on avait laissé quelques fèves, il les ramassa et en fit son souper; et ce fut aussi là qu'il se retira pour prendre son sommeil, car il aimait les endroits solitaires où il pouvait plus facilement vaquer à l'oraison. Dieu permit cependant que son pauvre souper le fortifiât aussi bien que s'il se fût nourri de toutes sortes de viandes, et même il ne se rappelait pas avoir jamais fait un si bon repas. Le lendemain, lorsqu'il eut repris sa route, un pauvre vint lui demander l'aumône pour l'amour de Dieu. Le saint frère, qui n'avait rien que l'habit qu'il portait sur lui, en coupa sur-le-champ le capuchon, le donna pour l'amour de Dieu, et demeura ensuite vingt jours avec son vêtement ainsi déchiré.

A son retour en Lombardie, un homme qui le rencontra lui fit signe de venir vers lui; le bon frère, qui s'imaginait en recevoir quelque aumône, se rendit aussitôt à son appel; mais lorsqu'il tendit la main, l'étranger y posa deux dés, en lui demandant

s'il voulait jouer. — « Dieu vous le pardonne, mon fils, » répondit humblement Frère Égide. Et c'est ainsi qu'allant par le monde, il était en butte aux insultes, qu'il recevait toujours avec douceur et patience.

Chapitre iij. — De la manière dont vécut Frère Égide, lorsqu'il fit le pèlerinage du Saint-Sépulcre.



PARTI avec la permission de saint François, pour aller visiter le Saint-Sépulcre du Christ, Frère Égide, arrivé à Brindes, fut obligé d'y attendre quelques jours qu'un vaisseau mît à la voile pour l'Orient. Voulant, pendant son séjour dans cette ville, vivre du fruit de son travail, il acheta une grande cruche qu'il remplissait d'eau, puis il allait criant par les rues : « Qui veut de l'eau? qui veut de l'eau? » Et c'est ainsi qu'il gagnait de quoi se nourrir et s'entretenir, lui et son compagnon. Enfin, une occasion s'étant présentée, il passa la mer et visita, avec une grande dévotion, le Saint-Sépulcre et les autres saints lieux. A son retour, il s'arrêta quelques jours à Ancône; et, comme il s'était accoutumé à vivre du travail de ses mains, là encore, il faisait des corbeilles de jonc et les vendait, non pour de l'argent, mais pour le pain qui lui était nécessaire à lui et à son compagnon. Il se chargeait aussi, pour le même salaire, de la sépulture des morts. Si, malgré les

travaux qu'il s'imposait, ce salaire venait à lui manquer, alors il retournait à la table de JÉSUS-CHRIST; il allait de porte en porte demander l'aumône. C'est dans cet exercice d'une vie pauvre et laborieuse qu'il revint à Sainte-Marie-des-Anges.

Chapitre iv. — Comment Frère Égide préférait la vertu d'obéissance à la prière.



N frère se trouvant en prière dans sa cellule, le Gardien lui ordonna par la sainte obéissance, d'aller demander l'aumône. Aussitôt il va trouver Frère Égide et lui dit: « Mon Père, j'étais à prier, et voici que le Gardien m'envoie mendier : il me semble cependant qu'il serait beaucoup mieux de continuer ma prière.» — « Mon fils, répondit Frère Égide, vous n'avez donc pas encore compris ce que c'est que la prière ? La véritable prière, c'est de faire la volonté de son supérieur ; et celui qui, pour faire sa volonté propre, cherche à échapper au joug de la sainte obéissance auquel il s'est soumis, laisse voir par là l'orgueil excessif qui le domine ; oui, toujours il se trompe, quelque légitimes que paraissent les raisons sur lesquelles il s'appuie. Le religieux parfait obéissant, c'est un cavalier monté sur un cheval vigoureux ; on le voit s'avancer avec assurance, et rien n'est capable de l'arrêter. Au contraire, le religieux désobéissant, raisonneur, ou qui n'obéit que malgré lui, c'est un homme monté sur un cheval maigre, malade ou

vicieux;à la moindre fatigue, il succombe ou se laisse prendre par l'ennemi. Je vous le dis, alors même que vous seriez si élevé dans la perfection qu'il vous serait donné de vous entretenir avec les Anges, vous devriez les quitter et obéir aussitôt, si votre Gardien venait à vous appeler. »

Chapitre V. — Comment Frère Égide vivait du travail de ses mains.



IDÈLE, comme il le fut toujours, à la résolution qu'il avait prise à son entrée dans l'Ordre, Frère Égide, lorsqu'il se trouvait conventuel à Rome, ne voulait vivre que du travail de ses mains. Voici le règlement qu'il s'était imposé. Le matin il entendait la messe avec dévotion, puis il s'en allait dans un bois qui se trouve à huit milles de Rome, y faisait une ramée qu'il rapportait sur ses épaules, et la vendait pour du pain ou d'autres aliments.

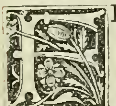
Un jour qu'il revenait ainsi chargé de bois, une femme lui acheta sa ramée et la lui fit porter à sa maison, après être convenue du prix. Voulant ensuite en considération de son état lui faire accepter plus qu'elle n'avait promis, le saint frère refusa : « Ma bonne dame, lui dit-il, je ne veux pas me laisser dominer par l'avarice, je ne consentirai à recevoir que le prix dont nous sommes convenus. » Alors il prit la moitié de ce qui lui était offert et se retira, laissant la femme très édifiée de sa modération.

Frère Égide avait toujours un grand soin de ne s'occuper qu'à des travaux où il pût observer les règles de la sainte modestie. Il aidait à cueillir les olives et à fouler le raisin. Un jour il rencontra un homme qui demandait à un passant de lui abattre ses noix, moyennant un salaire; celui-ci s'en excusa sur la longueur de la route qui lui restait à parcourir et sur la difficulté qu'il éprouverait à monter sur le noyer. — « Mon ami, dit Frère Égide au possesseur de l'arbre, si vous voulez me donner une petite portion de vos noix, je consens à vous les abattre. » Ces conditions furent acceptées. Alors le bon frère fait le signe de la croix, grimpe sur l'arbre et se met à faire tomber les noix, non sans trembler beaucoup cependant, car l'arbre était fort élevé. Lorsque tout fut abattu, voyant que la part qui lui revenait était trop considérable pour qu'il pût l'emporter dans le giron de sa tunique, il la retire, lie les manches et le capuchon de manière à en faire comme un sac, puis il la remplit, la charge sur ses épaules, et plein de joie, il retourne à Rome, où il distribue tout aux pauvres pour l'amour de Dieu.

Au temps de la moisson, il allait aussi glaner avec les pauvres, et si on venait à lui offrir une javelle de blé, il remerciait en disant : « Mon frère, je n'ai pas de grenier pour y déposer mes provisions. » Le plus souvent même, il donnait, pour l'amour de Dieu, les épis qu'il avait glanés. Rarement il consentait à travailler toute la journée, car il tenait à trouver du temps pour réciter son Office et faire ses autres prières.

Un jour qu'il revenait de la fontaine de Saint-Sixte, où il était allé chercher une provision d'eau pour des moines, un homme vint lui demander à boire. — « Comment voulez-vous, lui répondit-il, que je reporte votre reste aux moines? » Piqué de ce refus, l'étranger accabla d'injures et de grossièretés le pauvre Frère Égide, qui retourna fort triste au monastère. Lorsqu'il y fut arrivé, il se procura un grand vase et se hâta de revenir à la fontaine où il retrouva l'étranger; alors il lui présenta son vase et lui dit: « Mon ami, prenez maintenant, buvez tant qu'il vous plaira, et ne vous fâchez plus; mais il me paraissait inconvenant de reporter votre reste aux saints moines. » L'étranger fut touché de la charité et de l'humilité du bon frère; il lui demanda pardon de sa faute, et dès lors il conçut pour lui la plus grande vénération.

Chapitre VI. — Comment Frère Égide fut miraculeusement secouru dans le temps où une grande abondance de neige l'empêchait de mendier, et où il se trouvait dans une extrême nécessité.



FRÈRE Égide était logé à Rome chez un cardinal; ne trouvant pas, à l'approche du grand Carême, le calme intérieur qu'il souhaitait, il alla trouver son hôte et lui dit: « Mon père, je désire passer ce Carême dans un lieu solitaire, mon âme a besoin de repos;

si donc vous nous le permettez, mon compagnon et moi, nous allons vous quitter. » — « Eh ! mon cher frère, où voulez-vous donc aller? répondit le cardinal; la disette est extrême, et vous n'êtes pas encore connu dans le pays : ah ! restez plutôt ici, ce sera pour moi un bonheur de pouvoir vous procurer, pour l'amour de Dieu, tout ce qui vous sera nécessaire. » Frère Égide persista dans son dessein de sortir de Rome. Il connaissait une montagne escarpée, où s'élevait jadis un château et où se trouvait encore une église abandonnée qui portait le nom de Saint-Laurent; ce fut là qu'il se dirigea, et ce fut dans cette église qu'il se retira, avec son compagnon, pour s'y livrer à la prière et à la méditation.

Étrangers tous deux dans le pays, les pieux ermites y furent peu considérés; on les laissa manquer de nourriture, et pour surcroît d'adversité, il survint une neige abondante, qui tombant plusieurs jours de suite finit par obstruer toutes les issues de l'église où ils se trouvaient renfermés. Se voyant dans cette situation depuis trois jours, sans provisions, sans secours, et même dans l'impossibilité d'aller en demander, Frère Égide dit à son compagnon : « Mon cher frère, adressons-nous au Seigneur, prions-le qu'il daigne, en sa miséricorde, venir à notre aide, dans l'extrémité où nous sommes réduits. On rapporte que des moines, s'étant trouvés dans la même nécessité, ont invoqué Dieu, et que la divine Providence a pourvu à leurs besoins; imitons-les. » Et les deux frères tombèrent à genoux, suppliant Dieu de tout leur cœur, de venir à leur secours. Le Seigneur,

dont la miséricorde est infinie, écouta des vœux qui lui étaient adressés avec tant de simplicité et de ferveur; et voici comment il les exauça.

Un homme jetant les yeux vers l'église où se trouvaient les deux frères, se dit en lui-même, par une inspiration divine: « Si quelque pieuse personne s'était retirée dans cette église pour y faire pénitence, maintenant que la neige lui en fermerait toutes les issues, elle y mourrait de faim, les provisions venant à lui manquer. » Alors pressé par l'Esprit-Saint, il se dit encore: « Eh bien! je veux aller voir moi-même ce qui en est. » Et aussitôt il prend une provision de pain et de vin et se met en route. Ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'il arriva jusqu'à l'église; mais enfin il y parvint et trouva Frère Égide et son compagnon dans une fervente prière. La faim les avait tellement épuisés qu'ils ressemblaient plutôt à des morts qu'à des vivants. Le charitable visiteur fut vivement touché de les voir en cet état; il leur fit prendre ce qu'il leur avait apporté, et lorsqu'ils furent un peu ranimés et fortifiés, il les quitta pour aller raconter à ses voisins l'extrême nécessité où il les avait trouvés réduits, et les engager, pour l'amour de Dieu, à venir à leur secours. Ses exhortations ne furent pas inutiles; plusieurs s'empressèrent, à son exemple, de porter à l'église Saint-Laurent tout ce qui était nécessaire à la subsistance des saints ermites; et pendant tout le Carême, ils s'entendirent entre eux pour que rien ne leur manquât. Plein de reconnaissance pour la miséricorde divine et la charité de ses bienfaiteurs,

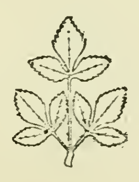
Frère Égide dit à son compagnon : « Mon cher frère, nous avons prié Dieu de nous venir en aide dans nos nécessités, et nous avons été exaucés ; rendons-lui maintenant gloire et remercîment, et prions pour les charitables personnes qui nous soutiennent de leurs aumônes et pour tout le peuple chrétien. »

Dans la ferveur et la dévotion dont il était animé, Frère Égide reçut du ciel une grande abondance de grâces. Plusieurs voulaient, à son exemple, renoncer à ce monde aveugle ; et s'ils ne pouvaient entrer en religion, ils s'efforçaient au moins de suivre, dans l'état séculier, les rudes sentiers de la pénitence.

Chapitre vij. — Du jour de la mort du saint Frère Égide.



L'AME de Frère Égide fut reçue de Dieu, dans la gloire du Paradis, le jour de la fête de Saint-Georges. La veille, à l'heure de Matines, il avait accompli sa cinquante-deuxième année de religion. Car il avait reçu l'habit de saint François dans les premiers jours du mois où tombe la fête pendant laquelle il mourut.



Chapitre viij. — Comment un saint homme au moment où il était en prière, vit l'âme de Frère Égide s'envoler à la vie éternelle.



U moment de la mort de Frère Égide, un saint homme, qui se trouvait en prière, vit son âme sortir du Purgatoire avec une multitude d'autres âmes et monter vers les cieux. Il vit aussi JÉSUS-CHRIST, suivi d'une légion d'Anges, venir à leur rencontre, pour les conduire lui-même; et tous ensemble faisaient leur entrée triomphante dans la gloire du Paradis, au bruit d'un mélodieux concert.

Chapitre ix. — Comment, par le mérite de Frère Égide, l'âme de l'ami d'un Frère Prêcheur fut délivrée des peines du Purgatoire.



ORSQUE Frère Égide était attaqué de la maladie dont il mourut, un frère de saint Dominique fut en même temps atteint d'une maladie mortelle. Le voyant près d'expirer, un ami de ce frère Prêcheur, religieux comme lui, lui dit : « Mon frère, je désire, si Dieu vous le permet, qu'après votre mort vous reveniez vers moi pour m'apprendre quel est votre sort dans l'autre vie. » Le mourant promit de le satisfaire sitôt qu'il le pourrait. Il mourut le même jour que Frère Égide; et presque aussitôt après sa mort, il apparut à son ami et lui dit : « Me voici,

Dieu m'a permis d'accomplir ma promesse. » — « Eh bien! quel est votre sort? » demanda le frère. — « Je suis heureux, répondit le défunt, car je suis mort le même jour qu'un saint Mineur, nommé Frère Égide, auquel JÉSUS-CHRIST, en récompense de sa haute sainteté, accorda la faveur d'introduire avec lui au Paradis toutes les âmes qui se trouvaient alors en Purgatoire. J'étais du nombre de ceux qui souffraient dans ce lieu d'expiation; mais j'en suis délivré par le mérite du saint frère. » A ces mots, la voix cessa de se faire entendre. Le frère, qui n'avait encore raconté sa vision à personne, étant lui-même tombé malade quelques jours après, jugea que Dieu le punissait parce qu'il n'avait pas publié la vertu et la gloire, de Frère Égide. Alors il fit appeler des Frères Mineurs, qui se rendirent au nombre de dix à son invitation, et lorsqu'il les vit rassemblés avec les Frères Prêcheurs, il leur raconta, avec de grands sentiments de piété, la vision que nous venons de rapporter. Les frères prirent des informations exactes, et l'on trouva qu'en effet Frère Égide et le Frère Prêcheur étaient morts le même jour.

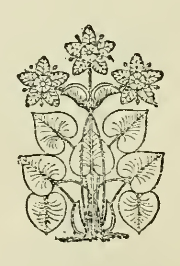


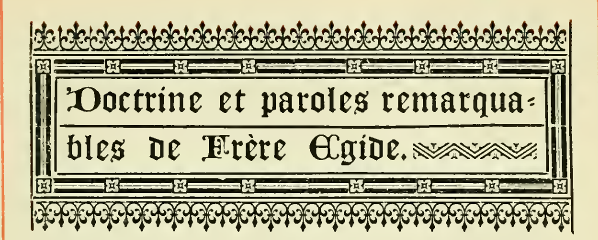


Chapitre X. — Des grâces que le saint Frère Égide avait reçues de Dieu, et de l'année de sa mort.



E Frère Bonaventure de Bagnioreggio disait de Frère Égide, que Dieu lui avait accordé des grâces spéciales en faveur de tous ceux qui lui recommandaient avec confiance les intérêts du salut de leur âme. Ce bienheureux, comme sa légende nous l'apprend, opéra plusieurs miracles pendant sa vie et après sa mort. Son âme quitta la terre pour passer à la gloire éternelle, l'an 1252, le jour de la fête de saint Georges, et il fut enterré à Pérouse, au couvent des Frères Mineurs.





Chapitre j. — Des Vices et des Vertus.



LA grâce de Dieu et la vertu sont comme l'échelle et la voie qui conduisent au ciel ; les vices et les péchés sont comme l'échelle et la voie par lesquelles on descend dans les profondeurs des enfers. Les vices et les péchés sont un poison et un venin mortels ; les vertus et les bonnes œuvres sont un remède plein d'efficacité. Une grâce attire après elle une autre grâce ; un vice attire après lui un autre vice.

La grâce ne veut pas de louanges; le vice ne peut souffrir le mépris. L'esprit, dans l'humilité, goûte le repos et la paix, et la patience est sa fille. La sainte pureté voit Dieu ; la vraie dévotion le goûte.

Aimez et vous serez aimé ; servez, et vous serez servi ; craignez et vous serez craint ; soyez bon à l'égard des autres, et l'on sera bon à votre égard. Bienheureux toutefois celui qui aime et qui ne désire pas être aimé, celui qui sert et qui ne souhaite pas d'être servi, celui qui craint et qui ne demande pas d'être craint, celui qui est bon à l'égard des autres et qui ne prétend pas que l'on soit bon à son

égard ! Mais ce sont là de grandes vertus et de hautes perfections ; les insensés ne pouvant ni les connaître, ni les acquérir.

Trois choses surtout sont très importantes et très utiles ; celui qui les possède ne tombera jamais. La première, c'est que l'on supporte volontiers, et même avec plaisir, pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, toutes les tribulations qui surviennent ; la seconde, que l'on s'humilie tous les jours dans tout ce que l'on fait et dans tout ce que l'on voit ; enfin, la troisième, que l'on aime fidèlement et de tout son cœur le bien suprême, céleste et invisible, qu'on ne peut voir avec les yeux du corps.

Ce qui attire le plus le mépris et le blâme des mondains est ce qui est le plus agréable aux yeux de Dieu et de ses saints ; au contraire, ce qui est le plus aimé, le plus honoré des mondains, ce qui leur fait le plus de plaisir, est cela même qui devant Dieu et ses saints est le plus méprisé, le plus blâmé, le plus en horreur. Ce triste renversement procède de l'ignorance et de la malice de l'esprit humain ; car l'homme, dans sa misère, chérit avec le plus de passion ce qu'il devrait le plus haïr, et il hait ce qu'il devrait le plus affectionner.

Un jour Frère Égide demandait à un frère : « Mon cher frère, votre âme est-elle en bon état ? » — « Je ne puis le dire, » répondit le frère. — « Eh bien, reprit Frère Égide, sachez que c'est la contrition, la sainte humilité, la sainte charité, la sainte joie et la sainte dévotion, qui mettent l'âme en bon état et qui la rendent heureuse. »

Chapitre ij. — De la Foi.

OUT ce que l'on peut penser avec le cœur, exprimer avec la langue, voir avec les yeux, toucher avec les mains, tout cela n'est rien en comparaison de ce qui ne peut ni se penser, ni se voir, ni se toucher. Tous les saints et les sages, tant des âges passés que du temps présent et des siècles à venir, ont dit et ont écrit, disent et écrivent, diront et écriront de grandes choses sur Dieu ; mais toutes leurs paroles et tous leurs écrits n'ont été, ne sont et ne seront, devant la réalité, que ce qu'un grain de millet est en comparaison du ciel et de la terre, et même mille fois moins encore. L'Écriture, quand elle parle de Dieu, est semblable à une mère qui bégaye avec son petit enfant, et qui ne serait plus comprise si elle ne s'exprimait autrement.

Un jour, Frère Égide demandait à un juge séculier: « Croyez-vous que les dons de Dieu soient d'un grand prix ? » —« Certainement, » répondit le juge. — « Eh bien ! reprit Frère Égide, je veux vous prouver combien vous êtes inconséquent avec vous-même. A combien estimez-vous tout ce que vous possédez en ce monde ? » — « A mille livres environ, » répondit le juge. — « Et céderiez-vous ces propriétés pour dix mille livres ? » demanda le frère. —« Sans hésiter,» répliqua le juge. Alors Frère Égide lui dit : « Une chose certaine, c'est que tous les biens de la terre ne sont rien en comparaison de

ceux qui nous sont réservés dans le ciel. Pourquoi donc ne pas donner à Jésus-Christ ce que vous possédez pour obtenir en échange ces éternelles richesses ? » Le juge, savant de la misérable sagesse du monde, répondit au Frère, qui était la pureté et la simplicité mêmes : « Dieu vous a rendu sage de sa divine folie ; croyez-vous, Frère Égide, qu'il y ait un homme, sur la terre, en possession de biens considérables, qui voulût, dans la pratique, se conformer à ce qu'il croit intérieurement ? » — « Remarquez, mon bien cher frère répliqua Frère Égide, que tous les saints se sont appliqués à accomplir, autant qu'il était en eux, ce qu'ils savaient et croyaient être de la volonté de Dieu ; et quand ils étaient dans l'impossibilité de pratiquer ce qu'ils souhaitaient, les désirs de leur volonté suppléaient à leur impuissance ; de sorte que ce qu'ils ne pouvaient réellement accomplir était néanmoins regardé comme fait, en vertu des vifs désirs de leur âme. »

Frère Égide disait encore : « Donnez-moi un homme dont la foi soit parfaite, bientôt aussi vous trouverez la perfection dans toutes ses œuvres, et son salut éternel sera certain. Quand on attend avec une foi constante le bien suprême et souverain, quel dommage et quelle peine peut-on ressentir, en cette vie, de l'adversité, quelque dure qu'elle soit ? Et l'homme misérable, qui ne peut attendre que le mal éternel, quelle jouissance lui procureront en ce monde les biens temporels ? Que l'homme, quelque grand pécheur qu'il soit, ne désespère jamais, tant qu'il vivra, de la miséricorde divine ; car, de même

qu'il n'y a d'arbre si épineux, si raboteux et si noueux qu'il soit, que l'on ne puisse aplanir, polir et rendre beau, de même aussi il n'est pas d'homme au monde, si criminel et si grand pécheur qu'il soit, que Dieu ne puisse convertir pour orner son âme de toutes les grâces les plus signalées. »



Chapitre iij. — De la sainte Humilité.



ON ne peut arriver à la connaissance et à l'intelligence de Dieu que par la vertu de la sainte humilité, car le droit chemin pour monter c'est de descendre. Tous les dangers et toutes les chutes qui ont désolé la terre ne sont venus que de ce que l'homme a levé trop haut la tête c'est-à-dire de ce que son esprit s'est enflé d'orgueil. La chute du démon, précipité du ciel; celle de notre premier père, Adam, banni pour son orgueilleuse désobéissance ; le Pharisien de l'Évangile, et plusieurs exemples semblables, en sont autant de preuves. Nous voyons, au contraire, que les plus grandes faveurs ont été accordées quand l'homme a courbé la tête, c'est-à-dire quand son esprit s'est humilié. L'exemple de la bienheureuse et très humble Vierge Marie, celui du Publicain, celui du bon Larron sur la croix, et une foule d'autres que l'Écriture nous présente, rendent cette vérité incontestable. Il serait donc heureux que nous pussions avoir suspendu au cou un pesant fardeau

qui nous ployât continuellement la tête, c'est-à-dire qui nous portât à nous humilier sans cesse.

Un religieux disait un jour à Frère Égide : « Dites-moi, mon père, quel est le moyen de fuir l'orgueil ? » — « Mon frère, répondit Frère Égide, rappelez-vous bien que jamais vous n'éviterez l'orgueil, qu'auparavant vous ne baissiez les yeux vers l'endroit où touchent vos pieds. Considérez attentivement les bienfaits dont Dieu vous a comblé, alors vous reconnaîtrez que vous devez véritablement courber la tête devant lui. Et puis pensez à vos imperfections, aux péchés dont vous vous êtes rendu coupable ; certes, voilà bien de quoi vous humilier. Mais malheur à ceux qui veulent être honorés alors même qu'ils font le mal ! Celui-là possède un degré d'humilité, qui reconnaît en soi un principe opposé à son propre bien. Celui-là possède un degré d'humilité, qui rend à autrui ce qui lui appartient et qui cherche à ne rien s'approprier pour soi-même. Non, quelque bien et quelque vertu que nous rencontrions en nous-même, jamais nous ne devons nous l'approprier, c'est à Dieu seul qu'il faut tout rapporter, à Dieu, de qui découle toute grâce, toute vertu et tout bien. Mais si nous trouvons en notre cœur le péché, les vices, les passions, pensons que tout mal ne procède que de notre propre fond, de notre propre malice. Heureux celui qui se reconnaît et qui s'estime vil devant les hommes ! Heureux celui qui se juge et se condamne soi-même sans juger ni condamner les autres ! Oui, car alors il lui sera donné d'échapper aux rigueurs du Juge-

ment dernier, de ce jugement terrible et éternel. Heureux celui qui se soumet humblement au joug de l'obéissance, et qui se laisse conduire par les autres, comme firent les Apôtres eux-mêmes, avant et après le jour où le Saint-Esprit descendit sur eux ! »

Frère Egide disait encore : « Quiconque veut acquérir et posséder dans la perfection le repos et la paix, doit regarder tous ses frères comme ses supérieurs, et se faire le serviteur et l'inférieur de tous. Heureux celui qui, dans ses actions et ses paroles, ne cherche pas le regard ni l'estime des autres, mais qui se tient avec simplicité dans les dispositions et les faveurs que Dieu a daigné lui départir ! Heureux celui qui sait cacher et conserver les révélations et les consolations divines dont il est favorisé! car il n'est rien de si secret que Dieu ne révèle quand il lui plaît. Quand vous seriez l'homme le plus parfait et le plus saint qui fût sur la terre, si vous vous estimez sincèrement le plus vil et le plus misérable des pécheurs, vous avez la véritable humilité. La sainte humilité ne sait pas discourir ; la bienheureuse crainte de Dieu ne sait point parler. »

Frère Égide comparait l'humilité à la foudre. « De même, disait-il, que la foudre gronde terriblement, et qu'elle rompt, fracasse et consume tout ce qu'elle rencontre sur son passage, sans qu'ensuite on puisse rien trouver de sa propre substance ; ainsi l'humilité frappe, dissipe, brûle et consume toute malice, tout vice, tout péché, sans qu'ensuite on puisse rien trouver d'elle même. L'humilité procure

à celui qui la possède la faveur auprès de Dieu et la paix parfaite au milieu des hommes.»

Chapitre iv.— De la sainte Crainte de Dieu.

ELUI qui ne craint pas montre qu'il n'a rien à perdre. La sainte crainte de Dieu régit, gouverne et dirige l'âme ; c'est elle qui la conduit à la grâce. Possédez-vous quelque faveur, quelque vertu divine, il n'y a que la sainte crainte qui puisse la conserver en vous. Vous sentez-vous privé de vertus et de grâces, c'est par la sainte crainte que vous les obtiendrez ; c'est elle qui vous y conduira.

Ceux qui sont tombés dans le péché n'auraient pas failli, s'ils avaient eu la sainte crainte de Dieu. Mais ce trésor précieux n'est accordé qu'aux parfaits ; car plus on est parfait, plus on craint, plus on est humble.

Heureux celui qui se considère en ce monde comme dans une prison et qui se rappelle sans cesse l'énormité des fautes dont il s'est rendu coupable envers le Seigneur ! Nous devrions craindre toujours de nous voir précipité par l'orgueil de l'état de grâce où nous nous trouvons. Les attraits de ce misérable monde et notre propre chair, qui s'unit elle-même aux démons pour combattre notre âme, sont nos plus cruels ennemis ; nous ne pouvons jamais être en sûreté tant que nous sommes exposés à leurs attaques. L'homme a bien plus à craindre de

se voir trompé et vaincu par sa propre malice que par tout autre ennemi. Il est impossible que sans la crainte on puisse parvenir jusqu'à la grâce et la vertu, et surtout qu'on puisse y persévérer. Quiconque n'a pas la crainte de Dieu est en danger de périr et de tout perdre. C'est cette crainte qui rend l'homme humble et qui lui fait ployer la tête sous le joug de l'obéissance. Plus il la possède, plus sa prière est fervente ; et il doit s'estimer bien heureux s'il a reçu le don de la prière.

Les actions vertueuses, quelque estimables qu'elles nous paraissent ne sont cependant pas comptées ni récompensées à proportion de l'estime que nous en faisons. C'est Dieu qui en est le seul juge ; et lui il considère moins la violence de nos efforts que celle de notre amour et de notre humilité. Le plus sûr parti pour nous est donc d'aimer et de craindre avec humilité, de ne jamais compter sur nous-mêmes et de nous défier des pensées qui s'élèvent dans notre esprit sous l'apparence du bien.

Chapitre V. — De la sainte Patience.



ELUI qui, par amour pour Dieu, saura conserver l'humilité et la patience au milieu des tribulations, arrivera bientôt aux grâces les plus privilégiées, aux plus sublimes vertus. Maître en ce monde, il aura encore un gage qui lui assurera la possession du royaume éternel.

Tout ce que fait l'homme, soit en bien, soit en mal, c'est à lui-même qu'il le fait. Ne vous irritez donc pas contre celui qui vous dit des injures ; supportez-les avec une humble patience, vous affligeant seulement du péché de celui qui vous fait insulte, et priant Dieu pour lui. Plus vous serez fort à supporter avec patience les injures et les tribulations, plus vous serez grand auprès de Dieu; plus au contraire vous vous montrerez faible dans les douleurs et les adversités, moins vous serez agréable à ses yeux.

Si l'on vous loue, si l'on dit de vous quelque bien, rapportez à Dieu seul l'honneur qu'on vous rend; si au contraire, on médit contre vous, si on vous méprise, mettez-vous du parti de votre contempteur; fournissez-lui des armes contre vous. Si vous voulez que votre part soit bonne, appliquez-vous à la rendre mauvaise, en travaillant au succès de celle de votre frère. Accusez-vous vous-même, en cherchant à louer et à excuser les autres. Quelqu'un se présente-t-il pour disputer avec vous et vous contredire, cédez-lui, et c'est ainsi que vous serez victorieux; car, si vous vouliez vous défendre et l'emporter sur votre adversaire, alors même que vous seriez demeuré vainqueur, il se trouverait que vous avez fait une grande perte. Ainsi, mon frère, croyez-moi, la voie la plus directe pour vous sauver, c'est de vous perdre.

Lorsque nous savons supporter les tribulations avec courage, nous pouvons aspirer aux éternelles consolations. On éprouve une joie bien plus douce et on acquiert un mérite bien plus précieux, en supportant les injures et les opprobres pour l'amour de

Dieu, avec patience et sans murmure, que si l'on nourrissait cent pauvres ou que l'on pratiquât un jeûne continuel. Mais que nous revient-il, que nous sert-il de nous mépriser nous-mêmes, de macérer notre corps par les jeûnes, les veilles et les disciplines, si nous ne pouvons supporter la moindre injure de la part du prochain? Cette injure nous procurerait une récompense bien plus abondante, un mérite bien plus précieux que toutes les afflictions que nous nous imposerions de notre propre volonté; car le support humble et patient des mépris et des outrages est plus efficace pour nous purifier de nos péchés que ne le serait une fontaine de larmes.

Heureux celui qui a toujours devant les yeux de son esprit le souvenir de ses péchés et celui des bontés de Dieu! Oui, car alors il supportera patiemment les tribulations et les adversités, et il pourra en attendre de grandes consolations. L'homme véritablement humble ne demande pas à Dieu le mérite ni la récompense; il ne cherche que le moyen de le satisfaire en toutes choses, car il sait qu'il est son débiteur. Il reconnaît aussi que tout ce qu'il possède, c'est de la bonté divine qu'il le tient, et non de son propre mérite; mais pour les adversités, il est convaincu qu'elles sont la juste punition de ses péchés.

Un religieux disait un jour à Frère Egide : « Père, si des adversités et des tribulations venaient à fondre sur nous, comment devrions-nous les recevoir ? » — « Mon frère, lui répondit Frère Égide, sachez qu'alors même que Dieu ferait pleuvoir du ciel des pierres et des flèches, elles ne pourraient nous nuire ni nous

causer aucun dommage, si nous étions tels que nous devons être; car alors nous saurions faire tourner à notre profit les malheurs et les tribulations. L'Apôtre l'a dit: « Pour ceux qui aiment Dieu, tout se change en bien; » mais au contraire le bien se convertit en mal et en matière de jugement pour ceux qui n'ont pas la volonté pure. »

Voulez-vous vous sauver et participer à la gloire des cieux, ne désirez jamais vous venger, ni faire justice de personne, car le partage des saints, c'est de faire toujours le bien et de recevoir le mal. Si vous saviez équitablement apprécier l'énormité des fautes que vous avez commises envers Dieu, vous avoueriez bien alors qu'il est juste que toutes les créatures vous persécutent et vous fassent passer par les peines et les tribulations; car ce sont elles qui doivent tirer vengeance des outrages que vous avez faits à leur Créateur.

C'est une grande vertu à l'homme que de se vaincre soi-même ; celui qui sait ainsi triompher de son propre esprit sera victorieux de ses ennemis, et il parviendra jusqu'à la source de tout bien ; mais ce serait une vertu bien plus parfaite encore s'il savait se soumettre à ses semblables ; alors il dominerait sur chacun de ses adversaires, c'est-à-dire sur ses vices, sur les démons, sur le monde et sur sa propre chair.

Si vous voulez arriver au salut, renoncez à toutes les consolations que peuvent vous procurer les choses de ce monde et toutes les créatures mortelles; méprisez-les, car les chutes qui viennent de la prospé-

rité et des consolations sont bien plus fâcheuses et bien plus fréquentes que celles qui résultent des adversités et des tribulations.

Un jour, un religieux murmurait contre son Gardien en présence de Frère Égide ; il se plaignait d'un ordre qu'on lui avait imposé et qui lui paraissait trop sévère. — « Mon cher frère, lui dit Frère Égide, plus vous murmurerez, plus vous appesantirez votre fardeau et plus il vous sera lourd à porter ; au contraire, plus vous vous humilierez, plus vous serez docile à vous soumettre au joug de la sainte obéissance, plus aussi le fardeau qu'elle vous imposera sera doux et suave. Mais je crois remarquer que vous refusez de supporter le mépris en ce monde pour l'amour de Jésus-Christ, et que cependant vous prétendez ensuite partager sa gloire avec lui ; vous ne voulez être ici-bas persécuté ni maudit pour l'amour du Christ, et vous croyez pouvoir être reçu dans son royaume et y jouir de ses bénédictions ; vous refusez de rien souffrir en cette vie, et vous voulez goûter en l'autre les douceurs du repos. Mon frère, mon frère, je vous le dis, vous êtes dans une grande illusion, car c'est par la voie de la bassesse, de la honte et des opprobres, que l'on arrive au véritable bonheur du ciel. C'est en supportant patiemment, et pour l'amour de Jésus-Christ, les dérisions et les malédictions, que l'on parvient à la gloire. Il est donc bien vrai, ce proverbe : Que celui-là ne reçoit pas ce qu'il désire, qui ne sacrifie pas ce qui lui coûte. Voyez le cheval : quoiqu'il puisse courir seul avec rapidité, il se laisse

néanmoins conduire et guider, et il se prête à toutes sortes de mouvements, selon la volonté de son cavalier. Ainsi doit agir un serviteur de Dieu ; il faut qu'il se laisse régir, guider, manier et ployer à la volonté de son supérieur, et même à la volonté de tout autre pour l'amour de JÉSUS-CHRIST. »

Si vous voulez être parfait, appliquez-vous soigneusement à la vertu ; attaquez le vice avec vigueur, supportez toutes les adversités avec patience pour l'amour de ce Dieu qui, lui aussi, a passé par les tribulations, les afflictions et les opprobres, qui a été battu, crucifié et mis à mort pour votre amour ; car ce n'étaient pas ses fautes, ni sa gloire, ni ses intérêts, qui le réduisaient à ces extrémités ; c'était le seul amour que lui inspirait votre salut. Mais pour arriver au point que je vous ai marqué, il faut d'abord songer à vous vaincre vous-même ; car c'est peu de diriger les âmes des autres et de les conduire à Dieu, si l'on ne commence par se conduire et se diriger soi-même.

Chapitre vj. — De l'Oisiveté.



CELUI qui demeure dans l'oisiveté perd, avec ce monde, l'espérance d'en posséder un autre. Il est impossible que l'on puisse jamais arriver à l'acquisition des vertus sans de grands soins et de grandes fatigues. Lorsque vous pouvez vous tenir en sûreté, n'allez pas vous mettre dans une position douteuse ; or,

celui-là est en sûreté qui est travaillé par les sollicitudes et les afflictions, et qui porte le poids de la fatigue selon le bon plaisir de Dieu et pour son amour, et non par la crainte du châtiment et le désir de la récompense.

Celui qui refuse les afflictions et les fatigues pour l'amour de Jésus-Christ ne veut véritablement pas de sa gloire ; et de même que la sollicitude est pour nous d'une grande utilité, ainsi la négligence nous est toujours nuisible.

L'oisiveté conduit au vice, et le vice en enfer, l'application conduit à la vertu, et la vertu au ciel.

Nous devrions nous appliquer, avec un grand soin, à l'acquisition et à la conservation de la vertu et de la grâce de Dieu, et agir sous leur influence ; car il arrive souvent que celui qui ne travaille pas avec fidélité finit par perdre le fruit par les feuilles et le grain par la paille. Aux uns, Dieu a donné de bons fruits avec peu de feuilles ; à d'autres, il accorde tout à la fois et les fruits et les feuilles ; enfin, il en est qui ne reçoivent ni les fruits ni les feuilles.

Il y a plus de mérite, à mon avis, à conserver secrètement les biens et les grâces que nous tenons de Dieu, qu'à savoir les acquérir ; car, lors même que nous serions en état de faire un gain considérable, si nous ne savons pas le conserver, nous ne serons jamais riches. Mais il y en a qui amassent peu à peu, et ils deviennent riches parce qu'ils savent conserver leur gain et leur trésor. Oh ! l'immense quantité d'eau qu'aurait amassée le Tibre, s'il ne la laissait échapper par aucune issue !

Nous demandons à Dieu un don infini, sans mesure et sans fin, et nous bornons et nous mesurons l'amour que nous lui portons. Celui qui veut être aimé de Dieu et recevoir de lui une récompense infinie et incommensurable doit aussi l'aimer d'un amour infini et le servir toujours. Heureux celui qui aime Dieu de tout son cœur, de toute son âme ; qui afflige continuellement son corps, pour son amour ; qui ne demande aucune récompense, et qui se reconnaît au contraire toujours infiniment redevable !

Si un homme se trouvait dans la misère et que quelqu'un vînt lui dire : « Je consens à te prêter, pour trois jours, un objet de grand prix ; si tu sais le faire fructifier pendant que tu le posséderas, tu peux amasser un trésor infini et tu seras riche pour toujours ; » certainement, ce pauvre s'empresserait de faire valoir de son mieux l'objet précieux qui lui aurait été confié. Eh bien ! sachez que le corps est cet objet précieux que nous tenons de la main de Dieu. Il nous l'a prêté pour trois jours ; car tout le temps de notre vie peut être comparé à ce court espace. Si donc nous voulons devenir riches, nous devons nous appliquer à faire valoir et fructifier, autant que nous le pouvons, ce corps que Dieu met à notre disposition pour trois jours, c'est-à-dire pour le temps si court de la vie. Mais si nous ne nous mettons pas en peine de faire notre profit dans cette vie où le temps nous est donné, nous devons renoncer aux richesses éternelles, nous ne pourrons jamais goûter le repos des bienheureux. Supposez que tous les biens du monde soient en la possession

d'un seul homme et qu'il ne les fît fructifier par personne, à quoi lui serviraient-ils? A rien, certainement. Celui, au contraire, qui aurait le talent de faire valoir le peu qu'il possède pourrait en retirer une grande utilité pour lui et un grand fruit pour les autres.

Il y a dans le monde un proverbe qui dit : « Ne mettez jamais bouillir sur le feu une marmite vide, en comptant sur votre voisin. »

Dieu ne veut pas qu'aucune grâce demeure inutile; car s'il nous l'a donnée, c'est afin que nous la mettions en usage par nos bonnes œuvres. La bonne volonté ne suffit pas, si dans la pratique on ne veut pas s'appliquer aux œuvres qu'elle inspire.

Un jour un homme désœuvré disait à Frère Égide : « Mon père, je vous prie de me donner quelque consolation. » — « Mon frère, lui répondit Frère Égide, travaillez à vous mettre bien avec Dieu, et aussitôt vous trouverez cette consolation que vous me demandez. »

Si l'on ne cherche pas à se ménager, au fond de l'âme, une demeure convenable où Dieu puisse habiter et reposer, jamais on ne trouvera dans les créatures ni repos, ni consolation véritable.

Celui qui veut faire le mal ne demande pas conseil auparavant ; mais avant de faire le bien, on réfléchit longtemps et l'on a recours aux avis des hommes sages.

Un jour Frère Égide dit à ses compagnons : « Mes frères, il me semble que maintenant on ne rencontre plus personne qui veuille faire ce qui lui est le

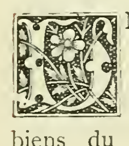
plus avantageux, non pas seulement pour l'âme, mais même pour le corps. Croyez-moi, mes frères, et je le pourrais jurer en vérité, plus on cherche à échapper au joug du CHRIST, plus on appesantit son fardeau ; plus au contraire, on s'y soumet avec ardeur, en y ajoutant soi-même volontairement, plus on le sentira doux et léger. Oh ! plût à Dieu que l'homme, en ce monde, comprît bien les vrais intérêts de son corps ! car alors il travaillerait en même temps au bien de son âme. Oui, car le corps et l'âme devront certainement se trouver réunis dans les souffrances ou dans les consolations : ou bien ils seront ensemble éternellement précipités dans les enfers pour y souffrir des tourments inexprimables ; ou bien, en récompense de leurs bonnes œuvres, ils jouiront ensemble des joies éternelles et inénarrables du Paradis, en la société des Anges et des Saints. »

Quand même vous auriez pratiqué le bien et que vous auriez pardonné, si vous n'avez pas l'humilité, vos œuvres deviendront mauvaises. On en a vu beaucoup dont les actions paraissaient bonnes et louables ; mais comme ils manquaient de l'humilité, on a reconnu ensuite qu'ils n'avaient agi que sous l'influence de l'orgueil, et leurs œuvres elles-mêmes en ont été la preuve, car celles que produit l'humilité ne se corrompent jamais.

Un religieux disait à Frère Égide : « Mon père, il me semble que nous ne connaissons pas nos véritables intérêts. » — « Mon frère, répondit Frère Égide, certainement chacun travaille dans l'art auquel il s'est exercé, on ne réussirait pas autrement.

Sachez donc que l'art le plus noble qui soit au monde, c'est de bien travailler ; mais qui pourra le reconnaître, s'il ne s'y exerce auparavant ? Heureux celui qu'aucune chose créée ne peut scandaliser ! Mais plus heureux encore celui qui s'édifie de tout ce qu'il voit et de tout ce qu'il entend ! »

Chapitre vij. — Du dégoût des choses temporelles.



N déluge de maux et de peines tombera sur l'homme misérable qui met son cœur, son espérance et ses désirs dans les choses de la terre ; il sacrifiera les biens du ciel et finira par n'en plus posséder aucun.

L'aigle prend son vol très haut, mais il ramperait si un fardeau était attaché sous son aile. Ainsi l'homme, appesanti par le poids des choses de la terre, ne peut voler bien haut, c'est-à-dire qu'il ne peut arriver à la perfection. Mais celui qui a la prudence d'attacher aux ailes de son cœur le poids du souvenir de la mort et du jugement en éprouvera une salutaire crainte, qui l'empêchera de courir et de voler par toutes les vanités et les richesses de ce monde qui ne produisent que la damnation.

Nous voyons tous les jours des hommes qui travaillent, se fatiguent beaucoup, et s'exposent même à de grands dangers pour acquérir des biens trompeurs ; et puis, quand, après de longues fatigues,

ils sont arrivés à leur but, ils meurent et laissent tout ce qu'ils ont amassé durant leur vie.

Ne nous confions donc pas à ce monde qui abuse de la crédulité de tous ceux qui comptent sur lui ; c'est un imposteur. Mais que celui qui veut être vraiment grand et vraiment riche recherche et affectionne les biens et les richesses qui ne passent pas et qui rassasient, sans dégoûter jamais, sans diminuer jamais. Voulons-nous marcher dans la voie droite, imitons les animaux, et surtout les oiseaux : quand ils ont trouvé leur nourriture du moment, ils sont contents et n'en demandent pas davantage. L'homme, lui aussi, devrait se contenter du simple nécessaire sans rechercher le superflu.

Frère Égide disait que saint François n'aimait pas les fourmis autant que les autres animaux, à cause de la grande sollicitude qu'elles ont d'amasser, pendant l'été, une abondante provision de grain pour l'hiver. Il aimait beaucoup mieux les oiseaux qui vivent au jour le jour. Cependant la fourmi nous apprend que nous ne devons pas demeurer oisifs dans l'été de la vie présente, pour éviter de nous trouver vides et sans fruits pendant l'hiver du jugement dernier.





Chapitre viij. — De la sainte Chasteté.



OTRE pauvre et misérable chair est semblable à un animal immonde qui se fait un plaisir de se vautrer dans la fange, et qui trouve là sa plus grande satisfaction. Elle se fait le chevalier du démon ; elle combat en résistant à tout ce qui tend à la volonté de Dieu et au salut de notre âme.

Un religieux disait un jour à Frère Égide: « Père, enseignez-moi le moyen de fuir les péchés de la chair. » — « Mon frère,répondit Frère Egide, celui qui veut déplacer un fardeau énorme, une grosse pierre, pour la transporter ailleurs, doit chercher à y parvenir plutôt par l'adresse que par la force. Et nous aussi, si nous voulons triompher des vices de la chair et acquérir la vertu de la chasteté, le meilleur moyen que nous ayons à prendre c'est l'humilité, c'est une direction spirituelle, sage et discrète : ce moyen nous réussira bien mieux que des austérités présomptueuses et de sévères pénitences que nous pourrions nous imposer de notre propre volonté.

La sainte et resplendissante chasteté est troublée par le moindre vice. Elle est semblable à un miroir brillant, qui ne s'obscurcit pas non seulement par le contact des objets malpropres, mais que le moindre souffle peut ternir. Il est impossible que nous puissions jamais parvenir à aucune grâce spirituelle, tant que nous sommes inclinés vers les concupis-

cences charnelles : prenons toutes les formes qu'il nous plaira, non, jamais nous n'y arriverons que nous n'ayons auparavant exterminé tous ces péchés honteux. Sachons donc combattre vaillamment contre la sensualité et la fragilité de la chair, de cette ennemie qui ne songe qu'à nous attaquer nuit et jour ; une fois que nous l'aurons vaincue, nous aurons par là même triomphé de nos autres ennemis, et bientôt nous arriverons aux grâces spirituelles, aux vertus et à la perfection.

Frère Égide disait : « De toutes les vertus, la chasteté est celle que je préfère ; car, en elle seule, se trouve déjà une certaine perfection, tandis que, sans elle, il n'est pas de vertu véritablement parfaite. »

Un religieux demandait un jour à frère Égide : « Mon père, la charité n'est-elle pas une vertu supérieure et préférable à la chasteté ? » — « Dites-moi, mon frère, répondit Frère Égide, est-il au monde une vertu plus pure et plus sainte que la chasteté ? »

Souvent Frère Égide chantait ce sonnet : « O sainte chasteté ! Oh! que tu es excellente ! Vraiment tu es précieuse, et ton odeur est si suave que celui qui ne l'a point goûtée ne sait rien de toi ; aussi les insensés ne savent pas t'apprécier.

Un religieux disait à Frère Égide : « Père, vous qui recommandez avec tant d'instance la vertu de chasteté, je vous en prie, dites-moi en quoi elle consiste. » Frère Égide répondit : « Mon frère, je vous le dis, c'est avec justice que l'on définit la chasteté:

la gardienne qui veille sans cesse sur les sens corporels et spirituels, et qui les conserve à Dieu purs et sans tache. »

Chapitre ix. — Des Tentations.



'HOMME ne peut conserver en paix les grâces qu'il a reçues de Dieu ; il faut que bientôt le trouble et l'adversité viennent s'y mêler. D'ailleurs plus on est agréable à Dieu, plus sont violentes les attaques et les luttes que l'on doit soutenir contre les démons. Aussi le fidèle ne doit jamais cesser de combattre, s'il veut conserver la grâce que Dieu lui a départie, et plus sera vive la lutte à laquelle il résistera, plus sera brillante la couronne qu'il remportera après la victoire.

Mais pour nous, les combats, les obstacles et les tentations que nous avons à surmonter sont rares, car nous ne sommes pas ce que nous devrions être dans les voies spirituelles. Il est pourtant vrai que si nous suivions avec sagesse et discrétion les sentiers qui conduisent à Dieu, nous n'éprouverions, dans notre voyage, ni ennui ni fatigue. Mais, pour ceux qui marchent dans les voies du siècle, ils seront obligés de passer, jusqu'au moment de leur mort, par les fatigues, les ennuis, les angoisses et les tribulations.

Un religieux disait un jour à Frère Égide : « Mon père, il me semble que vous avancez deux choses

qui se contredisent : vous dites que plus on est vertueux et agréable devant Dieu, plus les luttes que l'on doit soutenir dans la vie spirituelle sont fréquentes ; et vous ajoutez ensuite, que celui qui suivrait avec sagesse et discrétion la voie qui conduit à Dieu n'éprouverait, dans son voyage, ni ennui, ni fatigue. » Alors Frère Égide lui expliqua cette apparente contradiction et lui dit : « Mon frère, il est certain que les démons tentent beaucoup plus violemment les hommes de bonne volonté, selon Dieu, que ceux qui suivent une route opposée ; mais, pour celui qui marche avec discrétion et ferveur dans les voies de Dieu, quel ennui, quel dommage pourraient lui causer soit les démons, soit toutes les adversités de ce monde ? Ne sait-il pas, ne voit-il pas que ce trompeur vend sa marchandise mille fois plus qu'elle ne vaut ? Je vous le dis avec certitude ; quand une fois on est embrasé de l'amour divin, plus on est combattu par les vices, plus on les a en horreur et en abomination. Les cruels démons choisissent ordinairement, pour tenter l'homme, le moment où son corps est dans la souffrance ; ainsi quand il souffre le froid, le chaud, la faim, la soif ; ou bien encore quand l'injure et le mépris tombent sur lui, ou qu'il éprouve quelque autre dommage, soit spirituel, soit temporel ; oui, car ils savent qu'alors il est plus disposé à recevoir leurs tentations. Mais, je vous le dis, à chaque tentation et à chaque vice dont vous triompherez, vous gagnerez une vertu ; et la victoire que vous aurez remportée sur le péché sera suivie

d'une grâce plus abondante, d'une couronne plus précieuse. »

Un religieux disait un jour à Frère Égide : « Père, je suis souvent tourmenté par une tentation mauvaise ; j'ai beaucoup prié Dieu pour qu'il daignât m'en délivrer, et mes prières n'ont pas été exaucées; dites-moi, mon père, que dois-je faire ? » — « Mon frère, répondit Frère Égide, plus les armes qu'un prince donne à ses chevaliers sont belles et fortes, plus il a droit d'attendre que la lutte qu'ils vont opposer à ses ennemis sera confiante et vigoureuse. »

Un autre frère lui demandait : « Père, que dois-je faire pour aller à l'oraison plus volontiers et avec plus de ferveur ? Jusqu'à présent, je m'y suis trouvé sec, aride, négligent et sans piété. » Frère Égide lui répondit : « Un roi a deux serviteurs ; l'un est armé de pied en cap, l'autre est sans défense, et tous deux doivent entrer dans la lutte et combattre pour lui. Celui qui est armé se présente avec assurance ; mais l'autre dit à son prince : Maître, vous le voyez, je suis nu et sans armes, cependant, pour vous prouver mon attachement, je marcherai au combat et je lutterai tel que je suis. Alors le bon roi, voyant le dévouement de son fidèle sujet, dit à ses ministres : Allez avec ce zélé serviteur, donnez-lui toutes les armes nécessaires pour qu'il puisse, en sûreté, s'avancer au combat ; et puis, je veux qu'il soit reconnu comme un de mes braves chevaliers, c'est pourquoi j'ordonne que mon sceau royal soit imprimé sur ses armes. Voilà ce que nous éprouvons souvent

lorsque nous nous rendons à l'oraison ; nous nous trouvons dépouillés de tout, sans piété, indolents et arides ; efforçons-nous, cependant, pour l'amour de Notre-Seigneur, d'entrer dans la lutte de la prière ; alors notre roi bienfaisant, voyant les efforts de ses chevaliers, leur donnera, par les mains des Anges, ses ministres, la dévotion, la ferveur et la bonne volonté. »

Pour recueillir le fruit en son temps, il est quelquefois nécessaire de commencer par un travail très pénible, comme de couper le bois, de labourer la terre, de cultiver la vigne. Mais plusieurs s'arrêtent fatigués et découragés, et ils se repentent de s'être mis à l'œuvre. Pour ceux qui s'efforceront de travailler jusqu'à la récolte, ils oublieront ensuite toutes leurs peines, et ils se trouveront consolés et joyeux en voyant les fruits dont ils pourront jouir. Ainsi celui qui persévérera, malgré les tentations, finira par goûter d'abondantes consolations ; car, après les tribulations, dit l'Apôtre, viennent les consolations et les couronnes de la vie éternelle. Et, ceux qui auront résisté aux tentations, ne seront pas seulement récompensés dans le ciel, ils le seront dans cette vie même, suivant ce que dit le Psalmiste : « Seigneur, vos consolations viendront réjouir mon âme selon la multitude des tentations et des douleurs que j'ai éprouvées. » Ainsi, plus la tentation et la lutte auront été violentes, plus la couronne sera glorieuse.

Un religieux consultait Frère Égide au sujet des tentations et il lui disait : « Mon père, je suis tourmenté par deux tentations : quand je fais quelque

chose de bien, aussitôt se présente à mon esprit une pensée de vaine gloire ; et puis, lorsqu'il m'est arrivé de tomber dans une faute, j'éprouve ensuite une grande tristesse et une nonchalance qui me conduit presque au découragement. » Frère Égide répondit : « Mon frère, vous avez raison de vous plaindre de votre faiblesse et de vos péchés, mais il faut que vos plaintes soient discrètes et modérées, et vous devez vous rappeler que la miséricorde de Dieu surpasse infiniment toutes vos fautes. Que si la divine clémence reçoit à la pénitence le plus grand pécheur dont le crime a été volontaire, et qui se repent, croyez-vous qu'elle abandonne celui dont le péché est involontaire et qui est déjà contrit et repentant ? Je vous conseille aussi de ne jamais cesser de faire le bien par la crainte de la vaine gloire. Si le laboureur, au moment de semer, se disait : Je ne veux pas jeter mon grain, car peut-être les oiseaux viendraient et le mangeraient ; si, dis-je, il s'en tenait là, certainement il ne recueillerait aucun fruit aux jours de la moisson. Mais s'il sème son grain, quoiqu'il puisse se faire, en effet, que les oiseaux en mangent un peu, il pourra néanmoins en recueillir la plus grande partie. Ainsi, quand vous serez tenté de vaine gloire, ne faites jamais le bien en vue de vous la procurer ; combattez-la au contraire ; et alors, je vous le dis, malgré vos tentations, vous ne perdrez pas le mérite des bonnes œuvres que vous aurez pratiquées. »

Un religieux disait un jour à Frère Égide : « Père, on raconte que saint Bernard récita une fois les

sept Psaumes de la Pénitence avec un si grand calme d'esprit et une telle dévotion, qu'il n'avait pas la moindre distraction. » — « Mon frère, répondit Frère Égide, je suppose deux hommes, dont l'un est à la garde du château qu'il défend contre les assauts de l'ennemi, en combattant avec valeur, tandis que l'autre se tient en paix, sans que rien vienne le troubler ; eh bien ! j'estime qu'il y a plus de mérite dans le premier que dans le second. »

Chapitre X. — De la sainte Pénitence.



NOUS devrions affliger notre corps par de continuelles macérations ; nous devrions souffrir volontiers les injures, les tribulations, les peines, les douleurs, la honte, le mépris, les opprobres, les adversités et les persécutions pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui lui-même nous en a donné l'exemple. En effet, depuis le jour de sa glorieuse Nativité jusqu'à sa très sainte Passion, n'a-t-il pas supporté constamment les angoisses, les tribulations, les douleurs, le mépris, les peines et les persécutions, et tout cela pour notre salut ? Si donc nous voulons arriver à l'état de grâce, il faut que, sans tarder, nous suivions, autant qu'il est en nous, les traces et les exemples de notre bon Maître Jésus-Christ

Un séculier demandait un jour à Frère Égide : « Mon père, comment pouvons-nous, nous autres

séculiers, parvenir à l'état de grâce ? » — « Mon frère, répondit Frère Égide, il faut d'abord que vous vous repentiez de vos fautes avec une grande contrition de cœur ; puis, vous vous confesserez à un prêtre, avec amertume et douleur intérieure, vous accusant simplement, sans feinte et sans excuse ; enfin, vous accomplirez parfaitement la pénitence qui vous sera imposée par votre confesseur. Il faut aussi que vous vous gardiez de tout vice, de tout péché, et même de toute occasion de péché. Vous devez encore vous former à la pratique des bonnes œuvres envers Dieu et envers le prochain ; et c'est par cette voie que vous arriverez sûrement à l'état de grâce et de vertu. »

Heureux celui qui sent continuellement dans son cœur la douleur de ses péchés, qui pleure, nuit et jour, dans l'amertume de son âme les fautes dont il s'est rendu coupable envers Dieu ! Heureux celui qui a toujours devant les yeux de son esprit les afflictions, les peines et les douleurs de Jésus-Christ, et qui, par amour pour ce bon Maître, ne voudra, en ce monde si fécond en malheurs, en tempêtes, aucune consolation temporelle, jusqu'à ce qu'il puisse parvenir à ces jouissances célestes de la vie éternelle où la joie des bienheureux mettra le comble à ses désirs !





Chapitre xi. — De la sainte Oraison.

'ORAISON est le principe, le milieu et la fin de tout bien. C'est elle qui éclaire l'âme et qui lui fait discerner le bien d'avec le mal. Tout pécheur devrait chaque jour prier Dieu avec ferveur et humilité de lui faire connaître sa propre misère, ses péchés, et les bienfaits qu'il a reçus et qu'il reçoit encore à chaque instant de sa divine bonté. Mais comment pourrait-il connaître Dieu, celui qui ne sait pas prier? Ceux qui veulent le salut de leur âme doivent, s'ils comprennent bien leurs intérêts, diriger tous leurs efforts vers la sainte oraison.

Frère Égide disait : « Si un homme avait un fils condamné à mort ou au bannissement pour ses crimes, certainement il ne voudrait prendre aucun repos qu'il n'eût obtenu la révocation de la sentence portée contre le coupable; il emploierait les prières, les supplications, les présents, tout ce qu'il pourrait enfin, par lui-même aussi bien que par ses parents et ses amis. Si donc l'homme prend tant de sollicitude pour son fils, qui, après tout, est sujet à la mort, à combien plus forte raison ne doit-il pas prier Dieu et le faire prier par de pieuses âmes et même par les Saints du paradis, lorsqu'il voit son âme, qui est immortelle, bannie de la cité céleste et vraiment condamnée à mort pour ses péchés ? »

Un religieux disait à Frère Égide : « Mon père, il me semble que l'on devrait être triste et désolé,

quand on n'a pas la grâce de la dévotion dans la prière. » — « Mon frère, répondit Frère Égide, je vous conseille d'y aller très doucement. Si vous aviez dans un tonneau une petite quantité de bon vin, sous lequel se trouverait encore la lie, certainement vous ne voudriez pas frapper ni remuer ce tonneau dans la crainte de tout mêler. Eh bien ! je vous le dis aussi, tant que la prière ne sera pas dégagée de toute concupiscence vicieuse et charnelle, elle ne pourra produire la consolation divine, car alors elle n'est pas pure devant Dieu, elle est mêlée avec la lie de la chair. Il faut donc que nous nous efforcions, le plus que nous le pouvons, de nous dégager de cette concupiscence malheureuse, afin que notre prière soit pure devant Dieu et qu'elle attire sur nous la dévotion et la consolation divine. »

Un religieux demandait un jour à Frère Égide : « Père, comment donc se fait-il que l'esprit soit tenté, combattu et travaillé avec plus de violence pendant l'oraison qu'en tout autre temps ? » Frère Égide répondit : « Quand nous avons quelque affaire à plaider devant un juge, nous allons d'abord lui exposer nos raisons, lui demander ses avis et son assistance ; mais, dès qu'il s'en aperçoit, notre adversaire arrive aussitôt à son tour pour nous contredire et s'opposer à ce que nous réclamons ; et c'est ainsi que, réfutant tout ce que nous disons, il nous présente une forte opposition. Eh bien ! de même aussi, quand nous sommes en prière et que nous demandons aide et secours à Dieu dans notre cause, aussitôt le démon, notre adversaire, arrive avec ses ten-

tations pour nous résister et nous contredire; il emploie la force, la ruse, l'insinuation, pour nous détourner de notre prière, pour l'empêcher de devenir agréable devant Dieu et de nous attirer le mérite et la consolation. C'est là une vérité que nous pouvons connaître par notre propre expérience : n'est-il pas vrai que quand nous nous entretenons des choses du siècle, ce n'est pas alors que les tentations viennent jeter le trouble dans notre esprit ? Au contraire, allons à l'oraison, et aussitôt elles arriveront en foule, le démon nous les enverra pour nous distraire et empêcher notre âme de goûter les douceurs et les consolations qu'elle attend de son entretien avec Dieu. »

Frère Égide disait que l'homme qui prie doit se comporter comme un brave chevalier au milieu du combat. Arrive-t-il qu'il soit atteint, frappé par l'ennemi, il ne quitte pas pour cela le champ de bataille; il résiste avec courage pour triompher de son adversaire, et trouver ensuite dans la victoire le bonheur et la consolation. Si, au contraire, il se retirait au premier coup, il n'emporterait, dans sa fuite, que la confusion et l'opprobre. Et nous aussi, que jamais les tentations ne nous fassent abandonner la prière: sachons, au contraire, leur résister avec courage ;oui, car heureux est celui qui souffre les tentations ! dit l'Apôtre : il recevra, après les avoir surmontées, la couronne de la vie éternelle. Mais si elles nous font renoncer à l'oraison, vaincus alors par le démon, notre ennemi, nous n'emporterons de notre défaite que la confusion et la honte.

Un religieux disait un jour à Frère Égide : « Père, je connais des personnes auxquelles Dieu accorde le don des larmes dans la prière, et moi j'y demeure tout aride. » — « Mon frère, répondit Frère Égide, je vous conseille de vous appliquer à la prière avec humilité et fidélité ; on ne recueille les fruits de la terre qu'après de longs travaux et beaucoup de fatigue, et même la récolte ne suit pas encore immédiatement ces pénibles labeurs ; il faut attendre que le temps en soit venu. Ainsi Dieu ne nous accorde pas toujours ses grâces au moment où nous les lui demandons ; il attend l'instant favorable où notre cœur soit purifié de toute affection charnelle et de tout péché. Appliquez-vous donc humblement à la prière ; Dieu, qui est la bonté et la clémence mêmes, connaît tout et sait ce qui nous est le plus avantageux. Quand le temps de la récolte sera venu, alors, comme un bon Père, il nous accordera des fruits abondants de consolation. »

Un autre religieux disait à Frère Égide : « Frère Égide, que faites-vous ? Frère Égide, que faites-vous ? » Et il répondit : « Je fais le mal. » — « Et quel mal faites-vous donc ? » demanda le frère. Alors Frère Égide, se tournant vers un autre religieux, lui dit : « Mon frère, croyez-vous que Dieu soit plus disposé à nous accorder sa grâce que nous ne le sommes nous-mêmes à la demander ? » — « Je le crois, » répondit le frère. — « Eh bien ! reprit Frère Égide, pouvons-nous dire que nous faisons le bien ? » — « Loin de là, dit le frère, c'est le mal que nous faisons. » — « Vous le voyez donc, mon frère, ajouta

Frère Égide, en revenant à celui qui l'avait d'abord interrogé, nous faisons le mal ; et la réponse que je vous donnais était juste. »

Frère Égide disait : « Beaucoup de choses sont louées et recommandées dans la sainte Écriture ; ainsi les œuvres de miséricorde et d'autres bonnes œuvres encore ; mais quand le Seigneur vient à parler de la prière, il dit : « Le Père céleste recherche et veut des hommes qui l'adorent sur la terre en esprit et en vérité. »

Il disait encore que les vrais religieux sont semblables aux loups ; ces animaux ne sortent de leur tanière que quand ils se sentent pressés par une grande nécessité ; et quand ils ont trouvé ce dont ils avaient besoin, ils rentrent aussitôt sans chercher à demeurer parmi les hommes.

Les bonnes œuvres sont autant d'ornements qui embellissent l'âme ; mais l'oraison, plus que toutes les autres, l'embellit et l'éclaire.

Un religieux, qui était très lié avec Frère Égide, lui disait un jour : « Pourquoi donc ne paraissez-vous pas quelquefois en public pour y parler des choses de Dieu, exhorter les fidèles et procurer le salut de leurs âmes ? » — « Mon frère, répondit Frère Égide, je veux remplir mes devoirs envers le prochain avec humilité, mais sans détriment pour mon âme, et par conséquent, sans renoncer à l'oraison. » — « Au moins, reprit le frère, au moins devriez-vous visiter quelquefois vos parents. » — « Ne connaissez-vous donc pas, répliqua Frère Égide, ces paroles du Seigneur dans son Évangile : Celui qui

abandonnera son père, sa mère, ses frères, ses sœurs et ses biens pour l'amour de moi, sera récompensé au centuple ? » Puis il ajouta : « Un gentilhomme est entré en religion, laissant dans le monde une fortune de 60, 000 livres ; combien donc sera abondante la récompense de ceux qui quittent tout pour l'amour de Dieu, puisqu'ils en auront encore cent fois plus ! Mais, hélas ! que nous sommes aveugles ! quand nous rencontrons une âme vertueuse et en grâce devant Dieu, notre misère et notre défaut d'intelligence nous empêchent de comprendre sa perfection.

« L'homme vraiment spirituel ne désire voir et entendre personne que par la nécessité ; car pour lui, il veut être séparé de tout le monde et uniquement à Dieu par la contemplation. »

Alors Frère Égide dit à un autre religieux : « Père, je désirerais savoir ce que c'est que la contemplation. » — « Je l'ignore, mon père, » répondit le frère. Et Frère Égide reprit : « Père, je voudrais qu'on le comprît bien ; la contemplation, c'est un feu divin, une onction suave de l'Esprit-Saint, un ravissement, une extase de l'âme enivrée de la douceur ineffable des choses divines ; c'est une satisfaction douce et calme dans laquelle l'esprit est transporté d'admiration à la vue des beautés suprêmes et éternelles ; enfin, c'est un sentiment intérieur et brûlant de la gloire céleste et inénarrable. »



Chapitre xij. — De la sainte Prudence spirituelle.



VOUS, serviteurs du Roi des cieux ! qui désirez connaître les secrets de la prudence utile et méritoire, ouvrez bien les oreilles de votre intelligence, recevez avec empressement, conservez avec soin dans votre mémoire le précieux trésor des enseignements et des avis que je vais vous exposer. Vous trouverez là une lumière et un guide dans votre voyage ; par là, vous serez à l'abri des attaques de vos ennemis spirituels et temporels, et vous pourrez, en sûreté et avec une humble audace, naviguer sur la mer orageuse de cette vie, jusqu'à ce que vous arriviez au port, si ardemment désiré, du salut. Ainsi, mon fils, écoutez et comprenez bien ce que je vais vous dire.

Voulez-vous bien voir ? arrachez-vous les yeux et devenez aveugle. Voulez vous bien entendre ? rendez-vous sourd. Voulez-vous bien parler? soyez muet. Voulez-vous bien marcher ? restez debout et laissez-vous guider par l'esprit. Voulez-vous bien travailler ? coupez-vous les mains et travaillez avec votre cœur. Voulez-vous bien vivre? mortifiez-vous. Voulez-vous amasser de grands biens et devenir riche, perdez tout ce que vous possédez, soyez pauvre. Voulez-vous bien jouir et vous reposer? affligez-vous, tenez-vous toujours en crainte et défiez-vous de vous-même. Voulez-vous être exalté et recevoir de grands honneurs ? sachez vous humilier. Voulez-vous qu'on

vous respecte? méprisez-vous vous-même et honorez ceux qui vous couvrent de mépris et de honte. Voulez-vous avoir toujours le bien en partage? supportez le mal. Voulez-vous être béni? souhaitez que l'on vous maudisse et que l'on dise du mal de vous. Voulez-vous posséder le repos véritable et éternel? mortifiez-vous, souhaitez que toutes les afflictions temporelles tombent sur vous. O la haute sagesse, que celle qui conduit à la pratique de tous ces conseils! Mais, parce que ce sont là des vertus supérieures et sublimes, peu d'âmes seulement en sont favorisées de Dieu. Et pourtant, je vous le dis, tout est là; celui qui s'appliquerait à mettre ces avis en pratique n'aurait plus besoin d'aller à Bologne ou à Paris apprendre une autre théologie. Un homme qui vivrait mille ans, qui travaillerait à purifier son cœur, à régler et à perfectionner son esprit et son âme, n'aurait pas besoin d'aucun autre exercice extérieur, ni d'aucun autre sujet d'entretien pour l'occuper pendant cette longue vie.

Nous ne devrions chercher à voir et à entendre que ce qui contribue à l'utilité de notre âme; ce devrait être là l'unique objet de nos entretiens.

Celui qui ne se connaît pas soi-même n'est pas connu des autres. Malheur à nous quand nous recevons les dons et les grâces du Seigneur et que nous ne savons pas les apprécier! Mais malheur encore plus à ceux qui ne les reçoivent pas, qui ne les apprécient pas et qui ne se mettent pas en peine de les acquérir, ni de les posséder! L'homme, qui est fait à l'image de son Créateur, est en possession de changer ses

desseins comme il lui plaît ; mais Dieu est irrévocable dans ses arrêts ([1]).

Chapitre xiij. — De la Science utile et de la Science inutile.



ELUI qui veut savoir beaucoup doit travailler beaucoup, s'humilier beaucoup, s'abaisser soi-même, courber la tête jusqu'à terre ; alors seulement le Seigneur lui accordera la sagesse et une science abondante. La haute sagesse consiste à faire toujours le bien, à s'appliquer à l'exercice des vertus, à se garder de tout péché et de toute occasion de péché, en occupant sans cesse son esprit des jugements de Dieu.

Un jour Frère Égide disait à quelqu'un qui voulait fréquenter les écoles pour devenir savant : « Mon frère, que voulez-vous donc apprendre ? Je voudrais que vous comprissiez bien que la véritable sagesse consiste dans la crainte et l'amour ; tout est là. Une fois que vous possédez la science nécessaire pour vous bien diriger en cette vie, que vous faut-il de plus ? Ne vous mettez pas tant en peine d'étudier pour les autres, appliquez-vous tout d'abord à ce qui vous est utile pour vous-même. Il arrive souvent que nous voulons savoir beaucoup pour l'utilité des autres et fort peu pour notre utilité propre. Je vous le dis, la parole de Dieu ne nous est pas donnée

1. N'est-il pas vrai que ce chapitre respire le plus pur esprit de l'Évangile ? Que de vérités en peu de mots ! vérités si hautes et si belles ! Mais ce sont des folies pour le monde.

pour que nous l'enseignions et que nous en nourrissions notre curiosité, mais bien pour que nous nous y conformions dans notre conduite. On a vu des imprudents qui, ne sachant pas nager, se jetaient à l'eau pour secourir des personnes qui se noyaient ; qu'arrivait-il ? c'est que tous ensemble finissaient par périr. Si vous ne pouvez sauver votre âme, comment donc prétendez-vous sauver celle de votre prochain ? Et si vous ne savez diriger vos actions, comment pensez-vous diriger celles des autres ? il ne faut pas croire que vous puissiez aimer plus efficacement l'âme de votre prochain que la vôtre elle-même. »

Les prédicateurs de la parole de Dieu doivent se montrer comme les étendards, les lumières et les miroirs du peuple. Heureux celui qui conduit les autres dans la voie du salut, sans cesser jamais d'y marcher lui-même ! Heureux celui qui excite les autres à courir dans cette carrière et qui sait y courir lui-même ! Mais plus heureux encore celui qui apprend aux autres à s'enrichir et qui prend le moyen de s'enrichir lui-même ! Je crois que le bon prédicateur se prêche encore plus lui-même qu'il ne prêche les autres. Il me semble que celui qui veut convertir les pécheurs et diriger leurs âmes dans la voie qui conduit à Dieu doit craindre toujours de trouver en eux une occasion de se pervertir lui-même et de descendre dans le chemin des vices, des démons et de l'enfer.





Chapitre xiv. — Des bonnes et des mauvaises Paroles.



ELUI qui ne laisse échapper que les paroles bonnes et utiles aux âmes, est vraiment comme l'organe de l'Esprit-Saint ; mais celui dont les paroles sont mauvaises et inutiles, est certainement l'organe du démon.

Quand les hommes pieux et spirituels se rassemblent pour quelque entretien, ils devraient toujours parler de la beauté de la vertu, afin de la rendre plus agréable et plus attrayante ; car il est certain qu'on s'exercerait bien plus volontiers à la pratique des vertus, si on s'y plaisait ; puis en s'y plaisant, on les aimerait davantage ; enfin, par ce vif amour qu'on aurait pour elles, par cette pratique continuelle qu'on en ferait, par le plaisir qu'on y trouverait, l'âme arriverait à un amour de Dieu plus fervent, à un degré de perfection plus élevé, et ainsi la divine bonté répandrait sur elle une plus grande abondance de faveurs et de grâces.

Plus nous avons à souffrir des tentations, plus nous devons nous entretenir des saintes vertus ; car, de même que, dans les mauvais entretiens, nous succombons plus facilement au péché, ainsi dans les pieuses conversations sur les vertus, nous nous sentons plus disposés à les pratiquer.

Mais que dirons-nous du bien qu'engendrent les vertus ? il est si grand, si grand, que nos paroles

sont impuissantes pour exprimer dignement son excellence admirable et infinie. Que dirons-nous aussi du mal et des peines éternelles que produisent les vices ? c'est un abîme si profond qu'il nous est impossible de nous le figurer et d'en parler exactement.

Je crois qu'il y a autant de vertu à savoir bien se taire qu'à savoir bien parler. Je voudrais que l'homme eût un cou long comme celui de la grue, afin qu'au moment où il serait pour parler, sa parole, avant d'arriver sur les lèvres, fût obligée de s'arrêter à plusieurs nœuds ; je veux dire, qu'à l'instant où il voudrait parler, il serait forcé de penser et de repenser, d'examiner, de discerner avec un grand soin comment et pourquoi il parle, la circonstance dans laquelle il se trouve, la condition de ceux auxquels il s'adresse, le résultat que doivent produire ses paroles, enfin son intention et ses motifs.

Chapitre XV. — De la bonne Persévérance.



UE sert à l'homme de passer sa vie dans l'exercice du jeûne, de la prière, de la mortification et de la méditation des choses du ciel, si, après cela, il n'arrive pas au port heureux et désiré du salut, s'il n'a pas la bonne et ferme persévérance ?

On voit quelquefois apparaître au milieu des mers un vaisseau magnifique, grand, solide, neuf et char-

gé d'une riche cargaison ; qu'une tempête survienne, que le pilote manque à son poste, vous le verrez sombrer ; il disparaîtra sous les flots, sans avoir pu toucher au port. D'autres fois, c'est un vieux bâtiment qui vogue sur la mer ; sa cargaison n'est pas de grand prix, mais il est dirigé par un pilote sage et discret ; et sa traversée est heureuse, il échappe aux abîmes et il arrive au port désiré. Ainsi en est-il pour nous sur la mer orageuse de ce monde. C'est pourquoi Frère Égide disait : « Nous devons être dans une appréhension continuelle, quelles que soient notre prospérité, notre dignité et la perfection de notre état ; si nous ne sommes dirigés par un bon pilote, c'est-à-dire par un guide sage, nous sommes exposés à périr misérablement dans l'abîme des vices. »

La persévérance est donc une chose très importante ; car, comme dit l'Apôtre, ce n'est pas celui qui commence, mais celui qui persévère, qui sera couronné. Quand un arbrisseau ne fait que sortir de terre, il ne devient pas grand en un instant ; lorsqu'il est devenu grand, il ne porte pas aussitôt ses fruits, et lors même qu'il a ses fruits, tout n'est pas encore pour la bouche du maître, plusieurs tombent à terre, pourrissent, se gâtent et deviennent la pâture des animaux ; mais lorsqu'est arrivé le temps de la récolte, la plus grande partie de ces fruits est cueillie et revient au possesseur de l'arbre.

Frère Égide disait encore : « Que me sert de jouir pendant cent ans de la félicité du royaume des cieux, si cette jouissance peut m'échapper ensuite et si ma fin doit être malheureuse ? »

Il disait aussi : « Persévérer avec amour dans le service de Dieu, se tenir toujours en garde contre le péché, voilà, à mon avis, les deux grâces les plus précieuses et les deux plus grandes faveurs que l'on puisse obtenir de la bonté de Dieu. »

Chapitre xvj. — De la vraie Religion.



FRÈRE Égide disait, en parlant de lui-même : « J'aimerais mieux que Dieu m'accordât les moindres grâces dans l'état de religion, que les grâces les plus abondantes au milieu du siècle ; car il y a, dans le monde, plus de périls, plus d'obstacles, moins de remèdes et moins de soutiens. »

Il disait aussi : « Il me semble que le pécheur craint plus son bien qu'il ne produit son malheur et sa perte : il craint d'entrer en religion pour y faire pénitence, et il ne craint pas d'offenser Dieu et son âme en demeurant dans un monde dur, obstiné, plongé dans la fange impure de ses péchés et dans l'attente de son éternelle damnation. »

Un séculier demandait à Frère Égide : « Père, que me conseillez-vous de faire ? dois-je entrer en religion, ou demeurer dans le siècle en y faisant des bonnes œuvres ? » — « Mon frère, répondit Frère Égide, il est certain que si un homme, dans le besoin, savait qu'il y a un trésor caché dans un champ commun, il ne demanderait pas conseil pour savoir

s'il ferait bien de le déterrer et de l'emporter chez lui ; mais avec combien plus de sollicitude ne devons-nous pas nous empresser de nous-mêmes d'aller chercher le trésor céleste qui se trouve dans la sainte religion et dans les congrégations pieuses ! » A cette réponse, le séculier partit pour dstribuer aux pauvres les biens qu'il possédait ; et, ainsi dépouillé de tout, il entra dans la sainte religion.

Frère Égide disait encore : « Je n'estime pas qu'il y ait un grand mérite à entrer à la cour d'un roi, ni même à en obtenir quelque faveur et quelque bienfait ; le grand mérite, c'est de savoir se conserver dans ses bonnes grâces, et de se conduire toujours, près de lui, avec sagesse et discrétion. Eh bien ! la cour du grand Roi du ciel, c'est la sainte Religion ; on peut y entrer sans peine et y recevoir de Dieu des grâces et des faveurs ; mais le point important, c'est de savoir y vivre et y persévérer jusqu'à la fin. »

Frère Égide disait encore : « J'aimerais mieux être séculier, et, dans cet état, nourrir le désir d'entrer en religion que d'y vivre sans pratiquer les vertus qu'elle impose, dans la paresse et la négligence. Le religieux devrait donc s'efforcer de mener une vie sage et vertueuse, sachant qu'il ne peut vivre dans un autre état que dans sa profession. »

Frère Égide disait un jour : « Il me semble que la religion des Frères Mineurs a été véritablement établie par Dieu pour l'utilité et la grande édification du monde ; mais malheur à nous, si nous ne sommes pas tels que nous devrions être ! Il est certain que si nous remplissions exactement toutes nos

obligations, il n'y aurait pas sur la terre, d'hommes plus heureux que nous. En effet, celui-là est saint qui marche sur les traces d'un saint ; celui-là est vraiment bon qui suit les exemples d'un homme connu par sa bonté ; enfin celui-là est riche qui marche dans la voie du riche ; or, la religion des Frères Mineurs ne suit-elle pas, plus que toutes les autres, les voies et les sentiers du meilleur, du plus juste, du plus riche et du plus saint qui ait été et qui sera jamais : les voies et les sentiers de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? »

Chapitre xviij. — De la sainte Obéissance.



PLUS un religieux sera soumis au joug de la sainte obéissance pour l'amour de Dieu, plus les fruits qu'il produira devant lui seront abondants ; plus il sera docile à son supérieur pour l'honneur de Dieu, plus il se purifiera de ses péchés, plus il s'en éloignera.

Le religieux vraiment obéissant est semblable à un cavalier bien équipé et monté sur un cheval vigoureux ; il traverse et rompt sans crainte les bataillons de ses ennemis, et les coups ne peuvent arriver jusqu'à lui. Mais pour celui qui n'obéit qu'à regret en murmurant, c'est un cavalier désarmé, monté sur un mauvais cheval. Dès qu'il se présente au combat, les ennemis le renversent, il est blessé, fait prisonnier, et va mourir en captivité.

Un religieux qui prétend vivre selon ses caprices

montre qu'il veut se construire une demeure éternelle au fond des enfers. Quand le bœuf a courbé la tête sous le joug, il devient propre à travailler la terre, qui porte des fruits en son temps ; mais quand il se retire vagabond, la terre demeure inculte et sauvage, elle ne produit aucun fruit. De même aussi, un religieux qui se soumet au joug de la sainte obéissance, rend au Seigneur Dieu des fruits abondants, tandis que celui qui n'obéit qu'à contre-cœur demeure stérile, sauvage, sans aucun fruit de sa profession.

Les hommes sages et généreux n'ont pas de peine à se soumettre promptement, sans crainte et sans hésitation, au joug de la sainte obéissance. Il n'y a que les insensés et les pusillanimes qui cherchent à lui échapper et qui ne veulent obéir à personne.

Un serviteur de Dieu qui obéit exactement à son supérieur, par respect et par amour pour le Seigneur, est plus parfait, à mon avis, que celui qui obéirait à Dieu même, s'il recevait directement ses ordres. En effet, celui qui obéit à un représentant de Dieu, obéirait certainement avec plus de promptitude encore si Dieu lui commandait lui-même.

Il me semble aussi qu'un homme qui aurait promis obéissance à un supérieur, devrait tout quitter pour se rendre à ses ordres, les Anges eux-mêmes, s'il lui était donné de pouvoir s'entretenir avec eux, ne seraient pas capables de le retenir.

Celui qui est soumis au joug de la sainte obéissance et qui veut ensuite s'en retirer, sous prétexte de mener une vie plus parfaite ; celui-là, je vous le

dis, s'il ne commence par devenir parfaitement obéissant, prouve qu'un orgueil excessif est caché dans son cœur.

L'obéissance est la voie qui conduit à tout bien et à toute vertu ; la désobéissance est celle qui tend à tout mal et à tout péché.

Chapitre xviij.— Du souvenir de la Mort.



SI nous avions toujours devant les yeux le souvenir de la mort, du jugement dernier, des peines et des tourments des damnés, certainement jamais nous ne consentirions au péché.

Si l'on pouvait supposer un homme qui aurait vécu depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour, et qui après avoir essuyé, pendant cette longue vie, les adversités, les tribulations, les peines, les afflictions et les douleurs, devrait ensuite aller au ciel jouir de l'éternelle récompense ; que lui ferait alors tout ce qu'il aurait eu à supporter de pénible pendant sa vie ? J'en suppose un autre, au contraire, qui, après avoir épuisé pendant le cours d'une existence également longue, toutes les satisfactions, les plaisirs et les consolations du monde, devrait ensuite recevoir dans les enfers des châtiments éternels ; à quoi lui servirait alors tout ce qu'il aurait goûté de bonheur sur la terre ?

Un homme oisif disait à Frère Égide : « Je vous assure que ce serait bien volontiers que je consenti-

rais à vivre longtemps sur la terre, si je pouvais y posséder une grande fortune, ne manquer de rien et me voir entouré d'honneurs. » — « Mon frère, lui répondit Frère Égide, quand même vous posséderiez le monde entier, et qu'il vous serait donné d'y vivre mille ans, au milieu des satisfactions, des délices, des plaisirs et des consolations ; dites-moi, quels mérites et quelle récompense pourriez-vous attendre de cette misérable chair à laquelle vous voudriez procurer tant de jouissances ? Je vous le dis, celui qui vit bien, selon Dieu, évitant tout ce qui peut l'offenser, méritera de recevoir de sa bonté un bien infini, une récompense éternelle, une grande abondance de richesses et d'honneurs, et une vie immortelle dans la gloire des cieux. Puissions-nous y être introduits par le Bon Dieu, notre Seigneur et notre Roi ! »

A la louange de JÉSUS-CHRIST et de François, son petit pauvre.



Les Monuments Franciscains d'Assise.

ERPÉTUER la gloire ou du moins le souvenir de ceux qui ne sont plus ; telle est la pensée qui préside à l'érection des monuments funèbres. Mais ces mausolées n'ont pas tous, il s'en faut, la même valeur dans l'estime des hommes. Il y a autant de degrés dans l'appréciation qu'on en fait qu'il y en a dans leurs proportions matérielles ; depuis l'humble pierre qui couvre la fosse de l'inconnu jusqu'aux édifices magnifiques érigés à la mémoire des grands de la terre. Les Pharaons s'étaient choisi des pyramides pour leurs sépultures, les empereurs romains préférèrent des tours. Mais le Christianisme n'a pas été satisfait de ces monuments grandioses ; il a fallu que les tombes de ses saints, élevées vers le ciel et agrandies par la vénération des peuples, se transformassent en splendides basiliques. Bien plus encore, il existe une ville, riche du tombeau et du temple d'un saint, qui s'est couverte successivement d'une foule de monuments destinés à rappeler les principaux traits de sa vie ; et l'ensemble de ces monuments paraît encore former maintenant comme la clôture extérieure, et comme le vestibule de sa basilique sépulcrale.

Ce comble de gloire, après la mort, personne ne

s'en montra si peu jaloux, pendant sa vie, que saint François d'Assise. Il éprouvait un tel désir de s'assurer ici-bas une éternelle obscurité, qu'il ambitionna comme un privilège de ne reposer que dans une sépulture ignominieuse. Lorsqu'il se sentit sur le point de quitter la terre, il supplia ses disciples de l'enterrer en dehors des murs de la ville, dans un endroit destiné au supplice des malfaiteurs, et que l'on appelait pour cela, la *Colline Infernale.* Mais il arriva que la ville gardienne de son berceau et de sa tombe les environna de tant et de si magnifiques monuments, qu'elle en a pris un nom tout céleste : c'est maintenant la *Cité Séraphique.* Au lieu de ce peu de terre qu'il demandait à peine dans un endroit déshonoré, pour recouvrir sa fosse, voilà qu'Assise, une ville tout entière, est devenue son mausolée. Tel est le caractère, unique dans son genre, de cette gracieuse cité de l'Ombrie, et telle est l'idée qu'elle s'est identifiée.

Quelques ruines antiques, qui n'ont aucun rapport historique avec cette idée principale, s'harmonisent cependant très bien avec elle par les pensées sérieuses qu'elles font naître. Assise, bâtie sur le penchant d'une montagne, est tout environnée de murs démantelés et des tours du Château-fort qui les domine. Des bastions en ruine forment ses remparts ; et, sur la place, les colonnes d'un ancien monument romain servent maintenant de portique à l'église de Sainte-Marie-de-la-Minerve. La façade de cet édifice est toute couverte d'épitaphes qu'on a détachées de ses souterrains. Ces avertissements de

la mort sont exposés à l'endroit de la ville le plus fréquenté et le plus tumultueux, si le bruit du siècle venait jamais troubler cette paisible cité. Dans les rues, où l'on rencontre à chaque pas, des arcades, des maisons gothiques et des fresques à demi effacées, il semble que l'on parcoure les cloîtres d'un vaste monastère, tout y respire une pieuse tranquillité. A l'exception de quelques chants populaires qui réjouissent parfois, vers le soir, les voies publiques, Assise n'entend ordinairement que la psalmodie aérienne répétée par les cloches de ses nombreux couvents, ou bien le chant des oiseaux qui gazouillent dans ses jardins ; leur doux ramage est souvent le seul bruit qui vient troubler son silence.

Au sein de la civilisation bruyante et tumultueuse de notre époque, c'est un véritable bonheur que de pouvoir se reposer de temps en temps dans une de ces cités qui s'ouvrent devant vous comme de pacifiques oasis. Séjours intermédiaires entre le bruit des villes et la quiétude des cloîtres, ils offrent des asiles propres à la méditation ; et ils conviennent merveilleusement à un état de société dans lequel les écrivains sérieux tiennent le milieu entre le savant du monastère et l'homme d'un monde frivole. Au moyen âge, il est vai, on s'était quelquefois exagéré les avantages de la solitude dans les travaux intellectuels ; mais aujourd'hui on n'en tient plus assez compte. Dans le tumulte toujours croissant des opinions et des partis, dans ce tourbillon si rapide des affaires et des idées, on sacrifie trop souvent la puissance de la réflexion à la mobilité de la discus-

sion de chaque jour. Il est bon, sans doute, je dirai plus, il est nécessaire que des hommes de cœur prennent poste au centre même du mouvement intellectuel, pour y accomplir la tâche du moment; mais, obligés qu'ils sont de dépenser tous les efforts de leur intelligence au service de ce devoir qui les entraîne sans cesse, ils n'ont pas le loisir d'approvisionner leur esprit de ces trésors qui produisent, par la réflexion, les plus fécondes idées. Dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, la source des fleuves se cache dans des endroits obscurs et solitaires. C'est donc, nous le répétons, un avantage réel que de pouvoir consacrer quelques mois, à ces retraites fécondes, capables de suppléer, d'une certaine manière, à la vie méditative des cloîtres. Or, ce type de la solitude tout à la fois sévère et gracieuse, je le trouve dans cette ville d'Assise, si pleine de silence, de chefs-d'œuvre artistiques, qui repose au sein de la plus riante contrée, et dont tous les monuments se rapportent à une seule tombe. Appelez-la, si vous le voulez, une cité funèbre, oui, mais funèbre à la manière de ces temples gothiques, dont la vue inspire à la conscience tranquille plus de sérénité que de tristesse.

Pour nous, dans les fatigues d'un trop court voyage, nous n'avons pu faire qu'une halte de quelques jours à l'ombre du tombeau patriarcal d'Assise ; mais leur souvenir nous est resté si profondément gravé dans l'âme, que nous sommes bien sûr de ne l'oublier jamais. Nous venions de quitter la pieuse ville de Lorrette; certes, les plus douces joies

chrétiennes ne nous y avaient pas manqué. Accueilli par une amitié pleine de délicatesse, pendant plusieurs jours, nous avions pu célébrer les saints mystères dans la *Santa-Casa*. Plusieurs fois nous y avions prié en même temps que le Saint-Père, qui s'y trouvait alors en pèlerinage ; nous avions assisté à sa messe, et nous avions obtenu, pour la seconde fois, de Sa Sainteté, une audience, dont la mémoire nous suivait comme un parfum délicieux. Et pourtant, quand nous entrâmes dans cette silencieuse ville d'Assise, quand nous en visitâmes les monuments, quand surtout un des bons Conventuels du *Sacro-Convento* nous conduisit, pour la première fois, au tombeau de saint François, je ne sais quelle impression vive et nouvelle nous saisit ; à nous, qui avions déjà visité les grandes basiliques et les plus pieux sanctuaires de Rome et de toute l'Italie, il nous semblait que jamais nous n'avions rencontré de semblables souvenirs, et que jamais nous n'avions prié devant un tombeau plus émouvant.

La cité de saint François voit à ses pieds la belle plaine qui s'étend des hauteurs de Spolète à la montagne de Pérouse, et qui s'épanouit comme un immense jardin planté d'arbres. Dans l'antiquité, souvent les tombes étaient environnées de bosquets ; et l'on y rencontrait des emblèmes et des statues qui annonçaient une sépulture, et qui préparaient l'esprit du passant aux sentiments que sa vue devait lui inspirer. C'est ainsi que, dans le grand bosquet formé par la vallée d'Assise, on voit encore des monuments qui gardent l'entrée de cette cité sépulcrale :

ce sont les couvents de Sainte-Marie-des-Anges et de Rivo-Torto, auxquels on peut ajouter, pour en compléter la signification, le petit couvent des Prisons de saint François, caché au milieu des buissons de la montagne. Les pauvres ermites qui vivaient en ces trois endroits, dans le courant du XIII[e] siècle, correspondaient, chacun à leur manière, à l'une des trois vertus que l'immortel pinceau de Giotto a glorifiées, quelques années plus tard, sous la voûte de la basilique d'Assise. A Sainte-Marie-des-Anges, le souvenir de la chasteté de saint François, mise à l'épreuve des tentations, est demeuré attaché à une haie d'épines, qui est aujourd'hui un jardin de roses. Rivo-Torto, où il composa sa règle, rappelle spécialement la vertu d'obéissance qui lui sert de base. Le détachement absolu de toutes les choses du monde, la pauvreté volontaire, sont vivement exprimés dans les Prisons de saint François. Ces trois couvents sont donc là comme des témoins irrécusables d'une des plus grandes victoires qui ait jamais été remportée sur la triple concupiscence de la chair, de l'orgueil et de l'égoïsme, ces éternels ennemis de la charité. C'est ainsi que l'on rencontre parfois, dans les relations des objets matériels avec les sujets moraux, certaines harmonies qui frappent l'âme, de la même manière que l'architecture frappe les yeux. Nous en avons un exemple dans ces monuments et ces souvenirs placés comme autant d'arcs de triomphe, le long des chemins qui conduisent au tombeau d'Assise, chef-d'œuvre de l'art chrétien.

Rivo-Torto, Notre-Dame-des-Anges et les Pri-

sons, voilà les trois pèlerinages qu'il faut faire, voilà les trois endroits qu'il faut étudier, pour retrouver les traces les plus vives de saint François d'Assise.

Rivo-Torto est ainsi appelé d'un petit ruisseau qui coule tortueusement à quelque distance de là. Quelques pauvres cellules y servirent d'abri à saint François et à ses premiers disciples, lorsqu'ils commencèrent leur association. Ces cellules subsistent encore. Après la mort de saint François, des Frères Mineurs bâtirent à côté un couvent et une belle église. Malheureusement le dernier tremblement de terre de 1854, les a complètement détruits : ce n'est plus qu'une grande ruine.

En 1857, je visitais ces tristes débris, je parcourais ces cloîtres, ces salles, cette église qui n'étaient plus indiqués que par les pans de murailles lézardées et que le moindre ébranlement pouvait jeter à terre. Je cherchais, avec une douloureuse anxiété, ce qui pouvait demeurer des cellules primitives ; et je ne voyais que des ruines. Tout à coup, au fond d'un jardin abandonné, j'aperçus un vieux franciscain qui sortait d'une salle écroulée, et qui se dirigeait vers moi, le capuchon sur la tête, comme une ombre au milieu des ruines. — « Vous cherchez la cellule de saint François sans doute, me dit-il avec un sourire plein de mélancolie ; suivez-moi. » — Je le suivis, et après avoir traversé une partie de ce qui avait été l'ancien couvent, tout près de l'église, le bon religieux ouvrit une petite porte, et nous nous trouvâmes en face de deux cellules très anciennes, mais dans un état parfait de conservation.

— « Voilà ce que vous cherchiez, me dit le franciscain, avec un certain air de triomphe ; voilà le premier couvent de notre Père saint François ; Dieu a renversé tout ce que nos mains avaient construit à l'entour, mais il a épargné la petite demeure de son serviteur. Sans doute, il la trouvait trop cachée au milieu de ces grandes constructions qui l'effaçaient ; il a soufflé dessus, et il n'est plus resté que ces petites cellules de saint François, pour nous rappeler, à nous ses enfants, la pauvreté et l'abnégation de nos premiers pères. »

En effet, c'était vraiment une sorte de prodige que j'avais là sous les yeux. Dans ce tremblement de terre qui n'a rien respecté de tout ce qui les entourait, comment expliquer que ces vieilles cellules franciscaines soient demeurées intactes ? On a bien fait de les transformer en oratoires. Malgré la pauvreté, je dirai presque la grossièreté de leur ameublement, on sent qu'on est là dans un lieu vénérable ; on tombe à genoux comme tout naturellement, et l'on bénit Dieu dans son âme d'avoir ainsi glorifié la sainte pauvreté, jusque dans les bouleversements et la destruction de la nature.

Après Rivo-Torto, en remontant vers Assise, le pèlerin découvre, au milieu de la plaine, une magnifique église et un vaste monastère, dont les proportions grandioses et pures rappellent Bramante et Vignole. C'est Notre-Dame-des-Anges ; non plus humble et pauvre, mais revêtue d'un manteau de reine. Sous le grand dôme on retrouve la merveilleuse, la chère Portioncule encore toute parfumée

du souvenir de saint François. C'est là où il a prié, où il a pleuré, où il a reçu de Dieu la grâce de fonder un grand Ordre dans l'Église. En vérité, ce lieu est saint ! Voyons ce qu'il conserve de ses anciens monuments.

Notre-Dame-des-Anges est une des églises que saint François avait fait réparer. Ottavio rapporte qu'en 352 quatre saints ermites de Palestine, s'étant établis près d'Assise, y bâtirent une chapelle qui fut nommée Sainte-Marie-de-Josaphat, parce qu'ils y mirent une relique du sépulcre de la sainte Vierge. Dans le sixième siècle, on la donna aux religieux de saint Benoît, qui la firent plus solide et moins petite. Saint Bonaventure dit que depuis elle fut appelée Sainte-Marie-des-Anges, à cause des fréquentes apparitions qu'y faisaient les bienheureux esprits. Elle avait aussi le nom de Portioncule, qu'elle porte encore maintenant, parce que les Bénédictins du Mont-Soubaze, à qui elle appartenait, possédaient aux environs quelques portions de terre. C'était une église que saint François avait choisie pour sa demeure, et c'est pour elle qu'il obtint de Jésus-Christ la fameuse indulgence de la Portioncule, qui fut ratifiée par le pape Honorius III, reconnue, confirmée et étendue par ses successeurs, à toutes les églises de l'Ordre des Frères Mineurs (1).

La petite chapelle de la Portioncule est renfermée

1. Voyez, à la fin de la *Vie de saint François*, du P. Chalippe, les *Éclaircissements sur l'indulgence de la Portioncule*. — Ottavio. — *Legenda S. Bonaventuræ*.

sous le dôme de le grande basilique de Notre-Dame-des-Anges, comme la Santa-Casa de la basilique de Lorette ; mais la Portioncule présente quelque chose de plus saisissant au premier aspect, malgré l'infériorité des souvenirs qui s'y rattachent. Au lieu de ce magnifique revêtement de marbre et de sculptures qui recouvre entièrement l'extérieur de la Santa-Casa de Lorette, la Portioncule est demeurée toute nue avec ses murs antiques et grossiers. Je ne sais quel parfum de sainte pauvreté s'exhale de cette chapelle vénérable. Le pavé de l'intérieur est littéralement usé par les genoux des pieux fidèles, et leurs baisers répétés et brûlants ont laissé leurs empreintes sur les murailles. Là, comme à la Santa-Casa, nous nous trouvions au milieu de tant de foi, de tant d'amour, et en présence des touchants souvenirs de la Portioncule !

Le même prodige de conservation que nous avons constaté aux cellules de Rivo-Torto se retrouve à la chapelle de la Portioncule. Deux fois la terre a violemment tremblé autour d'elle, en 1832 et en 1854 ; deux fois la grande basilique qui l'environne a été ébranlée et ses voûtes ont dû être relevées à grands frais ; la Portioncule est demeurée intacte avec ses vieux murs de plus de sept siècles. Aujourd'hui des peintures magnifiques glorifient sa pauvreté ; mais la fresque d'Owerbeck est celle qui frappe plus vivement : la vision de saint François y est exprimée avec une foi et une simplicité qui font penser à Giotto et à Cimabüe.

A droite de la Portioncule, dans l'intérieur de

la basilique, se trouve la petite cellule dans laquelle saint François rendit son âme à Dieu. C'est là qu'il voulut être déposé sur la terre nue, et que Frère Léon et Frère Ange chantèrent en chœur, à ses derniers moments, le cantique du Soleil et de sa sœur la Mort. Cette cellule a été convertie en oratoire, et on y voit un des plus anciens portraits de saint François.

Tout près de l'église, dans l'intérieur du couvent, on retrouve encore deux souvenirs bien touchants de la vie de saint François. Le premier est une espèce de cave, une vraie prison souterraine, dans laquelle François se retirait pour se livrer plus librement à ses rudes pratiques de mortification qui, plus tard, au moment de sa mort, lui faisaient demander pardon à son corps de tant de mauvais traitements. Après saint François, bien des imitateurs de sa sainteté sont venus se mortifier ici, à l'exemple de leur Père ; aussi ce lieu est saint, des inscriptions vous le rappellent, et le Frère Mineur qui vous introduit ne manque pas de s'agenouiller là comme dans un temple.

Dans un petit jardin voisin, je fus conduit vers un massif de rosiers dont les roses blanches s'épanouissaient gracieusement au soleil. Au temps où vivait François, c'étaient de rudes épines qui couvraient ce sol ; un jour, le saint alla s'y rouler nu, pour dompter la violence d'une tentation qui l'obsédait. La tentation fut vaincue, et l'attouchement de ces membres sanctifiés par la mortification changea les épines en branches de rosiers. Touchante

transformation qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, et qui nous a permis d'emporter, comme souvenir de pèlerinage, une branche des rosiers de saint François d'Assise!

Plus tard, dans un autre pèlerinage, à Subiaco, aux environs de Rome, nous avons retrouvé un autre souvenir de saint Francois, qui nous rappela les rosiers de Notre-Dame-des-Anges. Le saint Patriarche était allé vénérer les lieux sanctifiés par la vie et les prodiges de saint Benoît. On lui montra, dans un jardin, les buissons d'épines au milieu desquels le saint Pénitent amortissait le feu de ses tentations. Un jour, saint François se mit en prière en cet endroit, fit le signe de la croix sur les buissons d'épines ; et ils furent, à l'instant, transformés en rosiers, qui se sont propagés jusqu'à présent. Nous avons dit, dans notre introduction aux Fioretti, comment s'explique cette merveilleuse puissance de saint François sur la nature : le sens vraiment chrétien n'éprouve aucune difficulté dans la perception de ces prodiges.

Nous avons visité à Venise, les Plombs et les Puits, ces terribles cachots du Palais Ducal. En vérité, les prisonniers d'État qu'on y tenait enfermés devaient y souffrir une cruelle torture ; et cependant, on a beaucoup exagéré l'horreur de ces sombres prisons. Ce qui nous a plus vivement impressionné encore, à Assise, ce sont ces cellules ou plutôt ces grottes cellulaires creusées dans les entrailles des rochers, ou formées par leurs déchirures naturelles, qui servirent d'habitation à saint

François et à ses premiers disciples. Ils appelaient Couvents l'ensemble de ces cellules abruptes ; plus tard, on leur donna le nom plus juste de Prisons. Nous les appellerions plus volontiers encore les Cavernes de saint François.

Le saint Patriarche avait visité, à Subiaco, ces cavernes sauvages, ces nids d'aigles aux flancs des rochers, où saint Benoît et ses compagnons s'étaient abrités entre le ciel et la terre ; et, de retour à Assise, il s'en était allé parcourant les hautes montagnes qui la couronnent ; il y avait trouvé des repaires abandonnés et silencieux, et ce fut l'endroit qu'il choisit pour venir quelquefois se retremper, loin du monde, dans une solitude qu'aucun bruit humain ne pût troubler. Les anachorètes des premiers siècles chrétiens eussent été jaloux de ces abris sauvages. Maintenant encore, on les voit, ces Prisons, telles qu'elles étaient au temps de saint François ; les siècles ne pourront rien contre le granit qui les forme. Vous entrez dans une de ces tanières que rien ne ferme ; vous y trouvez des parois nues et rudes. Quelque arête de rocher, un banc de granit y servaient tout à la fois de siège, de table et d'oreiller ; et voilà tout l'ameublement de ces cellules franciscaines. En descendant la montagne escarpée qui conduit aux Prisons, nous comparions entre elles, la vie de ces anges de la terre qui y demeuraient, et celle de tant de pécheurs qui ne recherchent ici-bas que la satisfaction de leurs sens ; et la pensée du suprême jugement nous faisait frissonner.

En entrant dans Assise par la route de Foligno,

nous nous arrêtâmes un instant devant sa porte monumentale. Dans le lointain, au fond de la vallée qu'elle domine, nous apercevions la ville de Spolète dont les maisons blanchissaient au soleil. Nous pouvions même distinguer, sur la route d'Assise, une porte historique, dont nous avions lu, quelques jours auparavant, la glorieuse inscription. Vivement repoussé par les habitants de ce Municipe Romain, Annibal a laissé, sur cette porte, le souvenir mémorable de sa fuite. Voici cette inscription :

HANNIBAL
CÆSIS AD TRASIMENUM ROMANIS
URBEM ROMAM INFENSO AGMINE PETENS
SPOLETO
MAGNA SUORUM CLADE REPULSUS
INSIGNI FUGA PORTÆ NOMEN FECIT.

Assise, elle, a choisi pour sa porte principale une inscription étrangère à toute idée mondaine ; c'est comme une voix du ciel. On y a gravé les paroles de la dernière bénédiction qui lui fut donnée par saint François. Avant d'arriver à Sainte-Marie-des Anges, où ses disciples le transportaient, le saint Patriarche, aveugle et mourant, se fit tourner vers sa chère cité, et il lui dit : « O cité chérie ! soyez bénie du Seigneur parce que beaucoup d'âmes seront sauvées en vous et par vous. Un grand nombre de serviteurs du Très-Haut demeureront dans l'enceinte de vos murailles, et plusieurs de vos citoyens seront choisis pour la vie éternelle. »

« Benedicta tu civitas a Domino
Quia per te multæ animæ salvabuntur
Et in te multi servi Altissimi habitabunt
Et de te multi eligentur ad regnum æternum. »

Les rues d'Assise, avec leurs fresques antiques, annoncent la présence de l'église sépulcrale par les souvenirs qu'elles rappellent. Quel que soit le sujet particulier de ces peintures, on voit qu'elles sont là toutes à l'occasion du tombeau de saint François, et que ce monument a toujours été le centre auquel se sont attachés tous les artistes d'Assise. Cimabüe et Giotto, ces deux aigles de la peinture, s'étaient posés sur cette humble tombe ; et, derrière eux, de nombreux élèves se rendirent successivement et se pressèrent sur ce point où leurs illustres maîtres avaient fixé leur vol. Ceux-ci avaient réservé pour eux-mêmes les murailles de la basilique, leurs disciples s'attachèrent à l'embellissement des rues de la ville.

Douze couvents d'hommes et de femmes, appartenant aux quatre branches de la grande famille franciscaine, s'élèvent comme autant de tentes à l'ombre de la basilique et près du pavillon patriarcal sous lequel repose leur Père. Dans plusieurs de ces couvents et dans quelques autres édifices, des monuments, sanctifiés par ses vertus, présentent encore les traces vives de sa mémoire. La maison paternelle de saint François est devenue l'Église-Neuve. Ses cinq coupoles, à l'imitation des églises grecques, forment une exception architecturale qui ne se retrouve dans aucune autre église d'Assise.

Elles ont été construites en mémoire des cinq Stigmates de saint François. Cette église conserve encore quelques murailles de l'ancienne maison. Tout près de là, nous avons visité la chambre, ou plutôt l'étable dans laquelle naquit le bienheureux (1). La cathédrale, construite quelques années avant sa naissance par Jean de Gubbio, a subi à l'intérieur, dans le courant du XVIIe siècle, une malheureuse transformation, si l'on en juge par les arabesques de la façade. Telle qu'elle est cependant, elle conserve encore un souvenir de saint François. Ce sont les fonts baptismaux sur lesquels il fut régénéré : sa mémoire a protégé ce monument antique (2). A Sainte-Claire, à Saint-Damien et à l'Église-Neuve, on retrouve aussi, d'abord le Crucifix si célèbre dans l'histoire du serviteur de Dieu (3) ; puis la cassette dans laquelle il jetait l'argent qu'on lui apportait pour la réparation de l'église de Saint-Damien, et enfin la prison dans laquelle il fut enfermé par son père (4). On voit encore, à l'évêché, la salle où il put enfin s'affranchir des persécutions paternelles ; c'est là, qu'en présence de l'évêque, il se dépouilla de ses vêtements, en déclarant qu'il renonçait à tout héritage, et que Dieu seul serait désormais son Père (5). Dans la chapelle de la Portioncule, à Sainte-Marie-des-Anges, Dieu ratifia, en l'appelant à la pauvreté apostolique, la détermination que saint François

1. Voyez, page 359, la 1re Note.
2. Voyez, page 359, la 2e Note.
3. Voyez, page 359, la 3e Note.
4. Voyez, page 360, la 4e Note.
5. Voyez, page 360, la 5e Note.

avait prise dans la salle de l'évêché. Or, tous ces faits et ces souvenirs appartiennent à la première période de sa vie. Mais, à partir du point où nous en sommes, à la Portioncule, entre les faits de la jeunesse du saint Patriarche et ceux de sa virilité, sa mémoire s'éclipse presque entièrement dans les monuments d'Assise. C'est qu'on est arrivé à cette grande époque de sa vie, pendant laquelle il chercha si persévéramment à se dérober à la connaissance du monde. Mais quand on approche du terme de cette sainte vie, c'est alors que les monuments reparaissent. Le trésor de la basilique possède plusieurs pièces des vêtements que saint François portait dans ses dernières années ; et nous y avons remarqué surtout la bénédiction qu'il écrivit sur le Mont-Alverne, pour le Frère Léon, et qu'il signa de la lettre T (1). Au monastère de sainte Claire, on conserve des vêtements travaillés de ses mains pour son Père séraphique et des linges imbibés du sang de ses Stigmates. Un hôpital rappelle encore l'ancien Spedalicchio, ce petit hospice près duquel saint François se fit tourner vers la ville d'Assise, pour la bénir une dernière fois. A Sainte-Marie des Anges, à côté de la chapelle où le saint Patriarche s'était dépouillé de tous ses biens, nous l'avons dit, le pèlerin s'agenouille dans la cellule d'où son âme s'est envolée vers le ciel.

Beaucoup d'hommes, à notre époque, ne com-

1. Un *Fac-simile* d'une ressemblance parfaite est quelquefois offert au pèlerin comme souvenir de ce précieux autographe : nous avons la satisfaction de le posséder.

prennent pas le sentiment avec lequel la piété chrétienne suit jusqu'aux moindres vestiges de la vie de saint François d'Assise. Cependant, alors même qu'ils ne l'apprécieraient que selon la mesure de leurs idées purement naturelles, il semble qu'ils devraient encore trouver que cet homme a été vraiment grand dans ses œuvres. La simple bienfaisance, l'esprit d'association, le culte des arts, devraient au moins trouver grâce devant eux. Cet homme que personne n'a jamais surpassé dans son zèle à secourir les souffrances du pauvre ; cet homme qui a remué le monde avec les Ordres religieux dont il fut le fondateur ; cet homme enfin qui, du fond de sa tombe, a fait surgir tant de chefs-d'œuvre artistiques qui célèbrent à l'envi sa glorieuse mémoire, comment ne pas le saluer au moins comme un homme merveilleux ?

L'idée fondamentale de saint François d'Assise est une des plus nobles pensées qui soit jamais venue à l'esprit d'un homme. Cette pauvreté volontaire et toujours laborieuse dont il était épris, une distance infinie la sépare du vice social de la mendicité désœuvrée. Saint François et ses compagnons disaient aux peuples : « Nous venons vers vous comme vos auxiliaires et vos amis. A vous notre temps, nos travaux, notre amour et tous nos services. Mais, vous le savez, l'ouvrier convient d'un prix avant d'engager son travail ; c'est la condition préliminaire ; et, s'il le souhaite, on la rédige en contrat formel, et le représentant de la loi y appose son sceau. Or, voici nos conditions, à nous : Notre

salaire, ce sera la joie de vous faire du bien ; votre charité en sera le contrat, et c'est Dieu lui-même qui ratifiera la légalité de cet acte. » Evidemment, ces conditions étaient encore plus avantageuses pour le peuple qui pouvait s'y fier que pour les hommes apostoliques qui voulaient bien s'en contenter.

Trois principes divers caractérisent les relations sociales et servent à mesurer jusqu'à quel point elles se rapprochent ou s'éloignent du type idéal de cette fraternité parfaite que la foi nous montre dans le ciel. La violence d'abord, qui doit armer parfois le bras de la justice; la justice elle-même, qui détermine rigoureusement les inflexibles exigences du droit ; et enfin un troisième principe qui n'invoque ni la force ni la justice, et c'est la charité gratuite qui offre ses services à la charité libre. Disons-le, un siècle dont les opinions seraient incompatibles avec toute institution basée sur ce principe renoncerait, par là même, à toute dignité, à toute grandeur dans sa constitution. Il ne ferait plus que prouver une seule chose, c'est qu'il serait tombé trop bas dans l'égoïsme pour s'élever jamais jusqu'à la noblesse dans les idées et les principes.

Ces considérations se présentent naturellement sur mon chemin, et je les recueille ; mais grâce à Dieu, je n'ai pas du tout besoin de l'approbation de la philosophie, pour continuer mon pèlerinage jusqu'à la tombe du pauvre d'Assise. Le principal gardien de ce tombeau, c'est le vaste couvent qui touche à l'église patriarcale, et que l'on appelle le Sacro-Convento, parce qu'il a été bénit et consacré

à la manière des basiliques. Les arcades qui lui servent de portique, le long de sa principale façade, donnent à cet édifice plutôt la physionomie d'une église que d'une habitation claustrale. Dans l'intérieur, les corridors du cloître, la salle de l'ancien Chapitre, les réfectoires, les chambres des étrangers et l'appartement papal, furent jadis ornés de peintures remarquables ; mais le temps les a considérablement endommagées. Les portraits des Généraux de l'Ordre, et quelques belles têtes de bienheureux, les fils de saint François, forment là un magnifique cortège à leur saint Fondateur. On serait tenté de croire au Sacro-Convento que c'est la sacristie de la basilique ([1]).

Pour bien se rendre compte de la pensée générale de cette basilique, il faut se rappeler d'abord que l'architecture, la peinture et la musique, ne sont, en réalité, que les formes variées de la poésie qu'elles expriment par des lignes, des couleurs et des sons. La poésie est l'art par excellence, la mère ou du moins, la sœur aînée des trois autres. Le plus souvent, en effet, c'est elle qui se manifeste la première dans sa forme propre, et les autres ne font que marcher à sa suite. Quelquefois cependant, elle commence par se révéler sous la forme d'une mélodie, d'un tableau, d'un monument, pour se transformer plus tard en ode ou en épopée. Toute grande conception poétique éveille et provoque inévitablement des œuvres qui la reproduisent à leur manière, dans

1. Voyez, page 361, la 6e Note.

le domaine des autres arts : et tout grand travail qui en est l'expression finit aussi par inspirer quelque création poétique qui lui corresponde. Toujours ces conceptions sont les avant-coureurs ou les compléments réciproques les uns des autres.

L'architecture a eu la première part dans la glorification du héros d'Assise. Il était mort en 1226 ; et déjà, en 1230, la basilique s'élevait sous la direction de l'Allemand Giacomo, architecte de réputation que le Frère Élie avait demandé à l'empereur d'Allemagne. Cette basilique se compose de deux églises superposées : et l'observateur saisit bien vite le contraste que l'architecte a voulu produire. Le souvenir et, pour ainsi dire, l'image de l'abnégation de saint François s'y harmonisent merveilleusement avec l'expression de sa gloire céleste. L'église inférieure est triste et sombre ; la seconde est éblouissante de lumière. La première vous fait venir les larmes aux yeux ; la seconde vous réjouit le cœur. L'une rappelle la pénitence et la vie mortifiée du séraphique Patriarche ; l'autre nous le fait entrevoir glorieux et couronné dans le séjour des cieux.

L'idée de la pénitence terrestre, avec son cortège de sacrifices volontaires et de souffrances résignées ; l'idée d'une immortelle et glorieuse transfiguration ; tel est, en général, le double aspect chrétien que l'architecture doit s'efforcer de reproduire, pour exprimer la structure de ce temple dont Dieu lui-même a posé les fondements. Pour cela, le génie chrétien a conçu deux systèmes d'édifices religieux, qui ont chacun leur racine dans l'essence même du

Christianisme. Le premier se rapporte plus particulièrement, dans ses traits principaux, à cette douce tristesse, à cette espérance plaintive, qui donne à la prière son plus fécond élément. L'autre exprime plus vivement ces joies ineffables, que la prière connaît aussi, ces bienheureuses extases que les saints éprouvent quelquefois sur la terre et dans lesquelles ils trouvent un avant-goût du ciel. La difficulté d'exprimer simultanément cette double idée, dans l'ordonnance générale d'un édifice, constitue un des problèmes fondamentaux de l'architecture chrétienne. Or, telle est la difficulté qu'on s'est efforcé de résoudre dans la basilique d'Assise ; et l'on y est parvenu en construisant une église à deux étages, qui correspondent à cette double conception, par leur situation respective et par les caractères particuliers qui s'y trouvent exprimés. Un auteur italien incline à reconnaître un effet surnaturel de la divine Providence dans la création d'un temple si merveilleusement ordonné ; il doute qu'on puisse l'expliquer autrement dans des siècles qui commençaient à peine à sortir des ténèbres de l'ignorance et de la barbarie. Cependant, quand surtout nous nous rappelons que ces siècles trop dépréciés ont su produire d'ailleurs Cimabüe, Giotto et Dante, il nous paraît bien plus logique de ne voir dans ce monument que la production simple et naturelle d'une époque de foi et de poésie. Tout le merveilleux était dans le génie de ses artistes et de ses poètes. Ce serait bien plutôt un miracle de voir s'élever un monument de ce genre, au XVIIIe siècle par exemple, avec les

idées qui régnaient alors sur l'art, ou plutôt contre l'art chrétien. Mais le XVIII[e] siècle ne se piquait pas de mysticisme, et il avait trop d'esprit pour glorifier Dieu par un tel acte de foi.

L'architecture avait fourni sa part de travail à la tombe de saint François. A son tour, et avec plus d'amour encore, la peinture se présenta, et elle couvrit de ses fresques merveilleuses les murs, les arcs et les voûtes des deux basiliques. Malheureusement, ces parois illustrées par le pinceau des Cimabüe, des Giotto et des Buffalmaco, sont aujourd'hui, en grande partie, délabrées. Sous le règne de fausses idées, en fait d'art, le dédain et l'oubli avaient jeté sur ces peintures une poussière encore plus funeste que celle du temps ; et l'ancien génie chrétien, méconnu, humilié, repoussé, fut traité, pour ainsi dire, comme un mendiant de la basilique d'Assise. Aujourd'hui cependant, on commence à lui rendre justice : il a trouvé des amis, des courtisans, et même de glorieux vassaux. Owerbeck lui a déjà offert un premier tribut de son génie ; mais il ne l'a point placé dans la basilique du Sacro-Convento, ce temple qui n'est beau que des peintures des anciens maîtres ; c'est à l'Église de Sainte-Marie-des-Anges qu'il s'est arrêté. Il a déposé là son tribut, comme une de ces modestes offrandes que l'on présente au seuil des palais, mais qui méritent cependant l'honneur des plus belles salles ([1]).

Je n'ai ni le temps ni le droit de parler longue-

1. Voyez, page 361, la 7[e] Note.

ment des peintures d'Assise, après les savantes études qui ont été faites sur ce sujet. Cependant, je ne puis passer sous silence les quatre fresques de Giotto, qui représentent les vertus et le triomphe de saint François, et qui sont disposées en forme de couronne au-dessus de sa tombe. Il est admirable de voir avec quelle vigueur de sentiment chrétien l'artiste a traité son sujet. Suivant sa conception, les quatre principales vertus de saint François sont les préliminaires de son triomphe, et le pinceau devait les représenter hardiment sous le caractère qui effraie le plus la faiblesse humaine. La Chasteté est donc là retirée dans une forteresse, sous la protection de gens armés. La Pénitence précipite dans de profonds abîmes l'amour impur et la mort. L'Obéissance reçoit le joug imposé à l'orgueil comme à un animal furieux. Dans le mariage de saint François avec la pauvreté, celle-ci est couverte d'épines de la tête aux pieds; un chien aboie après elle, et un misérable lui jette des pierres.

Dans les siècles de foi, quand il s'agissait de productions artistiques, le sentiment public acceptait comme bien naturel ce contraste de l'abnégation chrétienne avec le triomphe qui l'attend. Mais aujourd'hui, on ne comprend plus ce langage, ou du moins, l'affaiblissement des croyances et des mœurs demande qu'on le présente sous une forme adoucie. Il faut bien le reconnaître, cette disposition générale contribue singulièrement à égarer les artistes, lorsqu'ils traitent des sujets chrétiens sans être guidés par le flambeau de la foi. Il leur est trop difficile de

trouver en eux-mêmes une puissance qui les défende contre la tentation de flatter les fausses délicatesses du siècle, pour en obtenir les suffrages. Oui, l'art religieux de notre époque se fait bientôt courtisan et esclave, s'il ne se retranche pas dans une conscience sévère ; et il est fort exposé à donner dans le travers, lorsqu'il n'a point puisé ses inspirations au pied de la croix. Il y a des temps où le danger devient plus imminent que jamais ; c'est un abîme qui s'entr'ouvre alors sous les pieds de l'artiste, et son art ne peut y échapper qu'à la condition de devenir une vertu. La méditation sérieuse de ce grave sujet serait une étude bien fructueuse pour ceux qui cultivent les arts ; et vraiment je ne connais pas une retraite plus propre à cette méditation que la ville d'Assise avec son silence et sa paix, et la basilique patriarcale avec ses magnifiques peintures.

Les peintres qui font le pèlerinage d'Assise peuvent aussi s'inspirer aux chants religieux qu'ils y entendent. En général, il nous semble que la musique est d'une intelligence plus facile pour le peintre que la peinture ne l'est pour le musicien. La musique, en effet, est une parole poétique, comme la peinture est une écriture illustrée ; or la faculté du langage est plus naturelle que celle de l'écriture. Quoi qu'il en soit, les chants de la basilique d'Assise font mieux comprendre ses peintures. C'est un bonheur, sous ce rapport, que les papes lui aient conféré le titre de basilique patriarcale. Ce privilège l'oblige à l'entretien d'une chapelle et d'un chœur de

musiciens, comme les grandes basiliques de Rome, Saint-Jean-de-Latran, Saint-Pierre et Sainte-Marie-Majeure. La musique journalière du matin et du soir est plus solennelle et mieux exécutée, à la basilique franciscaine, qu'elle ne l'est dans un grand nombre de nos cathédrales, aux jours des plus grandes fêtes. Aux plus simples offices, le samedi surtout, à l'office ordinaire qu'on célèbre en mémoire de la mort de saint François, la musique prend un caractère antique merveilleusement en harmonie avec celui de la basilique. Nulle part ailleurs, nous n'avions entendu des accents plus suaves et plus touchants. Ce n'était pas assez que l'architecture eût donné à saint François sa basilique patriarcale et que la peinture se fût chargée de perpétuer son éloge funèbre ; la musique, elle aussi, devait répéter harmonieusement son dernier soupir à toutes les générations.

Ces trois arts avaient déjà rendu leurs hommages à la mémoire de saint François, quand la Poésie lui érigea son monument dans le Paradis du Dante. C'est là que son image vénérable se trouve reproduite dans les vers les plus gracieux. L'idée du mariage de saint François avec la Pauvreté est encore plus délicieusement exprimée dans la description du poète que dans les peintures de Giotto, son ami. La musique si douce de l'office de saint François n'a pas plus de suavité que les quelques vers du Dante sur la mort séraphique du saint Patriarche. Tout ce passage de son poème, ou du moins les vers qui lui servent de prélude, seraient une épigraphe

magnifique et digne d'être gravée au fronton de la basilique.

Intra Lupino e l'acqua che discende
Dal colle eletto dal beato Ubaldo,
Fertile costa d'alto monte pende,
Onde Perugia sente freddo e caldo

Da porta sole, e dietro le pianghe
Per grave giogo Nocera con Gualdo.
Di quella costa là dov'ella frange
Più sua ratezza, nacque al mondo un sole

Come fa questo talvolta di Gange.
Pero chi d'esso loco fa parole
Non dica Ascesi, che direbbe corto.
Ma Oriente, se proprio dir vuole.

« Entre le Lupino et la rivière qui s'écoule de la colline choisie par le bienheureux Ubald, descend d'une haute montagne une côte fertile.

« A l'endroit d'où Pérouse reçoit le froid et le chaud par la porte du soleil, et sur l'autre revers pleurent sous un joug pesant Nocéra et Gualdo.

« Au point où cette côte adoucit sa pente, naquit au monde un soleil comme celui-ci sort du Gange.

« Et que ceux qui veulent parler de ce lieu ne l'appellent point Assise, car ce nom ne dirait pas assez ; mais il faudrait l'appeler Orient. » Parad., chap. XI (1).

En lisant ces lignes dans le texte original, on croit entendre l'écho des cris joyeux et populaires au milieu desquels fut élevée la basilique d'Assise.

1. Voyez pages 363 et 364, les strophes suivantes.

L'ancien nom de la colline sur laquelle elle fut construite changea bientôt : c'était la *Colline de l'Enfer* ; elle fut appelée la *Colline du Paradis*. Les infâmes gibets furent remplacés par des chefs-d'œuvre de sculpture. Au lieu des cris sinistres des suppliciés, on entendit les plus douces mélodies ; et le bourreau fit place au Génie, à genoux aux pieds de la Sainteté. Non, il n'y a point dans le monde un coin de terre qui ait subi, dans l'espace de deux ou trois ans, une semblable transformation.

La tombe à laquelle on doit rapporter tous ces changements se trouve sous le grand autel, au lieu même qui fut choisi par saint François d'Assise. Aussitôt après sa mort, son corps avait été déposé dans l'église de Saint-Georges, aujourd'hui le tombeau de sainte Claire ([1]) ; et il y demeura jusqu'à l'achèvement de la grande basilique que le Frère Élie faisait construire. Les travaux furent poussés avec tant d'activité, qu'au bout de trois ans, l'église fut disposée pour la cérémonie de la translation solennelle. L'enthousiasme populaire qui se manifesta dans cette circonstance donna lieu à un incident qui servit de prétexte pour jeter quelques doutes à l'endroit de la tombe de saint François. Une foule de peuple était venue de tous les pays voisins, et la multitude augmenta au point qu'elle dut s'établir au milieu des champs, faute de logements pour la recevoir en ville. Deux mille Frères Mineurs étaient arrivés de toutes les Provinces, et l'on put vraiment

1. Voyez pages 364, 365 et 366, la 9e Note.

craindre que l'enthousiasme ne portât cette foule immense à quelque pieuse exagération.

Cependant le saint corps fut levé de terre, au bruit des trompettes et des acclamations du peuple, et porté par les trois légats du Pape et Frère Élie, sur un char merveilleusement décoré et traîné par des bœufs couverts de caparaçons d'écarlate. Les Frères Mineurs marchaient sur deux longues files, portant des palmes et des flambeaux. Les magistrats, suivis d'une troupe de citoyens armés, fermaient la marche, et comprimaient les flots du peuple qui se pressait de toutes parts. Arrivés à la Colline du Paradis, les habitants d'Assise virent un mouvement qui leur fit craindre qu'on ne voulût enlever leur trésor. Aussitôt, ils se précipitèrent sur le char, s'emparèrent violemment du saint corps, entrèrent dans l'église, fermèrent les portes, et placèrent le dépôt sacré dans le lieu qui avait été choisi, sans qu'il fût permis aux prêtres, aux frères et au peuple de lui rendre aucun honneur. Le Pape Grégoire IX, informé de ce grave désordre, en fut douloureusement irrité. Il en écrivit aux évêques de Pérouse et de Spolète, et reprocha très amèrement aux habitants d'Assise d'avoir osé porter leurs mains sacrilèges et profanes sur les reliques sacrées du saint Patriarche. Évidemment ces reproches témoignaient seulement que les Assisains s'étaient emparés de force du corps de saint François, afin de le soustraire au dangereux empressement de la multitude. Mais on abusa de cette plainte du Pape, et l'on en conclut que les habitants d'Assise, au lieu de déposer le corps saint dans la

tombe qui lui était destinée, auraient bien pu le cacher dans quelque endroit secret, pour s'en assurer la possession exclusive et perpétuelle. A l'appui de ce doute, on alléguait aussi le mystère avec lequel on avait procédé à l'inhumation ; et si ces soupçons avaient prévalu, saint François aurait dû l'obscurité qu'il avait tant souhaitée pour sa sépulture aux précautions mêmes qui avaient été suggérées par la popularité de sa gloire. Mais cette prétendue incertitude n'avait aucun fondement sérieux. Les témoignages contemporains, les récits des historiens, les rescrits et les Bulles des Papes, certifiaient que la dépouille mortelle de saint François reposait dans la grande basilique d'Assise. Et toutefois, il y avait toujours des contradicteurs, lorsque, en 1818, le Supérieur Général des Conventuels, voulant mettre fin à cette polémique funèbre, résolut de faire exécuter des fouilles pour reconnaître authentiquement la tombe de saint François.

Il ne pouvait y avoir de doute relativement à l'endroit où il fallait commencer les travaux ; car, d'abord, une tradition du couvent attestait qu'un souterrain existait sous le grand autel. Une inscription, toute postérieure qu'elle était au XIIIe siècle, fournissait un autre indice qui n'était pas suspect. Sur un des marbres de l'autel on lisait ces mots : *Sepulchrum gloriosum.* Les anciennes peintures fournissaient aussi leur preuve. Il y avait dans la basilique un tableau du célèbre Giunta de Pise, l'ami de saint François, qui était le plus ancien portrait connu du Patriarche séraphique. Or, sur un des com-

partiments de ce tableau, que l'on conserve encore à la basilique, on voyait l'autel provisoire de bois, qui avait été disposé pour la solennité de la translation, en attendant l'autel de marbre construit quelques années plus tard. Auprès de cet autel, des Frères Mineurs priaient, des lampes brûlaient, et des miracles étaient opérés. Sans aucun doute, cette peinture se rapportait à quelque fait relatif à saint François d'Assise, et elle s'expliquait tout naturellement par la présence même de sa tombe sous cet autel. Les fresques de Giotto représentant le triomphe de saint François, au-dessus du grand autel, parlaient dans le même sens. D'un autre côté, les règlements ecclésiastiques mettaient, pour ainsi dire, le sceau à ces témoignages de la peinture. On sait, en effet, que lorsqu'une basilique possède le corps du Saint auquel elle est consacrée, une ancienne coutume veut que la principale relique se trouve placée sous le grand autel. D'ailleurs, les lois de l'Église n'ont jamais permis de déposer sous un autel aucun homme dont la sainteté n'eût été d'abord reconnue régulièrement. Or, nul autre Saint n'avait été déposé dans le souterrain au-dessous du grand autel de la basilique, jusqu'à l'établissement de l'autel définitif ni même à aucune autre époque postérieure. Déjà donc on avait la certitude que si l'on venait à découvrir une tombe en cet endroit, ce ne pouvait en être une autre que celle de saint François. Enfin, ce lieu était positivement indiqué dans une bulle de Sixte V. Ce fut donc là que l'on commença les fouilles.

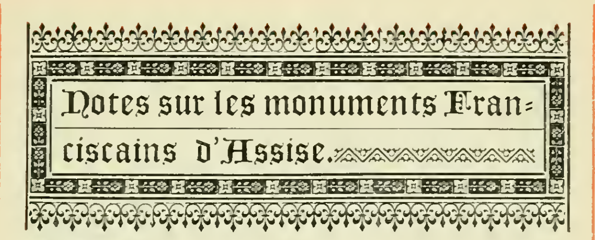
Après un travail de cinquante nuits on arriva, par

une voie souterraine, à une construction située dans les entrailles de la pierre vive, sur laquelle s'élève la basilique. Dans l'intérieur se trouvait un espace creux et recouvert de trois grandes pierres superposées. Lorsqu'on les eut retirées, on trouva une grille de fer qui entourait une espèce de cercueil de pierre. C'était le moment décisif. A la clarté d'un petit cierge qu'on introduisit à travers les barreaux de la grille, on aperçut un squelette. Quelques parties de la tête, sur lesquelles l'humidité avait formé une sorte de cristallisation, présentaient divers points luisants. Les ossements des bras étaient en croix sur la poitrine, suivant l'habitude qu'en avait saint François pendant sa vie. La pauvreté que respirait cette sépulture rendait bien témoignage à son authenticité. Grossièrement travaillé et presque informe, le cercueil de pierre n'était pas proportionné à la stature du Saint, qui était beaucoup plus petit. Il ne paraissait pas même avoir été préparé pour lui ; car à l'un des angles, on remarquait une ouverture qui semblait indiquer que ce cercueil avait été primitivement le bassin d'une fontaine. Sous la tête du squelette, une pierre tenait lieu de coussin mortuaire : on sait que c'était aussi là l'oreiller de saint François pendant sa vie. Une petite parcelle d'étoffe très mince, la seule qui ait été retrouvée, porte fortement à croire que le corps n'avait été enveloppé que d'un simple drap de toile. Car, s'il avait été enseveli avec ses vêtements de grosse étoffe et sa ceinture de corde, les débris en auraient été retrouvés ou du moins, ils auraient laissé quelque trace

de poussière. Cette tombe, sur toutes ses faces, était d'une nudité complète. Les premiers disciples de saint François s'étaient appliqués, à cet égard, à remplir les dernières volontés de leur Père. Quelques instants avant de mourir, il s'était fait étendre sans vêtements sur la terre nue, pour ne rien emporter de ce monde ; et comme l'a si bien dit le Dante, il ne voulut que le cercueil de la pauvreté.

Et maintenant, voyez quel fut le sort de ce pauvre cercueil. A quelques pieds au-dessus de la grille de fer qui le fermait d'abord, s'élève aujourd'hui un double autel magnifique, enrichi des marbres les plus précieux. Les chefs-d'œuvre de Giotto le couronnent comme d'un arc de triomphe; et, tout autour, on admire les merveilles de la basilique inférieure. Au-dessus de cette première église, la basilique supérieure est couverte de fresques ravissantes, et les peintures de Cimabüe embellissent sa voûte. Tout près, le Sacro-Convento et la résidence papale sont là comme des sentinelles préposées à sa garde. Dans l'intérieur de la ville, un essaim de couvents et d'églises environnent cette tombe, comme de nombreux enfants autour de leur mère. Le long des rues, sur les portes de la ville, des peintures et des inscriptions annoncent sa présence ; et trois couvents célèbres s'élèvent à quelque distance les uns des autres, dans la campagne, comme les ouvrages avancés de la basilique patriarcale. Voilà donc le mausolée de Jean Bernardone, surnommé François ; et cet homme, c'était l'humble fils de Pierre Bernardone et de Pica, marchands d'Assise.





Notes sur les monuments Franciscains d'Assise.



PREMIÈRE NOTE. *Page* 340. — Quelques jours avant la naissance de François, Pica, sa mère, souffrait de grandes douleurs. Un pèlerin vint l'avertir qu'elle ne serait délivrée que dans une étable et que son enfant devait naître sur la paille. Ce conseil parut étrange ; cependant il fut suivi, et la mère eut une heureuse délivrance. Plus tard, cette étable devint une chapelle, que l'on appela *San Francesco il Piccolo*, Saint-François-le-Petit. Sur la porte, on lit cette inscription latine en caractères fort anciens.

Hoc oratorium fuit bovis et asini stabulum
In quo natus est Franciscus mundi speculum.

« Cette chapelle a été l'étable du bœuf et de l'âne où est né François, le miroir du monde. »

DEUXIÈME NOTE. *Page* 340. — Au baptême de François, un inconnu se présenta pour le tenir sur les fonts : il le pressait dans ses bras avec tendresse. C'était un ange envoyé de Dieu, dit Wadding. *Annales Minorum*. Tom. I.

TROISIÈME NOTE. *Page* 340. — Un jour François se promenait, en méditant, dans la campagne ; il se dirigea vers la vieille église de Saint-Damien pour y faire sa prière. Prosterné devant le Crucifix, il prononça trois fois avec une grande dévotion, ces belles paroles qu'il répéta si souvent depuis : « Grand Dieu, plein de gloire, et vous, mon Seigneur JÉSUS-CHRIST, je vous prie de m'éclairer et de dissiper les ténèbres de mon esprit ; de me donner une foi pure, une ferme espérance et une parfaite charité. Faites, ô mon Dieu ! que je vous con-

naisse si bien, qu'en toutes choses, je n'agisse jamais que selon vos lumières et conformément à votre sainte volonté. » Et, les yeux baignés de larmes, il regardait très amoureusement le Crucifix. Alors, il entendit par trois fois ces paroles prophétiques : « François, va, répare ma maison que tu vois tout en ruine. » Il ne les comprit pas d'abord, il les prit dans un sens matériel et travailla aussitôt à la réparation de l'église de Saint-Damien ; mais, plus tard, la fondation de ses trois Ordres contribua plus efficacement à la restauration de la société chrétienne.

Nous avons vu ce Crucifix qui parla à saint François ; il est d'une composition bien simple ; mais indépendamment du souvenir qui s'y rattache, il inspire par lui-même une impression de piété dont on ne peut se rendre compte qu'en tombant à genoux devant lui dans une fervente prière.

Quatrième note. *Page* 340. — Bernardone ne pouvait supporter que François, son fils, embrassât un genre de vie qui l'exposait à la risée du monde ; il était surtout furieux de le voir se dépouiller de tout ce qu'il possédait pour le donner aux pauvres, ou le consacrer à la réparation des églises. Un jour, il poussa la brutalité jusqu'à le frapper violemment ; puis, il le renferma dans un endroit obscur que l'on voit encore aujourd'hui, et que l'on appelle la *Prison de saint François.*

Cinquième note. *Page* 340. — D'après l'avis des magistrats, Bernardone eut recours à Vico Secundi, évêque d'Assise, pour arrêter les libéralités de son fils. L'évêque fit donc appeler François, et lui dit : « Votre père est très irrité contre vous ; si vous voulez servir Dieu, rendez-lui l'argent que vous avez. Mon fils, ayez confiance en Dieu, ne craignez pas, il sera votre aide ; et pour le bien de son Église, il vous donnera tout ce qui est nécessaire. » Encouragé par ces paroles de l'évêque, et comme enivré de Dieu, François se leva et dit : « Maître, je lui rendrai tout ce qui est à lui, même mes vêtements. » Et il se déshabilla ; puis, déposant tout devant l'évêque : « Écoutez et comprenez, dit-il ;

jusqu'à présent, j'ai appelé Pierre Bernardone, mon père ; désormais je puis dire hardiment : Notre Père, qui êtes aux Cieux, en qui j'ai mis tout mon trésor et la foi de mes espérances. » Tous les assistants furent émus jusqu'aux larmes, et maudirent la rapacité impitoyable de Pierre Bernardone. L'évêque, ravi de la plus tendre admiration, ouvrit ses bras et son cœur à François ; il le couvrit du manteau que l'on voit encore à Saint-Georges, au couvent des Clarisses.

Sixième note. *Page* 344. — Le Sacro-Convento est occupé par les Frères Mineurs Conventuels : c'est à ces religieux qu'est confiée la garde d'honneur du tombeau de saint François et de la basilique patriarcale. Une recommandation précieuse nous a mérité la faveur de passer plusieurs jours dans l'intimité de ces dignes enfants de saint François, et nous avons pu constater par nous-même qu'ils n'ont rien oublié de ses saintes et antiques traditions. La science religieuse est peut-être plus en honneur, ou du moins, elle est plus cultivée chez les Conventuels que dans aucune autre branche de la famille de saint François. C'était une bonne fortune, pour nous, que de pouvoir étudier les monuments franciscains sous leur direction. Indépendamment des nombreuses ressources bibliographiques qu'ils nous offraient, nous avons trouvé en plusieurs d'entre eux, une science, une érudition, un goût artistique, qui n'étaient dépassés que par la modestie et la charité avec lesquelles ils en faisaient usage. Nous serions bien heureux que ces lignes leur parvinssent comme un témoignage public de notre affectueuse reconnaissance.

Septième note. *Page* 347. — Cette magnifique peinture d'Owerbeck représente la *Vision de saint François*, et voici quel en est le sujet. C'était au mois d'octobre 1221. François, prosterné dans sa cellule de Notre-Dame-des-Anges, priait Dieu avec larmes pour la conversion des pécheurs, lorsqu'il fut averti par un ange d'aller à l'église. Il y trouva Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa très sainte mère et une multitude d'esprits célestes. Le Christ lui dit : « François, vous et vos

Frères vous avez un grand zèle pour le salut des âmes ; en vérité, vous avez été placé comme un flambeau dans le monde et comme le soutien de l'Église. Demandez donc ce que vous voudrez, pour le bien et la consolation des peuples, et pour ma gloire. » François fit cette prière : « Notre Père très saint, je vous supplie, quoique je ne sois qu'un misérable pécheur, d'avoir la bonté d'accorder aux hommes, que tous ceux qui visiteront cette église reçoivent une indulgence plénière de tous leurs péchés, après s'en être confessés à un prêtre ; et je prie la bienheureuse Vierge, votre mère, avocate du genre humain, d'intercéder pour m'obtenir cette grâce. Marie inclina son cœur vers son Fils bien-aimé, et il se passa, dans ce Paradis, tout un mystère d'amour. JÉSUS dit à François : « Cela est grand, mais vous recevrez des faveurs plus grandes encore. Je vous accorde ce que vous demandez ; mais que cela soit ratifié, sur la terre, par celui à qui j'ai donné le pouvoir de lier et de délier. » Et, en effet, cette indulgence fut ratifiée par Honorius III, confirmée et étendue, par ses successeurs, à toutes les églises de l'Ordre des Frères Mineurs.

Bien des peuples manquent maintenant à ce saint rendez-vous d'indulgence et d'amour ; mais les Italiens y sont restés fidèles. C'est là où il faut les voir avec leurs costumes, si gracieux et si variés. C'est là dans cette grande fête populaire du 2 août, que le peuple italien apparaît vraiment peuple-roi ;.roi de la grâce, de la poésie et de l'art.

Cependant la cloche du Sacro-Convento donne le signal solennel que la journée du pardon s'ouvre dans le ciel et sur la terre ; tous les religieux de saint François, Conventuels, Observantins, Réformés, Capucins, Tertiaires, qui s'étaient réunis au Sacré-Couvent, défilent en longues processions sur la route d'Assise. L'évêque vient ensuite avec son clergé, tous les grands personnages ecclésiastiques et les magistrats. Alors, les portes de Notre-Dame-des-Anges s'ouvrent avec cérémonie. On traverse la nef, on entre dans la Portioncule, où l'on ne fait qu'une simple salutation ; puis, sortant par la petite porte pratiquée à droite, on se

retire dans le cloître intérieur. Aussitôt, le peuple se précipite avec une passion, un délire, dont il est difficile de se faire une idée. Ce sont des cris, des invocations, des cantiques ; chacun à sa manière témoigne à Marie, Reine des anges et des hommes, son amour, son respect et sa reconnaissance. *Histoire de saint François d'Assise*, de M. Chavin de Malan, chap. XI.

HUITIÈME NOTE. *Page* 351. — « Ce soleil n'était pas encore très loin de son lever, lorsqu'il commença à faire sentir à la terre quelques bienfaits de sa grande vertu.

« Car, tout jeune, il résista à son père pour l'amour de cette femme à laquelle, comme à la mort, nul n'ouvre la porte avec plaisir.

« Et devant la cour spirituelle, et devant son père, il s'unit à elle, et puis, de jour en jour, il l'aima plus vivement.

« Elle, veuve de son premier mari pendant mille et cent ans et plus, délaissée et obscure, avait attendu jusqu'à celui-ci sans être recherchée de personne.

« Il ne lui servit de rien qu'on eût dit d'elle, que celui qui avait fait trembler le monde au son de sa voix l'avait trouvée sans peur avec Amyclas [1].

« Et il ne lui servit de rien d'avoir été si fidèle et si hardie, que lorsque Marie resta au pied de la croix, elle y monta avec le Christ.

« Mais afin que je ne continue pas avec trop de mystère, François et la Pauvreté sont les deux amants qu'il faut reconnaître dans mes paroles diffuses.

« Leur concorde et leurs joyeux visages, leur amour, leur admiration et leurs doux regards étaient la cause de saintes pensées.

« Aussi le vénérable Bernard se déchaussa le premier pour courir après tant de paix ; et même, en courant, il lui sembla qu'il n'allait pas assez vite.

« O richesse ignorée ! ô bien vénérable ! Égide et Sylvestre se déchaussent pour suivre l'époux, tant l'épouse leur plaît.

1. Amyclas, pêcheur qui reçut Jules César dans sa barque, et le transporta d'Épire en Italie.

« Puis, ce père et ce maître s'en va avec cette famille que ceignait déjà l'humble cordon.

« Et aucune faiblesse d'âme ne lui fit baisser le regard quoiqu'il fût fils de Bernardone, et qu'il parût vivre méprisé.

« Mais, il exposa royalement sa règle austère à Innocent, et il obtint de lui la première confirmation de son Ordre.

« Lorsque la pauvre famille s'accrut après lui, lui dont la vie admirable devait être chantée au milieu de la gloire du ciel,

« La sainte volonté de cet Archimandrite [1] reçut une seconde couronne du Saint-Esprit par les mains d'Honorius.

« Et lorsque, par la soif du martyre, il annonça, en présence du superbe Soudan, le CHRIST et ceux qui le suivirent.

« Comme il trouva les peuples encore trop rebelles à la conversion, pour ne pas rester oisif il revint recueillir le fruit de ce qu'il avait semé en Italie.

« Dans un âpre rocher, entre le Tibre et l'Arno, il reçut du CHRIST les derniers stigmates que ses membres portèrent deux années.

« Quand il plut à Celui qui l'avait choisi pour un si grand bien de l'appeler à la récompense dont il s'était rendu digne par son humilité,

« Il recommanda à ses frères, comme à des héritiers légitimes, la femme qu'il avait tant chérie, et il leur ordonna de l'aimer fidèlement.

« Et son âme sainte voulut se détacher du sein de la pauvreté pour revenir dans son royaume céleste ; mais elle ne voulut pas d'autre cercueil, pour son corps, que cette chère pauvreté. »

NEUVIÈME NOTE. *Page* 352. — Assise a conservé de bien précieux souvenirs de sainte Claire. A l'église de Saint-Georges, nous avons eu le bonheur de vénérer son corps, dont les chairs, à la tête et aux mains, se trouvent encore dans un état étonnant de conservation.

---

1. Archimandrite, chef du bercail.

En 1850, on en fit l'Invention solennelle, et on le déposa dans un petit oratoire, en attendant l'achèvement du magnifique tombeau qui devait le recevoir. Aujourd'hui encore, ce sont les Clarisses qui sont les gardiennes du corps de leur sainte Fondatrice: la mère est toujours au milieu de ses enfants.

Dieu a permis que le couvent et l'église de Saint-Damien fussent conservés jusqu'à nous à peu près tels qu'on les voyait au temps de sainte Claire, il y a plus de sept siècles. Vous entrez dans le couvent, et l'on vous fait visiter d'abord, au rez-de-chaussée, la salle du Chapitre où sainte Claire et ses filles récitaient l'Office divin. A part les vieux bancs et les pupitres antiques, il n'y a pas le moindre ornement. Vous vous sentez dans une demeure des filles de saint François ; c'est toujours la sainte Pauvreté. Vous passez ensuite dans l'ancien réfectoire ; et là, dans cette pièce où le jour ne vient que par des soupiraux, en face de murailles nues et grossières, si l'on ne vous faisait pas remarquer les tables et les bancs qui servaient aux repas des premières Pauvres-Dames, vous vous croiriez dans une cave. Il y a ici plus que la pauvreté.

Puis, on vous fait monter un escalier étroit et obscur, et vous arrivez aux anciennes cellules. En vérité, des prisonniers les trouveraient dures ; vous pensez aussitôt aux cellules du Mont-Soubaze, qu'on appelle les *Prisons de saint François.* Il fallait pourtant bien à ces Pauvres-Dames un endroit où elles pussent quelquefois respirer l'air et regarder le ciel. Soyez tranquille, sainte Claire y a pensé. Voyez cette petite terrasse encaissée dans les constructions environnantes et dont vous avez parcouru la longueur et la largeur en six pas ; c'est la cour de récréation. Aussi les sœurs devaient-elles n'y aller que l'une après l'autre.

Vous passez à l'église, elle est bien petite et bien pauvre : c'est une église franciscaine du temps de saint François. Cette église cependant a son trésor à elle, trésor de souvenirs vénérables. Vous vous rappelez que sainte Claire mit en fuite une bande de Sarrasins qui venaient ravager son couvent, en leur présentant à la porte l'ostensoir qui renfermait la sainte hostie ? on

peut vous montrer encore cet ostensoir d'argent et d'ivoire. Une armoire renferme plusieurs objets qui ne paraissent pas avoir une bien grande valeur ; mais ils étaient à l'usage de sainte Claire ; c'est le trésor de Saint-Damien. Enfin, allez dans une petite chapelle à droite ; on vous fera remarquer une peinture d'un certain mérite. C'est une tête de CHRIST d'une expression vraiment frappante ; mais ce qu'elle a surtout de remarquable, c'est la variété d'expression qu'elle semble prendre, suivant les différents points d'où vous la regardez. Voilà l'église et le couvent de sainte Claire à Saint-Damien. Ah ! je comprends, maintenant, pourquoi cet humble et antique monument nous a été si bien conservé ; c'est qu'il est d'une éloquence vraiment merveilleuse pour nous rappeler la mortification et la pauvreté chrétiennes ; et Dieu nous l'a laissé, dans sa sagesse, comme un enseignement dont nous avons grand besoin.

Aujourd'hui, ce ne sont plus les Clarisses que l'on rencontre à Saint-Damien : elles n'ont pas voulu se séparer de sainte Claire. C'est à Saint-Georges, près du corps de leur mère, que ces colombes sont allées abriter leur nid. Les récollets, d'autres enfants de saint François, les ont remplacées. C'est toujours la même pauvreté, la même abnégation ; mais on dirait que ces bons religieux ont craint de profaner le chœur, les cellules et le réfectoire de sainte Claire ; ils ne les occupent pas. Seulement, ils les ont imités autant que possible ; et c'est ainsi que Saint-Damien offre maintenant au pèlerin un double sujet d'édification : un monastère antique qui rappelle les plus hautes vertus, et une réunion d'hommes qui les pratiquent.

FIN.

Table des Matières.

Supplément tiré du manuscrit de Florence.

Considérations sur les sacrés et saints Stigmates de saint François.

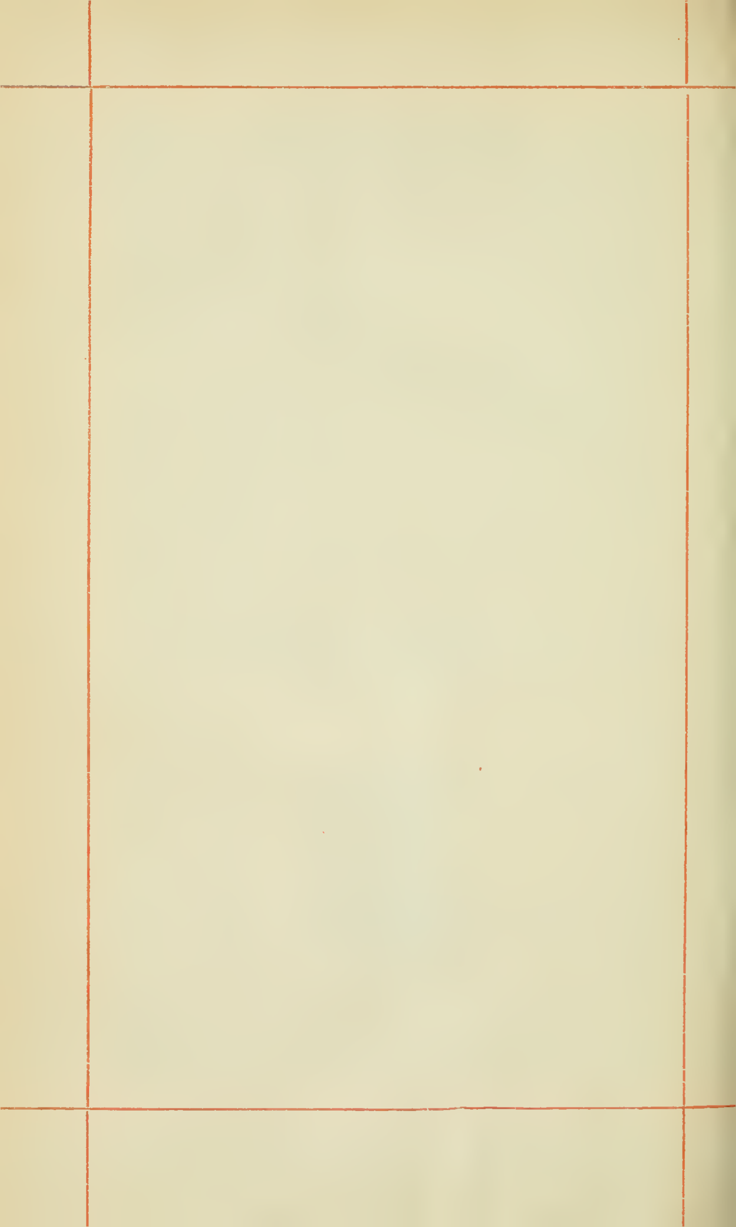
Vie de Frère Junipère.

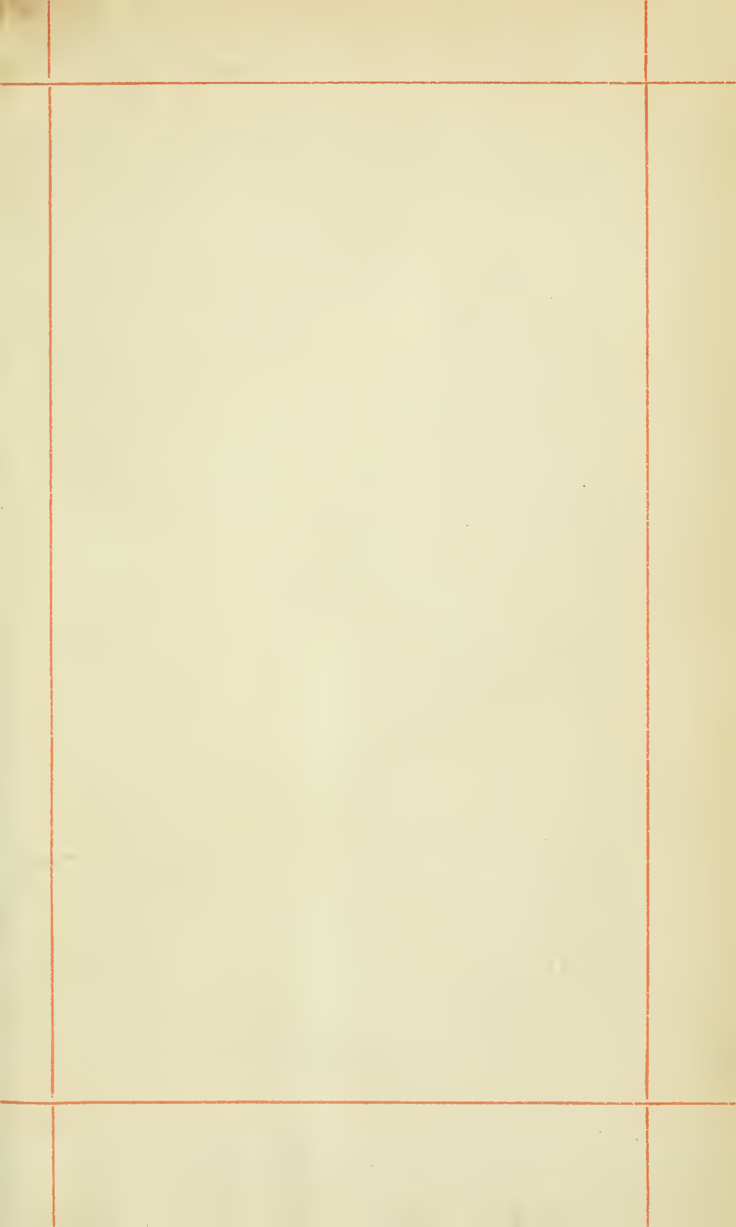
Vie du bienheureux Frère Égide, compagnon de saint François

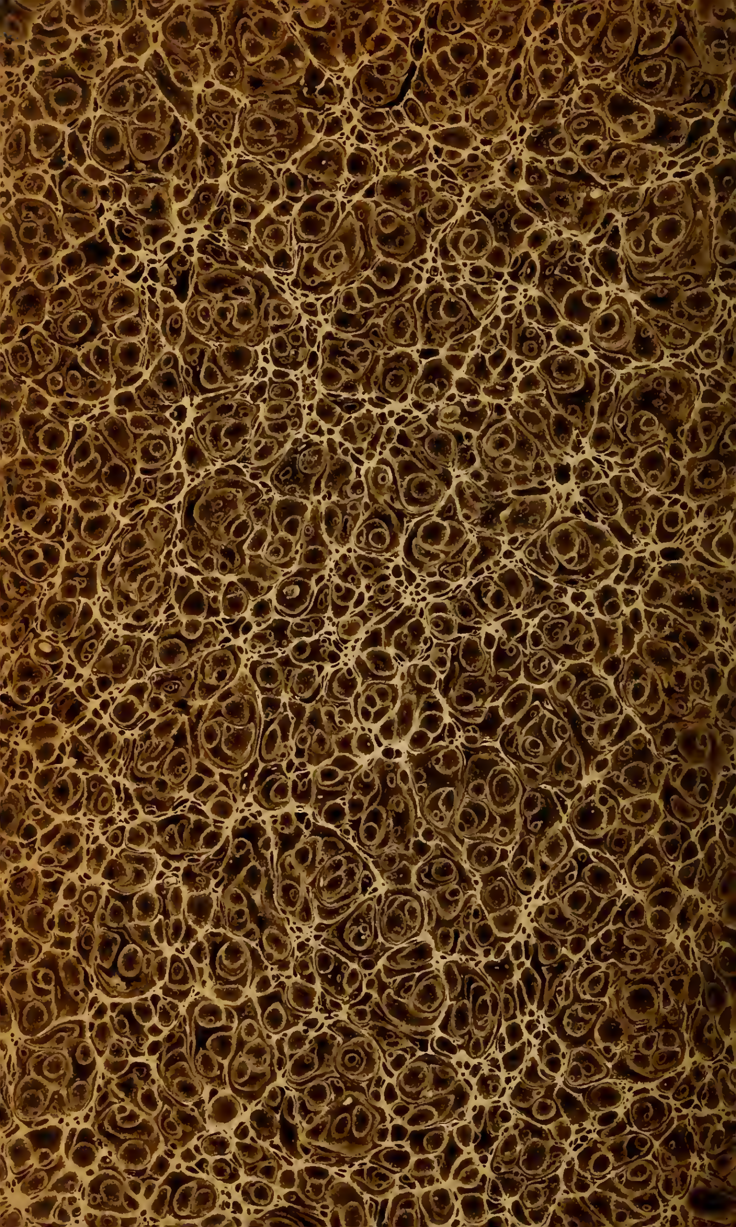
Doctrine et paroles remarquables de Frère Égide.

Étude sur les Monuments Franciscains d'Assise.










BX 4700 .F63F7 1883
SMC
Fioretti di San
Francesco. French
Fioretti, ou, Petites
fleurs de Saint
BAS-0082 (mcsk)
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

